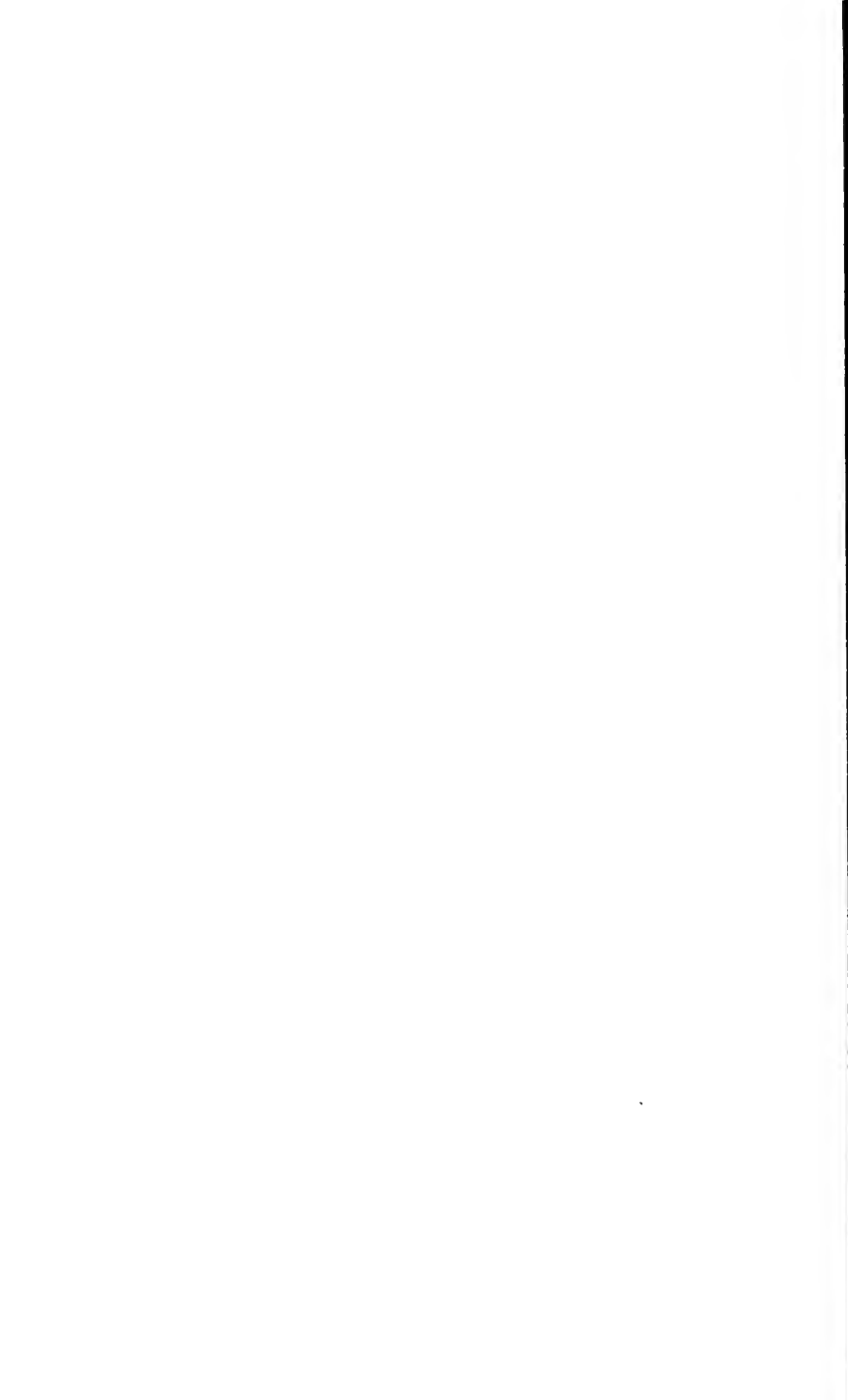


Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa









Ms 4 vol C

coll. spec.





Ramsay, Andrew Michael

HISTOIRE  
DU VICOMTE  
DE TURENNE,  
MARECHAL - GENERAL  
DES ARMÉES DU ROI.

*Enrichie des Plans de Batailles & des Sièges.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,  
chez ARKSTÉE & MERKUS,  
MDCCLXXL

DU VICOIN

ARMÉE - GÉNÉRAL

DU VICOIN

ARMÉE - GÉNÉRAL

DC

130

.T9R17

1771

n.1



A U  
P R I N C E  
D E  
T U R E N N E.

*V*OTRE âge ne Vous permet pas en-  
core de connoître tout le mérite d'un  
Grand-Oncle dont je Vous présente l'Hif-  
toire : mais à mesure que Vótre esprit se  
développera & que Vótre cœur se formera,  
Vous trouverez dans les actions de sa vie,  
les principes qui doivent Vous éclairer, &  
les vertus qui doivent Vous animer pen-  
dant tout le cours de la Vótre.

- Le Vicomte de Turenne dès sa tendre  
jeunesse fit voir un grand empire sur ses  
Tome I.

## E P I T R E.

*passions ; autant de candeur à avouer ses fautes , que de force pour les corriger ; un amour dominant pour la vérité ; une bonté pleine de noblesse ; une généreuse compassion des malheureux , & tous les sentimens dignes de sa Naissance.*

*Quand il commença , sous le Prince Maurice son Oncle , l'apprentissage de l'art militaire , le désir de s'y perfectionner l'excitoit à chercher les dangers & l'endurcissoit au travail. Il interrogeoit ses anciens avec déférence , & sa docilité les engageoit à lui communiquer leurs lumières : loin de révolter l'amour-propre de ses rivaux , il les intéressoit à ses succès par sa modestie ; il se faisoit aimer des soldats , & on l'a vu souvent se refuser le nécessaire pour les soulager dans leurs besoins.*

*Parvenu au commandement des Armées à l'âge de trente-deux ans , il se montra également capable de conduire l'Etat par ses talens , & de le défendre par sa vaillance. L'humanité , le desintéressement & la simplicité l'accompagnèrent dans ses victoires ; la Religion épura & perfectionna toutes ses vertus ; enfin il mérita l'éloge d'avoir été (1) l'Appui du Trône , le P*

(1) Paroles de la Reine-Mère Anne d'Autriche.



# E P I T R E.

re des Soldats, l'amour des Citoïens, &  
(1) un Homme qui faisoit honneur à  
l'Homme.

*Voilà V<sup>otre</sup> modèle, UNIQUE ES-  
PERANCE D'UNE ILLUSTRÉ MAI-  
SON. Lisés & relisés sans cesse cet Ou-  
vrage; dites-Vous à Vous-même, quand  
Vous tomberés dans les fautes trop com-  
munes à la Jeunesse, Turenne auroit-il  
fait de même? Hâtes-Vous de sortir de  
l'Enfance, & montrés de bonne heure que  
Vous serés un jour digne des Héros dont  
le sang coule dans Vos veines: ils Vous  
invitent à marcher sur leurs traces, &  
je sens déjà que Vous écouterés leur voix:  
c'est par cela seul que Vous pourrés recom-  
penser les soins, le zèle & la tendresse in-  
finie d'un Serviteur fidèle qui s'est dévoué  
à V<sup>otre</sup> Education.*

DE RAMSAY.

(1) Expression du Comte de Montécuculli.





## *AVERTISSEMENT.*

**L'**AUTEUR de cette Histoire a été assés heureux pour en trouver les matériaux dans des sources qui ne doivent pas être suspectes.

I. Les Mémoires du Vicomte de Turenne, écrits de sa propre main dix ans avant sa mort: ils contiennent l'histoire de ses Campagnes, depuis l'an 1643, qu'il fut fait Maréchal de France, jusqu'à la paix des Pyrénées.

II. Une longue suite de Lettres du Vicomte à la Reine Anne d'Autriche, à Louis XIV, au Prince de Condé, au Cardinal Mazarin, aux Secrétaires d'Etat, aux Rois, aux Electeurs & aux Princes étrangers; à ses parens ou à ses amis & plusieurs Instructions qu'il avoit dressées par ordre du Roi pour les Ambassadeurs de France à Vienne, à Madrid, Londres, à la Haïe, en Suède & en Portugal. On a imprimé à la fin de cet Ouvrage les Mémoires du Vicomte, quelques-unes de ses Lettres & instructions dont les Originaux se sont conservés dans sa maison.

III. Les Mémoires du Duc d'Yorck depuis Jaques II. Roi de la Grande-Bretagne, qui servit quatre ans avec le V

## AVERTISSEMENT.

comte pendant les guerres civiles, & deux ans avec le Prince de Condé dans l'Armée Espagnole: l'un & l'autre de ces deux grands Capitaines admirèrent toujours la valeur & la capacité du Duc d'Yorck. Le Prince Anglois écrivoit dans sa langue le soir ou le lendemain de chaque action, ce qui s'étoit passé sous ses yeux, & le communiquoit ensuite au Général. Le Manuscrit original a été déposé au Collège des Ecoſſois à Paris. En 1669, ce Prince devenu Roi d'Angleterre, fit faire une Traduction Françoisse de tout ce qui regardoit le Vicomte de Turenne, & la donna au feu Cardinal de Bouillon: huit ans après, la Reine sa femme envoia au même Cardinal une autre Traduction des mêmes Mémoires, signée de sa main, scellée de son grand sceau & contresignée par Mylord Caryll, Secrétaire d'Etat.

IV. Les Mémoires manuscrits de Frémont d'Ablancourt. Le Vicomte à qui il étoit attaché, & qui l'emploia dans les négociations de Portugal & d'Allemagne, l'avoit souvent entretenu des particularités de son éducation, de sa jeunesse & de son apprentissage dans le métier de la guerre: c'est de lui qu'on a principalement tiré ce qui regarde les premières années de la vie du Vicomte.

V. Les Mémoires de Langlade, Secrétaire de Frédéric-Maurice Duc de Bouillon, frère du Vicomte de Turenne. Lan-

## AVERTISSEMENT.

glade est d'autant moins suspect dans ce qu'il dit d'avantageux du Vicomte, qu'il se plaint de lui par rapport à sa fortune. Lorsque le Roi voulut envoyer l'Auteur en Ambassade dans les Pais étrangers, il interrogea le Maréchal de Turenne sur la capacité de Langlade, & ce Général répondit au Roi avec candeur: *Je l'aime & je l'estime; mais je le crois capable de tout autre Emploi que de celui pour lequel V<sup>otre</sup> Majesté le destine.*

VI. L'Ouvrage de Deschamps, que le Prince de Condé mit depuis auprès de son petit-fils le Duc de Bourbon, comme un Officier habile & très capable de contribuer à l'éducation de ce jeune Prince. Deschamps servit lui-même sous le Vicomte pendant ses deux *dernières Campagnes*, dont il a écrit l'Histoire: elle fut revue & approuvée par le Maréchal de Loges neveu du Vicomte. Son stile n'est ni élégant ni correct; mais la conduite des Généraux y est parfaitement développée.

VII. L'Histoire manuscrite de l'Abbé Raguenet: il écrivit la Vie du Vicomte par l'ordre & sous les yeux du Cardinal de Bouillon, qui avoit appris plusieurs particularités de la bouche même de son oncle, ou par d'autres traditions aussi certaines. Les faits que l'Abbé raconte sont vrais, ses dates sont exactes, sa narration est claire; mais il semble avoir plutôt écrit un Journal qu'une Histoire.

VIII. On a lu avec soin la plupart des

## AVERTISSEMENT.

Auteurs de réputation qui ont écrit sur les événemens du tems; tels sont Puffendorf, Vittorio Siri, Valkenier, les Mémoires de Retz, de La Rochefoucault, de La Bardée & de Monglat, la Relation manuscrite de la bataille des Dunes par le Général Morgan Anglois, & plusieurs autres dont l'énumération est inutile.

IX. Enfin, on a consulté sur les détails des dernières Campagnes du Vicomte, le Marquis d'Imecourt, Gouverneur de Montmédi & Lieutenant-Général des Armées du Roi, qui fut témoin de la plupart des exploits du Vicomte, depuis les guerres de Hollande. Le Marquis d'Imecourt avoit souvent entendu parler le Vicomte des motifs de ses actions & de ses projets de Campagne : d'ailleurs il a vécu plusieurs années dans une intime liaison avec les Maréchaux de Duras & de Lorges, & avec les principaux Officiers formés sous le Vicomte.

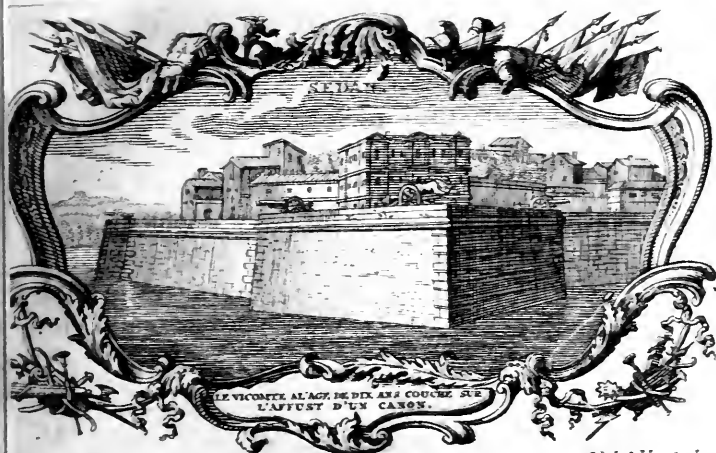
Pour arranger & lier ensemble ces matériaux en un seul Corps d'Histoire, l'Auteur a mêlé le récit des Négociations politiques avec celui des Expéditions militaires : il a tâché de développer en plusieurs endroits l'état général de l'Europe & la situation particulière de la France, les intrigues de la Cour, les intérêts des Princes & le caractère des Généraux contemporains; dans le dessein de faire connoître l'origine des guerres où le Vicomte a montré ses talens. Cependant on a

## AVERTISSEMENT.

eu soin de ne jamais perdre de vuë le *Vicomte*, d'écarter tout ce qui ne sert pas à son Histoire, & de ne point noïer l'objet principal dans des détails épisodiques.

Lorsqu'on a manqué de Mémoires authentiques, on n'a pas cru devoir y suppléer par des conjectures: on a toujours préféré scrupuleusement le vrai au vraisemblable; persuadé que l'Historien n'a pas, ainsi que le Poëte, le privilège de créer pour embellir. Par le même respect pour les loix de l'Histoire, qui ne permet pas plus de supprimer le vrai que de dire le faux, on n'a point dissimulé les fautes du *Vicomte de Turenne*: la vertu trop parfaite paroît inimitable; elle décourage les uns, elle irrite les autres; elle est suspecte à tous, parce que les hommes, quelque grands qu'ils soient, sont toujours marqués au coin de l'Humanité.

Comme le but unique de cet Ouvrage est de transmettre à la postérité la mémoire d'un homme, dont les vertus civiles & militaires serviront toujours de modèle aux bons Citoyens & aux plus grands Capitaines, l'Auteur s'est attaché à écrire d'un stile clair, simple & naturel, sans affecter les ornemens qui ne conviennent jamais à l'Histoire, & qui seroient encore plus déplacés dans la Vie d'un homme, dont la simplicité faisoit le principal caractère.



*Bernard del.*

*Frid. Schlenker sculp.*

# HISTOIRE

## D U

### VICOMTE DE TURENNE.

#### LIVRE PREMIER.

**H**ENRI Vicomte de Turenne naquit à Sedan le 11. de Septembre 1611, de Henri de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon, Souverain de Sedan, & d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, premier du nom, Prince d'Orange, & de Charlotte de Bourbon-Montpensier.

Naissance  
du Vicomte  
de Turenne.

Le Duc de Bouillon père du Vicomte, étoit, de l'aveu de tous les Historiens de

Caractère  
du Duc de  
Bouillon,

TOME I,

A

père du  
Vicomte.

son tems, un homme d'un mérite supérieur. Il se forma dans l'Art militaire au milieu des troubles qui agitèrent la France pendant les Règnes orageux de Charles IX. & de Henri III. Attaché dès sa tendre jeunesse à la personne de Henri IV, il devint \* *le Lieutenant, l'ami & le compagnon* de ce Héros. Il fit éclater ses vertus guerrières contre les Guises, les Mayennes, les Parmes & tous les Généraux de la Ligue. Henri le Grand le chargea des négociations les plus importantes en Angleterre, dans les Provinces-Unies, & chés les Princes d'Allemagne. Toujours éclairé dans ses vues, fécond en expédiens, appliqué constamment à son objet, il savoit pénétrer les caractères, démêler les inclinations, flatter les goûts, manier les passions, & remuer tous les ressorts du cœur humain. La vivacité de son esprit étoit tempérée par un grand sens, qui lui faisoit tenir le juste milieu entre la précipitation téméraire, & la timide lenteur. Elevé sous les yeux de son grand-père maternel, le Connétable de Montmorency, dans une ignorance alors fort ordinaire parmi la haute Noblesse de France, il s'adonna de lui-même à l'étude des Mathématiques, de l'Histoire, de la Politique, de la Morale, & de toutes les Sciences qui pouvoient le rendre aussi propre pour les conseils que

\* Paroles de Henri IV.



pour l'exécution. Les connoissances qu'il acquit contribuèrent peut-être autant que sa naissance & sa valeur, à le rendre Chef du Parti Calviniste; avantage, que les préjugés de Religion pouvoient seuls lui faire ambitionner, & moins glorieux pour lui que le titre de *Père* & de *Protecteur des Lettres*, qu'il mérita par la fondation d'une Académie à Sedan. On ne peut voir sans regret, l'éclat de tant de grandes qualités terni par une politique qui n'étoit pas toujours assés scrupuleuse sur le choix des moïens.

(1) Un tel père n'oublia rien pour l'éducation de ses enfans. Frédéric-Maurice, Prince de Sedan, étoit l'aîné, & le Vicomte de Turenne avoit cinq ans moins que son frère. Comme la liaison intime qui a toujours été entre ces deux frères, a influé sur les principaux évènements de la vie du Vicomte, & que les conseils & l'exemple de l'un ont souvent déterminé l'autre dans sa conduite, on ne pourra se dispenser de mêler quelquefois l'histoire du Duc de Bouillon avec celle du Vicomte de Turenne. Les deux frères furent élevés à Sedan dans la Religion P. R. & l'on n'oublia rien pour les en instruire parfaitement. Le Prince de Sedan eut pour Précepteur le fameux Du Moulin, Calviniste rigide; & le Vi-

Education  
du Vicomte.

(1) Les faits historiques de ce Livre sont tirés des Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt, des Mém. de Langlade, de Vittorio Siri, de Monglas, de Puffendorf de *Rel. Svecicis*.

comte un Calviniste tolérant, nommé Daniel Tilénus : ce qui fut peut-être une des principales causes du retardement de la conversion du Vicomte, parce que de tous les systèmes Protestans, le Tolérantisme paroît le moins déraisonnable. Aussi-tôt que l'éducation du frère aîné fut achevée, on l'envoia en Hollande pour apprendre le métier de la guerre sous son oncle le Prince Maurice, pendant que le cadet continuoit ses études à Sedan.

Première  
marque des  
dispositions  
militaires  
du Vicomte.

(1) Le Vicomte de Turenne étoit d'une complexion très délicate dans son enfance, & sa constitution fut toujours foible jusqu'à l'âge de douze ans; ce qui fit dire souvent à son père, qu'il ne seroit jamais en état de soutenir les travaux de la guerre. Le Vicomte, pour le forcer à penser différemment, prit à l'âge de dix ans la résolution de passer une nuit pendant l'Hiver sur le rempart de Sedan. (2) Le Chevalier de Vassignac son Gouverneur, après l'avoir long-tems cherché, le trouva sur l'affût d'un canon où il s'étoit endormi. Plusieurs autres traits annoncèrent dès-lors l'extrême passion du Vicomte pour la guerre.

Etudes du  
Vicomte.

Dans le premier tems de ses études, il apprenoit avec difficulté : son esprit lent &

(1) Voyez les Mém. de Langlade, qui avoit été Secrétaire de Mr. le Duc de Bouillon.

(2) Il étoit grand-oncle de Mr. le Marquis d'Imécourt, Lieutenant-Général des Armées du Roi.

tardif passa pour un défaut d'application, & lui attira des châtimens qui ne servirent qu'à lui inspirer une égale aversion pour les maîtres & pour les études. Le Duc de Bouillon son père crut devoir prendre une autre voie : il le piqua d'honneur, & lui fit sentir combien il étoit indigne d'un homme destiné pour les combats, de ne savoir pas se vaincre soi-même. Un motif si noble eut beaucoup plus de force, que la sévérité : le jeune Vicomte s'appliqua à l'étude par pur courage d'esprit, & s'y affectonna peu à peu avec tant de succès, que dans un âge avancé il se souvenoit encore des plus beaux endroits des Poètes Latins & François.

(1) Dans sa tendre jeunesse il s'attacha fort à la lecture de l'Histoire, & sur-tout à celle des Grands-Hommes qui s'étoient distingués par les vertus & par les talens militaires. Il fut frappé du caractère d'Alexandre le Grand : le génie de ce Conquérant plut au jeune Vicomte, que son ambition auroit peut-être porté aux entreprises les plus éclatantes, s'il eût vécu dans ces tems, où la valeur seule autorisoit les hommes à troubler la paix de l'Univers. Il prenoit plaisir à lire Quinte-Curce, & à raconter aux autres les faits héroïques qu'il avoit lus : pendant ces récits on voïoit son geste s'animer, ses yeux étinceler ; & alors son ima-

1623.

---

Son  
amour pour  
le caractère  
d'Alexan-  
dre le  
Grand.

(1) Ce trait se trouve dans les Mém. MSS. de Fré-  
mont d'Ablancourt.

1623.

gination échauffée forçoit la difficulté naturelle qu'il avoit à parler. Un Officier s'avisa un jour de lui dire que l'Histoire de Quinte-Curce n'étoit qu'un Roman; le jeune Vicomte en fut vivement piqué. La Duchesse de Bouillon, pour se divertir, fit signe à l'Officier de continuer à le contredire: la dispute s'échauffa, l'enfant se mit en colère, quitta brusquement la compagnie, & fit secrettement appeller en duel l'Officier, qui accepta la proposition pour amuser la Duchesse de Bouillon, charmée de voir dans son fils ces marques d'un courage naissant. Le lendemain le Vicomte sortit de la ville sous prétexte d'aller à la chasse, & étant arrivé au lieu du rendez-vous, il y trouva une table dressée: comme il rêvoit sur ce que signifioit cet appareil, la Duchesse de Bouillon parut avec l'Officier, & dit à son fils, qu'elle venoit servir de Second à celui contre qui il vouloit se battre: les Chasseurs se rassemblèrent, on servit le déjeuner, la paix fut faite, & le duel se changea en une partie de chasse.

Les exercices du  
Vicomte.

Il n'avoit pas encore douze ans lorsque son père mourut, après une vie pleine d'agitation, mêlée de bons & de mauvais succès; mais toujours accompagnée de gloire. On continua l'éducation domestique du jeune Vicomte sous les yeux de la Duchesse de Bouillon sa mère, pendant une année entière. Ce fut durant ce tems-là qu'il fit ses

exercices : il y réussit mieux que dans ses études ; en moins d'un an il monta les chevaux les plus difficiles. Le Comte de Rousfy qui devint ensuite son beau-frère , en amena un à Sedan qui étoit tellement ombrageux , que personne n'osoit le monter : le Vicomte échauffé par l'exemple d'Alexandre , qui étant à peu près au même âge , avoit domté Bucéphale , conçut le dessein de l'imiter ; & malgré les représentations de ses domestiques effrayés du péril auquel il s'exposoit , voulut absolument monter le cheval fougueux ; il le mania avec adresse , & le domta.

1623.

Le courage n'étoit pas la seule bonne qualité qu'il fit paroître pendant sa jeunesse : dès ses premières années , on remarquoit en lui une sagesse fort au-dessus de son âge ; un goût constant pour tout ce qui étoit raisonnable ; un grand empire sur ses passions , quoiqu'il fût d'un naturel vif & sensible ; une douceur & une modération qui paroissoient venir encore plus de réflexion que de tempérament ; un amour dominant pour la vérité ; une horreur naturelle du mensonge , des fausses finesse & de la dissimulation ; sur-tout une humanité & une charité si rare , qu'il secouroit plusieurs pauvres familles de Sedan , de l'argent qu'on lui donnoit pour ses menus-plaisirs , & qu'il ne se permettoit rien de superflu dans sa parure , pour soulager ceux qui manquoient du nécessaire.

Qualités  
du Vicomte  
dans sa  
jeunesse.

1624.

Son pré-  
mier voia-  
ge en Hol-  
lande.

Plan gé-  
néral de la  
situation de  
l'Europe,  
& des  
guerres de  
Religion.

A peine avoit-il treize ans, que la Du-  
chesse de Bouillon, sa mère, résolut de l'en-  
voier en Hollande, comme on y avoit  
envoïé le Prince de Sedan son aîné.  
L'Europe étoit alors inondée de sang & de  
carnage. Il faut reprendre de plus loin en  
peu de mots l'origine des factions & des  
guerres civiles qui l'agitoient depuis long-  
tems, pour faire connoître le théâtre sur  
lequel le Vicomte va paroître.

Les superstitions introduites au mépris  
des règles, les vaines disputes de quelques  
Scholastiques, la corruption des mœurs d'u-  
ne partie du Clergé, avoient été les princi-  
pales sources de tous les scandales qui rè-  
gnoient dans l'Eglise. Ceux qui vouloient  
secouer son joug, confondirent peu à peu  
les abus de la Religion avec ses principes,  
les opinions avec les dogmes, & ce qui est  
toléré avec ce qui est commandé. L'on se  
dégouta bien-tôt de l'obéissance, qui peut  
seule réunir la multitude incapable de rai-  
sonner. Le Monde Protestant se partagea  
en trois Sectes principales, dont Luther,  
Calvin & Socin furent les Chefs. Les En-  
thousiastes & les Incrédules firent plusieurs  
divisions & subdivisions, en appelant du  
Tribunal de l'Autorité, à celui de l'Inspira-  
tion particulière, ou de la Raison présom-  
tueuse. (1) Le feu de la discorde passa ra-

(1) Hist. des Guerres, que précédèrent la paix de  
Westphalie, par le Père Bougeant, Jésuite.

pidement des Ecoles jusques dans les Cours des Souverains; & chacun prit le parti qui convenoit le plus à son génie ou à sa politique. L'intérêt & l'ambition, l'amour de l'indépendance & l'envie de dominer, les passions grossières & les vices raffinés, se déguilèrent sous les apparences de la Religion, excitèrent la revolte contre les deux Puissances, & produisirent par-tout de grandes révolutions. Gustave Vasa, après avoir enlevé la Couronne de Suède à Chrétienne II, indigné contre l'avarice & l'ambition de l'Archevêque d'Upsal, embrassa le Luthéranisme; pendant que Frédéric Duc de Holstein, qui s'étoit emparé des Roïaumes de Danneمارc & de Norvège, y introduisit la même Secte. Henri VIII, Roi d'Angleterre, précipita ce Roïaume dans le Schisme, pour satisfaire son amour, & pour envahir les richesses excessives du Clergé. Les Ecoïsois chassèrent la Reine Marie Stuard, qui, après avoir été la victime de ses faiblesses, fut Martyre de sa Religion. Sous la minorité des enfans de Henri II. le Calvinisme remplit la France de toutes les horreurs des guerres civiles. La jalousie des Princes d'Allemagne, contre la Maison d'Autriche, engagea le Corps Germanique à se partager en deux Factions, nommées L'UNION ÉVANGÉLIQUE, & LA LIGUE CATHOLIQUE. Les Suisses imitèrent la conduite de l'Allemagne, quoique leur simplicité

1624.

cité mâle & leur sens droit eussent dû les mettre à l'abri des excès, ou entraîne la présomption. Les Protestans de Bohême secouèrent le joug de leur Roi légitime Ferdinand II; & cette guerre, par un progrès insensible, embrasa toute l'Europe. Les Provinces-Unies réduites au désespoir par l'inhumanité du Duc d'Albe, s'affranchirent de la domination Espagnole sous la conduite de Guillaume Prince d'Orange. Tant de maux étoient les fruits d'un faux zèle de Religion, dont les suites funestes duroient encore, quand le Vicomte de Turenne se préparoit à faire son apprentissage dans la guerre.

Etat de la  
République  
de Hollan-  
de lorsque  
le Vicomte  
y alla.

Les affaires des Hollandois étoient alors dans un état beaucoup plus florissant qu'elles n'avoient été sous le grand Prince Guillaume. Ils avoient lutté pendant plusieurs années contre la puissante Monarchie d'Espagne, rarement victorieux, & souvent poussés à de grandes extrémités. Cette guerre avoit déjà duré près de soixante ans, & avoit coûté au Roi d'Espagne des sommes immenses & près d'un million d'hommes; toute l'Europe étoit dans l'étonnement de voir qu'un si grand Monarque, avec tous les trésors des Indes, n'eût pu réduire une petite République; qui dans ses commencemens étoit si foible, que pour en représenter le pitoïable état, les Hollandois avoient fait mettre sur leur mon-



noïe un vaisseau au milieu d'une mer orageuse, sans voiles, sans mats, & prêts à faire naufrage. Les merveilleux exploits du Prince Maurice, oncle maternel du Vicomte de Turenne, avoient ranimé leur courage & relevé leurs forces abbattues. Quoiqu'il n'eût que seize ans, quand on l'appella au commandement des Armées; il avoit établi la République sur un pied qui la rendit respectable à ses voisins, & formidable à ses ennemis. Il avoit forcé les Espagnols à reconnoître la Hollande comme un Etat libre & souverain : il avoit conclu une trêve de douze ans avec eux dès l'année 1609. Cette trêve expirée en 1621, on avoit recommencé les hostilités, & les Espagnols désespéroient du succès de la guerre, pendant la vie de ce Héros. C'étoit un Prince d'un jugement admirable, d'une valeur extraordinaire, & d'une prudence consommée: il avoit l'esprit insinuant, l'air majestueux, & toutes les qualités d'un homme né pour fonder une République, pour discipliner une Armée, & pour policer un Peuple.

La Duchesse de Bouillon ayant appris que le Cardinal de Richelieu avoit formé le dessein d'achever la ruïne des Huguenots, ne voulut point envoyer son fils, le Vicomte de Turenne, faire la guerre contre ceux de sa Religion: elle le fit partir pour la Hollande, vers le commencement de l'année 1625. Le Prince Maurice son oncle lui fit

1624.

1625.

Le Vicomte sert comme Volontaire sous son oncle le Prince Maurice.

1625.

mille caresses; & voulant connoître à fond son caractère, il l'entretint souvent en particulier. Le Vicomte n'a jamais eu ni éloquence naturelle, ni extérieur brillant; mais le Prince Maurice découvrit bientôt ce qu'il y avoit en lui d'excellent, & n'oublia rien pour le développer & le cultiver. Ce grand Général, persuadé que dans l'Art militaire il y a une infinité de connoissances utiles qui ne s'acquièrent qu'en descendant jusqu'aux moindres emplois, & que le succès des plus grandes actions dépend souvent de minuties qu'on ne peut connoître qu'en entrant dans le détail, traita le Vicomte de Turenne comme il avoit traité le Prince de Sedan, & voulut lui faire porter le mouquet, avant que de l'élever à aucun grade. Le Vicomte servit d'abord comme Volontaire, & fit paroître tant de fermeté, de patience & d'application, que le Prince Maurice en conçût les plus hautes espérances: mais trois mois après l'arrivée du jeune Vicomte en Hollande, (1) le Prince Maurice mourut. Henri-Frédéric son frère succéda à ses biens, au Gouvernement des Provinces, & au Commandement de l'Armée. Comme les Espagnols redoublèrent alors tous leurs efforts pour accabler la République, elle renouvela son Alliance o

(1) Il mourut le vingt-trois Avril 1625, âgé cinquante-huit ans, suivant Baillet, Histoire de Hollande, Tom. I. p. 432.

fenfible & défenfive avec la France, & le Cardinal de Richelieu fentant qu'il auroit befoin des forces maritimes des Hollandois pour affiéger la Rochelle, travailla plus que jamais à cimenter l'union entre le Roi fon maître, & les Provinces-Unies.

1625.

Le Prince Henri donna à fon neveu une Compagnie d'Infanterie, & le Vicomte s'acquitta des devoirs d'Officier comme il s'étoit acquitté de ceux de Soldat: fa Compagnie étoit la plus belle & la mieux disciplinée de l'Armée: tout jeune qu'il étoit, il ne fe reposoit point fur les foins d'un Lieutenant; il faisoit faire lui-même l'exercice aux foldats, les drefloit avec patience, & les corrigeoit avec douceur: il exigeoit d'eux, non-feulement une grande exactitude dans le fervice, mais encore une parfaite régularité dans les mœurs; il les engageoit à l'obéiffance par amitié, & fe refusoit le néceffaire pour leur donner des marques de fa libéralité; il traitoit avec la même bonté les autres foldats, & fe faisoit aimer généralement de tous: en s'endurciffant au travail, il fe contentoit de peu, affuré par-là de fe trouver rarement dans le befoin.

1626.

Le vicomte est fait Capitaine d'Infanterie.

Le Vicomte fervit d'abord en qualité de Capitaine aux fiéges de Klundert, de Williamstadt & de Groll, & dans la plupart des Expéditions du Prince Henri contre le fameux Spinola, Général Efpagnol. Il ne négligea aucune occasion de s'inflruire: on

1627.

Application du Vicomte pour apprendre le métier de la guerre.

1627.

le voïoit sans cesse la toise ou le craïon à la main étudier avec application tout ce qui s'offroit à ses yeux , & faire ses remarques sur les réponses que les Officiers , les Ingénieurs , les Sappeurs , & même les moindres soldats faisoient à ses questions. Uniquement occupé de son objet , le désir d'apprendre lui faisoit mépriser tous les dangers.

1628.

Il se mit bientôt en état de rendre un compte exact de tout ce qui se passoit. Sans chercher à étaler ses connoissances , ni à faire parade de ses talens , il interrogeoit ses anciens avec politesse , il les écoutoit avec plaisir , & par sa docilité les engageoit à lui communiquer leurs lumières. Il pensoit beaucoup , il parloit peu , & se contentoit de répondre aux questions qu'on lui faisoit avec modestie & défiance de lui-même. Après avoir ainsi passé trois ans dans l'étude de l'Art militaire , le siège de Bois-le-Duc lui fournit les occasions de montrer ses progrès d'une manière plus éclatante.

1629.

Siege de  
Bois-le-  
Duc.

Cette Place étoit d'une grande importance : les Hollandois firent tous leurs efforts pour la prendre , & les Espagnols pour la conserver ; on l'appelloit communément LA PUCELLE DU BRABANT , parce qu'elle n'avoit jamais été prise , quoiqu'elle eût été assiégée plusieurs fois. Elle étoit peu accessible , à cause des eaux qui pendant les deux tiers de l'année inondoient les environs à une grande distance : elle se trouvoit en

tourée d'un mur très épais, garni de sept gros bastions & défendu de fossés larges & profonds. On avoit bâti quatre Forts bastionnés sur les avenues principales; & l'on voïoit sur les autres, plusieurs petits Forts ou Redoutes. Antoine Schetz Baron de Grobendonck, Gouverneur de la Place, étoit un homme d'une capacité & d'une expérience consommée dans la guerre, mais sa garnison n'étoit que de deux mille trois cens hommes de pied, & de quatre compagnies de Cavalerie. Dès le premier jour du siège il fit sortir, sous la permission du Prince d'Orange, tout ce qu'il put de femmes & d'enfans, & soutint par toutes ses actions la haute réputation qu'il avoit acquise. Il reçut un secours inespéré de huit-cens hommes de la garnison de Breda, qui se glissèrent adroitement dans Bois-le-Duc, la nuit du quatrième au cinquième Jour du siège, après avoir traversé des marais impraticables, & des landes inondées.

Le Prince d'Orange avoit fait investir la place, le dernier du mois d'Avril, avec une Armée de trente mille hommes, sans compter six mille hommes de renfort, que les Etats lui envoïèrent. Il emploïa dix jours entiers à assurer son Camp par des Lignes de circonvallation, avec des fossés très larges & très escarpés, remplis d'eau par le regorgement de trois rivières qu'il avoit fait couper & soutenir avec des digues,

1619.

30 Avril

1629.

Conduite  
du Vicom-  
te à ce  
siège.

pour en interrompre le passage au travers de la ville, & pour conduire jusques dans son Camp les munitions de guerre & de bouche, qui lui venoient de la Meuse par Crevecoeur. On construisit par ses ordres divers Forts avec des bastions de distance en distance. Les quartiers furent distribués pour attaquer la Place & les ouvrages détachés, par quatre endroits différens.

Le Vicomte de Turenne avoit vû toutes ces dispositions; il avoit été témoin de tous les ordres qui s'étoient donnés; il observoit, quand, comment & par qui ils étoient exécutés; il voïoit de près tout ce qui s'y passoit; le jour qu'il étoit commandé de tranchée, étoit plutôt pour lui un jour de repos que de fatigue, parce que ces sortes de gardes obligent à rester long-tems dans le même poste. Le troisième de Juin, le Prince d'Orange chargea le Vicomte de faire placer la batterie de six pièces de canon de vingt-quatre, qui tira les premiers coups: elle fut posée dans la ligne de communication des Anglois aux François, qui faisoient l'approche du fort Isabelle, par le quartier du Prince d'Orange. On lui donna ensuite différens travaux à conduire, & des postes à forcer. A peine avoit-il rempli ces fonctions, qu'il alloit visiter les autres attaques, où il examinoit comment on conduisoit les sapes, jusqu'où se pouvoient les travaux, & quel étoit le dessein de chaque opération :

il

il se trouvoit par-tout; on ne pouvoit distinguer s'il étoit commandé, ou volontaire. Son Gouverneur s'efforçoit en-vain d'empêcher qu'il ne s'exposât lorsqu'il n'étoit pas commandé: quand il s'agissoit de combattre, le Vicomte ne l'écoutoit plus; dans tout le reste, il le respectoit comme un père. Le Prince d'Orange crut aussi lui devoir faire des reprimandes sur son courage immodéré; mais en lui faisant de semblables reproches, il ne put dissimuler sa joie, & se tournant vers les Officiers qui étoient présens, il dit: *Je me trompe fort, ou ce jeune homme égalera un jour les plus grands Capitaines.* Il voulut cependant mettre des bornes à l'ardeur de son neveu, & lui ordonna de ne plus s'éloigner de sa personne. Dès le lendemain le Vicomte eût une occasion favorable de faire révoquer cet ordre: il demanda avec instance & obtint la permission de suivre son frère le Prince de Sedan, devenu Duc de Bouillon. Le Prince Henri l'envoyoit avec un détachement de troupes Hollandoises pour s'opposer à quatre ou cinq cents hommes de la garnison de Breda, qui venoient se jeter dans Bois-le-Duc. Le détachement marcha au-devant de ce secours, & le joignit; l'action fut vive de part & d'autre, & les Espagnols furent mis en fuite. Le Vicomte de Turenne qui avoit combattu à côté de son frère, s'attacha si fort à la poursuite des ennemis, qu'il ne s'ap

1629.

---

perçut pas que les troupes victorieuses avoient fait alte. Le Duc de Bouillon vint lui-même annoncer la défaite des Espagnols au Prince d'Orange, & lui dit en même tems qu'il ne favoit ce que le Vicomte étoit devenu : sur le champ on le fit chercher de tous côtés ; on le trouva enfin ; il revenoit avec quelque cavalerie qui l'avoit suivi, & demandoit avec inquiétude des nouvelles de son frère. Aussi-tôt qu'il fut rassuré, il retourna sur ses pas pour aller au-devant de son Gouverneur qui avoit été blessé près de lui, & qu'il n'avoit quitté que pour s'instruire du sort du Duc de Bouillon.

Prise de  
Bois-le-  
Duc & de  
plusieurs  
autres Pla-  
ces.

Les Espagnols, qui se flattoient de faire lever le siège, firent savoir aux assiégés qu'ils seroient bientôt secourus. Le Marquis de Bergues qui commandoit l'Armée l'Espagnole, se présenta devant les retranchemens ; mais il les trouva dans une si bonne disposition, qu'il n'osa entreprendre de les forcer ; il se retira, & le siège fut continué avec plus de vigueur qu'auparavant. Le Gouverneur se voyant hors d'espérance d'être secouru, fit sa capitulation après quatre mois de siège, & le Prince d'Orange lui accorda tous les honneurs qu'une si brave résistance avoit mérités.

14. S. p-  
tembre.

Après le siège de Bois-le-Duc le Prince Henri chassa les Impériaux & les Espagnols des limites des Provinces-Unies ; & s'empa-



ra ensuite de toutes les places qu'ils possé-  
doient sur le Bas-Rhin.

1630.

Le Vicomte continua de servir ainsi en Hollande pendant cinq années entières : mais la manière d'y faire la guerre qui se bornoit uniquement aux sièges, ne fournissant point un champ assez vaste au désir qu'il avoit de se perfectionner dans l'Art militaire, il souhaita fort d'aller en France; & bientôt la situation des affaires de sa Maison favorisa son envie.

Le Cardinal de Richelieu aiant formé le dessein de forcer la Duchesse de Bouillon à recevoir dans Sedan garnison Françoisse, cette Princesse rappella aussitôt de Hollande le Vicomte de Turenne, & l'envoia en France comme un otage, pour empêcher qu'on ne fît rien au préjudice de la Souveraineté de son fils aîné. Le jeune Vicomte étant arrivé à la Cour, fut reçu du Roi & du Cardinal avec toutes les distinctions que méritoit sa naissance, & que lui devoit attirer sa réputation déjà répandue en France : quoiqu'il n'eût que dix-neuf ans, on lui donna sur le champ un régiment d'Infanterie. On n'a trouvé ni dans les Mémoires imprimés, ni dans les Manuscrits conservés par sa Maison, aucun détail de ce qui lui est arrivé depuis ce tems jusqu'au siège de La Motte, où il servit quatre ans après. Mais avant que de parler de ses services en France, il est à propos de faire

Le vicomte entre au service de France en qualité de Colonel d'Infanterie.

1630.

Etat du  
Roïaume  
lorsque le  
Vicomte  
commença  
à y servir.

connoître quelle étoit la situation du Roïaume.

Louis XIII. qui régnoit alors donna dans toutes les occasions des preuves d'une grande valeur, & possédoit toutes les parties de l'Art militaire. Il avoit assés de lumières pour savoir choisir des gens habiles, & se laissoit ordinairement conduire par leurs conseils. Le Cardinal de Richelieu dont il connut le génie supérieur, étoit doué de tous les talens qui pouvoient le rendre digne du choix de son Maître. Dès qu'il se vit à la tête des affaires, il forma le dessein d'abaissér la puissance de la Maison d'Autriche, dans l'Empire & dans l'Espagne; de faire fleurir les Arts & le Commerce, & d'étendre les bornes de la Monarchie Francoise. Tel étoit le plan du Cardinal; mais il ne voulut rien entreprendre au dehors, qu'il n'eût appaisé les troubles qui régnoient au dedans.

Au commencement de son Ministère l'Autorité Roïale se trouvoit affoiblie & partagée. La Reine-Mère Marie de Médicis, le Duc d'Orleans, frère du Roi, les Princes du Sang, & les Grands du Roïaume, prétendoient tous avoir part au gouvernement: le Parlement vouloit entrer dans les affaires d'Etat: les Calvinistes méditoient de former dans le cœur de la France une République indépendante. Tous ces mécontents entretenoient des liaisons avec les

Princes voisins, & sur-tout avec les Ducs de Savoïe, de Lorraine & de Bouillon, qui par le moïen de Pignerol, de Nancy & de Sedan leur fournissoient des retraites assurées & faciles. Le premier soin du Cardinal fut de chercher les moïens de remédier à ces maux, & il y réussit. Comme le partage du Pouvoir suprême avoit été la source de tous les dësordres, il sentit qu'on ne pourroit les détruire tant qu'on laisseroit subsister ce qui en avoit été le principe; & que pour faire respecter l'Autorité, il falloit la réunir toute entière dans la seule personne du Roi. Il commença par anéantir la puissance des Huguenots, assiégea La Rochelle, leur enleva cette place qui paroïssoit imprenable, s'empara de toutes leurs Forterefes, & termina ces guerres de Religion (1) qui avoient ébranlé la Monarchie jusques dans ses fondemens. (2) Il obligea la Reine-Mère qui avoit trois Souverains pour gendres, le Roi d'Espagne, le Roi d'Angleterre, & le Duc de Savoïe, à sortir du Roïaume & à vivre errante & vagabonde, sans qu'aucun de ces trois Potentats osât la recevoir chés lui. Il força les Princes du Sang à devenir tranquilles, à respecter l'Autorité Royale, à se contenter de leurs ap-

(1) Voyés Puffendorf, *Histoire de l'Europe*, Tome II. page 183.

(2) En 1631.

1630.

panages, ou à suivre le sort de l'infortunée Marie de Médicis. Il abaissa le pouvoir des Grands devenus intraitables, qui cabaloient sans cesse contre le Ministre, ou qui n'obéissent au Roi même, qu'autant qu'il leur donnoit une puissance absoluë dans leurs Gouvernemens. Il réduisit enfin le Parlement de Paris à se renfermer dans ses bornes légitimes.

Ce fut dans ces circonstances que le Cardinal de Richelieu fit signer (1) à la Duchesse douairière de Bouillon mère du Vicomte de Turenne, un Traité par lequel elle s'engageoit à demeurer toujours attachée aux intérêts de la France, sous la promesse que le Roi lui fit de protéger la Maison de Bouillon. (2) Il obligea ensuite, par le Traité de Quérasque, Victor-Amédée Duc de Savoie, de rendre au Roi Piignerol & ses dépendances, pour être unis à perpétuité à la Couronne de France; (3) & il envoya une Armée dans la Lorraine, pour punir la légèreté de Charles IV, Souverain de cet Etat.

Invasion  
de la  
Lorraine.

Ce Prince étoit né avec des talens merveillex; mais la bizarrerie de sa conduite les rendit tous inutiles & même nuisibles à ses Sujets. Il avoit épousé sa cousine la Princesse Nicole, fille du feu Duc; & par-

(1) L'an 1630.

(2) L'an 1631.

(3) L'an 1633.

là, en réunissant tous les droits, il avoit prévenu les difficultés qu'on auroit pu faire sur la succession au Duché de Lorraine. Comme la politique seule avoit formé ce mariage, le penchant de Charles pour l'amour & l'humeur jalouse de sa femme firent bien-tôt naître entre eux des sujets de brouillerie. Ils se séparèrent, & la Princesse renvoyée se retira en France, pour réclamer la protection de Louis XIII, qui la lui accorda. Charles de son côté s'attacha à la Maison d'Autriche; & cet attachement parut une occasion favorable au Cardinal de Richelieu pour se rendre maître de Nancy, & pour s'emparer ensuite de toute la Lorraine.

Il ne restoit plus aucune Place importante à prendre, que la seule Forteresse de La Motte, située sur le haut d'un rocher fort élevé, & d'une dureté à l'épreuve de la fappe & de la mine. Les François en firent le siège au commencement du mois de Mars: leurs quartiers n'étoient qu'à une ou deux lieues de la place; les ennemis en étoient éloignés de plus de cinquante. Aussitôt que le Maréchal de la Force fut arrivé devant La Motte, on fit une Ligne de circonvallation d'environ une lieue; on dressa sept batteries qui toutes ensemble étoient de trente canons; on fit des dispositions pour quatre attaques, & l'on creusa en même tems cinq mines, avec assés de difficul-

1633.

1634.

Le siège de  
La Motte,  
où le Vi-  
comte fut  
fait Maré-  
chal de  
Camp.

1634.

té, à cause de la dureté de la roche. Lorsqu'on eut assez avancé les travaux pour être à portée de battre un bastion, le Maréchal y envoya son fils le Marquis de Tonneins, qui y fut fort maltraité & contraint de se retirer. Le lendemain le Vicomte de Turenne monta la tranchée avec son régiment, pour attaquer le même bastion: sa réputation rendoit l'Armée attentive au succès de cette entreprise. Les assiégés faisoient non-seulement un très grand feu, mais encore rouloient du haut du parapet des pierres d'une grosseur énorme, qui en tombant sur les pointes des rochers, se fendoient en mille pièces, & tuoient ou estropioient ceux qui osoient s'approcher. A travers ces périls, le Vicomte marchoit à la brèche, & ses soldats encouragés par son exemple paroissoient ne les plus craindre. Les Lorrains, animés par les avantages qu'ils avoient remportés le jour précédent, se battirent avec une nouvelle ardeur; mais ce fut en vain qu'ils redoublèrent leurs efforts, le Vicomte les chassa du bastion, & y établit un logement. Ce qu'il y eut (1) de plus remarquable dans ce siège, fut, que le Gouverneur aiant été tué, son frère, qui étoit Capucin acheva de défendre la Place: elle se rendit, après un siège de cinq mois, durant lequel le Vicomte de Turenne s'étoit

28 Juillet.

(1) Mem. de Bussi Rabutin, Vol. I. p. 7.

tellement distingué par sa valeur & par son habileté, qu'on le regarda comme la première cause de tous les succès. Il en reçut des complimens de toute l'Armée, & même du Marquis de Tonneins, qui auroit été piqué contre tout autre concurrent moins modeste que le Vicomte. Il ne lui échappoit jamais, ni dans sa conduite, ni dans ses discours, rien d'avantageux pour lui, ou d'offensant pour personne; & oubliant entièrement les intérêts de son amour-propre, il ne révoltoit jamais celui des autres: par-là il les dispoisoit à le louer également & de son courage & de sa modestie. Ce fut dans ces sentimens que le Maréchal de la Force parla de lui dans la relation qu'il envoya à la Cour, du siège de La Motte; & c'est ce qui engagea le Cardinal de Richelieu à donner au jeune Vicomte la commission de Maréchal de Camp, à l'âge de vingt-trois ans; quoique ce grade fût alors le premier en dignité après celui de Maréchal de France, n'y aiant point encore de Lieutenans-Généraux.

Dans ce tems, le Duc de Bouillon quitta le service de Hollande. Le Prince d'Orange n'aiant dans un âge avancé qu'un fils au berceau, jetta les yeux sur son neveu pour lui succéder au Gouvernement des Provinces-Unies, & résolut d'en faire son gendre, en lui donnant celle de ses filles qui épousa depuis l'Électeur de Brandebourg.

Le Duc de Bouillon frère du Vicomte quitte le service de Hollande & se fait Catholique.

1634.

L'amour s'opposa à la fortune du Duc de Bouillon. Malgré les motifs de sa propre ambition & les remontrances de sa mère, il épousa Eléonor Comtesse de Bergues (1), dont la beauté, l'esprit & la vertu égaloient la haute naissance. Il ne se repentit jamais des sacrifices qu'il lui avoit faits, & conserva toujours pour elle toute l'estime & toute la tendresse, qu'inspirent les qualités de l'ame accompagnées des graces extérieures. La régularité de sa conduite, sa piété sans faste & sans minuties, disposèrent le Duc de Bouillon à examiner les doutes que ses conversations lui avoient déjà fait naître sur le Calvinisme : il sentit bien-tôt (2), comme il le dit lui-même, „ l'absurdité „ d'une Secte dont les principes fondamen- „ taux, en détruisant la liberté de l'hom- „ me, rendent Dieu, par des conséquen- „ ces naturelles auteur du mal". Il étoit au-dessous d'une ame élevée comme celle du Duc de Bouillon, de dissimuler ses sentimens : il les déclara bien-tôt après le siège de Mastricht, & se réunit à l'Eglise Catholique. Il perdit par-là ses établissemens en Hollande; & résolut de s'attacher à la France, où il avoit de grands biens. Il arriva vers la fin de cette année à la Cour de Louis XIII, où il fut très bien reçu du Roi.

(1) Elle étoit issue de l'ancienne Maison des Comtes de Bergues en Gueldres.

(2) Dans une Lettre à sa sœur.



des Princes du Sang, & sur-tout du Comte de Soissons que le traita avec une distinction particulière, & lui marqua un grand désir de l'avoir pour ami. Le Cardinal de Richelieu le vit aussi plusieurs fois; mais il étoit facile de prévoir que l'opposition de leurs Caractères empêcheroit toujours qu'il ne se formât entre eux aucune liaison. Les maximes républicaines que le Duc de Bouillon avoit sucées en Hollande, sous ses oncles les Princes d'Orange, ne s'accordoient guères avec le pouvoir absolu que Richelieu avoit projeté d'établir en France. Le Duc de Bouillon ne resta pas long-tems à la Cour: il s'en retourna à Sedan, sans avoir aucun sujet de se louer, ni de se plaindre du Ministre.

Le Cardinal, après s'être assuré de la ville de Sedan, après avoir dépouillé le Duc de Lorraine de ses Etats, obligé le Duc de Savoie à lui livrer Pignerol, apaisé les troubles domestiques, & réuni toutes les forces du Roïaume dans une seule Puissance suprême, fit enfin éclater son grand projet contre les deux branches de la Maison d'Autriche, l'Espagne & l'Empire. Pour ne pas interrompre sans cesse la suite de la narration dans le cours de cette Histoire, & pour indiquer l'origine des Guerres différentes qui conduisirent successivement le Vicomte en Flandre, en Espagne, en Italie & en Allemagne; on fera voir quelle

1634.

Plan général du Cardinal de Richelieu.

1634.

étoit la situation de l'Europe, dans le tems de la rupture entre les deux Couronnes, & l'on tâchera de développer les intérêts politiques des différens Potentats qui se déclarèrent alors pour ou contre la France. & sur-tout les motifs des longues Guerres d'Allemagne, qui ne se terminèrent que par la Paix de Munster, à laquelle le Vicomte contribua beaucoup par ses succès.

Etat de  
l'Espagne.

Philippe IV. rènoit en Espagne; les forces de ce Roïaume s'étoient affoiblies depuis la mort de Charles-Quint, qui avoit donné lui-même le premier échec à la puissance de sa Maison, en séparant l'Empire d'avec l'Espagne, & en cédant les Provinces d'Allemagne à son frère Ferdinand. Depuis ce tems, la nation Espagnole s'étoit épuisée d'hommes & d'argent, pendant l'espace de soixante & dix ans, par l'établissement des Colonies aux Indes, par les longues guerres soutenues dans les Païs-Bas par les secours donnés aux Ligueurs en France, par la perte de la Flotte envoyée contre l'Angleterre, & par l'expulsion des Morisques sous Philippe III. en 1609. Malgré tous ces malheurs, l'Espagne paroïsoit encore une Puissance formidable aux yeux de toute l'Europe: Maîtresse de tout ce qui est au-delà des Pyrénées, elle étendoit encore sa domination sur une grande partie de l'Italie, où elle possèdoit le Roïaume de Naples & le Milanés; elle comptoit la Sicile

& la Sardaigne au nombre de ses Provinces; le Portugal lui appartenoit alors; le Roussillon & la Franche-Comté étoient de son domaine; & les Hollandois, maîtres seulement de sept Provinces unies, lui avoient laissé les dix autres: desorte que la France étoit comme bloquée & resserrée de tous côtés par les Etats du Roi d'Espagne. Outre les deux Indes, où Philippe IV. commandoit à des païs immenses, il possédoit beaucoup de Places fortes sur les côtes d'Afrique, qui tenoient en respect les Rois de Barbarie. Une grosse Flotte de galions joignoit par l'Océan les deux Indes à l'Espagne, & plusieurs Escadres de galères sur la Méditerranée, maintenoient la communication de ce Roïaume avec l'Italie. Le Cardinal de Richelieu ne fut point ébloui de tout cet éclat: à travers les apparences d'une si grande force, il démêla la foiblesse réelle de l'Espagne, & sentit qu'elle ne se soutenoit plus qu'à l'ombre de son ancienne réputation. Cependant il ne pouvoit déclarer la guerre à la Maison d'Autriche régnante en Espagne, sans attaquer en même tems sa branche cadette & son alliée qui tenoit l'Empire, où elle s'étoit renduë formidable à tous les Princes d'Allemagne.

Ferdinand II. Archiduc d'Autriche, Roi de Bohême & de Hongrie, étant devenu Empereur par la mort de Mathias, l'an mil six cens dix-huit, les Protestans de Bohême

État de  
l'Empire.

1634.

refusèrent de lui obéir, & se choisirent pour Roi l'Electeur Palatin, chef de l'*Union Evangelique*. (1) Ce Prince accepta les offres des peuples de Bohême, se flattant que toutes les Puissances Protestantes s'intéresseroient à sa querelle : les Hongrois, les Silésiens, les Moraves, & une grande partie de l'Autriche supérieure se déclarèrent pour lui. Ferdinand de son côté engagea dans ses intérêts le Duc de Bavière, déjà Chef de la *Ligue Catholique* (2) : le Pape lui envoya dans la suite des sommes considérables, & le Roi d'Espagne lui promit des troupes. Ferdinand gagna d'abord la fameuse bataille de Prague le huitième de Novembre 1620. Ce ne fut depuis qu'un enchainement de victoires, l'Electeur son concurrent fut chassé de la Bohême, dépouillé

(1) Les autres Membres principaux de l'*Union Evangelique* étoient le Duc de Wirtemberg, le Landgrave de Hesse-Cassel, le Prince d'Anhalt, les Marquis d'Anspach, & de Baden Dourlach.

(2) Les autres Membres de la *Ligue Catholique* étoient les Electeurs de Mayence, de Cologne & de Trèves, l'Archevêque de Salzbourg, les Evêques de Bamberg, de Wirsbourg & d'Aichstat; les Archiducs d'Autriche, & plusieurs autres Princes Allemands sous l'autorité de l'Empereur; le Pape même & le Roi d'Espagne voulurent y être admis; elle fut encore fortifiée de deux Princes Protestans, l'Electeur de Saxe par jalousie contre l'Electeur Palatin, & le Landgrave de Hesse-Darmstadt qui avoit des démêlés avec celui de Hesse-Cassel.

de ses Etats , & dégradé de la Dignité Electorale, que l'on transporta au Duc de Bavière.

1634.

Le Roi d'Angleterre beau-père du Palatin, & le Roi de Dannemarc qui avoit épousé la sœur de cet Electeur, soutinrent ses intérêts; les Provinces-Unies lui promirent des troupes & de l'argent; la France même favorisa secrètement la Ligue Protestante & le Palatin dégradé. La guerre continua pendant sept années entières; & dans cet intervalle le fameux Walftein Général de l'Empereur ruina tout-à-fait le Parti Protestant, força le Roi de Dannemarc d'abandonner l'Allemagne, réprima & contint les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & dépouilla le Duc de Mecklenbourg de ses Etats, dont il obtint l'investiture. Cette longue suite de prospérités rendit Ferdinand redoutable à l'Allemagne & à tous ses voisins: la France en devint jalouse, & le Cardinal de Richelieu songea aux moïens d'arrêter des progrès si rapides. Il n'imagina rien de plus efficace que de priver les troupes Impériales de leur Général, & d'en procurer un de grande réputation à celles des Confédérés. Le Ministre François, en inspirant à l'Empereur des soupçons contre Walftein, parvint à le faire destituer du commandement des Armées, & en même tems sollicita le Grand Gustave Roi de Suède à sortir du fond du Nord pour devenir

1634.

le Chef de L'UNION EVANGELIQUE. Ce Monarque avoit toutes les qualités qui forment les véritables Héros. Persuadé que le Ciel lui avoit réservé la gloire d'être le protecteur de la Liberté Germanique & de la Religion Reformée, il se hâta de conclure la paix avec les Poionois; se ligua avec la France dont il tira des sommes considérables; fit lever des troupes en Angleterre, en Hollande & dans l'Empire; descendit dans l'Île de Rugen, & en chassa les Impériaux au mois de Juin 1630. Cette heureuse expédition fut suivie d'un torrent de victoires: en moins de deux ans il se rendit maître de la plus considérable partie de l'Allemagne, & tout fut soumis à ses armes depuis la Mer Baltique jusqu'au Danube. Ferdinand rappella alors Walslein qui s'étoit retiré dans la Moravie, pour l'opposer à Gustave. Ce Général balança la fortune du Héros Suédois, & lui livra enfin bataille à Lutzen près de Leipzic, le quatrième de Novembre 1632. Le combat fut sanglant; les Suédois remportèrent la victoire, mais ils perdirent leur Roi; & après sa mort ils ne se soutinrent plus avec le même éclat. Deux ans après, leurs troupes, au nombre de trente mille hommes, furent entièrement défaites dans les plaines de Nordlingue, le sixième de Septembre 1634. Ferdinand se vit une seconde fois à la veille de mettre aux fers toute l'Allemagne: il avoit dom-

domté les rebelles de Bohême, rendu cette Couronne héréditaire dans sa Maison, calmé les troubles de l'Autriche, remis la Moravie & la Silésie dans l'obéissance, dépouillé l'Electeur Palatin de ses Etats, abattu la Ligue Protestante, & abaissé la puissance des Suédois dans l'Empire. Par ces succès il retint dans son alliance tous les Princes de la Ligue Catholique, excepté le seul Electeur de Trèves: il détacha même de la Ligue Protestante les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, avec le Duc de Wirtemberg, qui abandonnèrent le parti de la Suède, & embrassèrent les intérêts de la Maison d'Autriche: enfin il contraignit à garder la neutralité tous les Princes de la Ligue Protestante, hors le Duc de Lunebourg & le Landgrave de Hesse-Cassel, qui se déclarèrent pour la France.

Telle étoit la situation de l'Empire à la rupture de la paix entre les deux Couronnes. Pour résister à tant de Puissances réunies, le Cardinal de Richelieu entra dans une liaison étroite avec deux grands hommes Weymar & Oxenstiern; tous deux d'une rare capacité, l'un dans la guerre, & l'autre dans la politique. Le Duc Bernard de Weymar, Prince de la branche aînée de la Maison de Saxe, avoit été (1) le principal

1634.

1635.

Liaison du  
Cardinal de  
Richelieu  
avec le Duc  
de Weymar  
& le Chan-  
celier  
Oxenstiern.

(1) Charles-Quint avoit ôté à la branche aînée de la Maison de Saxe, l'Electorat, pour en investir la

1635.

& le plus habile Général du Grand Gustave. Depuis la défaite de Nordlingue, il avoit encore sous lui douze mille hommes de troupes très aguerries, dont les Officiers n'attendoient d'avancement que de leur épée. Weymar les avoit ramassées dans les Cercles Protestans de la Suabe, de la Franco-nie & du Rhin : il les avoit menées d'abord au secours du Grand Gustave, qui les soudoïa jusqu'à sa mort. Les Suédois n'étant plus en état de les païer, Weymar eut recours à la France, & le Roi lui promit, par un Traité signé à S. Germain-en-Laië, des sommes considérables pour les entretenir pendant tout le tems que dureroit la guerre. Après la mort de Gustave & surtout depuis la perte de la bataille de Nordlingue, les principaux Chefs de la Ligue Evangélique étoient sur le point de se désunir : (1) le Baron Axel Oxenstiern, Grand-Chancelier de Suède, ramena ceux que l'intérêt particulier alloit séparer : il arrêta l'ambition des uns, suspendit la jalousie des autres, & fit comprendre à tous, qu'ils ne trouveroient leur sûreté que dans leur union contre la Maison d'Autriche.

branche cadette, dont est sorti l'Electeur d'aujourd'hui. Cette injustice avoit laissé dans le cœur de tous les Princes de la branche aînée une haine implacable contre la Maison d'Autriche.

(1) Le Père Bougeant, Hist. des Nég. de Westph. & Puffendorf.



1635.

Oxenstiern se transporta en France, au commencement de cette année, s'aboucha avec le Cardinal de Richelieu, & conclut un nouveau Traité avec le Roi à Compiègne. Ce fut alors que ces deux Ministres concertèrent tout ce qu'on exécuta treize ans après, dans le Traité de Munster, & que Richelieu conçut une violente jalousie contre un rival, en qui il voïoit impatiemment des talens égaux aux siens, & peut-être des vertus supérieures. Avant ces deux grands Ministres, on ne connoissoit pas ce qu'on appelle présentement en Europe, EQUILIBRE DE PUISSANCE : les Princes se faisoient la guerre sans prévoir que leurs victoires-mêmes pouvoient avoir quelquefois des suites funestes, ignorant qu'il est dangereux de trop affoiblir son ennemi, aussi-bien que de trop fortifier ses alliés. Richelieu songea le premier avec le Chancelier Oxenstiern à peser la valeur des Nations & leurs intérêts différens, à combiner leurs rapports mutuels, à calculer leurs forces, & à former par-là une nouvelle espèce de Politique, inconnue aux siècles passés. Après avoir démêlé ainsi les avantages & les besoins de chaque Cour de l'Europe, Richelieu s'assura des unes, & disposa les autres à demeurer neutres (1). Il convint avec les Etats Protestans de l'Em-

(1) Recueil des Traités de paix.

1635.

pire (1), qu'outre les sommes d'argent que le Roi païeroit aux Confédérés, il entre-tiendrait en-deçà du Rhin une Armée de douze mille hommes de pied, qui seroit commandée par un Prince choisi entre les Confédérés, & sous lequel le Roi nommeroit un LIEUTENANT-GENERAL. Les Etats Protestans s'obligeoient de leur côté à joindre leurs troupes à cette Armée, pour prendre Brisac, & les villes qui sont situées au-delà du Rhin jusqu'à Constance, & de remettre au Roi la protection de l'Alsace & de toutes les villes qui en dépendent, où il pourroit faire entrer des garnisons Françoises.

Nouvelle  
alliance en-  
tre la Fran-  
ce & les  
Provinces  
Unies.

Le Cardinal fit un nouveau Traité avec les Hollandois, par lequel il fut arrêté qu'on attaqueroit les Provinces des Païs-Bas qui obéissoient à l'Espagne, avec une Armée de soixante mille hommes, dont les Etats devoient fournir une moitié, & le Roi l'autre. Louis XIII promettoit de plus de païer quinze-cens mille livres tous les ans, pour contribuer aux fraix de la guerre; & les Etats Généraux promettoient de leur côté, de tenir une Armée navale à la rade pour faciliter les expéditions & les descentes sur les côtes de la Flandre. Dès-lors le Roi & les Hollandois partagèrent les Païs Bas, comme une conquête déjà assurée. Ce partage prématuré prouve que les

(1) Les Cercles de Suabe, de Franconie & du Rhin.

plus grands génies sont capables des plus grandes fautes : Richelieu dévoila toute l'étenduë de ses desseins & de son ambition aux Hollandois , qui craignirent toujours depuis de devenir frontière de la France , sans aucun intervalle entre cette Monarchie & leur République : aussi ne firent-ils plus la guerre qu'avec de grandes précautions , & n'assistèrent le Roi qu'avec des réserves pleines de défiance.

1635.

Richelieu ménagea en même tems les Princes d'Italie , de manière qu'une partie demeura neutre , & que les Ducs de Savoïe , de Parme & de Mantouë signèrent un Traité avec le Roi. Il engagea ensuite la Cour de Dannemarc & la République de Pologne , à faire la paix avec les Suédois ; & pour empêcher les Anglois de se déclarer en faveur des Espagnols , il fomenta les discordes alors naissantes entre l'infortuné Roi Charles & son Parlement : enfin pour consommer son ouvrage , il prépara de loin la révolte des Catalans & la révolution de Portugal. Rien ne donne une plus haute idée du génie de ce Ministre que de le voir percer ainsi avec un secret impénétrable & une activité infinie jusques dans l'intérieur des Cours les plus éloignées ; remuer les unes , arrêter les autres , flatter celles-ci par les promesses , intimider celles-là par les menaces ; & les forcer toutes à être attentives à ses mouvemens. On se

Alliance  
entre la  
France &  
les Princes  
d'Italie.

1635.

laisse facilement éblouir par l'éclat de ces vastes projets, lorsqu'on ne connoit point les principes de cette politique noble qui s'occupe bien plus du bonheur des peuples, que de l'agrandissement des Princes.

Disposi-  
tions de  
Charles IV,  
Duc de  
Lorraine.

Pendant la guerre entre les deux Couronnes, le Duc de Lorraine, quoique dépouillé de ses Etats, conserva toujours une petite Armée de dix à douze mille hommes, qui servoit tour à tour l'Empire, l'Espagne & la France. Il gardoit pour lui l'argent destiné à l'entretien de ses soldats, & leur permettoit de vivre à discrétion. Il se déclara d'abord pour l'Espagne.

Puissan-  
ces diffé-  
rentes al-  
liées pour  
& contre  
la France.

C'est ainsi que d'un côté l'Empereur, le Duc de Lorraine, les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, le Duc de Wirtemberg, & presque tous les Princes, Etats & Villes Catholiques d'Allemagne, se liguerent avec l'Espagne contre la France; de l'autre côté, la Savoie, la Hollande, la Suède, l'Electeur de Trèves, le Duc de Lunebourg & le Landgrave de Hesse-Cassel, étoient unis d'intérêt avec la France contre l'Espagne.

Rupture  
entre les  
deux Cou-  
ronnes.

Telle étoit la situation des affaires politiques en Europe, lorsque le Cardinal de Richelieu trouva un prétexte plausible, pour rompre ouvertement avec l'Espagne. L'Electeur de Trèves s'étoit détaché trois ans auparavant de la Ligue Catholique; la prospérité des armes de Gustave-Adolphe, & les disgrâces

arrivées à la Maison d'Autriche, l'y avoient déterminé : il avoit traité avec la France, obtenu de la Suède qu'elle seroit neutre, & reçu garnison Françoisse à Trèves, à Harmanstein & à Philipsbourg. Les Espagnols & les Autrichiens voulurent s'en venger, & lui déclarèrent la guerre au mois de Janvier de l'année 1635. Bien-tôt après ils surprirent la ville de Trèves, enlevèrent l'Electeur & le menèrent prisonnier d'abord à Bruxelles, puis à Gand, & enfin à Vienne. Cet attentat contre un allié de la France irrita le Roi : il envoya, suivant les anciennes formes, les dix-neuf du mois de Mai, un Héraut jusques dans Bruxelles pour déclarer la guerre à l'Espagne.

1635.  

---

19 de Mai.

Cependant, aucune des frontières ne se trouvoit en état de défense ; il n'y avoit point d'argent dans les coffres du Roi ; on manquoit d'artillerie & de munitions. Dans ces circonstances, les ennemis de Richelieu (1) regardèrent son entreprise comme une imprudence énorme : mais ce grand Ministre fut employer si habilement ses alliés, qu'il occupa & affoiblit par-tout les ennemis de la France. Ce qui fait voir que les négociations & les alliances sont pour un Etat d'une aussi grande ressource, que les trésors & les fortifications des Places.

Le Cardinal néanmoins mit quatre Ar-

Levée de

(1) *Mém. de Montresor.*

1635.

—  
 quatre Ar-  
 mées en  
 France.

mées sur pied, pour attaquer les Espagnols par quatre endroits différens: il envoïa la première & la plus grande de ces Armées, composée de vingt-cinq mille hommes, dans les Pais-Bas, sous les Maréchaux de Châtillon & de Brézé; la seconde, dans le Milanés, sous le Maréchal de Créqui; la troisième sous le Duc de Rohan, dans la Valteline; le Cardinal de la Valette (1) mena la quatrième au secours des Suèdois en Allemagne, & le Vicomte de Turenne fut nommé son Maréchal-de-Camp.

Maïence  
 ravitaillé.

Les Suèdois commandés par le Grand Gustave avoient pénétrés jusques dans le cœur de l'Allemagne: mais après la funeste journée de Nordlingue, les Confédérés hors d'état de faire aucune entreprise considérable, s'étoient bornés à défendre les villes dont ils étoient les maîtres. Galas Général des Impériaux avoit fait de Wormes son Magasin & sa Place-d'armes: de là il envoïoit des détachemens pour ravager le païs, & pour surprendre les villes où les Suèdois avoient des garnisons. Il avoit fait bloquer celle de Maïence depuis trois mois par le Comte de Mansfeld, & il étoit allé lui-même quelque tems après assiéger Deux-Ponts, pour couper la communication de la Lorraine, que les François occupoient,

(1) Louis de Nogaret de la Valette, fils de Jean Louis de Nogaret Duc d'Epemon, & de Marguerite de Foix de Candale.

avec l'Alsace, dont ils vouloient s'emparer. Les troupes du Roi qui s'étoient rassemblées au mois de Juillet dans le païs Messin, au nombre de dix-huit à dix-neuf mille hommes, entrèrent dans l'Allemagne (1) sous la conduite du Cardinal de la Valette, qui joignit le Duc de Weymar en-deçà du Rhin près de Binghen. Les deux Généraux prirent cette ville, marchèrent au secours de Maïence, forcèrent le Comte de Mansfeld à se retirer, & ravitaillèrent la Place: ils s'avancèrent alors vers la ville de Deux-Ponts, dont Galas leva le siège à leur approche. Pendant que les Imperiaux gagnaient les environs de Wormes, les deux Généraux confédérés allèrent à Francfort, pour obliger cette ville, qui vouloit se raccommoder avec l'Empereur, à rester fidèle au Parti Protestant; & après avoir mis une forte garnison dans Saxenhausen près de Francfort, ils retournèrent camper sous Maïence, demeurant ainsi maîtres de la campagne.

Le Général Galas, qui étoit à Wormes, n'osant hasarder une bataille, ni venir attaquer les Confédérés dans leur Camp, prit le parti de leur couper les vivres. Le païs avoit été ruiné par les troupes Impériales & Suédoises pendant les longues guerres d'Allemagne, & il falloit faire venir les con-

1635.

16 Août.

24 dud.

28 dud.

Retraite  
des Français.

(1) Mercure François.

1635.

26 Sep-  
tembre.

vois de Kayserloutre , de Sarbruck & de plusieurs autres lieux très éloignés, du côté de la Lorraine. Le Marquis de Gonzague s'empara de toutes ces Places par l'ordre de Galas : dès-lors il n'arriva plus rien au Camp des Confédérés, où les vivres montèrent à un prix excessif, que les soldats ennemis alloient y vendre du pain, au péril de leur vie. Dans cette occasion pressante le Vicomte de Turenne donna de nouvelles preuves de sa générosité; Il vendit sa vaisselle & ses équipages pour faire subsister une partie des troupes. La disette devint si grande que les soldats furent réduits à vivre de racines & d'herbes, & que les chevaux n'eurent d'autre nourriture que des feuilles d'arbres & de vignes. Un plus long séjour auroit infailliblement fait périr les Armées: les deux Généraux s'étant déterminés à abandonner leur Camp, songèrent à se retirer dans les Evêchés, où il y avoit des vivres en abondance; & ayant laissé à Maïence quatre mille hommes, ils décampèrent la nuit & repassèrent le Rhin à Bingen sur un pont de bateaux. En même tems Galas traversa le fleuve à Wormes, & poursuivit les deux Armées. Le Duc de Weymar voulant échapper à sa poursuite par une extrême diligence, fit enterrer secrètement le canon & brûler tous les bagages inutiles, afin que la marche ne fût retardée par aucun embarras. Les deux



Armées marchèrent jour & nuit, sans se reposer, par des chemins détournés & pénibles, entre des montagnes. Galas, qui les suivoit avec sa Cavalerie, les joignit sur la rivière de Glann entre Oderenheim & Meisenheim: là, les François & les Suédois faisant volte-face, le repoussèrent avec une valeur qui lui fit connoître que leur retraite n'étoit rien moins qu'une fuite. Cette résistance ne fit que l'animer: il se mit à la tête de neuf-mille chevaux, traversa le Duché de Deux-Ponts, passa la Sarre, entra dans la Lorraine, & les attendit en embuscade dans un défilé entre Vaudrevange & Boulay. Il s'y donna un rude combat, où la Cavalerie Impériale fut mise en déroute par les escadrons François: cinq-cens Croates de l'Armée de Galas furent tués avec plusieurs Officiers; & les deux Armées confédérées arrivèrent en lieu de sûreté après treize jours de marche (1).

(2) L'Histoire nous fournit peu d'exemples d'une retraite aussi difficile. Les François, sans vivres & travaillés de toutes les maladies que cause la disette, traversoient les bois & les montagnes, poursuivis des Impériaux chés qui tout abondoit. Une partie de l'Armée ne gardoit plus d'ordre dans sa marche: ceux qui pouvoient tromper la

Conduite  
du Vicomte pendant  
cette retraite.

(1) Monglat, Puffendorf, *Mercure François*.

(2) *Mém. de Monglat*, Tome I. pag. 28.

1635.

vigilance des Officiers, alloient se jettér parmi les ennemis, espérant y trouver de quoi assouvir leur faim; d'autres s'écartoient à droite & à gauche pour piller; plusieurs enfin épuisés de fatigue, se traînoient pour suivre le gros de l'Armée. Pendant cette affreuse retraite, le Vicomte de Turenne fit jetter de ses chariots les bagages les moins nécessaires, pour y faire monter les malheureux qui n'avoient plus la force de marcher. Il partageoit avec les soldats les vivres qu'il pouvoit trouver: il consoloit les uns, il encourageoit les autres; il compatissoit aux peines de tous & les soulageoit selon son pouvoir, sans distinction de François ni d'Etrangers. Par-tout où l'on fut obligé de faire tête aux ennemis, il combattit avec une valeur intrépide, occupa les hauteurs, s'empara des défilés, se saisit des villages & de tous les lieux où il pouvoit placer de l'Infanterie, dont le feu arrêtoit souvent les Impériaux: enfin il fit voir une activité, un courage, & sur-tout une humanité, qui attirèrent l'admiration de l'Armée & l'attention de la Cour.

Nouveau  
Traité du  
Droit de  
Weymar a-  
vec la  
France.

Dès que les troupes des Confédérés furent établies en Lorraine dans leurs quartiers d'hiver, Weymar & La Valette allèrent à Paris. Weymar depuis la défaite de Nordlingue étoit devenu suspect aux Suédois; ils le regardoient comme la cause de leur malheur, parce qu'il avoit engagé la

bataille contre l'avis du Maréchal d'Horn. Le Duc mécontent de la Suède, dont les Ministres ne le traitoient pas avec assés de considération, écouta les offres de la France: le Roi lui accorda une pension de quinze-cens mille livres, & quatre millions par an pour l'entretien d'une Armée de dix-huit mille hommes, que le Duc s'obligea de fournir & de commander, sous l'autorité de ce Monarque.

1635.

Le mauvais succès de la dernière Campagne avoit tellement découragé le Cardinal de La Valette, qu'il auroit renoncé au métier de la guerre, si le Cardinal de Richelieu qui lui connoissoit des talens, ne l'eût obligé de reprendre le commandement de l'Armée. Sur la proposition que Richelieu lui fit d'aller assiéger Saverne, il ne voulut se charger de cette entreprise, qu'à condition qu'il auroit avec lui le Vicomte de Turenne: le Ministre y consentit; (1) & le Vicomte, touché de la confiance que lui marquoit le Cardinal de la Valette, n'oublia rien pour y répondre. La Valette & Weymar aiant fait marcher leurs troupes, arrivèrent en Alsace vers le commencement de Juin, & attaquèrent Saverne par deux différens endroits. Weymar fit une brèche de son côté, & donna un assaut où il fut vivement repoussé. Deux jours après il en

1636.

---

 Siège de  
Saverne.

(1) Mem. de Monglat, Tome I. pag. 125.

1636.

tenta un second, avec aussi peu de succès : sans se rebuter il en livra un troisième : qui fut fort sanglant de part & d'autre. Piqué d'une résistance si opiniâtre, il redoubla le feu de la batterie, & au quatrième assaut la Ville-haute fut emportée. Il restoit encore à prendre la Ville-basse avec le Château : Turenne voyant que les travaux étoient peu avancés du côté de La Valette, se mit à la tête des troupes Françaises ; en peu de tems il franchit la palissade, passa le fossé, monta sur la brèche, s'empara des retranchemens que l'ennemi y avoit faits, & s'y logea. Il anima tellement les soldats par ses libéralités & par son exemple, que la Ville-basse & la Citadelle ne purent tenir que jusqu'à la fin de Juin : mais le dernier jour du siège le Vicomte fut blessé au bras droit, d'un coup de mousquet. Quoique plusieurs Chirurgiens eussent opiné à lui couper le bras, on n'en vint point à cette cruelle extrémité : la guérison fut longue, & l'on sentit par les allarmes que causa sa maladie, & par la joie que produisit son rétablissement, combien les troupes avoient déjà conçu pour lui d'amour & d'estime,

Les Espagnols entrent en France.

Pendant les expéditions de La Valette & de Weymar en Alsace, les Espagnols faisoient de grands progrès du côté de la Flandre. Leur Armée composée d'Allemands, de Hongrois, de Polonois & de

Croates, sous la conduite de (1) Jean-de-Vert, se répandant en Picardie, rappelloit le souvenir des anciennes inondations des Barbares. Paris se crut à la veille d'être saccagé : ses habitans se réfugièrent dans les Provinces, & y portèrent l'épouvante. Le danger qui paroissoit extrême, augmentoit encore par l'entrée de Galas dans la Bourgogne : ce Général projettoit de marcher, Enseignes déployées, jusqu'à Paris, & se flattoit de partager avec l'Armée de Jean-de-Vert le pillage de cette riche Capitale. Dans un péril si pressant, les Parisiens effrayés se taxèrent eux-mêmes : tous les Apprentifs de métier furent enrôlés : chaque porte cochère fut obligée de fournir un cavalier, & les autres un fantassin. Le Roi s'avança vers Compiègne, à la tête de cinquante mille hommes : les ennemis voyant les François en état de se défendre & même d'attaquer, abandonnèrent la Picardie, & Paris se rassura.

L'Armée qui étoit entrée en Bourgogne ne fit pas une si heureuse retraite. Galas avoit investi S. Jean-de-Lône. Cette ville, quoique petite & mal fortifiée, fut un écueil funeste pour les Impériaux : elle soutint leurs attaques avec une vigueur extrême. Aux efforts des assiégeans se joignirent des pluies prodigieuses qui inondèrent toute

Galas est  
chassé de  
la Bourgo-  
gne.

(1) Il étoit fils d'un païsan de Westphalie ; son mérite seul le fit Général des Armées de l'Empereur.

1636.

la campagne, & firent déborder la Saone : Galas fut contraint de lever promptement le siège, & de laisser son artillerie avec une partie de ses bagages. Une infinité de soldats se noïèrent dans les chemins rompus par les torrens, plusieurs furent assommés par les païsans, & pour comble de disgrâce, le Comte de Rantzau (1) défit leur arrière-grade : de trente mille hommes dont l'Armée ennemie étoit composée, il ne s'en sauva qu'environ douze mille qui se retirèrent dans la Franche-Comté. Cette Province, quoique sujette de l'Espagne, devoit, par un Traité fait avec le Roi, conserver la neutralité pendant tout le tems de la rupture entre les deux Couronnes : mais les levées de troupes que les Francs-Comtois permettoient à Philippe, servirent de prétexte au Cardinal de Richelieu pour rompre la neutralité avec eux. Après la prise de Saverne, le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette s'approchèrent de la Franche-Comté. Le Général Galas vouloit y prendre des quartiers d'hiver, & s'étoit avancé pour se saisir des postes les plus favorables : le Cardinal de la Valette en aiant été averti, envoya le Vicomte de Turenne avec un corps de troupes au devant des ennemis. Sa blessure qui n'étoit pas encore guérie,

ne

(1) Josias de Rantzau natif de Holstciu, depuis Maréchal de France.

ne l'empêcha pas d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus : il marcha jour & nuit ; & étant arrivé au bourg de Jussey, où Galas commençoit à se retrancher, il l'attaqua, le défit, le força à rebrouffer chemin, le suivit dans sa retraite, chargea souvent son arrière-garde, & fit plusieurs prisonniers. Galas, avant que de repasser le Rhin, tenta de traverser le siège de Joinville que faisoit le Duc de Weymar ; mais le Vicomte se posta d'une manière si avantageuse entre les Impériaux & l'Armée des Assiégeans, qu'il rompit toutes les mesures que prit Galas pour jetter du secours dans cette ville : elle se rendit au Duc de Weymar, & les Impériaux contraints de se retirer en Allemagne par Brisac, y passèrent le Rhin.

1636.

Au commencement de l'année 1637, mourut à Vienne Ferdinand II. âgé de soixante ans. Quoique peu de tems avant sa mort, son fils Ferdinand III. eût été élu Roi des Romains & son successeur à l'Empire ; la France crut ne devoir pas le reconnaître, à cause de l'irrégularité de son élection, qui au lieu de se faire à Ratisbonne, selon l'usage, s'étoit faite à Francfort ; où les Espagnols, pendant la Diète, avoient employé les menaces pour intimider les Députés. L'opposition des François à cette élection augmenta l'animosité de la Cour de Vienne ; & la guerre se ralluma.

1637.

Mort de  
l'Empereur  
Ferdinand  
II. Elec-  
tion de  
Ferdinand  
III.

Les heureux succès de la Campagne pré-

Le Vi.

1637.

comte va  
en Flandre.

cédente déterminèrent le Cardinal de Richelieu à donner au Cardinal de la Valette & au Duc de Candale son frère, le commandement de l'Armée qui devoit entrer en Flandre par la Picardie : (1) La Valette demanda encore Turenne pour un de ses Maréchaux de Camp. On alla d'abord investir Landrecies ville du Hainaut, fortifiée de cinq bastions bien revêtus avec des fossés pleins d'eau. Ce siège causa des fatigues infinies au Vicomte : le tems devint mauvais ; les pluies qui tomboient en abondance, remplirent bien-tôt la tranchée, & les soldats avoient de l'eau jusqu'à la ceinture. Le Vicomte y restoit avec eux, & n'en sortoit que pour aller rendre compte au Cardinal du progrès des travaux : animant ainsi par son exemple ceux qu'il soutenoit en même tems par ses libéralités, il surmonta tous les obstacles que l'art, la nature & les ennemis opposoient aux Affligens, & la Place se rendit.

Il assiège  
& prend le  
Château de  
Solre.

Après la prise de Landrecies, le Cardinal de la Valette s'avança le long de la Sambre : & pendant qu'il se rendoit maître de Maubeuge, il envoya ravager le pays entre Mons & cette rivière ; afin que si l'ennemi y venoit camper, il ne pût subsister que difficilement. Comme il ne voioit point

(1) Voyez *Mém. recueilli de Siri*, & les *Mém. de Monglat* de l'an 1637.



d'Espagnols en campagne , il retourna sur ses pas , s'alla présenter devant Avesnes , fit mine de vouloir l'assiéger , & rabattit tout-à-coup sur La Capelle. Cependant il envoya le Vicomte pour prendre Solre , Château le plus fort de tout le Hainaut , & qui étoit pourvu d'une garnison de deux mille hommes. Le Vicomte l'attaqua si vivement , qu'en très peu d'heures les ennemis se rendirent à discrétion. (1) Quelques soldats aiant trouvé dans la Place une femme d'une grande beauté ; l'amenèrent à leur Cominandant , comme la plus précieuse portion du butin. Le Vicomte n'avoit alors que vingt-six-ans ; il n'étoit pas insensible : cependant il feignit de ne pas pénétrer le dessein de ses soldats , & loua beaucoup leur retenue ; comme s'ils n'avoient pensé , en lui amenant cette femme , qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons : il fit chercher son mari , & la remettant entre ses mains , il lui dit , *que c'étoit à la discrétion de ses Soldats qu'il devoit l'honneur de sa femme.*

Le Cardinal de la Valette aiant résolu de faire de Maubeuge une puissante Place-d'armes qui tiendrait en bride tout le païs , y laissa le Duc de Candale son frère & le Vicomte de Turenne avec un gros corps de troupes , qui se retranchèrent sous le canon

1637.

Attaque  
de Mau-  
beuge par  
le Cardinal  
Infant.

(1) Mém. MSS. de l'Abbé Raguener , & Mem. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

1637.

de cette ville, & lui de son côté alla assiéger La Capelle. Le Cardinal Infant qui commandoit dans les Païs-Bas, averti de la séparation des troupes Françoises, s'avança vers Maubeuge, & l'attaqua pour faire lever à La Valette le siège de La Capelle, en l'obligeant de venir secourir le Duc de Candale. Le Duc ne trouva point de meilleur parti à prendre, que de sortir de la ville avec quelque Cavalerie, & d'aller presser son frère de venir joindre les troupes Françoises, qu'il laissa sous le commandement du Vicomte son Maréchal de Camp. Le Cardinal Infant, se hâtant de profiter de l'occasion, fit dresser une batterie de trente pièces de canon qui foudroïèrent la ville pendant deux jours entiers. Aïant appris le lendemain que La Capelle étoit prise, & que le Cardinal de La Valette marchoit vers Maubeuge, il fit donner un assaut Général; mais repoussé de tous les côtés par le Vicomte de Turenne, il leva le siège, & ne songea plus qu'à se poster de manière qu'il pût empêcher la jonction des deux Armées Françoises: il échoua encore dans cette entreprise, & fut contraint de se retirer. Le Vicomte qui eut ordre de le suivre, força une partie de l'Armée Espagnole à repasser la Sambre, où il y eut beaucoup de noïés, & grand nombre de tués; & finit ainsi glorieusement la Campagne.

Vers la fin de cette année, le Cardinal de Richelieu attira le Duc de Weymar à Paris: ils eurent plusieurs conférences ensemble, dont le résultat fut que l'on attaqueroit Brisac, ville qui étoit regardée comme le rempart de l'Allemagne.

1637.

Le Duc Bernard de Weymar crut devoir commencer par se rendre maître des Villes Forêtières. Il entra en campagne dès la fin du mois de Janvier, pour prévenir les Impériaux; & surmontant l'extrême rigueur de la saison & la difficulté des chemins, il arriva à la vue de Seckingen & de Lauffembourg. Ces deux Places furent prises d'emblée, tandis que le Comte de Nassau & le Colonel Rosen emportèrent Valshut presque sans résistance. De si heureux succès firent naître au Duc Bernard l'envie de s'emparer de Rhinfeld, la quatrième & la plus forte des Villes Forêtières: il passa le Rhin, & assiégea cette Place, malgré l'incommodité des neiges & des eaux qui inondoient la tranchée. Il avoit déjà fait un logement au pied de la brèche, lorsque les Impériaux vinrent au secours de Rhinfeld, commandés par Jean-de-Vert, le Duc Savelli (1) & deux autres Généraux. Weymar leur livra deux combats: le premier fut douteux, les ennemis secoururent la ville; mais dans le second, il remporta une pleine victoire, &

1638.

Le Duc de Weymar assiége les villes Forêtières & bloque Brisac.

(1) Il étoit Prince d'Albano & du S. Empire.

1633.

les quatre Généraux de l'Empereur furent pris avec plusieurs Officiers distingués. Rhinfeld & quelques autres villes de la Suabe se rendirent alors au Vainqueur. Jean-de-Vert, amené prisonnier à Paris par l'ordre du Roi, se fit estimer dans sa disgrâce, par la manière noble & polie dont il répondit aux civilités de la Cour de France. (2) Cette victoire mit le Duc Bernard en état de bloquer Brisac. Il falloit, pour serrer cette ville de plus près, se rendre maître de toutes les places qui l'environnent : Fribourg, une des premières qu'on assiégea, ne se rendit qu'après plusieurs combats qui furent autant de victoires : enfin le Duc Bernard commença le siège de Brisac au mois d'Avril.

Le Vicomte va servir sous le Duc de Weymar au siège de Brisac.

Le Cardinal de Richelieu envoia deux renforts à ce Prince, sous la conduite du Vicomte de Turenne & du Comte de Guébriant (2), comme LIEUTENANS-GENERAUX; grade qui commença dès-lors seulement à être connu en France. D'un autre côté l'Empereur, le Roi d'Espagne & le Duc de Bavière n'oublièrent rien pour secourir cette Place, dont la conservation étoit pour eux d'une très grande conséquence. Le Général Gocutz & le Duc Savelli

(1) Hist. du Maréchal de Guébriant, page 76. & 80. & Mem. de Mongin. Tome I. p. 223.

(2) Le 1. Bataille Botes Comte de Guébriant, depuis Maréchal de France.

qui s'étoit échappé de prison, assemblèrent une Armée sur les bords du Danube, s'approchèrent de Brifac, firent diverses marches autour de la ville, & par deux fois, trouvèrent moïen d'y jeter quelques vivres. Pour empêcher de pareils secours dans la suite, le Duc Bernard prit la résolution d'aller attaquer l'Armée ennemie: il sortit de ses Lignes avec les deux tiers de la sienne, qui n'étoit que de seize mille hommes; le Général Goetz en avoit vingt-mille. Weymar n'eut pas marché deux heures par des chemins couverts & très étroits, qu'il rencontra les ennemis dans la plaine de Wittenweir: il s'y mit en bataille: après quelques décharges d'artillerie de part & d'autre, les deux Armées ébranlèrent & se choquèrent avec furie. L'aile droite Impériale fut renversée dans un Ravin qui étoit derrière elle, & mise en déroute sans pouvoir se rallier: le Duc Savelli qui la commandoit, fut pris avec sept pièces de canon. L'aile droite de Weymar, qui se trouva dans un terrain très défavantageux, fut rompue, Goetz qui étoit posté sur une hauteur, alloit la prendre en flanc, & le Vicomte de Turenne qui la commandoit, couroit risque d'être enveloppé, si le Duc de Weymar ne fût venu à son secours: ce Prince fondit sur Goetz, qui demeura ferme sur l'éminence qu'il occupoit. Il eût été difficile de l'en déloger de force, on eut recours au strata-

1638.

gème: (1) le Comte de Guébriant conseilla d'envoier dans la forêt voisine quelques cavaliers avec des tambours & des trompettes. Au bruit que firent ces instrumens, les Impériaux croiant qu'on venoit les attaquer par derrière, quittèrent la hauteur où ils étoient: les troupes de Weymar s'en saisirent, & prirent en même tems le canon des Impériaux à l'aîle gauche: dans la chaleur & dans la confusion, les Impériaux prirent aussi celui des Confédérés à l'aîle droite; & de part & d'autre on se servit de l'artillerie ennemie pour se canonner. Après sept heures de combat, où toutes les troupes allèrent plusieurs fois à la charge, les Impériaux furent mis en fuite, & cédèrent au Duc Bernard une victoire complète, dont le Comte de Guébriant & le Vicomte de Turenne partagèrent la gloire. Gocutz se sauva, & perdit dans ce combat tout son canon, ses munitions, trois mille chariots, cinq mille sacs de bled & tout son bagage. Il resta deux mille Impériaux sur la place; on fit quinze cens prisonniers, & l'on prit quarante cinq étendarts & tous les drapeaux (2).

Le Duc de  
Lorraine  
vint au  
secours de  
Strasbourg.

L'Empereur ordonna à ses Généraux de faire une nouvelle tentative, au hazard d'une seconde défaite; & compta pour rien la

(1) Hist. du Maréchal de Guébriant, pag. 80.

(2) Voyez les Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

perte d'une Armée, pourvu qu'il pût sauver une ville, qui devenoit entre les mains des François la clef de l'Allemagne, une barrière contre les entreprises des Impériaux sur la France, & un obstacle aux secours que Ferdinand envoïoit aux Espagnols dans les Païs-Bas. Cependant le Duc de Weymar, dans la confiance que les ennemis ne pouvoient plus traverser son entreprise, retourna devant Brisac & continua le siège. A peine les Lignes furent-elles achevées, que le Duc de Lorraine se mit en marche, vers le milieu d'Octobre, avec un corps de troupes. Weymar sortit une seconde fois de ses Lignes, & y laissant le reste de ses troupes sous la conduite du Vicomte de Turenne & du Comte de Guébriant, alla au-devant des ennemis qu'il rencontra près de Tannes. Le Duc de Lorraine commença la charge à dix heures du matin; & après un combat opiniâtre, où les Généraux se rencontrèrent dans la mêlée, les escadrons ennemis furent renversés: le Duc Bernard profitant de leur désordre les mit en déroute, & sa victoire fut aussi complète sur les Lorrains, qu'elle l'avoit été sur les Allemands.

1638.

15 d'Octobre.

Le Général Goetz, & le Général (1) Lamboy qui avoit pris la place de Savelli, aiant su la défaite des Lorrains, ramassèrent quelques troupes; vinrent jusqu'au bord du

Les Généraux Goetz & Lamboy viennent au secours de Brisac

(1) Baron de Lamboy, Général des Espagnols.

1638.

20 d'Octobre.

Rhin par des chemins fourrés, & arrivèrent au quartier du Duc de Weymar, avant qu'on se fût apperçu de leur marche. Ils reconnurent ses Lignes, les attaquèrent avec vigueur, & emportèrent deux Redoutes. Tout plioit devant eux, lorsque le Vicomte de Turenne & le Comte de Guébriant accoururent: ils les chassèrent hors des Lignes; & les Impériaux qui revinrent plusieurs fois à la charge, aiant toujours été repoussés avec perte, passèrent le Rhin & allèrent assiéger Ensisheim, ancienne Capitale de la haute-Alsace sur la rivière d'Ill dans le voisinage de Brisac, & d'où ils auroient pu incommoder l'Armée de Weymar. Le Vicomte ne leur donna pas le tems de se rendre maîtres de cette Place; il les attaqua avec une partie des troupes françoises, les battit dans leur Camp même, leur fit lever le siège, & les dispersa tellement, qu'ils ne songèrent plus à secourir Brisac.

C'est le  
premier  
siège de  
Brisac.

Pendant le siège de cette ville, qui dura près de huit mois, il y eut jusqu'à six grands combats, dont ceux de Wittenweir, de Tannes, & d'Ensisheim pourroient passer pour des batailles. Les assiégés souffrirent tous les maux auxquels expose un long siège, sans que Reynac, qui commandoit dans la Place, voulût se rendre: la disette devint si excessive, qu'il fut obligé de mettre des gardes aux cimetières pour empêcher



qu'on ne déterrât les morts. (1) De tous les dehors il ne restoit aux assiégés qu'un Fort nommé le *Ravelin de Reynac*, qui les rendoit maîtres du bras principal du Rhin, & qui leur laissant toujours l'espérance d'être secourus par ce côté, les empêchoit de proposer ou d'entendre aucune condition. Le Duc de Weymar qui avoit vu le Vicomte réussir heureusement dans tout ce qu'il avoit entrepris durant ce siège, le chargea d'attaquer ce Fort: Turenne y alla à la tête de quatre cens hommes, qui en rompirent les palissades à coups de haches, y entrèrent par trois endroits à la fois, & passèrent au fil de l'épée tous ceux qui le défendoient.

Le Gouverneur de la ville voyant par la prise de ce Fort qu'il ne pouvoit plus espérer de secours, capitula enfin, & se rendit le dix-sept du mois de Décembre. Pendant tout le tems du siège, le Vicomte de Turenne eut la fièvre quarte, & continua de faire voir par ses actions qu'il n'étoit sensible qu'à la gloire.

(1) Peu de tems après, le Cardinal de Richelieu & le Duc de Weymar conçurent une jalousie mutuelle. Weymar faisoit la guerre contre les Impériaux bien plus pour lui que pour la France: ennuié de dépen-

1638.

---

Prise de  
Brissac.

17 Dé-  
cembre.

1639.

---

Mort &  
caractère  
de Wey-  
mar.

(1) Lotichius & Puffendorf.

(2) Voyés *Siri Mem.* recodit. Tome VIII. pag. 768. & Puffendorf de *rebus Svecicis*, lib. XI.

1639.

dre d'un Ministre auquel il croïoit , en qualité de Prince Etranger , devoir peu de déférence , il pensoit aux moïens de conserver Brisac , pour se former une Principauté de ce qu'il pourroit conquérir autour de cette ville. Richelieu , qui vouloit l'engager à remettre Brisac à la France , l'invita à venir à Paris , sous le prétexte des mesures qu'ils avoient à prendre de concert pour la Campagne suivante : le Duc refusa constamment d'aller à la Cour , & se contenta d'y envoyer le Général d'Erlach qu'il avoit fait Gouverneur de Brisac. Cette conduite augmenta les soupçons & les défiances du Cardinal ; mais il fut bien-tôt délivré de ses inquiétudes : le Duc de Weymar s'étant rendu dans le Sundgau , vers le commencement du mois de Juillet , tomba malade à Neubourg , & mourut quinze jours après , à l'âge de trente-six ans. Ce Prince , le dernier de onze frères , étoit le premier de tous pour la grandeur du courage , la noblesse des sentimens , & la supériorité des talens : sage , patient , généreux , savant & modeste , il méritoit l'éloge qu'en avoit fait le Grand Gustave , en le nommant son **BRAS DROIT.**

Le Maréchal de Guebriant commande les troupes Weymariennes.

Après la mort de ce Général , l'Empereur , le Roi de France , les Ducs de Bavière , de Lawembourg & de Lunebourg , le Duc de Saxe frère de Weymar , & le Prince Palatin Charles Louis , firent chacun tous

1639.

leurs efforts pour gagner les troupes Weymariennes : le dernier fut celui pour qui elles marquèrent le plus d'inclination. Dès que ce Prince eut appris à la Haïe, où il étoit, la mort du Duc Bernard, il passa sur le champ en Angleterre pour y chercher de l'argent ; & ayant amassé vingt-cinq mille livres sterling (1), en partit aussi-tôt pour se rendre à l'Armée en Alsace : comme la France étoit le plus court chemin, il voulut la traverser *incognito* ; mais le Cardinal de Richelieu qui apprit en même tems ses desseins & sa marche, le fit arrêter à Moulins, & conduire au Château de Vincennes, où il fut gardé étroitement jusqu'à ce que les troupes Weymariennes eussent remis toutes les Places conquises en Alsace entre les mains du Roi, & se fussent soumises au Comte de Guébriant qu'on leur donna pour Chef. (2) Guébriant se joignit au fameux Banier Général Suédois, qui remplit bientôt toute l'Allemagne de la gloire de son nom, & qui égala presque par ses exploits le Grand Gustave son maître.

Le Vicomte de Turenne alla à la Cour, où le Cardinal le combla de louanges, lui demanda son amitié, & pour l'attacher à ses intérêts, lui offrit en mariage une de ses plus proches parentes : mais le Vi-

Richelieu offre une de ses parentes en mariage au Vicomte.

(1) Environ cent mille écus de la monnoie de ce tems-là.

(2) Puffendorf *de rebus Suecic. lib. XI. Grotii Epist.*

1639.

comte, qui craignit que la différence de Religion n'altérât l'étroite union qu'exigent de semblables engagemens, lui exposa ses sentimens avec candeur. Le Ministre goûta les raisons de son refus, admira la probité & la vérité qui règnoient dans tous ses procédés ; & bien loin de s'en offenser, lui donna de nouvelles marques d'estime, en continuant de l'emploier aux affaires les plus difficiles. Ce fut alors qu'il résolut de l'envoier en Italie, où la guerre s'étoit renouvelée, à l'occasion de la Duchesse de Savoie sœur de Louis XIII.

Origine  
des guerres  
de Savoie.

Victor-Amédée Duc de Savoie, qui s'étoit déclaré pour la France au commencement de la rupture entre les deux Couronnes, mourut (1) fidèle à cette alliance. Les Espagnols, craignant que Christine sa veuve ne se mît entre les mains du Roi son frère, excitèrent le Prince Thomas & le Cardinal de Savoie, attachés aux intérêts du Roi Catholique, à aller en Piémont pour enlever à leur belle-sœur la tutèle du jeune Duc son fils, & la Régence de l'Etat. Ces Princes arrivèrent en Lombardie, persuadèrent aux peuples que la Duchesse de Savoie vouloit les livrer aux François, & allumèrent dans tous ses Etats une guerre civile : la Duchesse refusa longtems d'avoir recours à son frère, de peur d'augmen-

(1) Il mourut le 7. d'Octobre 1637.

ter les défiances de ses Sujets ; & à la fin elle y fut contrainte.

(1) Le Maréchal de Créqui avoit été en-voïé d'abord en Italie pour y faire la guerre ; mais après y avoir servi trois ans , il fut tué à Brème sur le Po , d'un boulet de canon. Le Cardinal de la Valette avoit eu ordre d'aller remplir sa place, dès le commencement de l'année 1638. Ses succès en Italie ne furent pas les mêmes qu'en Flandre : il perdit en peu de mois Yvrée, Vercell, Vérue, Nice, & quelques autres Places considérables, dont les Princes de Savoïe secourus par les Espagnols, se rendirent maîtres. Les Piémontois voïant les progrès du Prince Thomas , & aimant mieux lui être soumis qu'à des Etrangers, lui livrèrent Quiers, Moncalier, la ville de Turin, & plusieurs autres Places importantes. Le Cardinal de Richelieu fit entendre alors à la Duchesse Douairière de Savoïe, qu'elle ne pouvoit s'affûrer d'aucune de ses villes, sans y mettre des garnisons Françoises & des Gouverneurs de la même nation : elle y consentit ; & cette complaisance augmenta les ombrages des Piémontois, & la jalousie des Espagnols. L'Empereur, à la sollicitation de ces derniers, publia une Ordonnance, par laquelle il déclaroit la Duchesse déchuë de la tutèle de ses enfans,

1639.

Le Cardinal de la Valette commande en Piémont,

(1) Mém. de Monglat, Tome I. pag. 248.

1639.

dégageoit ses Sujets du serment de fidélité, & leur enjoignoit de reconnoître pour Tuteurs du jeune Duc, les deux Princes de Savoie ses oncles. Tout le Piémont se souleva contre la Duchesse, & se livra à ses beaux-frères: il ne restoit plus que Suze, Carignan, Chivas & la Citadelle de Turin. Pour prévenir la ruïne totale de cette Princesse, Richelieu qui connoissoit la capacité de Turenne, l'envoia en Lombardie. Quoique le Vicomte n'eût pas le commandement en chef, sa présence changea bien-tôt la face des affaires; & la Duchesse de Savoie trouva dans sa valeur & dans ses conseils de grandes ressources. Le Cardinal de la Valette étant mort au mois d'Octobre, on s'attendoit que le Vicomte de Turenne succéderoit au Généralat: mais les circonstances ne lui étoient pas favorables. Le Duc de Bouillon, pour des raisons qui seront bien-tôt développées, venoit de recevoir à Sedan Louis de Bourbon Comte de Soissons & de Clermont, l'ennemi déclaré du Cardinal de Richelieu: le Ministre, qui connoissoit assez peu le Vicomte pour craindre qu'il ne fût séduit par le Duc son frère, ne voulut point lui confier le commandement en chef, & donna cet emploi au Comte d'Harcourt (1) qui avoit épousé une parente du Car-

(1) Henri de Lorraine Comte d'Harcourt, d'Armagnac & de Brionne, Grand.Ecuyer de France,

Cardinal. Comme le mérite de ce Prince répondoit à sa naissance, & qu'il s'étoit déjà distingué par plusieurs actions éclatantes, le Vicomte servit volontiers sous ses ordres: le dépit & la jalousie sont des passions inconnues aux ames élevées.

1639.

A l'arrivée du Comte d'Harcourt, on délibéra dans un Conseil, sur les entreprises que l'on étoit en état de faire. Quoique les ennemis eussent deux fois autant de troupes, on résolut de les aller chercher; & l'on marcha à Ville-neuve d'Ast, où ils étoient campés. Surpris de voir approcher une Armée fort inférieure, bien loin de sortir de leurs Lignes, ils s'y retranchèrent encore avec plus de précautions. En-vain, pour les attirer au combat, on assiégea Quiers, Place située à deux lieues de Turin, en-deçà de Ville-neuve: le Vicomte de Turenne se posta avec toute la Cavalerie entre leurs quartiers & le Comte d'Harcourt; & les Espagnols, sans rien tenter, laissèrent prendre la Ville: mais comme elle étoit peu fournie de vivres, le Comte d'Harcourt n'y put rester long-tems. Les ennemis aiant bien prévu qu'il seroit obligé d'aller à Carignan, pour chercher de la subsistance, le Marquis de Léganès (1) qui les commandoit s'empara de la hauteur de Poirin, au bas de laquelle les François devoient passer;

Victoire  
remportée  
par le Vi-  
comte à la  
route de  
Quiers.

Le 28  
d'Octobre.

(1) Don Diego Philippe d'Avila de Gusman, Grand d'Espagne, & Gouverneur du Milanés.

1639.

20 de Novembre.

pendant que le Prince Thomas marcha vers la petite rivière de Santena, qu'ils devoient aussi traverser. Comme le Marquis de Léganès venoit d'Ast, & le Prince Thomas de Turin, l'Armée Françoisé ne pouvoit gagner Carignan, sans prêter le flanc aux troupes de l'un & de l'autre. Dans cette situation, le Vicomte de Turenne offrit d'aller, avec deux mille hommes, se saisir du Pont de la Santena, près d'un village nommé la Route : il partit, à la tête du détachement qu'il avoit demandé ; & fit une si grande diligence, qu'il étoit déjà maître du Pont & de tous les postes voisins, lorsque le Prince Thomas y arriva. Ce Prince, avec trois mille fantassins & quinze cens chevaux, fondit sur le Vicomte, qui aiant soutenu le premier choc des ennemis sans s'ébranler, les chargea à son tour, les rompit, & les mena battant l'espace d'un mille. Le Prince Thomas fut renversé deux fois dans un fossé, & auroit été pris infailliblement, si l'obscurité de la nuit n'avoit favorisé sa fuite. Pendant que le Vicomte étoit aux mains avec le Prince Thomas, le Marquis de Léganès attaquoit le Comte d'Harcourt, qui malgré l'avantage qu'il avoit sur les Espagnols, n'osoit avancer vers la rivière, dans l'incertitude où il étoit que le Prince Thomas n'eût occupé les passages : mais sur l'avis qu'il reçut du Vicomte, que les ennemis avoient été prévenus & défaits, il



continua sa marche; & l'Armée aiant rejoint le détachement, le Vicomte, qui se mit à l'arrière-garde, fit défiler devant lui les troupes, avec le canon & le bagage, passa le pont le dernier, & aida lui-même à le rompre; tandis que le Comte d'Harcourt alla sans obstacle à Carignan, où il mit une partie de son Armée en quartier, & le reste aux environs. Tel fut le combat de la *Route de Quiers*, dont on attribua le succès au Vicomte de Turenne. Faisant néanmoins le détail de cette action, dans une lettre qu'il écrivoit à Paris, il parloit si peu de lui, qu'un de ses amis lui manda „ que la renommée se trompoit, puisqu'elle „ répandoit par-tout qu'il avoit eu la principale part à la victoire”.

La Campagne étant finie, le Comte d'Harcourt alla passer l'Hiver à Pignerol, & laissa le commandement au Vicomte de Turenne, qu'il chargea de ravitailler la Citadelle de Turin, défendue par le Comte de Couvonges (1), contre le Prince Thomas, maître de la Ville. Le Vicomte voyant que les troupes étoient trop serrées dans les quartiers qu'elles avoient au païs de Saluces, & que la Cavalerie y manquoit de fourage, assiégea les Villes de Busca & de Dronéro sur la rivière de Maira: il les prit en six jours, & l'Armée eut en s'éten-

Le Vicomte prend quelques Places & ravitailla la Citadelle de Turin.

(1) Antoine de Stainville, Seigneur Lorrain.

1639.

dant de quoi subsister à son aise. Il fit ensuite entrer dans la Citadelle de Turin les munitions de guerre & de bouche nécessaires, malgré tout ce que le Prince Thomas put faire pour l'empêcher.

1640.

Casal  
se-  
couru.

Au commencement du Printemps suivant le Comte d'Harcourt apprit que le Marquis de Léganès, pour réparer les disgrâces de la dernière Campagne, avoit assiégé Casal, que la France défendoit pour son Allié le jeune Duc de Mantoue. Quoique le Général Espagnol, avec une Armée de vingt mille hommes, se fût déjà retranché dans le voisinage de cette ville, près d'une colline au-delà de la petite rivière de Gattola; le Comte d'Harcourt entreprit cependant de secourir la Place. Après avoir laissé son canon sous une bonne escorte, il marcha vers Casal, à la fin du mois d'Avril, avec sept mille hommes de pied & trois mille chevaux: il arriva près des retranchemens, les reconnut lui-même, & les trouva larges, profonds & soutenus de Forts & de Redoutes. Voulant les attaquer par trois endroits, il divisa son Armée en trois corps. (1) Le Vicomte de Turenne & le Comte du Plessis-Praslin devoient donner par le penchant de la colline, à la tête du premier corps composé de vieilles troupes; le second formé des nouvelles, sous La Mothe-

(1) Mém. de Monglat, Tome I. p. 351.

Houdancourt, avoit ordre de gagner la hauteur; & les troupes de Savoïe, qui faisoient le troisieme corps, commandées par le Marquis de Villes & de Pianezze, étoient destinées à l'attaque du côté de la plaine. La Mothe-Houdancourt passa la Gattola avec deux régimens d'Infanterie, & six de Cavalerie, & se rendit maître du haut de la colline; le Vicomte de Turenne & le Comte du Plessis-Praslin qui le suivirent avec sept cens mousquetaires, repoussèrent jusques dans leurs retranchemens les ennemis qui venoient au-devant d'eux, & donnèrent le tems au reste des troupes de passer, & de se ranger en bataille. L'attaque commença; les soldats se jettèrent dans le fossé: le Comte d'Harcourt, qui les vit maltraités à coups de piques par les ennemis, poussa son cheval; & s'écriant qu'il *falloit vaincre ou mourir*, franchit le retranchement. Roque-Servière, qui commandoit l'Infanterie de La Mothe-Houdancourt, avoit pénétré par un endroit moins difficile, & la Cavalerie l'avoit suivi: le Comte d'Harcourt se mit à leur tête, & chargea tout ce qui se trouva devant lui. Bien-tôt après le Vicomte de Turenne & le Comte du Plessis, qui avoient été repoussés trois fois, à la quatrième forcèrent les retranchemens: les Marquis de Villes & de Pianezze y entrèrent presque dans le même tems, par un autre côté abandonné des ennemis,

1640.

& mirent en defordre un gros de Cavalerie Eſpagnele, qui étoit ſur le point d'envelopper le Comte d'Harcourt (1) Cependant la victoire n'étoit pas entièrement aſſûrée; un corps de quatre mille chevaux ſe préparoit à revenir à la charge: le Vicomte, qui apperçut leur mouvement, raffembla auffi-tôt toute la Cavalerie de l'Armée, & la ferra tellement ſur un ſeul front, que les ennemis ne purent diſtinguer ſi elle étoit ſoutenuë. Trompés par cette diſpoſition, ils perdirent courage, & prirent la fuite à droite & à gauche, les uns vers le Pont de Sture, & les autres vers Fraxinet, où ils avoient auffi un pont ſur le Po. Le Vicomte les pourſuivit juſqu'à la nuit, leur prit douze pièces de canon, ſix mortiers, vingt-quatre drapeaux, toutes leurs munitions & la plus grande partie de leurs bagages: trois mille hommes reſtèrent ſur le champ de bataille, dix-huit cens furent faits priſonniers, il s'en noïa un grand nombre dans le Po, & la nuit ſeule ſauva le reſte. Jamais victoire ne fut ſi complete pour les François, ni ſi imprévuë du côté des ennemis: le Marquis de Léganès n'avoit pu ſe perſuader que le Comte d'Harcourt eût oſé avec une poignée de monde attaquer une Armée auffi conſidérable & auffi bien retranchée que la ſienne.

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt, & le MS. de l'Abbé Raguenet déjà cité.

Casal fut ainsi délivré, & le Comte d'Harcourt croiant devoir profiter de l'ardeur des troupes Françoises encouragées par ce succès, assembla un Conseil de guerre, pour y résoudre quelque nouvelle entreprise. Le Vicomte de Turenne proposa le siège de Turin; mais les autres Officiers-Généraux s'y opposèrent: ils soutenoient qu'on ne pouvoit sans témérité assiéger avec dix mille hommes, une ville où il y avoit une garnison de douze mille, & qui pouvoit être secouruë par Léganès qui avoit encore une Armée de quinze mille combattans aguerris. Le Vicomte, qui ne parloit qu'après avoir profondément médité, persista dans son avis avec fermeté, représentant que les affaires du Roi seroient absolument perduës en Piémont, malgré tous les avantages déjà remportés, si le Prince Thomas se rendoit maître de la Citadelle de Turin; & qu'on n'en pouvoit empêcher la prise que par le siège de la ville. Le Comte d'Harcourt fut convaincu par la force de ses raisons: le siège fut résolu, & l'on y marcha aussi-tôt. En arrivant près de Turin, on se saisit du pont qui est sur le Po, du Couvent des Capucins qui est sur la hauteur à la droite de ce fleuve, du Valentin maison de plaisance des Ducs de Savoie, qui est à la gauche du même fleuve, & de tous les autres postes avantageux qui sont aux environs. On fit des lignes de

1640.

Turinaise  
siège.

10 de Mai.

1640.

circonvallation & de contrevallation , & l'on ferra la Place de près , dans l'espérance de l'affamer en peu de tems.

Le Général Léganès regardant cette entreprise du Comte d'Harcourt comme une occasion favorable pour se venger de l'affront reçu devant Casal , manda au Prince Thomas qui s'étoit renfermé dans la ville de Turin , qu'il alloit marcher à son secours ; que pour cette fois le Comte d'Harcourt ne lui échapperoit pas , & que les Dames de Turin pouvoient louer d'avance des fenêtres sur la grande rue pour le voir passer prisonnier. Il grossit son Armée des garnisons de la plupart des Places du Milanés , & vint avec dix-huit mille hommes aux environs de la hauteur des Capucins reconnoître les lieux , & à dessein de passer le Po sur le pont de Turin , mais il trouva ce pont si bien gardé , que n'osant l'attaquer il se retira par derrière les montagnes de Sanvito & de Cano-retto qui bordent le Po. Le Comte d'Harcourt se douta qu'il vouloit passer ce fleuve à Moncalier au-dessus de Turin , & il y envoya le Vicomte de Turenne avec un détachement pour s'opposer à son passage. Quelque diligence que pût faire le Vicomte , il trouva en arrivant à Moncalier que quatre ou cinq mille des ennemis l'avoient déjà traversé , & qu'ils commençoient à se retrancher dans les Collines qui étoient en deçà de ce fleuve.

ve. Il marcha à eux sans perdre un moment : ses soldats font difficulté de passer un ruisseau que les pluies avoient fait déborder, il le passe le premier ; il attaque les Cassines que les ennemis avoient déjà percées pour s'y défendre, il les en chasse, les taille en pièces ; & les pousse vers le Po, où tous ceux qui lui échappent se noient ; il brûle le pont qui n'étoit que de bois, & se retranche sur le bord du fleuve vis-à-vis des ennemis. Cette action fit un tel effet sur l'esprit du Marquis de Léganès, qu'il se retira vers Revigliasco, sous prétexte d'aller chercher un renfort de troupes, & laissa son Armée sous la conduite de Carlo-della-Gatta, le plus brave & le plus habile de ses Officiers. Le Vicomte connoissant la capacité, & la vigilance de son ennemi, fit garder jour & nuit tous les gués au-dessus de Moncalier ; Carlo-della-Gatta n'osa ni les passer en sa présence, ni jeter des ponts en aucun endroit ; toutes ses entreprises aboutirent à s'emparer de quelques petites Iles les plus voisines des bords du Po. Turenne trouva moïen d'y aborder, avant que les ennemis eussent achevé leurs retranchemens : il les en délogea, & tous ceux qui y étoient furent ou taillés en pièces, ou noyés dans le fleuve ; mais il y reçut un coup de mousquet à l'épaule, & fut obligé de se faire porter à Pignerol.

1640.

4 de Juin.

1640.

Léganès  
assiège le  
Comte  
d'Harcourt  
dans son  
Camp de-  
vant Turin.

2 de Juil-  
let.

Le Vicom-  
te de Tu-  
renne amè-  
ne un con-  
voi au

Léganès revint bien-tôt à Moncalier, passa le Po malgré la résistance des François, & alla resserrer le Comte d'Harcourt dans son Camp. Peut-être n'y eut-il jamais une pareille disposition d'assiégeans & d'assiégés. Le Prince Thomas tenoit bloqué le Comte de Couvonges dans la Citadelle, & se voïoit assiégé dans la ville par le Comte d'Harcourt, qui étoit lui-même enfermé dans ses Lignes par le Marquis de Léganès. Dans cette situation, Léganès étant convenu d'insulter les Lignes des François, pendant que le Prince Thomas feroit une sortie, le Comte d'Harcourt fut attaqué le deux de Juillet du côté de la ville & du côté de la plaine. Le Prince Thomas se saisit du Valentin; & Carlo-della-Gatta aïant forcé & comblé les Lignes au quartier de La Mothe-Houdancourt, entra dans Turin avec douze cens chevaux & mille hommes d'Infanterie. Le Marquis de Léganès ensuite s'étant rendu maître de la rivière d'Ora, comme il l'étoit du Po, empêcha qu'il ne vint des vivres au Camp du Comte d'Harcourt, ni de Suze, ni de Pignerol; & la faim vint à un tel point, qu'aucun des Officiers Généraux n'étoit d'avis qu'on demeurât plus longtems devant Turin.

Le Vicomte de Turenne à peine rétabli de sa blessure, arriva dans ces circonstances: il conduisoit de Pignerol à l'Armée un grand convoi de vivres & de munitions,



escorté par des troupes ramassées en Guyenne, en Languedoc, en Provence, en Dauphiné & en Franche-Comté, auxquelles le Cardinal avoit fait passer les Monts.

1640.

Camp du  
Comte  
d'Harcourt.

(1) Léganès s'opposa vainement à leur passage: il avoit envoié un détachement qui les harcela dans leur route, & leur dressa diverses embuscades; le Vicomte surmonta tous les obstacles, & amena heureusement le convoi au Camp le douze de Juillet.

12 de  
Juillet.

Le Prince Thomas étoit réduit dans Turin à une plus grande disette de vivres que les François. On prétend que la ville fut ravitaillée pendant quelque tems par un Ingénieur nommé Francesco Zignoni Bergamasqua, (2) qui s'avisa de charger de farine plusieurs grosses bombes qu'il jettoit dans la ville par-dessus le Camp du Comte d'Harcourt: mais comme les François profitoient de celles qui restoient en chemin, l'on cessa d'user de cet expédient, qui devenoit presque aussi utile aux assiégeans qu'aux assiégés. L'entreprise de Carlo-della-Gattana fut pas plus heureuse: étant sorti à la tête de trois mille hommes qu'il vouloit faire passer dans l'Armée de Léganès, pour soulager la ville, il ne put percer, & fut contraint d'y rentrer. Les assiégés firent plusieurs autres sorties, où ils perdirent beau-

Prise de  
Turin.

(1) Mém. de Monglat p. 557. an 1640.

(2) Voyez l'Hist. de la Répub. de Venise par Nani T. IV. Lib. XI.

1640.

17 de Sep-  
tembre.

coup de monde, pendant que le Marquis de Léganès tenta inutilement de forcer les Lignes. Le Prince Thomas se voyant poussé à la dernière extrémité, demanda enfin à capituler, & se rendit le dix-sept de Septembre: il sortit avec huit mille hommes, & fut conduit à Yvrée. Le Marquis de Léganès repassa le Po avec ses troupes. Le Comte d'Harcourt, comblé de gloire par le succès d'une Campagne, qu'il avoit commencée en secourant Casal & finie en prenant Turin, retourna en France par ordre de la Cour, & laissa l'Armée sous le commandement du Vicomte de Turenne.

1641.

Le Vicom-  
te prend  
Montcalvo,  
& assiège  
Yvrée.

11 d'Avr.

Les troupes aiant extrêmement souffert au siège de Turin, le Vicomte leur donna le tems de se refaire: mais dès qu'elles furent en état d'agir, il les fit marcher. Vers la fin de Février il assiégea Montcalvo, dont il se rendit maître en dix jours: ensuite il passa le Po, & mit le siège devant Yvrée, où étoient les magasins du Prince Thomas. Prévoyant que ce Prince viendroit en diligence y jeter du secours, il ne descendit point de cheval qu'il n'eût achevé ses Lignes & assuré ses quartiers. Le Prince Thomas ne manqua point d'accourir vers Yvrée, croiant que le Vicomte n'auroit pas eu le tems de pourvoir à la sûreté de son Camp: comme il le trouva trop bien retranché pour oser l'attaquer, il espéra faire diversion en allant mettre le siège devant Chi-

vas. Le Vicomte ne prit point le change; il ne pressa que plus vivement le siège commencé, pour arriver plus promptement au secours de Chivas.

1641.

Cependant sur la nouvelle que le Vicomte avoit pris Montcalvo en si peu de jours, & qu'il assiègoit Yvrée, l'émulation du Prince Lorrain se réveilla au milieu des délices & des louanges de la Cour: il partit pour le Piémont & se hâta de se rendre devant Yvrée. Dans le tems qu'il en continuoit le siège avec le plus d'ardeur, les murmures du peuple de Chivas l'appellèrent malgré lui au secours de cette ville, qui n'est qu'à quatre lieuës de Turin. Le Prince Thomas, qui n'avoit d'autre vue que de dégager Yvrée, leva le siège de Chivas avant que le Comte d'Harcourt y arrivât, & se retira au-delà du Po. Le Comte auroit pu revenir assiéger Yvrée: mais abandonnant tous les projets du Vicomte, il passa le Po & alla prendre les villes de Ceva, de Mondovi & de Coni. Turenne moins sensible aux intérêts de l'amour-propre, qu'à ceux de la patrie, travailla avec le même zèle pour la gloire de son Général, aux sièges de ces trois Places. Le Cardinal de Richelieu, qui connoissoit tout le mérite de ces deux Princes, jugea dès-lors, que pour les rendre plus utiles à l'Etat, il devoit les séparer.

Le Comte  
d'Harcourt  
& le Vi-  
comte de  
Turenne  
sont sépa-  
rés.

Tandis que le Vicomte se signaloit pour

Retraite

1641.

du Comte  
de Soissons.

le service de la France, le Duc de Bouillon son frère se trouva malheureusement engagé dans le parti des Espagnols par ses liaisons avec le Comte de Soissons. Le Comte s'étoit retiré quatre ans auparavant à Sedan, pour se mettre à couvert de la mauvaise volonté du Cardinal. Comme Richelieu avoit formé le projet ambitieux d'allier sa famille à celle de son Souverain, il fit proposer au Comte de Soissons d'épouser la Comtesse de Combalet sa nièce: ce Prince reçut la proposition avec un emportement, qui marqua toute l'étendue de sa haine pour le Ministre. Le Cardinal, indigné à son tour d'un refus si outrageant, ne put d'abord s'en venger qu'en mettant en pratique la maxime ordinaire d'humilier tous ceux qui résistoient à ses volontés. Le Comte de Soissons, qui étoit naturellement fier, & qui avoit le courage aussi élevé que la naissance, ne garda plus aucune mesure dans ses mépris, rechercha l'amitié de tous les Grands du Roïaume qui haïssoient Richelieu, & s'unit étroitement avec le Duc d'Orléans pour contrebalancer l'autorité excessive du Ministre. Le Cardinal, qui de son côté travailloit sans cesse à le détruire, parvint enfin à le perdre dans l'esprit du Roi; & le Comte forcé d'abandonner la Cour, se retira à Sedan. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, le Duc de Bouillon le manda au Cardinal, & supplia le Roi *de ne pas trouver mauvais*

qu'il eût donné retraite à un Prince de son sang, qui croïoit n'avoir rien fait qui pût déplaire à Sa Majesté. (1) Le Roi & le Cardinal approuvèrent la conduite du Duc, & donnèrent permission au Comte de Soissons de rester à Sedan.

1641.

Pendant son séjour dans cette Place, il entra dans une liaison étroite avec le Duc de Bouillon. Le premier étoit très capable d'inspirer tous les sentimens de l'amitié la plus vive, & le dernier étoit fort susceptible d'un attachement tendre & constant. Le Comte ne passoit pas pour avoir beaucoup d'esprit : mais il avoit presque toutes les vertus en partage : il étoit intrépide, libéral, désintéressé, vrai, fidèle, sincère, en un mot, honnête-homme : le Duc avoit les mêmes vertus, avec un génie supérieur. Quand il y a convenance de sentimens entre deux cœurs, la supériorité d'esprit, loin d'être un obstacle à l'amitié, est un lien qui la resserre : on se laisse éclairer avec plaisir par celui qu'on aime ; & cette docilité est flatteuse pour celui qui conseille. Pendant qu'ils vivoient ainsi, le Duc, dans un de ces momens où les transports de l'amitié font perdre de vuë les devoirs, lui jura d'être inséparablement attaché à ses intérêts, & que la ville de Sedan lui serviroit tou-

Etroite  
liaison en-  
tre le Com-  
te de Sois-  
sons & le  
Duc de  
Bouillon.

(1) Voyés les Mém. de Langlade, pag. 40. & les Mém. de Monglar, Tome I. p. 389.

1641. jours d'asyle contre les injustices du Cardinal.

Le Duc de  
Bouillon  
refuse de  
faire sortir  
le Comte  
de Soissons  
de Sedan &  
y reçoit le  
Duc de  
Guise.

Le Ministre renouvela quelque tems après ses négociations pour faire réussir le mariage de la Comtesse de Combalet avec le Comte de Soissons. Irrité des nouveaux refus qu'il essuïa, il voulut exiger que le Duc de Bouillon fit sortir le Comte, de Sedan : le Duc répondit que le Roi aiant d'abord approuvé qu'il y reçût ce Prince ; il lui avoit alors donné sa parole de ne jamais le contraindre d'en sortir ; & qu'après un tel engagement, sa gloire étoit intéressée à ne point violer le droit de l'hospitalité envers un Prince du Sang, qui ne se départoit point de ce qu'il devoit à son Souverain. Le Ministre, choqué de la fermeté du Duc, lui fit bien-tôt éprouver les effets de son ressentiment. Henri IV. & Louis XIII. s'étoient engagés avec le Duc de Bouillon par plusieurs Actes, d'entretenir la garnison de Sedan, & d'en souldoier les troupes : le Cardinal porta le Roi à discontinuer ce paiement pour forcer le Duc de Bouillon à lui vendre cette Souveraineté. Dès ce moment le Duc se déclara ouvertement contre le Ministre, & ne voulut entendre aucune proposition. Le Cardinal qui dissimuloit encore toute sa colère ; aiant appris que l'Archevêque de Reims, (1) connu depuis

(1) L'Archevêque de Reims second fils de Charles de

puis sous le nom de Duc de Guise, s'étoit aussi retiré à Sedan, ne put se contenir plus longtems, & dit publiquement devant le Roi, „que cette Place étoit devenuë l'asyle de tous les Factieux, & que c'étoit „une autre La Rochelle qu'il falloit raser „jusqu'aux fondemens”.

1641.

Ces troubles civils en France relevèrent le courage des Espagnols, qui s'appliquèrent avec ardeur à gagner le Duc de Bouillon & les Princes réfugiés à Sedan. Le Cardinal de Richelieu emploïoit de son côté tous les moïens qui pouvoient les forcer à se livrer à l'Espagne, pour dépouiller le Comte de Soissons de ses Charges, l'Archevêque de Reims de ses Bénéfices, & le Duc de Bouillon de sa Souveraineté. Bien loin de les aider à sortir du labyrinthe où il les avoit engagés, il les réduisit par ses brigues secretes, par la dureté des conditions qu'il exigeoit d'eux, & par les préparatifs qu'il fit pour assiéger Sedan, à signer un Traité avec le Cardinal Infant (1) qui agissoit au

Les trois  
Princes re-  
tirés à Se-  
dan font un  
Traité a-  
vec l'Es-  
pagne &  
l'Empire.

de Lorraine, Duc de Guise, avoit été partisan de la Reine Mère, & exilé pour sa cause. Il n'avoit que le nom & le revenu de Prélat, sans être dans les Ordres. Etant de retour en France, il voulut épouser la Princesse Anne de Gonzague, & demanda auparavant au Roi la permission de résigner à ses frères les Bénéfices, qui montoient à quatre cens mille livres de revenu : le Cardinal le refusa ; ce refus l'irrita, & il se retira à Sedan.

(1) Ferdinand d'Autriche dit LE CARDINAL INFANT, fils de Philippe III, Roi d'Espagne,

1641.

nom du Roi d'Espagne, & avec l'Archiduc (1) qui agissoit au nom de l'Empereur. Chacun promettoit sept mille hommes; & ces deux Corps joints ensemble devoient se rendre auprès de Sedan. Les Espagnols s'obligèrent aussi à envoyer deux cens mille écus pour faire des levées: mais ils ne donnèrent qu'une partie de l'argent; & par rapport aux troupes, manquèrent, entièrement au Traité. L'Empereur fut plus fidèle à ses engagements, & envoya le Général Lamboy avec les sept mille hommes qu'il devoit fournir.

Ils publièrent un Manifeste pour justifier leur conduite.

Peu de tems après la signature de ce Traité, le Comte de Soissons & le Duc de Bouillon, pour justifier leur conduite, firent répandre dans toute la France un Manifeste (1), où ils prirent le nom de PRINCES DE PAIX. Ils y peignoient le Cardinal avec les couleurs les plus odieuses, en rappelant le souvenir de ses ingratitude envers la Reine Mère sa bienfaitrice, de ses cruautés envers les rivaux de sa puissance; & en exagérant sa complaisance pour ses créatures, la violence de son administration, & tous les défauts de son caractère. Le Cardinal donna ordre au Maréchal de Châtillon de s'avancer vers Sedan avec ses troupes composées de dix mille hommes; pendant que

(2) Léopold-Guillaume, fils de Ferdinand II. Empereur.

(1) Voici le Manifeste dans Vittorio Siri.



le Maréchal de la Meilleraie, à la tête d'une puissante Armée, eut ordre de pénétrer jusques au cœur de la Flandre, pour y attirer toutes les forces des Païs-Bas, & empêcher le Cardinal Infant d'envoïer du secours à Sedan.

1641.

Dans le tems que le Maréchal de Châtillon étoit campé à une lieuë de Sedan près d'un village nommé Marphée, le Général Lamboy joignit l'Armée Impériale à celle des *Princes de Paix*, au commencement du mois de Juin. Après cette jonction, il marcha droit aux François avec le Comte de Soissons qui commandoit un Corps de réserve, & avec le Duc de Bouillon qui menoit la Cavalerie. Le Duc de Guise, qui étoit allé à Bruxelles négocier le Traité, n'étoit pas encore de retour. Le Maréchal de Châtillon, aussi-tôt qu'il vit les ennemis, rangea son Armée en bataille, & les fit attaquer vivement. Dans ce premier choc, l'Armée Roïale eut l'avantage : mais ensuite la Cavalerie des Princes (1) chargea celle du Roi avec tant de vigueur, qu'elle la rompit entièrement, la renversa sur l'Infanterie, & en fort peu de tems mit l'Armée Roïale en déroute. Le Maréchal de Châtillon perdit toute son Infanterie, & la plûpart de ses principaux Officiers furent tués ou faits prisonniers. Le Duc de Bouillon se

Bataille de  
Marphée,  
& mort du  
Comte de  
Soissons.

(1) *Mém. de Langlade*, page 70.

1641.

trouvant près du lieu où il avoit laissé le Comte de Soissons avec son Corps de réserve, voulut aller l'assurer de la défaite de ses ennemis; mais il le trouva mort, sans avoir combattu, environné de ses Gardes & sans qu'on ait jamais su par qui ni comment il fut tué: il est probable qu'il s'étoit malheureusement tué lui-même, en voulant lever la visière de son casque avec le bout de son pistolet. Le Duc de Bouillon manda la nouvelle de la mort de ce Prince au Cardinal Infant; & l'aïant prié de faire exécuter par les Espagnols les articles du Traité, il n'eut pour réponse que des éloges & des complimens: Lamboy même eut ordre de repasser la Meuse, & d'aller joindre le Cardinal Infant qui marchoit au secours d'Aire.

Le Cardinal conseil-  
le au Roi  
d'assiéger  
Sedan.

Cependant Richelieu, pour ne pas laisser impunie la révolte du Duc de Bouillon, ordonna au Maréchal de Brézé de joindre son Armée à celle du Maréchal de Châtillon: elles montoient ensemble à vingt-cinq mille hommes. Le Roi se rendit en personne sur la frontière, où tout se préparoit pour immoler une nouvelle victime à sa juste indignation. Le Duc de Bouillon se voïoit sans secours; l'Empereur avoit retiré ses troupes; l'Espagne lui avoit manqué de parole: soutenu de son seul courage, il se disposa à une vigoureuse défense dans Sedan, où il ne doutoit point qu'on ne vînt l'assiéger. Heureusement pour lui, il étoit

d'une dangereuse conséquence d'entreprendre le siège de cette Place, dans l'état douteux où étoit celui d'Aire; & cette conjuncture fut le salut du Duc de Bouillon. Le Roi étant arrivé à Mézières, la plupart des Seigneurs parlèrent en sa faveur: les uns par haine pour le Cardinal, les autres par générosité. (1) Cinqmars Grand-Ecuier de France se distingua entre tous les autres par son zèle pour le Duc: il exposa vivement au Roi les torts, les duretés & les injustices du Cardinal qui avoient porté les *Princes de paix* aux plus grandes extrémités; il pallia les fautes du Duc, & obtint enfin pour lui une abolition entière, à des conditions très honorables. La Place de Sedan devoit jouir de la même neutralité où elle étoit avant les troubles; on remettoit le Duc de Bouillon dans une pleine jouissance de tous les biens qu'il avoit en France: de son côté il promettoit de relâcher les prisonniers faits à la bataille de Marphée, & de restituer les bagages, les canons & les étendards qu'il y avoit pris.

Dès que les conditions furent arrêtées, le Duc de Bouillon, accompagné d'un grand nombre de Gentilshommes & d'Officiers, alla trouver le Roi à Mézières: il lui demanda pardon de sa faute en présence de toute la Cour, & lui promit à l'avenir une

(1) Henri Coiffier d'Effiat, Marquis de Cinqmars,

1641.

fidélité inviolable : (1) mais en mêmetems il le supplia avec instance d'ordonner qu'on réhabilitât la mémoire du Comte de Soissons, à qui le Parlement de Paris avoit fait le procès ; que son corps fût porté en France pour y être inhumé dans le tombeau de ses ancêtres ; & que ceux qui avoient épousé sa querelle fussent remis en possession de leurs biens. L'intérêt que le Duc prenoit à la mémoire du Comte de Soissons fit honneur à la bonté de son cœur & à la noblesse de ses sentimens : le Roi touché de ses prières y eut égard , & fit exécuter tout ce qu'il demandoit.

1642.

Marche de  
Louis  
XIII en  
Roussillon.

Ces troubles aiant été apaisés , le Cardinal de Richelieu forma le dessein de conquérir le Roussillon. Il y avoit déjà trois ans que les Catalans , ennemis naturels des Castillans , se plaignant que la Cour d'Espagne violoit tous leurs privilèges , avoient eu recours à la France pour se dérober aux persécutions du Comte-Duc d'Olivarez , Ministre du Roi Catholique. Comme le Roussillon coupoit la communication du Languedoc avec la Catalogne , Richelieu , pour faciliter le passage des secours qu'on envoioit aux Catalans révoltés , jugea que la conquête de cette Province étoit nécessaire. A sa sollicitation , le Roi y alla lui-

(1) Mém. de Siri , Tome II. Liv. I. & Anecdote de la Vie du Cardinal de Richelieu , Tome I. Liv. III. p. 468.

mêmé, & fit marcher du côté de Narbonne vingt-deux mille hommes des meilleures troupes du Roïaume, auxquelles devoient se joindre celles qui étoient déjà dans le Languedoc & dans le Dauphiné. Le Maréchal de la Meilleraïe en eut le commandement, & le Vicomte de Turenne fut nommé son Lieutenant-Général. On voulut d'abord assiéger Perpignan : mais comme les Espagnols pouvoient secourir cette Place par le Port de Collioure, où il leur étoit aisé d'aborder, on se contenta de bloquer Perpignan, & on alla vers le milieu de Mars faire le siège de Collioure. Dans l'espace d'un mois on prit, l'épée à la main, tous les Forts que le Gouverneur avoit fait faire autour de la ville : elle se rendit le dix d'Avril.

1642.

10 d'Avr.

Après la prise de Collioure, le Roi partit de Narbonne pour aller investir Perpignan, d'où par le conseil des Médecins il revint quelque tems après à Narbonne, à cause du mauvais état de sa santé. Il ramena avec lui le Vicomte de Turenne en Languedoc, laissant le soin du siège aux Maréchaux de Schomberg (1) & de la Meilleraïe, qui prirent la ville par famine : Salces & plusieurs autres Places fortes furent emportées sans beaucoup de peine ; & la conquête du Rouf-

Conspira-  
tion de  
Cinqmars.

(1) Charles de Schomberg Duc d'Alluin, issu de l'ancienne Maison de Schomberg dans la Misnie en Allemagne.

1642.

fillon ne coûta qu'une seule Campagne. Ce fut pendant le siège de Perpignan ; qui avoit duré près de cinq mois, que le Duc de Bouillon se trouva engagé de nouveau dans le parti des Espagnols. La mort du Comte de Soissons avoit délivré le Cardinal de Richelieu d'un ennemi redoutable ; les autres Princes & Seigneurs qui avoient souffert impatiemment l'autorité de ce Ministre étoient morts, emprisonnés, ou exilés. Au moment qu'il se flattoit de n'avoir plus rien à craindre, il se vit menacé du plus grand danger qu'il eût jamais couru : ce que n'avoient pu faire ni les Princes du Sang, ni les Grands du Roïaume, ni les forces de l'Espagne, ni les Armées de l'Empire, étoit sur le point d'arriver par les intrigues du jeune Cinqmars Grand-Ecuier de France & l'avori du Roi.

Cinqmars devoit sa fortune à Richelieu qui l'avoit produit à la Cour : fier de sa faveur, il voulut faire un personnage par lui-même, & s'affranchir de la dépendance de son bienfaiteur : le Ministre s'en apperçut. Richelieu, ardent à servir ses amis, n'étoit pas moins inexorable dans sa haine contre ceux qui lui devenoient infidèles : animé d'un juste ressentiment, il chercha à humilier Cinqmars, & à le noircir dans l'esprit du Roi. Le Grand-Ecuier se crut alors dégagé de toute reconnoissance ; & oubliant que les mauvais offices ne doivent jamais

effacer le souvenir des bienfaits essentiels, il travailla de son côté à indisposer le Roi contre le Cardinal : il s'appliqua à lui débaucher ses plus fidèles créatures, & se lia étroitement avec ses ennemis, par l'entremise du Président De Thou, qui avoit tous les talens, tout l'esprit & toute la réputation nécessaires, pour gagner ceux que la jeunesse de Cinqmars auroit pu jeter dans la défiance.

Le Duc de Bouillon fut un de ceux que l'on sollicita le plus vivement : De Thou y emploia les discours les plus insinuans & les plus pathétiques ; en lui remontrant que c'étoit le Grand-Ecuier à qui il devoit la conservation de Sedan, & qui avoit détourné les funestes effets de la vengeance du Cardinal. Les grandes ames sont fidèles à la reconnoissance, & se laissent quelquefois séduire par l'amitié. Le Duc de Bouillon ne put se défendre de voir Cinqmars ; le rendez-vous se donna à S. Germain en Laye, quelque tems avant le départ du Roi pour Perpignan. Cinqmars s'ouvrit au Duc sur ses dispositions & sur ses projets : après lui avoir peint avec les couleurs les plus vives le danger qu'il y auroit de laisser le Cardinal de Richelieu s'emparer de la Regence, si le Roi, dont la santé dépérissoit tous les jours, venoit à mourir : il lui fit sentir qu'alors il auroit tout à craindre d'un Ministre, qui avoit toujours marqué une si grande

1642.

Le Duc de  
Bouillon  
engage  
dans l'a-  
faire de  
Cinqmars.

1642.

envie de le dépouiller de sa Souveraineté ; & finit par lui confier que le Duc d'Orléans s'étoit mis à la tête du Parti ; & songeoit à le fortifier du secours des Espagnols. Le Duc de Bouillon répondit qu'il étoit prêt d'entrer dans tous les projets nécessaires pour empêcher que le Cardinal ne tyrannifât le Roïaume, après la mort du Roi ; mais qu'il n'approuveroit jamais qu'on eût aucun commerce avec les Espagnols, qu'il venoit de sortir de leurs mains, & qu'il n'y rentreroit plus. Le Duc de Bouillon qui vit ensuite le Duc d'Orléans, lui parla comme il avoit parlé à Cinqmars, & lui représenta fortement qu'un Prince comme lui, si le Roi mouroit, devoit fonder ses espérances plutôt sur les Sujets du Roïaume, que sur des Etrangers : il lui promit cependant que si le Cardinal, après la mort du Roi, osoit manquer au respect dû à la Maison Roïale, Sedan feroit une retraite pour la Reine, pour les Fils de France & pour S. A. R. La Reine reçut de lui les mêmes assurances. C'est ainsi que par reconnaissance pour Cinqmars, par amitié pour De Thou, & par la juste défiance que le Duc de Bouillon avoit du Cardinal, il se laissa engager dans ce complot, & se rendit suspect d'avoir eu part au Traité d'Espagne ; quoiqu'il l'eût toujours déconseillé, & qu'il eût résisté avec une fermeté inébranlable à toutes les sollicitations qu'on avoit employées pour le déterminer à y entrer.



Malgré les représentations du Duc de Bouillon, & les conseils du Président De Thou, le Duc d'Orléans, & le Grand-Ecuier traitèrent avec l'Espagne. Fontrailles ami intime de Cinqmars, homme de condition, plein d'esprit & de courage, fut choisi pour cette négociation : il se rendit à Madrid, conclut un Traité avec le Comte-Duc d'Olivarez ; & se conduisit avec tant d'habileté & de secret, qu'il revint à Paris sans qu'on se fût apperçu de son absence, ni qu'on eût eu le moindre soupçon de son voiage.

Bien-tôt après, le Duc de Bouillon fut nommé Général de l'Armée de Piémont : il partit pour l'Italie à peu près dans le même tems que le Roi partit pour Perpignan. Le Ministre ne voulut point quitter le Roi, croiant retenir par sa présence une autorité que le Favori tâchoit d'ébranler tous les jours. Pendant ce voiage, Cinqmars reprit un nouvel ascendant sur l'esprit de son Maître : son crédit & sa faveur augmentèrent à un tel point, que le Cardinal, allariné plus que jamais, s'adressa au Prince Henri-Frédéric oncle du Vicomte de Turenne, pour le prier d'écrire à Louis XIII en sa faveur : mais la lettre du Prince d'Orange produisit très peu d'effet, & la cabale de Cinqmars prévaloit toujours. Le Cardinal étant arrivé à Narbonne y tomba malade, & le Roi continua sa route vers Perpignan. Richelieu accablé de la maladie, l'étoit encore plus

1642.

Gaston &  
Cinqmars  
traitent  
avec l'Es-  
pagne.

Le Duc de  
Bouillon va  
commander  
en Italie.

1642.

de l'idée dont il s'occupoit sans cesse, que Cinquars profiteroit de son absence, pour achever de la ruïner auprès du Roi. Dans cette situation il se fit transporter, malgré sa foiblesse & sa langueur extrême, de Narbonne à Tarascon, dans un païs dont le Gouverneur lui étoit dévoué. Là, dévoré d'inquiétudes & plongé dans le plus noir chagrin, il perdit cette présence d'esprit & cette fermeté qui l'avoient toujourns soutenu. Ce grand Ministre qui avoit éloigné la Reine, humilié les Seigneurs, terrassé l'Hérésie, abattu l'Espagne, arrêté les victoires de l'Empereur, attiré l'attention de tous les Princes de l'Europe, devint un homme foible, sans ressource, sans courage, qui ne trouve plus d'expédiens pour prévenir la disgrâce, & qui n'ose l'envisager.

Richelieu  
découvre  
le Traité  
d'Espagne.

Il succomboit à sa foiblesse, lorsqu'un hazard imprévu tout à coup le releva : dans ce moment critique, il découvrit le Traité secret fait avec l'Espagne. On n'a jamais bien su qui fut celui qui rendit ce service important au Ministre; mais il est sûr qu'il recut une copie de ce Traité, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il la lut avec transport, & il y trouva les articles suivans : (1) Que pour terminer une longue & sanglante guerre également funeste à la France, à l'Espagne, à l'Empire & à toute la Chrétienté, & pour contraindre le Roi Très-Christien à

(1) Voici les Mém. de Vittorio Siri de cette année,

faire une paix avantageuse aux deux Couronnes, Sa Majesté Catholique fourniroit douze mille hommes d'Infanterie & cinq mille Chevaux à S. A. R. le Duc d'Orléans, & à deux de ses amis unis avec lui : qu'aussitôt que S. A. R. se retireroit dans une Place fortifiée, dont il étoit convenu avec ses deux amis, S. M. C. lui fourniroit quatre cens mille écus pour faire tous les préparatifs de la guerre, & cent mille florins par mois pour entretenir les troupes nécessaires; que S. A. R. commanderoit cette Armée, & que ses deux amis seroient nommés *Maréchaux de Camp* par l'Empereur avec huit mille florins de pension par mois; que l'Armée Impériale qui étoit en Flandre, & celle des Espagnols commandée par le Duc d'Orléans, se joindroient pour s'aider mutuellement; que le Roi d'Espagne & le Duc d'Orléans ne feroient point la paix avec la France l'un sans le consentement de l'autre; & qu'enfin la Place de retraite & les deux Seigneurs seroient nommés après la ratification des articles ci-dessus. On trouva à la fin de ce Traité une apostille, par laquelle on déclaroit que la ville en question étoit *SEDAN*, & que les deux personnes unies avec le Duc d'Orléans étoient *LE DUC DE BOUILLON & LE GRAND-ECUYER DE FRANCE*.

Dès que le Cardinal eut fait cette importante découverte, il dépêcha au Roi le Secrétaire d'Etat Chavigni, pour lui remettre à lui-

Empri-  
sonnement  
de Cinq-  
mars & de  
*De Thou,*

1542.

même la copie du Traité, pour l'instruire de toutes les conséquences de cette dangereuse conspiration, & pour lui exagérer toutes les horreurs de l'ingratitude de Cinqmars. Le Roi étant tombé malade devant Perpignan, s'étoit fait porter à Narbonne, & ses forces commençoient à se rétablir, lorsque Chavigni arriva. L'idée de cette conspiration fit une telle impression sur l'esprit de Louis XIII. qu'il passa sur le champ de la tendresse à la haine pour Cinqmars, & de l'aversion à l'amitié pour le Cardinal, sentant la perfidie de l'un, & le besoin qu'il avoit de l'autre. Le Roi fit arrêter Cinqmars, & en même tems De Thou, que ses liaisons intimes avec le Grand Ecuier rendoient suspect. Il ordonna qu'on les conduisît au Château de Pierre-en-cise; pour lui, il se fit transporter, malgré sa foiblesse, à Tarascon. Le Duc d'Orléans ayant appris cette nouvelle, pour ne pas s'exposer aux ressentimens du Roi & à la vengeance du Ministre, révéla tout le secret: il s'excusa de ne pouvoir représenter l'original du Traité, parce qu'il l'avoit brûlé; mais il en donna une copie signée de sa main, & contresignée par le Secrétaire de ses commandemens. Le Cardinal, muni d'une pièce si décisive pour la perte totale de ses ennemis, fit travailler à leur procès.

Emprisonnement  
du D<sup>c</sup> de  
Beaillon.

Aussi-tôt que Cinqmars fut pris, & avant que de faire aucun éclat, la Cour avoit envoyé des ordres en Piémont, pour s'assurer

1642.

du Duc de Bouillon : on n'osa les lui signifier à la tête d'une Armée dont il étoit fort aimé, & l'on en différa l'exécution jusqu'au lendemain qu'il devoit aller à Casal : il y fut arrêté & conduit à Pierre-encise. Dès le même jour qu'il y arriva, ses amis lui firent tenir secrètement un billet, qui l'instruisoit de tout ce qui s'étoit passé. Son indignation fut extrême, en apprenant que non-seulement Fontrailles avoit promis au Roi d'Espagne, de la part de Gaston, que le Duc de Bouillon entreroit dans le Traité, & donneroit Sedan pour Place de sûreté ; mais encore, qu'à son insu on avoit obtenu pour lui une pension de Philippe IV. Fontrailles dans la suite, pour se justifier de cette supercherie, osa soutenir que le Duc de Bouillon avoit été le premier moteur du Traité avec l'Espagne : mais les procédures faites contre le Duc, dans lesquelles on voit qu'il se purge parfaitement de cette accusation, aussi-bien que les lettres qu'il écrivit à la Reine & à Gaston après la mort du Roi & du Cardinal, (1) démontrent clairement le contraire.

Cependant le Chancelier Séguier travailloit à l'instruction du procès, avec beaucoup de diligence. Cinqmars & De Thou furent condamnés à avoir la tête tranchée, l'un comme auteur du Traité d'Espagne, l'autre pour l'avoir su & ne l'avoir pas révélé : ils

Mort de  
Cinqmars  
& de De  
Thou.

(1) Voyés les Preuves à la fin, N. I.

1642.

Elargisse-  
ment du  
Duc de  
Bouillon.

moururent avec beaucoup d'intrépidité & de grands sentimens de Religion,

Le Duc de Bouillon demouroit tranquille; dans la fausse confiance qu'il n'avoit fait que l'action d'un homme d'honneur, en ne trahissant pas le secret de ses amis; & qu'il suffisoit, pour n'être pas criminel, de n'avoir donné aucun pouvoir & de n'avoir rien signé touchant le Traité d'Espagne: mais lorsqu'il apprit par la condamnation du Président De Thou, que les Loix ne sont pas plus sévères contre ceux qui commettent le crime de Lèse-Majesté, que contre ceux qui ne le révèlent pas, il ne douta point de sa perte, & ne songea plus qu'à mourir avec les sentimens héroïques, qu'il avoit montrés pendant sa vie. Les procédures qu'on fit contre lui n'eurent pourtant aucune suite: les vives instances de ses oncles le Prince d'Orange & le Landgrave de Hesse en sa faveur, jointes à celles du Vicomte de Turenne, dont le Cardinal connoissoit tout le mérite, adoucirent le Ministre: mais ce qui contribua le plus efficacement au salut de cet illustre Criminel, fut la conduite ferme de la Duchesse de Bouillon, qui menaça de livrer Sedan aux Espagnols, si l'on faisoit mourir son mari. Comme le Cardinal en vouloit moins à la personne du Duc de Bouillon, qu'à sa Souveraineté, il conclut bien-tôt avec lui un accommodement, par lequel il fut réglé que les troupes du Roi entreroient dans Sedan; que

que Sa Majesté donneroit en échange de cette ville plusieurs grandes terres du Roïaume; & que, pendant que l'on travailleroit à l'exécution de cet échange, le Duc de Bouillon sortiroit de prison & se retireroit à Turenne.

1642.

L'acquisition de Sedan, qui depuis est demeuré uni à la Couronne, fut un des derniers avantages que le Cardinal de Richelieu procura à la France: ce grand Ministre mourut, après avoir été pendant les dix-huit années que dura son administration, moins aimé que redouté; mais admiré de tous les hommes, & même de ceux qui avoient eu des sujets de le haïr. Il avoit choisi, avant sa mort, le Cardinal Mazarin pour lui succéder dans le Ministère; & son choix fut agréé. Le Roi mourut cinq mois après Richelieu; laissant la Reine Anne d'Autriche sa femme Régente du Roïaume, pendant la minorité de Louis XIV, qui n'avoit alors que quatre ans & demi.

Mort de  
Richelieu  
& de  
Louis  
XIII,

1643.

14 de  
Mai.

La Reine, dès le commencement de son administration, donna au Vicomte de Turenne une marque de la plus haute estime. La face des affaires d'Italie étoit entièrement changée: les Espagnols aïant été obligés de jeter leurs principales forces du côté de la Catalogne, & ne pouvant plus secourir le Prince Thomas comme auparavant, n'avoient songé qu'à s'assurer pour eux-mêmes des Places conquises en Piémont, en les gar-

Le Vi-  
comte de  
Turenne  
retourne  
en Italie:

1643.

---

nissant de leurs propres troupes, contre la foi des Traîtés. Le Prince Thomas se voiant ainsi abandonné, & exposé tous les jours à recevoir de nouveaux affronts, avoit prêté l'oreille aux remontrances de sa belle-sœur, & rompant ouvertement avec l'Espagne, s'étoit raccommo'dé avec la France. La Reine Régente lui envoïa bien-tôt des Lettres-patentes de GENERAL DES ARMÉES DU ROI EN ITALIE : mais comme on ne comptoit pas encore beaucoup sur son attachement, on vouloit avoir auprès de lui un homme sûr ; & ce fut le Vicomte de Turenne que l'on choisit pour ce poste de confiance. Le Princè Thomas goûta l'esprit du jeune Vicomte, sentit la supériorité de ses connoissances dans l'Art militaire, & lui abandonna la conduite de l'Armée ; d'autant plus que sa mauvaise santé le mettoit lui-même hors d'état d'agir.

Le Vicomte assiège Alexandrie, prend Trin, & est fait Maréchal de France.

Turenne remplit avec autant de gloire que de modestie les fonctions de Général. Pour obliger les Espagnols à sortir du Piémont, il seignit de vouloir porter la guerre dans le Milanés, & marcha d'abord vers Alexandrie : il fit investir cette Place, de manière que les ennemis pouvoient y jeter du secours, par les grands intervalles qu'il laissa exprès entre les quartiers de son Armée. Les Espagnols ne manquèrent pas de donner dans le piège, & tirèrent presque la moitié de la garnison de Trin, ville du Pié-



mont, pour la jeter dans Alexandrie, ville du Milanés : alors le Vicomte, qui n'avoit feint de vouloir prendre Alexandrie, que pour faire dégarnir Trin, alla assiéger cette dernière Place dans les formes. On attaqua les dehors, & ils furent bien-tôt emportés : les Espagnols vinrent reconnoître les quartiers des François, pour tâcher de faire rentrer dans la Place les troupes qu'ils en avoient tirées. N'ayant pu y réussir, ils tentèrent le même stratagème que le Vicomte; feignirent d'en vouloir à Afti & l'allèrent investir, mais inutilement : comme le Vicomte l'avoit pourvu de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siège, il continua celui de Trin, & après six semaines, prit la ville. Dans le tems qu'il se préparoit à reconquérir de même toutes les Places du Piémont, que les Espagnols y occupoient, la Reine lui envoya le bâton de Maréchal de France : il n'avoit alors que trente deux ans.

1643.

24 de  
Septembre.

Tel fut l'apprentissage du Vicomte de Turenne dans l'Art militaire, pendant l'espace de dix-sept années entières, qu'il servit sous plusieurs Généraux différens, sans commander en chef. Il porta le mousquet un an comme Volontaire, fut quatre ans Capitaine, quatre ans Colonel (1), trois

Sentimens  
& paroles  
du Vicomte  
sur les ca-  
ractères de  
ses quatre  
Maîtres.

(1) Le Régiment de Turenne fut toujours conservé, & devint une école de milice, d'où sortirent plu-

1643.

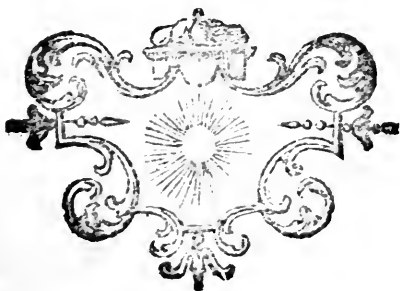
Maréchal de Camp, & cinq ans Lieutenant-Général. Rien ne lui fait plus d'honneur ; que l'aveu de ce qu'il croïoit devoir à chacun de ses Maîtres. Il disoit „ qu'il tenoit „ du Prince Henri d'Orange son oncle, les „ principes de bien choisir un Camp : d'attaquer une Place selon les règles ; de former de loin un projet, de le rouler longtemps dans sa tête, & de n'en rien faire paroître qu'au moment de l'exécution ; d'être dépouillé d'ostentation, & de se remplir de sentimens vifs & relevés pour l'intérêt de la Patrie plutôt que pour sa propre gloire". En parlant du Duc de Weymar, il disoit „ que de rien ce Général faisoit toutes choses, & ne s'enorgueillissoit point de ses succès ; que lorsqu'il avoit du malheur, il ne songeoit pas tant à se plaindre, qu'à s'en relever ; qu'il aimoit mieux se laisser blâmer injustement, que de s'excuser aux dépens de ses amis qui avoient manqué dans l'action ; qu'il étoit plus occupé à réparer ses fautes, qu'à perdre son tems en apologies ; & enfin qu'il cherchoit plus à se faire aimer par les soldats, qu'à s'en faire craindre". Il avoit remarqué sous le Cardinal de la Valette, „ que pour être agréable aux Militaires, il falloit en allant à l'Ar-

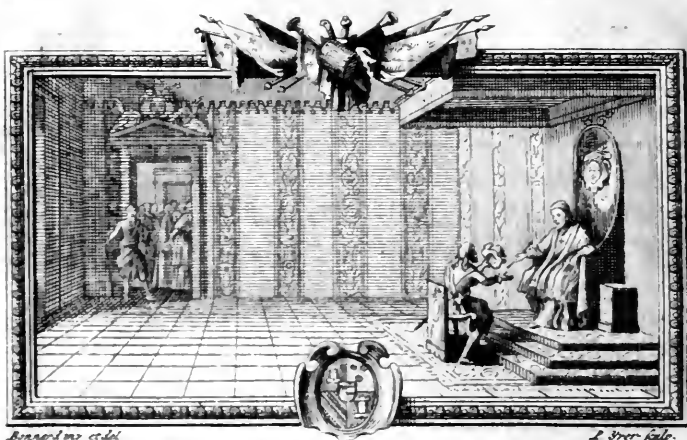
seurs Lieutenans-Généraux, Maréchaux de France, & Officiers les plus habiles & les plus distingués.

„ mée, renoncer aux fausses délicatesses de  
 „ la Cour, à la galanterie, aux amusemens  
 „ du bel-esprit, & vivre avec les Officiers  
 „ à leur mode, sans façon, & sans affecta-  
 „ tion. Il fut confirmé, en voyant la con-  
 „ duite du Comte d'Harcourt, dans la gran-  
 „ de maxime de César, „ que de toutes les  
 „ vertus militaires, la diligence & l'expédi-  
 „ tion sont les plus essentielles; & qu'elles  
 „ entraînent ordinairement le succès, quand  
 „ elles sont accompagnées de circonspection  
 „ & de prudence.

1643.

*Fin du premier Livre.*





# HISTOIRE

## D U

### VICOMTE DE TURENNE.

#### LIVRE SECOND.

1644.

Le Duc de  
Bouillon  
revient à  
la Cour &  
quitte la  
France.

**A** PRES la mort de Louis XIII, le Duc de Bouillon étoit parti de Turenne, pour se rendre à la Cour, & y avoit été très bien reçu: on jugea par l'accueil favorable de la Reine, qu'il rempliroit les premières places de l'Etat; mais il vit peu à peu se refroidir pour lui & la Reine, & le Duc d'Orléans, aux intérêts duquel il s'étoit sacrifié. Le Cardinal Mazarin, jaloux

de ses talens, chercha à le dégoûter par les difficultés qu'il fit naître sur l'échange de Sedan, & sur la conservation de son rang. Le Duc offensé ne put s'empêcher d'en marquer son ressentiment; & Mazarin appréhendant qu'il ne songeât aux moïens de se venger, proposa en plein Conseil de le faire arrêter. Le Duc aïant été averti des desfeins du Ministre, retourna en diligence à Turenne, & résolut de sortir promptement du Roïaume. Pendant qu'il délibéroit en quel païs il iroit se mettre à l'abri des mauvais traitemens de Mazarin, le Pape Urbain VIII. lui fit offrir par un Prêlat Italien, la Charge de Généralissime des troupes de l'Eglise dans la guerre appelée Barberine: (1) il accepta l'offre & se rendit à Rome, où la jalousie & l'injustice du Cardinal le poursuivirent. L'Ambassadeur de France aïant mandé à Paris, qu'on alloit traiter le Duc de Bouillon à Rome dans les

1644.

(1) Les Cardinaux Antoine & François Barberin, neveux du Pontife Urbain VIII, proposèrent au Duc de Parme de leur vendre quelques terres de Castro qui étoient voisines des leurs: cette demande fut rejetée, & les Barberins poussèrent leur oncle à s'en venger, en révoquant certains droits que les Papes avoient accordé aux Farnèses. Le Duc irrité prit les armes, déclara la guerre au S. Siège, & eut recours aux Vénitiens aussi-bien qu'aux Ducs de Modène & de Toscane qui se liguerent contre l'Etat Ecclésiastique. Le Cardinal Antoine leva des troupes, & le Pape pria le Duc de Bouillon d'en être le Généralissime.

1644

cérémonies publiques, en Prince Souverain, fut chargé de s'y opposer, sous prétexte que le Duc pendant sa prison de Pierre-encise avoit été dépouillé de sa Souveraineté. Le Duc fit représenter au Pape qu'il jouissoit toujours des mêmes droits, avec l'agrément du Roi, & que Sa Majesté tenoit Sedan au même titre qu'elle occupoit Casal, dont la propriété étoit demeurée au Duc de Mantoue. Le Cardinal Barberin répondit, „ que „ la Cour de Rome, circonspecte dans toutes ses démarches, avoit coutume, avant „ que de passer des titres aux Princes étrangers, d'examiner s'ils leur étoient dûs : il pria donc le Duc de Bouillon de trouver bon que l'on approfondît les droits de sa Maison. Les Commissaires qui furent nommés pour consulter les Archives du Vatican, après beaucoup de recherches, fournirent des Mémoires (1) par lesquels il étoit prouvé que dans plusieurs Actes authentiques, le Roi Très-Chrétien, le Roi Catholique & l'Empereur avoient traité les Princes de Sedan comme Souverains. Le Duc, sur le rapport des Commissaires, fut reconnu pour tel; les honneurs attribués à cette qualité lui furent accordés dans les cérémonies publiques, comme dans le particulier; & le Pape lui donna même le fauteuil.

(1) Voici les Mém. de Chaufour rapportés par M. Baluze.

L'éclat avec lequel le Duc de Bouillon paroissoit à Rome, fit craindre au Cardinal Mazarin, qui ne connoissoit pas encore le caractère du Vicomte de Turenne, qu'il n'y eût du danger à laisser plus longtems ce Général en Italie, si près d'un frère mécontent & irrité : il l'envoia en Allemagne recueillir les restes de l'Armée Weymarienne. Le Maréchal de Guébriant mort depuis peu (1) d'une blessure reçüe au siège de Rotweil (2), avoit été le Général de cette Armée pendant quatre ans ; & le Comte de Rantzau son successeur l'avoit menée aux environs de Dutlingue ville de Suabe sur le Danube, où le Comte Mercy Général des troupes Bavaraises (3) le surprit, le battit, & le fit prisonnier avec la plûpart de ses Officiers-Généraux, & presque toutes ses troupes, à la réserve de cinq ou six mille chevaux qui se sauvèrent en-deçà du Rhin. Avec ces débris, il falloit défendre les bords du fleuve contre les Armées de l'Empereur, du Duc de Bavière & du Duc de Lorraine, qui s'étoient réunies dans l'espérance de profiter des disgrâces des François. Pour surcroît de malheur, Torstenson, que la Reine Christine avoit envoié pour commander les Suédois en Allemagne après la

1644.

Le Vicomte de Turenne va commander en Allemagne.

(1) Mr. de Guébriant mourut le 24 Nov. 1643.

(2) Ville Impériale à la source du Necke.

(3) François Mercy Gentilhomme Lorrain, & natif de Longvvy dans le Barrois.

1644.

mort du Général Banier, étoit allé dans le Holstein sans donner avis de son départ. Tel étoit le triste état des affaires en Allemagne, lorsque le Vicomte de Turenne eut ordre de s'y rendre. Le Cardinal l'obligea d'abandonner l'Armée triomphante d'Italie, pour aller ramasser des troupes défaites, dispersées, sans Chef, sans argent & sans armes. A ce nouveau trait, le Vicomte ne douta plus des dispositions peu favorables du Ministre pour lui & pour sa Maison. Mais bien loin de marquer aucun ressentiment, il parut satisfait; regardant l'emploi qu'on lui donnoit comme une occasion d'acquérir encore plus de gloire, par les difficultés qu'il auroit à surmonter. Il partit pour l'Alsace, & arriva à Colmar au mois de Décembre 1643. Comme les ennemis ne tenoient plus la campagne, son premier soin fut de procurer de bons quartiers à ses troupes: il les retira de l'Alsace qui étoit ruinée, & les mena dans les montagnes de Lorraine passer l'Hiver. Cette Armée manquoit généralement de tout: pour subvenir plus promptement à ses besoins, Turenne, avant que la Cour envoiat de l'argent, emprunta sur son crédit des sommes considérables; & pendant que la plupart des Grands du Roïaume vendoient à très haut prix les moindres services qu'ils rendoient à la Couronne, il fit remonter à ses dépens cinq mille cavaliers, & habiller quatre mille fan-



tassins, qui composoient toute l'Armée du Roi. Il n'étoit guères possible d'entreprendre rien d'important avec un si petit nombre : le Vicomte néanmoins, dès le commencement du Printems, forma le dessein de surprendre le frère du Général Mercy : sachant qu'il étoit cantonné avec deux mille chevaux au delà de la Forêt noire dans Hutinghen près de la source du Danube, il s'avança vers le Rhin, & le passa à Brisac.

D'Erlac Gouverneur de cette Place l'avoit abandonnée à l'approche du Vicomte, & lui marquoit par une lettre qu'étant persuadé que la Cour se défioit de sa fidélité, il étoit sorti de la ville & la lui remettoit entre les mains. Le Vicomte qui connoissoit le mérite de cet Officier, bien loin de profiter de sa foiblesse & de s'emparer de son Gouvernement, lui envoia Tracy, un de leurs amis communs, pour le prier de revenir incessamment & de reprendre son emploi. Turenne aiant rassuré d'Erlac continua sa route vers la source du Danube, fit attaquer Gaspar Baron de Mercy par quatre ou cinq régimens, défit sa Cavalerie, & prit trois ou quatre cens hommes avec beaucoup d'Officiers : le reste se sauva dans l'Armée de Bavière commandée par le Général Comte de Mercy, frère du Baron.

Sa géné-  
rosité en-  
vers d'Erlac  
Gouverneur  
de Brisac.

Cependant les différentes Puissances de l'Europe songeoient à la paix générale. Il

Prépara-  
tifs pour

1644.

le Congrès  
de Munster.

y avoit déjà près de vingt-cinq ans que la fatale guerre de Religion allumée par les troubles de Bohême duroit dans l'Empire & avoit embrasé successivement toute la Chrétienté. Les divers succès dont elle fut accompagnée en avoient enfin rebuté les deux partis : il s'étoit élevé dans tout l'Empire depuis trois ans, un cri unanime de Princes & des Etats qui demandoient la paix. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg qui par-dessus tous la désiroient ardemment avoient engagé les Rois d'Angleterre & de Dannemarc à offrir leur médiation entre les Princes Protestans ; & le Pape Urbain VIII avoit offert la sienne aux Princes Catholiques. L'Empereur s'étoit rendu à Ratibonne, où il avoit convoqué la Diète de l'Empire, pour y délibérer sur les moyens les plus propres à terminer la guerre. On avoit disputé longtems sur le choix du lieu où se tiendroient les Assemblées ; & ce ne fut qu'après de grandes contestations que l'on tomba d'accord, par un Traité signé à Hambourg en 1641, que les négociations se feroient à Munster & à Osnabrug en Westphalie ; que la France traiteroit à Munster & la Suède à Osnabrug, que chacune de ces deux Couronnes auroit un Résident dans la ville où l'autre auroit ses Plénipotentiaires, pour se communiquer mutuellement leurs résolutions ; qu'enfin les deux Traités ne devant être regardés que comme un seul,

l'une des deux Couronnes ne feroit la paix que lorsque l'autre seroit satisfaite. Dès ce moment, toute l'Europe conçut l'espérance d'une prochaine paix; & l'ouverture de l'Assemblée devoit se faire au mois de Mars 1642: mais le Cardinal de Richelieu, qui n'estimoit pas que le tems fût encore venu, où la France pût retirer des avantages assés considérables de la paix, avoit affecté de la retarder, en portant trop haut les prétensions de son Maître; les expéditions militaires continuèrent, les François & les Suédois s'unirent, & la paix s'éloigna. La mort de Richelieu fit renouer les Conférences, & la déroute de l'Armée Françoisse en Allemagne, après la mort du Maréchal de Guébriant, déterminâ le Cardinal Mazarin à envoyer des Plénipotentiaires à Munster. On choisit pour cet emploi deux des plus habiles négociateurs qu'il y eût en France, les Comtes d'Avaux & Servien, dont les caractères étoient fort opposés. Comme ces deux Ministres se disputoient la première place, on envoya le Duc de Longueville pour prévenir tout sujet de dissension entre eux, aussi-bien que pour donner plus de crédit à une Ambassade qui auroit un Prince pour Chef. Depuis plusieurs siècles, il ne s'étoit point fait de négociations où tant de Monarques, de Princes & d'États Souverains eussent été intéressés, & où l'on eût employé un si grand nombre de poli-

1644.

Le Vicomte  
te marche  
au secours  
de Fri-  
bourg.

tiques habiles. Le Congrès s'ouvrit enfin vers le commencement d'Avril de cette année.

(1) Au mois de Mai, l'Armée Bavaroise se trouvant rétablie par les bons quartiers, & augmentée jusqu'au nombre de huit mille hommes de pied & de sept mille chevaux par les recruës qu'elle avoit faites, alla assiéger Fribourg qui est à cinq lieues de Brisac. Le Vicomte de Turenne marcha en diligence au secours de cette Place, avec son Armée qui n'étoit que de dix mille hommes, & joignit l'ennemi dans une plaine près de Fribourg. Le Général Mercy, qui ne s'attendoit pas à une marche si prompte, n'avoit eu le tems que d'ouvrir la tranchée devant la ville, sans se saisir des postes avantageux aux environs. Le Vicomte s'aperçut de cette faute, & se flatta de pouvoir en profiter, malgré l'inégalité de ses forces, voyant qu'une montagne appelée la montagne noire, qui commandoit la plaine, n'étoit point occupée par les Bavares, il ordonna à deux régimens réunis dans un seul bataillon de mille hommes d'y marcher, & fit avancer le reste de l'Infanterie pour les soutenir. Sur ce mouvement, l'ennemi détacha une vingtaine de soldats qui par l'autre

(1) Ici l'on mêle le recit de Mr. de Turenne avec les faits qu'on trouve dans la Relation de la Campagne de Fribourg par Mr. le Marquis de la Moissaye, retouchée par La Chapelle.

côté de la montagne en gagnèrent promptement le sommet. A leur première décharge, les François croïant que toute l'Infanterie ennemie étoit sur la montagne, la côtoïèrent, au-lieu de monter; ils plièrent à la seconde, & descendirent précipitamment: leur desordre donna lieu à Mercy de s'emparer de la montagne, & Turenne alla se camper sur une petite éminence à la vue de l'ennemi, qui continua le siège. Après quelques escarmouches, & un combat de Cavalerie où sept à huit cens chevaux des Bava-rois furent défaits, aïant appris que la ville capituloit, il ne voulut plus rien hasarder pour la secourir, & se retira à une lieue & demie de Fribourg.

1644

18 Juillet

La Cour informée que l'Armée du Roi étoit trop foible pour attaquer les Impériaux, ordonna à Louis de Bourbon Duc d'Enguien d'aller joindre le Vicomte de Turenne. Le Duc s'étoit déjà fait connoître: Rocroi l'avoit vu arrêter à l'âge de vingt-deux ans, la marche rapide des Espagnols jusques-là victorieux, & tailler en pièces leur redoutable Infanterie. Par cette action éclatante, plus encore que par sa naissance, il mérita de commander en chef les troupes Françoises, qu'on envoïoit en Allemagne pour s'opposer aux progrès du Comte Mercy. Entre plusieurs qualités éminentes, le Général Bava-rois avoit supérieurement l'art de se mettre à couvert de toute surprise, par

Le Duc  
d'Enguien  
va joindre  
le Vicomte  
de Turenne  
près de  
Fribourg.

1644.

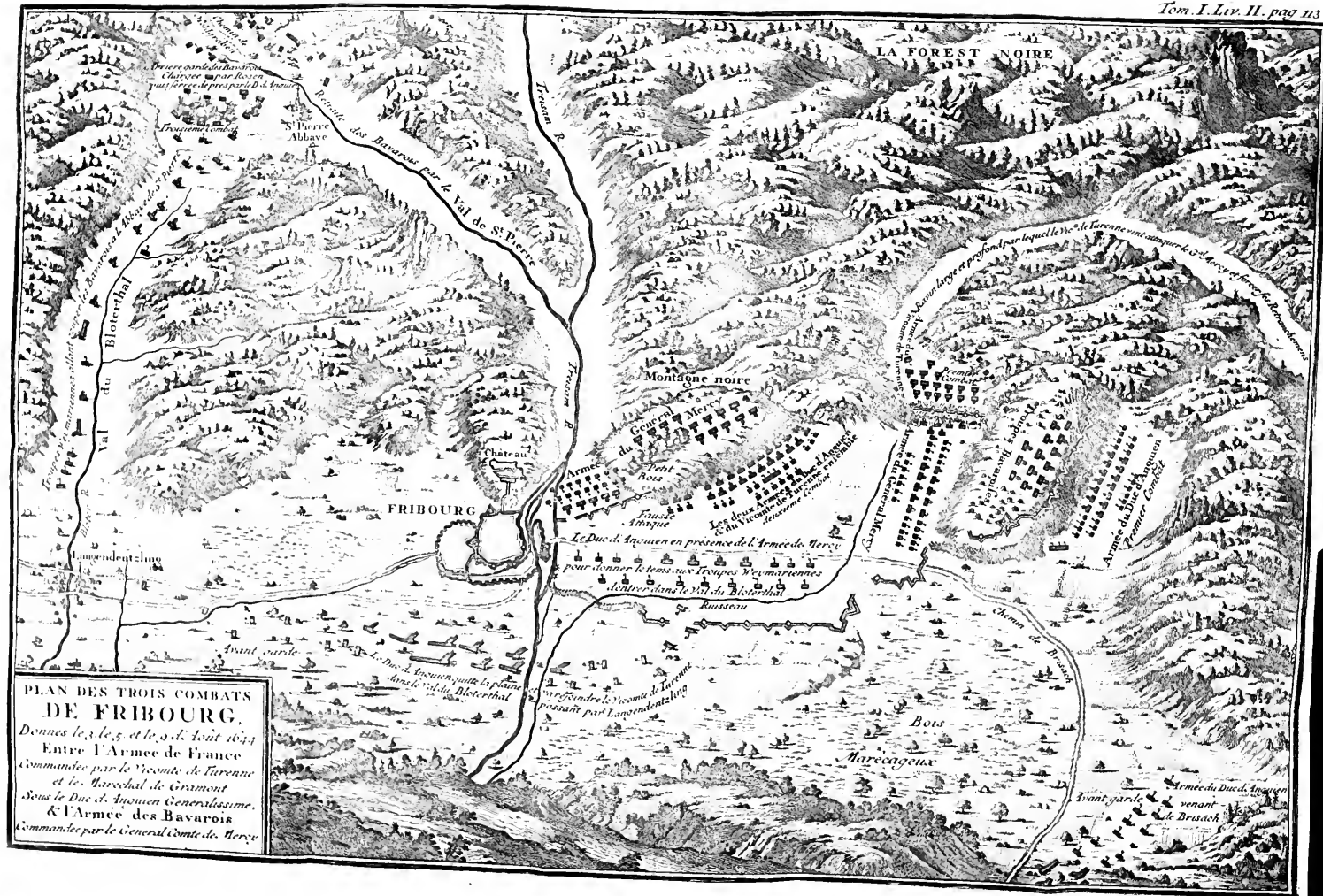
la régularité de ses mouvemens; de pénétrer dans le dessein de ses ennemis, comme s'il avoit assisté à leurs conseils; & de suppléer à l'inégalité du nombre par le choix des campemens. Contre un semblable ennemi, il ne falloit pas moins qu'Enguien ou Turenne: le Prince & le Vicomte étoient de caractères différens; mais animés tous deux du même amour du bien public, ils entrèrent toujours dans les mêmes vuës, sans que rien pût altérer leur union.

Le Duc d'Enguien arrive au Camp du Vicomte & y tient un Conseil de guerre.

Le Duc d'Enguien étoit à Amblemont près de Mouzon, lorsqu'on lui manda de partir pour l'Allemagne: en treize jours de marche, il se rendit près de Brisac avec dix mille hommes; & chargeant Marfin (1) de leur faire passer le Rhin, il s'avança avec le Maréchal de Gramont vers le Camp du Vicomte, où il ne fut pas plû-tôt arrivé qu'il tint Conseil de guerre. Turenne, parfaitement instruit de l'état des Bava-rois, fut d'avis qu'on menât l'Armée par Langendenzling & le Val de Bloterthal, jusques dans le Val S. Pierre, pour couper les vivres aux ennemis qui ne pouvoient en faire venir que de Villingen, au-delà des montagnes de la Forêt noire, à deux lieues des

(1) Jean-Gaspard Ferdinand Seigneur Liégeois, depuis Comte du Saint Empire, & Chevalier de l'Ordre de la Jarretière en Angleterre.

n-  
it  
n-  
Roi,  
tion  
up  
/a-





des sources du Danube: ajoutant qu'il étoit aussi facile de les affamer, qu'il feroit périlleux de les forcer dans un Camp fortifié par tous les avantages de la situation, & défendu par de vieilles troupes, qui avoient à leur tête le plus grand Général de l'Allemagne. D'Erlac & le Maréchal de Gramont furent du même sentiment: le Duc d'Enguien seul voulut absolument qu'on attaquât les ennemis dans leurs retranchemens: il alla donc reconnoître lui-même le Camp des Bava-rois & les lieux voisins avec le Vicomte; qui lui montra un défilé, par lequel une partie de son Armée pourroit les prendre par le flanc gauche, pendant que l'autre partie attaqueroit par le front & par le flanc droit.

Les troupes du Roi, dont le Duc d'Enguien étoit Généralissime, se trouvoient partagées en deux Corps: l'un que l'on nommoit l'Armée de France, composé de six mille fantassins & de quatre mille chevaux; sous les ordres du Maréchal de Gramont; & l'autre, appelée l'Armée Weymarienne, commandée par le Vicomte de Turenne, étoit de cinq mille chevaux & de cinq mille hommes de pied: l'Armée Bava-roise montoit environ à quinze mille hommes; mais elle étoit campée dans un lieu presque inaccessible, peu distant de Fribourg. Cette ville est située au pied des montagnes de la Forêt noire, qui s'ouvrent en forme

1644.

Dénom-  
brement  
des trou-  
pes du Roi,  
& situation  
du Camp  
des Bava-  
rois.

1644.

de croissant, d'un côté par le Val S. Pierre, & de l'autre par le Val du Bloterthal; l'un & l'autre se terminent près d'un Monastère appelé l'Abbaïe du Val S. Pierre. Au devant de Fribourg, est une petite plaine arrosée d'un ruisseau, bornée sur la droite par des montagnes escarpées, & sur la gauche entourée de bois marécageux, au travers desquels il n'y a pour chemin de Brisac à Fribourg, qu'un passage très étroit. Ce fut dans un lieu si avantageux que se posta le Général Mercy: son Camp, qui occupoit la petite plaine, étoit étendu le long du ruisseau, & fortifié d'un grand retranchement: il avoit Fribourg derrière lui, & devant lui une hauteur. Sur la pente de cette hauteur, du côté des François, il fit faire un Fort palissadé, où il mit six cens hommes avec de l'artillerie: de là il poussa le long d'un bois, en montant vers le sommet, une Ligne défendue par des Redoutes, à deux cens pas de distance l'une de l'autre; & pour en rendre l'accès plus difficile, il fit abattre tout le long de cet ouvrage, quantité d'arbres, dont les branches à demi coupées & hérissées en tous sens, tenoient lieu de chevaux de frise. Entre la hauteur qui étoit à la tête du Camp des ennemis, & les montagnes qui dominoient sur le côté gauche en venant de Fribourg, se trouvoit le défilé, où l'on ne pouvoit arriver qu'en faisant un grand tour. Mercy avoit fait

aussi des retranchemens à l'entrée du défilé, & l'avoit barré avec des sapins abattus : il avoit de plus garni d'Infanterie les bois qui étoient à droite & à gauche ; enforte qu'il n'imaginoit pas que l'on pût jamais tenter ce passage, qu'il croïoit avoir rendu impraticable.

1644.

Cette situation du Camp des ennemis fit balancer encore une fois les avis dans le Conseil de guerre : mais le Duc d'Enguien persista dans le sien ; & persuadé que rien ne pouvoit lui résister, il résolut d'aller lui-même avec l'Armée de France, chasser les Bava-rois de la montagne, gagner la hauteur, & descendre ensuite pour les attaquer dans leur Camp ; pendant que le Vicomte iroit avec les troupes Weymariennes les prendre en flanc par le défilé. Comme elles avoient un grand tour à faire, il fut arrêté que le Prince n'attaqueroit que trois heures avant le coucher du soleil, afin que les deux attaques se fissent en même tems.

Disposition pour l'attaque du Camp de Marcy.

Le Vicomte de Turenne partit le troisième du mois d'Août à la pointe du jour ; & pendant qu'il faisoit le tour des montagnes, le Duc d'Enguien disposa son attaque de cette forte. Son Infanterie étoit composée de six bataillons de huit cens hommes chacun ; Espenan (1) Maréchal de Camp fut com-

Premier combat.

(1) Roger de Boffolt Comte d'Espenan, de la Province de Bigorre, nommé depuis pour être Chevalier du S. Esprit.

1644.

mandé avec deux bataillons pour donner le premier; le Comte de Tournon se mit à la tête des régimens de Conti & de Mazarin, pour soutenir Espenan; le Duc d'Enguien réserva deux régimens pour les employer où le besoin le demanderoit; le Maréchal de Gramont & le Comte de Marfin demeurèrent auprès de sa personne; (2) le Comte de Palluan, depuis Maréchal de Clerembault, soutenoit toute l'attaque avec le régiment d'Enguien Cavalerie; & les Gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine, dans un lieu fort serré, pour empêcher que les Bavarois ne prissent l'Infanterie en flanc. A l'heure convenüe entre les deux Généraux, le jeune Prince fit attaquer la montagne par son Infanterie. Pour aller aux ennemis il falloit monter une côte fort escarpée, au travers d'une vigne, dans laquelle il se trouvoit, d'espace en espace, des murailles de quatre pieds de haut qui soutenoient les terres. Les troupes commandées montèrent courageusement, chassèrent les ennemis des terrasses, & les poussèrent jusqu'aux arbres abattus devant le retranchement: cependant les Bavarois faisoient un si grand feu, que l'Infanterie Françoisse ne put forcer cet abattis sans perdre beaucoup de monde, & même sans se rompre.

(1) Philippe de Clerembault Comte de Palluan fut fait Maréchal de France neuf ans après, en 1653.

Le Duc d'Enguien qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, observa que sa première Ligne se ralentissoit sans reculer ni avancer : alors il descend de cheval , se met à la tête du régiment de Conti, & marche aux ennemis l'épée à la main. Le Comte de Tournon, le Maréchal de Gramont, les principaux Officiers & les Volontaires mettent pied à terre ; leur exemple ranime les soldats ; le Duc d'Enguien passe le premier, tous le suivent, forcent l'abattis, & se jettent en foule au-delà du retranchement. Les Bavares fuient dans les bois voisins : l'Infanterie Française s'étoit débandée pour les poursuivre ; mais le Duc d'Enguien la rallie sur le champ, & munit les Redoutes qu'il venoit d'emporter. Bientôt après, malgré les difficultés du chemin, il fait monter sa Cavalerie, & se rend ainsi maître de la hauteur, après un combat de trois heures qui avoit coûté à Mercy plus de trois mille hommes. Le jour étoit fini : les Bavares tenoient encore le fort palissadé ; où ils avoient placé de l'artillerie ; & les fuyards répandus dans les bois pouvoient se rassembler, ou dresser des embuscades : Enguien n'osa aller plus loin ; résolu d'attendre le jour pour descendre dans la plaine, il se contenta d'apprendre au Vicomte, par le son des trompettes & des timballes, que les Français avoient gagné le haut de la montagne.

1644.

Le Vicomte fait retirer les Bavarois de leurs retranchemens.

Turenne avoit fait son attaque à la même heure que le Duc d'Enguien : après avoir forcé l'entrée du défilé, il lui falut livrer de nouveaux combats à chaque pas, pour débusquer l'Infanterie logée à droite & à gauche, & retranchée avec des arbres abattus ; mais il poussa si vivement les ennemis, qu'il se rendit maître du passage, franchit tous les fossés & les ravins qui le traversoient, & pénétra jusqu'à la plaine, sur la fin du jour. Comme le Duc d'Enguien dans ce moment venoit de faire cesser le combat, Mercy tourna ses principales forces contre le Vicomte : les troupes demeurèrent à la distance de quaranté pas, en s'acharnant les unes contre les autres : une pluie abondante tomboit, & les ténèbres de la nuit augmentoient les horreurs du lieu, qui n'étoit éclairé que par le feu continuel de la mousquetterie. L'action dura près de sept heures ; & malgré l'effort prodigieux des Bavarois, le Vicomte conserva le terrain qu'il avoit gagné, quoique l'Infanterie ennemie fût soutenue de toute sa Cavalerie, & que la sienne n'eût qu'un seul escadron derrière elle, faute d'espace pour se mettre en bataille. Le Général Mercy aiant encore perdu trois mille hommes, ne songea plus qu'à sauver le reste de son Armée par la retraite : l'obscurité de la nuit favorisa son dessein, & ses troupes se dérobèrent, pendant que quelques rangs de mousquetaires

restant en place tiroient continuellement. Le jour venu, ils prirent la fuite; & Turenne ne trouvant plus de résistance, déboucha dans la plaine, où le Duc d'Enghien qui descendit de la montagne le joignit bien-tôt. Les ennemis s'étoient arrêtés à une lieue de là sur la montagne noire, qui est près de Fribourg, & commençoient à s'y retrancher. On les auroit surpris dans un grand dèfordre, si l'Infanterie du Roi avoit pu sur le champ marcher à eux; mais aussi fatiguée des pluies que du combat, & affoiblie par la perte d'un grand nombre d'Officiers & de soldats, elle avoit besoin d'un jour de repos, & le Duc remit au lendemain l'attaque des ennemis dans leurs nouveaux retranchemens (1).

La montagne noire, située entre Fribourg & la plaine où l'ennemi s'étoit campé le premier jour, avoit au tiers de sa hauteur un terrain assés uni, capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille: Mercy ménagea les avantages du lieu dans ce poste, avec son habileté ordinaire; il plaça le plus grand Corps de son Infanterie à l'extrémité du terrain uni; il mit le reste derrière un bois vers le milieu de la montagne, & distribua sa Cavalerie depuis ce bois jusques aux murailles de la ville.

(1) Cette première action se passa le 3. du mois d'Août & la nuit du 4.

1644. Les Lignes faites pour le siège servirent à fermer ce nouveau Camp du côté de Fribourg ; & le bas de la montagne du côté de la plaine fut fortifié par plusieurs rangs d'arbres abattus : de cette manière son aîle droite étoit défenduë par le canon de la ville, & sa gauche s'appuioit à la montagne. Le Duc d'Enguien résolut de faire deux attaques à la fois ; l'une des retranchemens, & l'autre vers l'abattis d'arbres : entre ces deux attaques on devoit avec peu de gens en faire une fausse, seulement pour favoriser les deux véritables.

Second  
combat de  
Fribourg.

Le lendemain cinquième d'Août, le Vicomte se trouva le matin avec l'avant-garde au pied de la montagne ; l'Armée du Prince le suivoit, & devoit se porter de façon que les deux attaques pussent se faire en même tems. Elles alloient commencer, lorsqu'on s'apperçut d'un grand tumulte parmi les Bava- rois : le Duc & le Vicomte, pour en reconnoître la cause, montèrent aussi-tôt sur une montagne voisine, & en passant défendirent aux Officiers de rien entreprendre en leur absence. Malgré leurs ordres, Espenan fit insulter une Redoute qui se trouvoit sur son chemin, par un détachement : les soldats se mêlèrent ; & à mesure que les Bava- rois envoïoient soutenir ceux qui défendoient, Espenan renforçoit ceux qui attaquoient. Au milieu du combat qui s'engageoit de plus en plus, une décharge furieu-



se de canon & de mousquetterie, faite par les ennemis, servit comme de signal aux François, qui s'avancèrent de tous côtés sans ordre & sans Chef. Les Bava-rois enhardis par cette confusion, sortirent de leurs Lignes, tombèrent sur eux, & achevèrent de les mettre en désordre: le Prince & le Vicomte accoururent, tentèrent en vain d'y remédier; l'effroi, qui s'étoit emparé du soldat, avoit déjà passé dans l'esprit de l'Officier. Le Prince n'ayant jamais pu ramener ses troupes, changea tout d'un coup son plan: il ne laissa à l'endroit où l'attaque avoit échoué, que peu de monde, pour amuser l'ennemi, & résolut de porter ses forces uniquement du côté de la plaine. Enguien & Turenne avec tout le Corps de l'Infanterie soutenuë par les Gendarmes & la Cavalerie Weymarienne, marchèrent droit à l'abattis d'arbres. L'attaque & la défense furent également vives: les François chassèrent à plusieurs reprises les ennemis de leurs retranchemens, & en furent repoussés autant de fois. Gaspard Mercy pour soutenir son Infanterie qui s'ébranloit, fit mettre pied à terre à ses Cavaliers: le combat se renouvella avec fureur, & n'auroit fini que par un horrible carnage, si la nuit qui survint n'avoit obligé les attaquans à se retirer, sans avoir pu forcer l'ennemi. Il en couta deux mille fantassins aux François & douze cens aux Bava-rois, qui per-

1644.

dirent en même tems Gaspard Mercy, frère de leur Général : mais comme ceux-ci avoient perdu la moitié de leur Infanterie dans la première action, l'Armée du Duc d'Enguien se trouvoit encore supérieure à celle de Mercy; & le Prince se prépara à un troisième combat. Les François restèrent en présence des ennemis, dans un Camp couvert de sang, de mourans & de morts. Ce spectacle attendrit le cœur compatissant du Vicomte, qui ne put voir ces objets sans frémir; il visita lui-même le champ de bataille, en fit retirer les blessés sans distinction d'amis ou d'ennemis, & donna ordre qu'on les transportât à Bri-fac. Dans le feu des combats & du carnage, l'humanité fut en lui la base de l'héroïsme.

Troisième  
journée de  
Kribourg.

Le Duc d'Enguien, après avoir fait reposer ses troupes pendant quatre jours, crut cependant devoir changer de projet. Comme les Bavarois ne pouvoient se retirer à Villingen, que par le Val S. Pierre, il fit marcher son Armée vers Langendentzling, pour enfilier le Val du Bloterthal, au même tems que les ennemis entreroient dans celui de Saint Pierre, & pour les couper à l'Abbaïe où les deux vallons aboutissent. Dès le matin du neuvième Août; le Vicomte de Turenne marcha avec les troupes Weymariennes; & le Duc d'Enguien se tint avec les siennes en présence de l'Armée de Mer-

9 d'Août.

cy, jusqu'à ce que celles du Vicomte eussent passé les marécages, les bois & le ruisseau de Treissam : le Prince les rejoignit ensuite à Langendentzling, sans que les Bava-rois fissent le moindre effort pour lui disputer le passage. Mercy ayant observé la marche des François, en pénétra d'abord les raisons, & jugea que son salut consistoit à prévenir le dessein du Prince par une prompte retraite. Aussi-tôt qu'il vit marcher l'arrière-garde François, il fit décamper son Armée qui étoit réduite à six ou sept mille hommes, (1) & prit sa route par les hauteurs du Val S. Pierre. En même tems le Duc d'Enguien hâta sa marche par le Val du Blotterthal : mais craignant que ses troupes extrêmement fatiguées ne pussent rejoindre assés-tôt l'ennemi, il détacha Rosen avec huit cens chevaux seulement, pour retarder les Bava-rois, en les harcelant dans leur retraite, pendant que le reste de l'Armée avanceroit pour les couper. Rosen (2) chargea leur arrière-garde dans u-

(1) Mém. MSS. de Mr. de Turenne.

(2) Reinhold Rosen Seigneur de Grosropp, issu d'une des premières familles de la Noblesse de Livonie, après avoir servi sous le Grand Gustave, s'attacha au sort du Duc de Weymar qui lui laissa le commandement de la Cavalerie Suédoise, & le nomma par son Testament l'un des Directeurs de l'Armée avec le Comte de Nassau, Erlac & Ohem. Etant mort sans enfans mâles, il donna sa fille avec des biens considérables à Conrad Rosen de Kleinropp.

1644.

ne plaine près de l'Abbaïe du Val S. Pierre, & battit quelque Infanterie Bavaoise: le gros de leur Armée étant retourné sur lui, il fut contraint de se retirer en combattant pêle-mêle avec les ennemis. Le Vicomte, qui étoit à l'avant-garde, parut alors sur une éminence voisine: à sa vuë la Cavalerie Bavaoise fit alte, de peur d'être enveloppée. Mercy se retira à douze ou quinze cens pas du lieu du combat, dans un bois où il laissa son canon & son bagage, & de là il pressa si fort sa marche par les montagnes, qu'en un moment l'Armée Françoisë le perdit de vuë. Le Duc d'Enguien le poursuivit jusqu'à Holgrave, & le Vicomte de Turenne deux lieuës plus loin: mais la difficulté des chemins les empêcha de continuer leur poursuite, & les Bavaois gagnèrent promptement le païs de Wirtemberg, où l'on ne jugea pas à propos de les suivre.

C'est ainsi que se termina la fameuse action de Fribourg, où les Bavaois perdirent huit à neuf mille hommes avec leur artillerie & presque tous leurs chevaux: la perte des François fut aussi très grande; mais comme Mercy avoit été forcé de décamper, on donna l'honneur de la victoire au Duc d'Enguien. Cependant la gloire avoit été

qui devint dans la suite Maréchal de France, & Chevalier de l'Ordre du St. Esprit.

presque égale entre les vainqueurs & les vaincus, & la retraite bien ordonnée de Mercy en présence d'un ennemi pressant, n'étoit pas moins honorable que la victoire du Prince, qui avoit surmonté les obstacles de la Nature & de l'Art pour l'attaquer.

1644.

Enguien retourna vers Langendentzling, & se logea aux environs du même Camp d'où il étoit parti : là il délibéra sur ce que l'on pouvoit faire de plus avantageux pour profiter de la retraite des Bavarois. Les principaux Officiers proposoient de reprendre Fribourg, le Vicomte de Turenne ne fut pas de cet avis : il représenta que l'Armée Bavaroise étant éloignée de vingt lieues, & ne pouvant se rapprocher par le manque de fourages & de vivres, il falloit saisir l'occasion de se rendre maître de tout le cours du Rhin, & même du Palatinat, au-lieu de se borner à la prise d'une seule ville, où se consumeroit le reste du tems que l'on avoit à employer : qu'ainsi l'on termineroit par une conquête éclatante une Campagne jusques-là douteuse. Le Duc d'Enguien, toujours porté aux grandes choses, adopta ce projet, & proposa le siège de Philisbourg. L'entreprise n'étoit pas aisée : il falloit faire une longue marche pour y arriver ; l'Infanterie étoit diminuée, l'argent épuisé, les vivres éloignés : mais le Prince tint peu de compte de toutes ces difficultés, & le siège fut résolu. Le Vicomte de Turenne

Le Duc d'Enguien retourne à son Camp & forme la résolution d'attaquer Philisbourg.

1644.

alla lui-même à Brisac, concerta avec le Gouverneur les moïens de faire descendre sur le Rhin tout ce qui seroit nécessaire pour le siège, & revint ensuite au Camp. Le seizième d'Août l'Armée décampa : le Duc d'Enguien marcha le long du Rhin, & passa par le Marquisât de Bade : il détacha Tubal & Rosen avec une partie de la Cavalerie Weymarienne, quelques fantassins & quelques dragons, pour s'emparer de plusieurs Forts ou Châteaux, & de quelques petites villes fermées qui étoient sur leur routé. Le vingt-troisième d'Août le Vicomte de Turenne alla avec trois mille chevaux & sept cens fantassins investir Philisbourg; & le Duc d'Enguien arriva le lendemain après dix jours de marche.

Situation ,  
force &  
garnison de  
Philis-  
bourg.

Cette Place qui est située sur le Rhin , n'étoit pas alors revêtuë : elle avoit sept bastions dont les remparts étoient fraisés & palissadés; tout autour règnoit une berme défenduë par une haie vive très épaisse : le fossé étoit large, profond & plein d'eau, & un Fort quarré, qui à huit cens pas de distance dominoit sur le Rhin, communiquoit avec la ville par une chaussée. D'un côté le fleuve fait un grand coude, & forme beaucoup de Marécages; de l'autre côté, tout étoit plein de bois, de bruières & de terres labourées; de manière que l'approche ne pouvoit se faire que par une tête. La garnison n'excèdoit guères le nombre de

huit cens hommes d'Infanterie & de deux cens chevaux ; mais Bamberg, Officier de grande réputation, qui étoit Gouverneur de la Place, avoit cent pièces de canon, & des munitions pour soutenir un long siège.

1644.

Après que le Duc d'Enguien eut reconnu les lieux, il emploïa le reste de la journée à prendre ses postes, & se disposa à attaquer le Fort du Rhin pendant la nuit. L'Armée Françoisë prit ses quartiers depuis Knaudenheim jusqu'à un ruisseau qui coupe la plaine, & l'Armée Weymarienne fut postée depuis ce ruisseau jusqu'à Rhinhausen. Aussitôt qu'il fut nuit, les troupes se mirent en marche vers le Fort : le Duc y alla par le détour des bois, & le Vicomte s'en approcha par de petites digues qui passent au travers du marais. Bamberg n'ayant pas assez d'Infanterie, avoit retiré dans Philisbourg celle qui étoit à la défense du Fort ; ainsi Turenne qui arriva le premier, le trouvant abandonné, s'en saisit, & le munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la ville.

Le Duc d'Enguien prend ses quartiers autour de la ville.

Le Duc d'Enguien s'occupa ensuite à bien assurer sa circonvallation : il fit élever des Forts & des Redoutes aux endroits où le terrain le permettoit, & fit abattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte ne trouva pas tant de difficulté à fortifier son poste :

Il assure & fortifie ses Lignes.

1644.

Il fait  
construire  
un pont  
sur le Rhin,  
& fait  
prendre  
Germers-  
heim &  
Spire.

il se servit d'un ravin qui s'étendoit presque d'un bout à l'autre de son quartier ; & le mit en défense en y faisant un parapet. Les travaux de la circonvallation furent achevés en quatre jours, & le Camp fut fermé de tous côtés depuis Knaudenheim jusques à Rhinhausen.

Cependant les bateaux arrivèrent chargés de canon, de munitions & de vivres. En vingt-quatre heures on fit un pont vis-à-vis Knaudenheim & Germersheim. La prise de Germersheim étoit nécessaire pour s'assurer du haut du Rhin : & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de ce fleuve, il falloit s'emparer de toutes les Places qui le commandoient. Dès que le pont fut achevé, le Duc d'Enguien fit passer le Marquis d'Aumont avec six cens hommes de pied & trois cens chevaux, pour attaquer Germersheim. D'Aumont s'en rendit maître après deux jours de tranchée ouverte, & marcha ensuite à Spire. Cette ville située sur le Rhin n'étoit considérable que par la Chambre Impériale qui y tenoit son siège (1). Comme elle se trouvoit alors sans garnison, fermée seulement d'une muraille avec de simples tours, & qu'il n'y avoit aucunes troupes Impériales de ce côté-là, elle se rendit à la première sommation ; & reçut

(1) La Chambre Impériale fut transférée de Spire à Wetzlar en 1688.



eut garnison François le vingt-neuvième du mois.

Pendant que le Marquis d'Aumont s'em-  
paroit de tous les postes importans sur le  
bord du Rhin, le Duc d'Enguien fit com-  
mencer les attaques de Philisbourg. On a  
déjà observé que l'approche ne s'en pouvoit  
faire que par une seule tête, où l'on trou-  
ve un terrain sablonneux, qui continuë  
presque de la même largeur jusques sur la  
contrescarpe de deux bastions de la ville.  
Le Duc d'Enguien ordonna deux attaques  
par cet endroit: le Maréchal de Gramont  
commanda celle de la gauche, & le Vicom-  
te de Turenne celle de la droite: l'un &  
l'autre firent détourner, dans l'espace de  
quinze cens pas, le cours d'un ruisseau qui  
traversoit la plaine, pour avancer leurs tra-  
vaux vers les deux bastions qu'ils atta-  
quoient. La tranchée fut ouverte le premier  
jour de Septembre; & la nuit même on fit  
une place-d'armes commune aux deux atta-  
ques, de laquelle chacun conduisoit son ap-  
proche vers le bastion opposé.

Espanan avec le régiment de Persan fut  
de garde la première nuit dans la tranchée  
de Gramont, & après avoir poussé le boïau  
près de deux cens pas, il commença une  
grande Redoute, où il établit à la tête des  
travailleurs une garde de cent Gendarmes,  
qui avoient ordre de se retirer pendant le  
jour derrière une masure proche de la tran-

1644.

29 Août.

Il faut

commencer  
les atta-  
ques à Phi-  
lisbourg.Sortie des  
allèges, qui  
sont  
repeussées.

1644.

chée. Dès que le jour fit voir aux assiégés de la terre remuée, ils détachèrent deux cens hommes de pied & cent chevaux pour ruiner l'ouvrage qu'on avoit fait pendant la nuit: les Gendarmes parurent aussi-tôt pour s'y opposer, quoique rompus de premier choc, ils se rallièrent, & malgré le feu des bastions repoussèrent les ennemis jusques sur la contrescarpe.

Attaque  
du côté du  
Maréchal  
de Gramont.

L'Infanterie de l'Armée du Duc d'Enghien, réduit par la bataille de Fribourg au nombre de cinq mille hommes, pouvoit à peine suffir à la garde d'une circonvallation si étendue: cependant elle fournissoit encore à tous les travaux du siège qui furent continués sans interruption. La seconde nuit on avança la tranchée du côté du Maréchal de Gramont, & l'on acheva la Redoute: les deux nuits suivantes on alla beaucoup plus loin, & l'on fit une batterie de six canons.

Attaque  
du côté du  
Vicomte de  
Turenne.

Le Vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence. La cinquième nuit, les deux attaques firent leurs logemens sur la contrescarpe, qui les travailleurs commencèrent à percer, en même tems que l'on dressa des batteries pour ruiner les défenses de la Place. Après quelques jours de résistance l'on passa le fossé, & l'on porta un pont de fascines jusques à la bermé. Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en son pouvoir d'empêcher que le fossé ne fût com-

blé; & comme sa garnison étoit trop foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché, espérant de faire auparavant une capitulation plus avantageuse: il fit battre la chamade, les ôtages furent donnés de part & d'autre, & la garnison sortit le douzième de Septembre, avec deux pièces de canon.

1644.

Après s'être emparé de cette Place, le Duc d'Enguien apprit que le Comte de Mercy s'approchoit de lui. L'Armée de France affoiblie & fatiguée n'étoit pas en état de combattre; il falloit d'ailleurs réparer les brèches que le canon avoit faites à Philipsbourg: le Prince ne jugea pas à propos de s'en éloigner, & se contenta d'établir si bien ses quartiers le long du Rhin, qu'on ne pût lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général. Il avoit le fleuve d'un côté, Philipsbourg de l'autre, le Fort du Rhin devant lui, les marais & les bois derrière. Campé dans un lieu si avantageux, il chargea le Vicomte de Turenne d'aller attaquer Wormes. Le Duc Charles de Lorraine, à qui on avoit donné cette ville, y tenoit garnison, & depuis la perte de ses Etats il n'avoit presque point d'autre retraite. Le Vicomte marcha par le Palatinat avec toute la Cavalerie Allemande & cinq cens fantassins, détacha Flekstein avec trois regimens, pour aller au-devant de cinq cens chevaux que le Colonel Savari

Le Vicomte de Turenne va attaquer Wormes, Oppenheim & Maïence, qui se rendent.

1644. vouloit jetter dans Frankendal, & continua sa marche vers Wormes, dont les habitans firent sortir les Lorrains & lui ouvrirent les portes. De là le Vicomte avança vers Maïence, & envoya Rosen se saisir d'Oppenheim qui se rendit sans résistance, quoique défendu par un très bon Château. Maïence étoit le poste le plus considérable qui fût sur le Rhin, à cause de la communication que cette Place donnoit avec le païs de Hesse, & de sa situation vis-à-vis l'embouchure du Mein, qui passe sous une partie de ses murailles. Sa force consistoit plus dans le nombre de ses habitans, que dans une Citadelle dont les fortifications étoient négligées. L'Electeur n'ayant pas cru y pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à Hermèsheim; & les Chanoines, en l'absence de l'Archevêque, avoient l'autorité du Gouvernement. Le Vicomte marcha jour & nuit sans bagage, pour prévenir les secours que l'ennemi auroit pu jetter dans Maïence, où il y avoit seulement pour garnison quelques soldats entretenus par le Chapitre. En approchant de la ville, il fut qu'il y avoit de l'autre côté du Rhin mille dragons de l'Armée de Bavière commandés par le Colonel Wolfs, qui demandoient des bateaux pour y entrer: il menaça d'attaquer la Place de tous côtés, si l'on ne mandoit promptement aux troupes Bavaeroises de se retirer. Les Chanoines obéirent sur le

champ, firent retirer les dragons de Bavière, & envoièrent des députés au Camp pour capituler. Le Vicomte le manda aussi-tôt au Duc d'Enguien, qui partit de Philisbourg avec une escorte de quatre cens chevaux, se rendit en un jour & demi à Maïence, & signa la capitulation: le Chapitre s'obligea de plus de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans Bingen, & d'y recevoir des troupes Françoises. Le Prince laissa une garnison de quatre cens hommes dans Maïence, avec tout ce qui étoit nécessaire pour réparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles; & voulant se rendre maître de tout le Palatinat en-deçà du Rhin avant la fin de la Campagne, il détacha le Marquis d'Aumont pour aller investir Landau avec douze cens hommes de pied & quinze cens chevaux.

1644.

Cette villé située dans une plaine n'étoit fortifiée alors que d'une muraille flanquée de tours avec des demi-lunes, un bon fossé & un chemin-couvert: elle étoit défendue par quatre cens hommes de troupes Lorraines. Pendant que d'Aumont prenoit ses quartiers, & commençoit ses travaux devant Landau, le Duc d'Enguien vint rejoindre son Armée à Philisbourg, pour être plus à portée du siège qu'il faisoit entreprendre. Il apprit en y arrivant que la tranchée étoit déjà ouverte, mais que d'Aumont avoit été blessé dangereusement. Le Vicomte al-

Le Vicomte prend Landau.

1644.

la continuer le siège, & poussa si diligemment la tranchée, que dans trois jours on fit une batterie & un logement sur la contre-scarpe : le cinquième jour les Lorrains traitèrent avec le Vicomte & sortirent de la Place. Après la prise de Landau, Mannheim, Neustadt, & plusieurs autres lieux ne firent que très peu de résistance : ainsi le Duc d'Enguien se vit en une seule Campagne trois fois victorieux de l'Armée Bavaquoise, maître du Palatinat & du cours du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Hermesheim près de Coblentz, & de tout ce qui est entre le Rhin & la Moselle.

Le Duc d'Enguien retourne en France, & laisse le Vicomte pour commander en Allemagne.

Toutes les troupes se rassemblèrent à Philisbourg, & le Prince partit sur la fin d'Octobre pour la France avec son Armée : il n'en laissa que quelques nouveaux régimens d'Infanterie au Vicomte, qui resta seul pour commander en Allemagne. Dès que le Duc d'Enguien se fut éloigné, le Général Mercy aiant eu le tems de rétablir son Armée dans le pûis de Wirtemberg, s'approcha du Rhin, & campa entre Heidelberg & Mannheim. Il se jeta sur cette dernière Place, & s'en étant emparé, seignit de vouloir y construire un pont pour y faire passer des troupes, dans le dessein d'engager l'Armée du Roi à couvrir Spire, Wormes & Mayence, ce qu'elle ne pouvoit faire sans dégarnir Philisbourg qu'il avoit intention de reprendre. Le Vicomte repassa le Rhin

avec toute la Cavalerie & quelques fantassins, marcha à Spire, & envoya promptement mille chevaux dans Wormes & Maïence pour les mettre en sûreté. Peu de tems après le Vicomte fut informé que le Duc de Lorraine avoit passé la Moselle, & qu'il avoit investi Castelaun & Simmeren, deux petites Places dans le Hundsruck. Il étoit à craindre que le Duc ne s'unît avec Mercy, & que ces deux Généraux ne vinssent l'accabler tout d'un coup; ou qu'en agissant séparément, l'un ne le surprit, tandis qu'il prendroit ses précautions contre l'autre. Dans cette situation, le Vicomte demanda du renfort à la Cour: mais il reçut pour réponse, qu'on avoit besoin de troupes ailleurs; qu'il fît de son mieux pour se défendre, & qu'on ne lui demandoit rien de plus. Déchu de toute espérance de secours, il fut obligé de suppléer à la force par les stratagèmes, & de se multiplier par son activité, pour faire face de tous côtés.

Les Bavaïois aiant pratiqué des intelligences dans Spire, firent partir de Mannheim sur des bateaux douze cens mousquetaires qu'ils espéroient faire remonter par le Rhin & introduire dans la ville: le Vicomte qui découvrit leur dessein, borda ce fleuve d'Infanterie, empêcha les bateaux de passer, & sauva Spire. En même tems le Duc de Lorraine alla assiéger Baccarach, Place du Palatinat, située sur le Rhin: Turenne

1644.

Le Vicomte sauve Spire, & empêche la prise de Baccarach.

1644.

---

Il s'em-  
pare du  
Château  
de Creutz-  
nach.

prit seulement cinq cens hommes avec lui, s'avança près de Bingham, d'où il envoya marquer un Camp vers Baccarach, & y préparer des vivres : les Lorrains croiant qu'il marchoit à eux avec un gros Corps de troupes, levèrent le siège précipitamment, & se retirèrent au-delà de la Moselle.

Il ne restoit plus aucune Place considérable sur les bords du Rhin dont le Vicomte ne fût maître, hors le seul Château de Creutznach, qui est un poste important : il l'attaqua au commencement de Décembre : & la garnison de deux cens hommes que les Bavares y avoient laissée, après une défense de quinze ou seize jours, se rendit. Alors le Vicomte qui n'avoit plus rien à craindre, ayant renforcé les garnisons de toutes les villes nouvellement conquises sur le Rhin, envoya hiverner dans l'Alsace & en Lorraine le reste de sa Cavalerie, persuadé que la disette de fourrages empêcheroit le Général Mercy de passer une seconde fois dans un pays, où tout étoit tellement ruiné, que l'on auroit eu peine à y trouver de quoi nourrir un cheval. Il se plaça entre les deux Généraux ennemis, de manière, qu'ils ne purent se joindre pendant tout le reste de l'Hiver ; & pour les observer de plus près par lui-même, au lieu d'aller à la Cour, il se retira à Spire. S'il est glorieux de s'être vu conquérir une grande étendue de pays avec une petite Armée, il l'est peut-être



tre encore plus de favoir conserver ses conquêtes avec beaucoup moins de troupes : c'est ce que fit le Vicomte. Il ne perdit que la seule ville de Manheim, & s'en dédommagea par la prise de Creutznach. La connoissance des lieux, le choix des postes avantageux, & l'heureuse distribution de ses troupes lui tenoient lieu de nombre : de sorte qu'à l'imitation de Weymar son maître, *de rien il faisoit toutes choses.*

1644.

Au commencement de l'Année 1645, l'Armée de Bavière fut considérablement diminuée, parce que le Général Mercy envoya quatre mille hommes au secours des Impériaux que les Suédois avoient battus à Tabor en Bohème. Le Vicomte de Turenne, qui en fut informé, se mit en campagne de bonne heure. Dès le mois de Mars il rassembla son Armée, qu'il avoit trouvé le secrèt de renforcer sans aucune aide de la part de la Cour. Il quitta Spire où il avoit passé l'Hiver, traversa le Rhin sur un pont de bateaux, & marcha avec cinq mille chevaux, six mille fantassins, & quinze pièces de canon vers Phortzheim petite ville du païs de Wirtemberg sur la rivière d'Entz, à sept lieues du Neckre. Mercy étoit campé derrière l'Entz, & n'avoit que six à sept mille hommes; le reste de ses troupes étoit dispersé dans des quartiers éloignés, jusqu'à ce que la saison pût leur fournir des fourages plus abondamment. Le Vicomte

1645.

Le Vicomte passe le Rhin & le Neckre, & poursuit Mercy.

1645.

aïant passé la rivière sans obstacle, deux lieuës au-dessous des ennemis, le Général Mercy ne jugea pas à propos de combattre, & se retira vers la Suabe. Le Vicomte le poursuit, s'empare de Stoutgard capitale du Duché de Wirtemberg, passe auprès d'Heilbron, & arrive avec ses Dragons à Suabisch-Hall, ou Hall en Suabe, où il trouve les Maréchaux des logis de l'Armée Bavaroise prêts à entrer dans la ville. Les Bourgeois ouvrent leurs portes au Vicomte, & Mercy croïant que toute l'Armée Françoisë étoit à Hall, se hâte de gagner Dinkelspuhel & Feuchtwang dans la Franconie. Le Vicomte laisse ses Dragons à Hall, & avec la Cavalerie qui l'avoit joint, se met à la poursuite du Général Bavarois pendant cinq ou six lieuës: il retourne ensuite à Hall, y demeure trois jours pour laisser rafraichir ses troupes, puis s'avance vers la rivière du Tauber dans la Franconie, y prend Mariendal & Rottembourg, pendant que les ennemis se séparèrent pour aller dans le Haut-Palatinat. C'est ainsi qu'avec une Armée de onze mille hommes il conserva toutes les Places qu'il avoit conquises, & en prit quatre autres fort considérables, d'où il faisoit des courses jusqu'aux portes de Wintzbourg & de Nuremberg, qu'il mit à contribution.

Il avance  
jusques en

Mariendal lui parut le lieu le plus propre pour l'établissement d'un quartier gé-

néral: cette Place étoit entourée de plusieurs petites villes d'où l'on pouvoit tirer de la subsistance, & avoisinoit les Etats de la Landgrave de Hesse, Princesse alliée avec la France & la Suède contre la Maison d'Autriche, & dont le Vicomte espéroit que l'Armée, en se joignant à la sienne, suppléeroit au renfort qu'il avoit demandé inutilement au Cardinal. En attendant cette jonction, il crut devoir faire reposer à Mariendal ses troupes fatiguées de tant de mouvemens & de tant de marches différentes. Comme il n'y avoit point encore d'herbes, les Officiers étoient d'avis que l'on permît à la Cavalerie de se disperser dans les petites villes d'alentour où elle pourroit trouver des fourages, & subsister plus commodement: il le refusa d'abord, de peur que les ennemis retournant sur leurs pas ne vinssent attaquer ses quartiers dans le tems qu'ils seroient ainsi séparés. Il ne cessa de représenter aux Officiers qu'ils étoient dans un pays dont ils devoient regarder les habitans comme autant d'ennemis, qu'il pouvoit être trompé par les espions, naturellement mieux intentionnés pour leur nation que pour des étrangers qui venoient les ruiner; que l'Armée ennemie qui avoit marché avec tant de précipitation vers la Bavière, y trouveroit de nouvelles troupes toutes fraîches; qu'aïant des retraites libres, elle pourroit revenir les surprendre; qu'il étoit beaucoup plus sûr de se tenir assemblés, & qu'il

1645.

---

Franconie,  
& prend ses  
quartiers à  
Mariendal.

1645. faloit fe contenter d'envoïer de gros détachemens chercher des fourages aux environs. Les Officiers répondirent que ce feroit encore un nouveau moïen d'achever la ruïne des chevaux & des hommes ; qu'un grand nombre de leurs Cavaliers étoient démontés ; qu'ils trouveroient des chevaux à acheter dans les différens lieux où ils iroient ; que les ennemis étoient éloignés au moins de feize lieuës , & ne pouvoient s'approcher fans qu'on n'en fût instruit. Le Major - Général Rosen se joignit aux Officiers pour le presser de céder à leurs avis : le Maréchal de Turenne résista de nouveau ; mais enfin la crainte de faire trop souffrir la Cavalerie , le désir qu'il avoit de la voir promptement rétablie , & l'éloignement de l'ennemi le déterminèrent à se rendre à de si vives sollicitations. Cependant pour ne point s'exposer aux surprises de la part des Bavares , & ne rien hazarder sans avoir pris toutes les précautions imaginables , il donna à quelques Officiers plusieurs détachemens de Cavalerie pour aller en différens endroits reconnoître ce que faisoient les ennemis. Tous ces Partis lui rapportèrent que les Bavares étoient séparés , & qu'ils se fortifioient dans les diverses Places où ils étoient en quartier : malgré tous ces rapports , il appréhenda toujours quelque accident fâcheux , retint autour de lui le canon & l'Infanterie , fit revenir de Rottembourg Rosen avec ses troupes , & ne

voulut pas que la Cavalerie s'éloignât à plus de trois lieuës de Mariendal, dont il avoit fait le quartier général. Il envoïa seulement deux régimens de Cavalerie fort loin, l'un vers la Bavière pour observer les mouvemens de l'Armée de Mercy; & l'autre dans la Franconie, pour remarquer ceux que pourroient faire les garnisons de ce Cercle.

1645.

A peine son Armée fut elle ainsi divisée, qu'il s'en fit des reproches: il se condamna d'avoir eu trop de complaisance pour ses Officiers, & crut devoir douter des rapports qu'on lui avoit faits. Pour s'éclaircir par lui-même, il prit dès le lendemain la grande Garde de son quartier, & s'avança à trois lieuës de Mariendal sur le chemin par où l'on pouvoit venir l'attaquer. Etant revenu fort tard, il apprit le deuxième de Mai à deux heures après minuit par un Parti qu'il avoit envoïé vers Feuchtwang, que Mercy s'avançoit à grands pas avec toute son Armée. Le Vicomte mande sur le champ à tous les quartiers de se rendre à Herbsthausen, village où étoit la grande Garde, à une lieuë & demie de Mariendal, & le centre dont tous les quartiers étoient le moins éloignés: il ordonne au Général Rosen de s'y trouver pour recevoir les troupes, à mesure qu'elles arriveroient. La disposition des lieux étoit très favorable, si Rosen en eût profité, il y avoit à la tête

Le Général  
Mercy  
surprend le  
Vicomte.

2 de Mai.

1645.

de la grande Garde un bois de cinq ou six cens pas de longueur, & au-delà une belle plaine, par laquelle les Bava-rois devoient passer pour venir jusques aux François. Rosen auroit dû demeurer en-deçà du bois; en fermer l'entrée avec quelques bataillons; pour empêcher les ennemis de s'appercevoir que l'Armée n'étoit pas encore rassemblée: Rosen ne croiant pas que Mercy fût si près, passa le bois, & commençoit déjà à ranger quelques régimens dans la plaine, lorsque le Vicomte arriva, & vit la faute que cet Officier venoit de faire. Il alloit y remédier, & donner ordre aux troupes de repasser le bois; mais aiant découvert dans le moment l'avant-garde des Bava-rois, qui sortoit sur un grand front, d'un autre bois à un quart de lieuë de lui, il sentit qu'il n'avoit plus assés de tems pour changer de posture; & sur le champ prit son parti. Il n'y avoit encore que trois mille de ses fantassins arrivés dans la plaine, & sept ou huit régimens de sa Cavalerie. Turenne profita de tous les avantages du terrain: il plaça dans un petit bois voisin son Infanterie dont il fit son aîle droite, & posta derrière, deux escadrons pour la soutenir: il composa l'aîle gauche de tout le reste de sa Cavalerie qu'il rangea sur une seule ligne, excepté deux escadrons qui la doublèrent du côté du grand bois. Rosen se mit à l'extrémité de la droite de cette ligne, & le Vi-

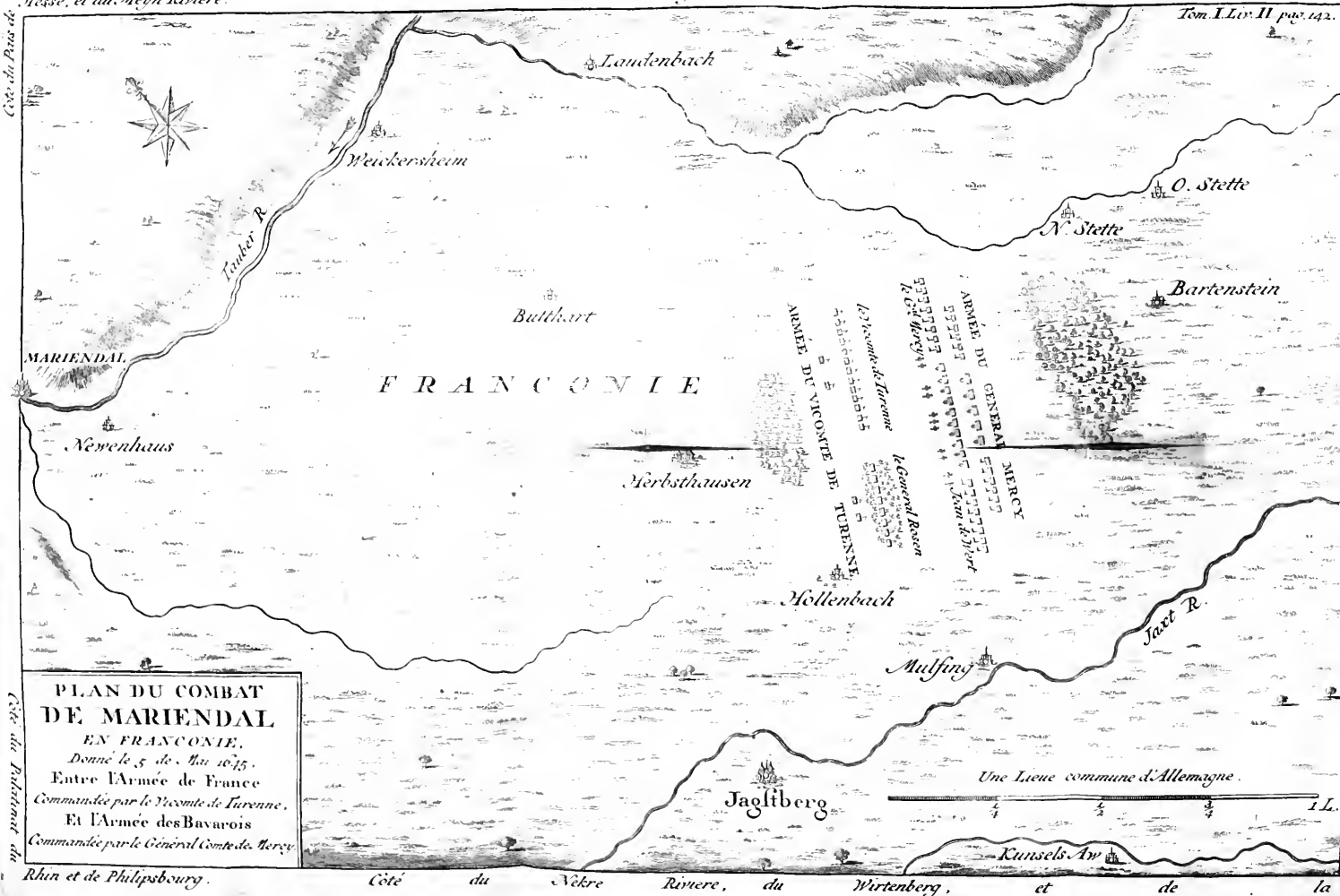


Côté du Prus de  
Meuse, et du Mein Riviere.

Côté du Mein Riviere.

Côté de la Baviere  
Tom. I. Liv. II. pag. 142.

Côté de Fuchsbang Village



**PLAN DU COMBAT  
DE MARIENDAL**

EN FRANCONIE.

Donné le 5 de Mai 1615.

Entre l'Armée de France

Commandée par le Vicomte de Turenne.

Et l'Armée des Bavares

Commandée par le Général Comte de Mercy

Rhin et de Philipsbourg.

Côté du Nêkre Riviere, du Wirttemberg, et de la

Souabe.



comte à l'extrémité de la gauche; & dans cet ordre ils attendirent les ennemis.

Le Général Mercy s'étendit bien-tôt dans la plaine; se rangea en bataille; plaça son Infanterie au centre, & sa Cavalerie aux deux ailes. Après avoir canonné quelque tems les François, voïant que son artillerie ne faisoit pas grand effet, & qu'il arrivoit à tous momens de nouvelles troupes qui auroient pu rendre à la fin leur Armée égale à la sienne, il se mit à la tête de son Infanterie, & alla attaquer le petit bois, dont il faisoit absolument se rendre maître pour faire agir son aîle gauche, commandée par le Général Jean de Vert. Le Vicomte marcha en même tems avec sa Cavalerie contre l'aîle droite de l'ennemi; il l'enfonça, la rompit, s'empara du canon, prit douze étendarts, fit plusieurs prisonniers, & perça jusqu'à la seconde ligne qu'il ébranla. Il n'en fut pas de même des trois mille hommes d'Infanterie, que commandoit le Major-Général Rosen: tandis que le Vicomte chargeoit la droite de l'ennemi avec tant de succès, l'Infanterie de Rosen s'étant aperçue que celle des Bavares qui marchoit à elle, lui étoit fort supérieure en nombre, s'abandonna à la terreur & se jeta confusément, ainsi que les deux escadrons qui la soutenoient, dans le petit bois: les Bavares y entrèrent, dissipèrent entièrement cette Infanterie, & firent Rosen prisonnier.

1615.

Bataille de  
Mariendal.

1645.

Jean de Vert profitant de ce desordre , fit avancer toute sa gauche , & commença à se former derrière l'aîle victorieuse de Turenne , pour la prendre en queue. Le Vicomte aiant observé ce mouvement , & voïant qu'il alloit être enveloppé , fit faire un quart de conversion à sa Cavalerie , & lui ordonna de se retirer. Il passa lui-même au travers du grand bois avec deux ou trois Officiers seulement , & trouva au-delà trois régimens de Cavalerie , Duras , Beauvau & Tracy , qui venoient d'arriver. A ces régimens se joignirent en peu de tems douze ou quinze cens hommes de la Cavalerie qui avoit combattu : le Vicomte les mit en bataille , & résolut d'attaquer de nouveau les ennemis , au cas qu'ils passassent le bois pour le poursuivre : mais les Bavarois étonnés de sa fermeté n'osèrent aller plus loin.

Belle retraite du Vicomte.

Alors Turenne forma le dessein d'une retraite qui lui fit autant d'honneur qu'une victoire. Il envoya Beauregard Chabry pour rallier son Infanterie , la faire marcher droit à Philisbourg sans s'arrêter , avec ordre de la lui amener ensuite dans le Landgraviat de Hesse , où il résolut d'aller avec sa Cavalerie. En même tems il ordonna au Marquis de Beauvau (1) de prendre avec son régiment toute la Cavalerie Allemande qui res-

(1) Charles de Beauvau-d'Espence , Seigneur de Noir-lieu.

restoit du combat, de la mener de Mariendal vers le Mein, & de là sur les frontières du païs de Hesse. Il demeura avec les deux régimens de Duras & de Tracy pour couvrir la retraite, & donner le tems de repasser le Tauber au reste de ses troupes qui venoient des quartiers les plus éloignés. Il se retira ensuite avec assés d'ordre, le long de cette rivière, toujours harcelé, souvent obligé de partager ses troupes à cause des chemins fourrés, & réduit quelquefois à n'avoir avec lui qu'une vingtaine de Cavaliers. Il rallia néanmoins à droite & à gauche tous ceux qui s'écartoient, se retourna souvent pour repousser les Bava-rois, leur fit tête à tous les défilés, traversa le Mein & gagna enfin les frontières de la Hesse où il joignit le reste de son Armée, après avoir perdu une grande partie de son Infanterie, douze cens chevaux, tout son canon & tout son bagage.

Telle fut la défaite de Mariendal, qui est le premier échec que le Vicomte, commandant en chef, eût reçu. Les ennemis de sa gloire blâmèrent beaucoup sa conduite : mais ceux qui jugeoient sans prévention & avec connoissance, louèrent toutes ses démarches; la présence d'esprit avec laquelle il alla au-devant des Bava-rois, sans laisser attaquer ses quartiers l'un après l'autre; l'adresse dont il se servit pour réparer d'abord la faute du Major-Général Rosen; & la prudence

1645.

Critique  
& justification  
du  
Vicomte  
sur la défaite  
de  
Mariendal.

1645.

dence que lui fit choisir pour sa retraite le centre même de l'Allemagne; au-lieu de ramener son Armée sous le canon de Philisbourg, où les ennemis auroient pu le suivre, reprendre toutes les villes qu'il avoit prises, & l'obliger à quitter l'Alsace: en se retirant au contraire dans la Hesse, il avoit pour objet de mettre ses conquêtes sur le Rhin en sûreté, de fortifier son Armée par la jonction des troupes Hessiennes, & avec ce secours de terminer heureusement une Campagne qui avoit si mal commencé.

Jonction  
des troupes  
Françoises,  
Hessiennes  
& Suédoises.

(1) La Landgrave de Hesse de la Maison de Hanau, cousine-germaine du Vicomte de Turenne, avoit toujours persisté dans l'alliance du Roi. Elle joignoit à toutes les vertus de son sexe, les qualités d'un grand Capitaine: la bienfaisance lui défendoit de se mettre à la tête de ses Armées; mais elle les commandoit de son cabinet. Économe & libérale, juste & généreuse, religieuse sans superstition, cette Princesse possédoit encore au souverain degré les talens politiques; & sa Cour étoit l'École de tous les Princes d'Allemagne. Les troupes Françoises ne furent pas plûtôt arrivées dans son pays, que le Général Mercy alla assiéger Kir-

(1) Amélie Elizabeth de Hanau, fille de Philippe-Louis Comte d'Hanau-Muntzenberg, & de Catherine-Belgique de Nassau, fille de Guillaume I. Prince d'Orange.

1645.

29 Mai.

chain, ville située à l'entrée de la Hesse. Le Vicomte n'avoit plus que trois à quatre mille chevaux & quinze cens hommes de pied : la Landgrave fut obligée de faire sortir ses troupes de leurs quartiers pour aller au secours de la Place. Le Vicomte engagea de plus le Comte Konigsmarc, Général des Suédois qui hivernoient dans le Duché de Brunswick, à joindre les quatre mille hommes qu'il commandoit, aux six mille que la Landgrave envoïa sous la conduite du Général Geis. A la tête de cette Armée composée de quatorze à quinze mille hommes, le Vicomte de Turenne s'avança vers Kirchain : le Général Mercy se retira aussitôt de devant la Place, & se hâta de gagner la Franconie. Les soldats pressèrent le Vicomte de les y mener : ils bruloient d'envie de réparer la honte de la journée de Mariendal, reconnoissant que la trop grande bonté de leur Général avoit été la cause de cette disgrâce. Il alloit profiter de leur ardeur, quand il reçut ordre de la Cour de ne rien entreprendre jusqu'à l'arrivée du Duc d'Enguien. Lorsqu'il eut besoin de troupes avant le combat de Mariendal, on lui en refusa ; présentement qu'il trouve du renfort chés les Alliés, on veut lui donner de nouveau un Chef, dont il faut qu'il suive les vuës, quelque opposées qu'elles puissent être aux siennes. La mauvaise volonté du Ministre mettoit ainsi sa vertu aux

1645.

---

plus rudes épreuves : après l'avoir exposée au péril , faute de secours , il cherche à lui dérober la gloire de ses succès , en lui donnant un rival. Mais le Vicomte sacrifia ses ressentimens à l'amour de la patrie ; & sachant que le Roi encore mineur n'avoit aucune part aux résolutions de Mazarin , il obéit sans murmurer aux ordres de la Cour.

Le Duc  
d'Enguien  
retourne  
une seconde  
fois en Al-  
lemagne  
joindre le  
Vicomte.

L'Electeur de Bavière , devenu fier par la défaite des François à Mariendal , fit faire des propositions de paix peu glorieuses pour la France. La Cour voulant réprimer au-plûtôt son audace , envoya huit mille hommes en Allemagne sous les ordres du Duc d'Enguien , qui avoit pour Lieutenant-Général le Maréchal de Gramont. Le Vicomte de Turenne mena ses troupes & celles de ses Alliés au-devant de ce renfort , repassa le Mein , traversa le païs de Darmstadt , prit la ville de Weinheim qui étoit sur sa route , & arriva à Spire le deuxième de Juillet où les deux Armées se joignirent. Le Duc eut de longues conférences avec les Généraux Turenne , Gramont , Geis & Konigsmarc , sur ce qu'on pouvoit faire de plus avantageux pour les Alliés. Les Bavarois renforcés de quatre mille Impériaux , dont le Général Gléen avoit le commandement , étoient campés dans des lieux d'un très difficile accès ; & le Duc d'Enguien , toujours entraîné par l'amour des actions

éclatantes, vouloit les attirer en pleine campagne pour leur livrer une bataille décisive.

Dans cette vuë, le Duc prit la résolution de faire approcher l'Armée d'Hailbron, ville située sur le Neckre, & qui étoit regardée comme le rempart de la Suabe. Les Bava-rois connoissant l'importance de cette Place, marchèrent en grande diligence à son secours, prévirent le Duc d'Enguien, & campèrent sur les hauteurs près de cette ville, au-delà du Neckre. Ce campement avantageux de Mercy détourna le Duc d'Enguien de son premier dessein, & le fit songer à s'emparer de Wimphen, qui est deux lieues au-dessous d'Hailbron, en-deçà du Neckre. Les Bava-rois en pouvoient empêcher le siège sans passer la rivière, & il leur eût été aussi difficile de secourir Wimphen, qu'aux François d'investir Hailbron. (1) Pour prendre d'emblée la première de ces deux Places, le Maréchal de Gramont y marcha avec un gros détachement tiré des quatre Corps qui composoient l'Armée; savoir les Hessois, les Suédois, les Weymariens & les François: il l'attaqua, plaça son canon sans ouvrir de tranchée, se rendit maître de la ville, & fit un pont sur le Neckre. Les Confédérés passèrent cette rivière; & le Général Mercy se retira à l'eucht-

1645.

Le Duc d'Enguien passe le Neckre, prend Wimphen, & les Bava-rois se retirent dans la Franconie.

(1) Mém. di Siri, Tom. V. II. partie, pag. 253.

1645.

Les Sué-  
dois se  
séparent de  
l'Armée du  
Roi.

wang qui est dans la Franconie à plus de vingt lieues de là.

Ce fut immédiatement après le passage du Neckre, que le Général Konigsmarc & le Général Geis s'étant piqués mal à propos contre le Duc d'Enguien, déclarèrent qu'ils alloient quitter l'Armée & remmener leurs troupes. Il étoit d'une grande conséquence pour le service du Roi de prévenir cette séparation, dont Mercy n'auroit pas manqué de tirer avantage. Le Vicomte de Turenne, qui savoit manier les esprits & apprivoiser les passions, parla à ces deux Généraux avec sa douceur ordinaire, regagna Geis, & l'engagea à rester. Il ne put modérer l'impétuosité de Konigsmarc : (1) c'étoit un homme nourri dans la guerre, doué de grands talens militaires, accoutumé aux premiers emplois; d'ailleurs intéressé, glorieux & d'une humeur difficile. Le Vicomte essaya en-vain de vaincre son obstination : rien ne put le retenir; il partit irrité, fit monter un fantassin en croupe derrière chacun de ses cavaliers, & se retira à Brémén dans la Basse-Saxe. Le Duc d'Enguien pour lui faire sentir qu'il n'avoit pas besoin de lui, lui envoya souhaiter publiquement un bon voyage.

Le Duc  
d'Enguien  
passe le

L'Armée Françoisse après cette séparation marcha avec les Hessiens vers le Tauber, &

(1) Voyez les Mém. du Vicomte, Liv. I.



s'empara de toutes les villes qui se trouvèrent sur sa route. Les ennemis ne firent de résistance qu'à Rottembourg, qui fut attaqué & emporté dans une seule nuit, & où les troupes se rétablirent par la grande quantité de rafraichissemens qui s'y trouvèrent. On alla droit ensuite à la ville de Dinkelspuhel, & le Duc y ouvrit la tranchée; mais aiant été averti dès le soir même que les Bavarois s'avançoient vers Nordlingue, il leva le siège, & résolut de forcer les ennemis d'en venir à une bataille. Il fit marcher les troupes toute la nuit, à travers un bois, où le chemin étoit assés large & capable de contenir deux escadrons de front. A la même heure & par le même bois passoient à quelque distance, avec un Corps de Cavalerie, les Généraux Mercy, Gléen & Jean de Vert; à la pointe du jour ils apperçurent les troupes Françoises qui sortoient du bois. Comme le lieu leur étoit très favorable, ils y rangèrent leur Armée en bataille & y attendirent le Duc d'Enghien. Ils avoient une rivière devant eux, & de grands étangs à droite & à gauche : leur poste n'étoit accessible que par de petits sentiers, où à peine deux cavaliers pouvoient marcher de front. Le Duc fit avancer son canon; les Bavarois mirent aussi le leur à la tête de leur Camp, & l'on se canonna pendant toute la journée, avec une perte à peu près égale de part & d'autre.

1645.

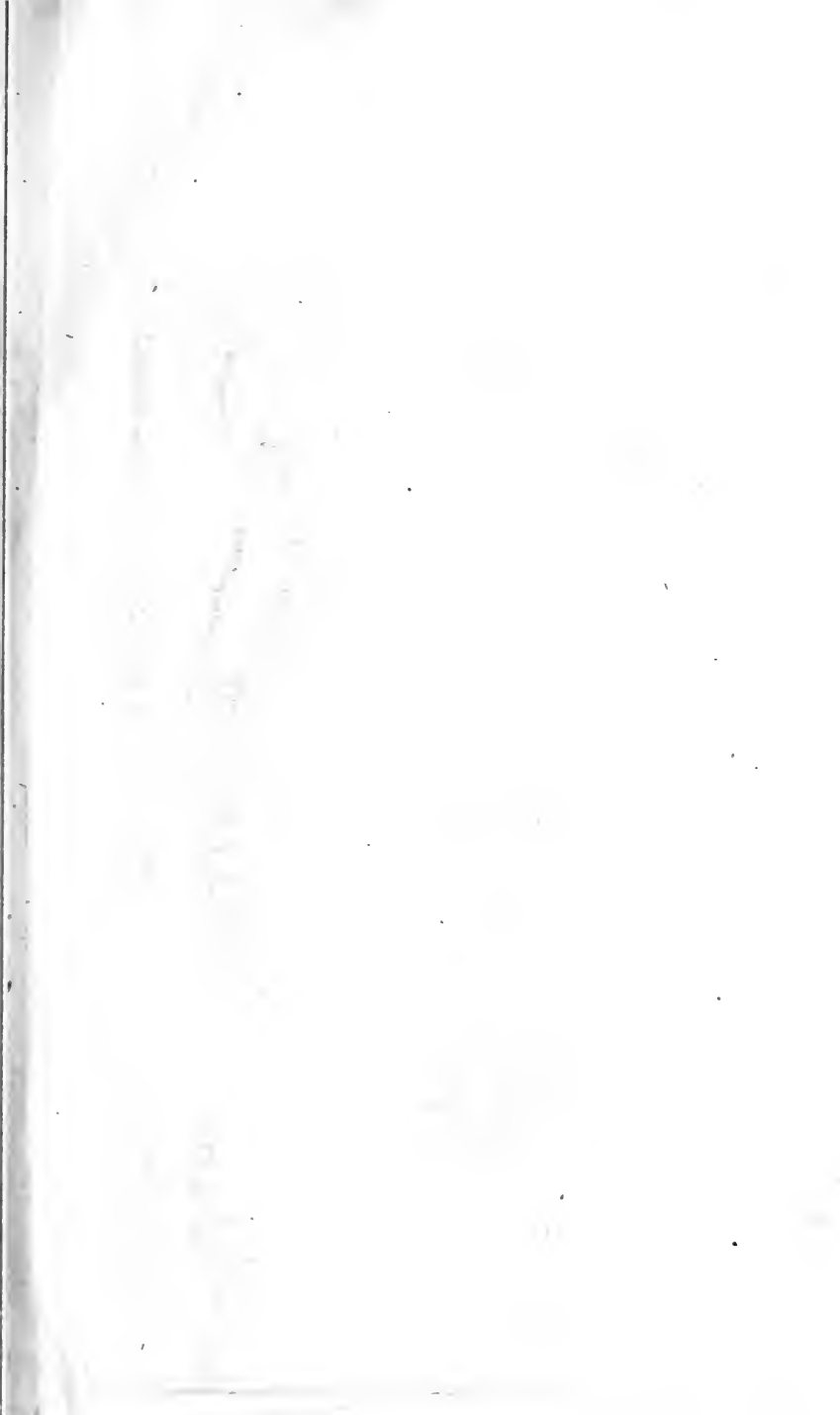
---

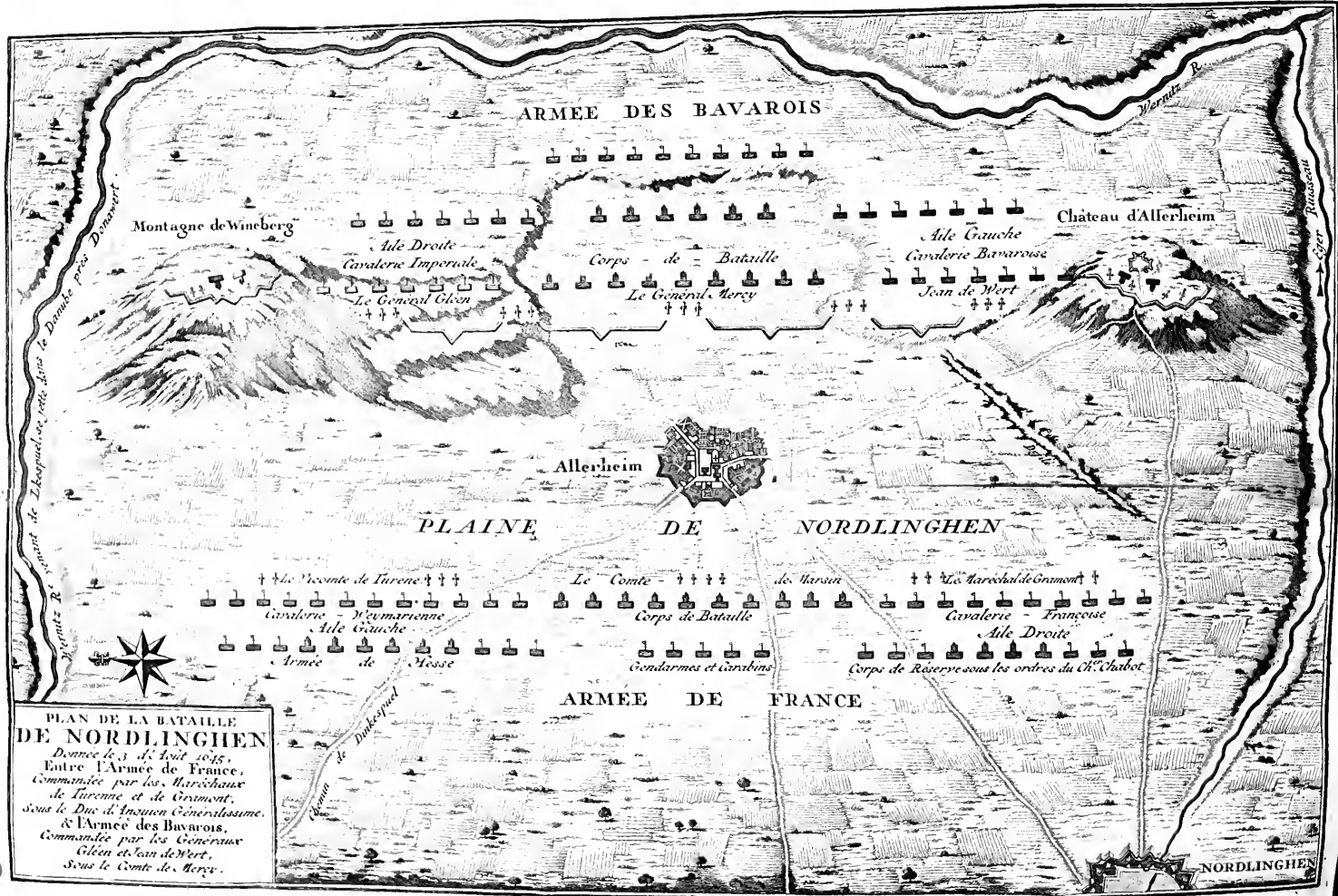
Tauber,  
prend plu-  
sieurs vil-  
les, & s'ap-  
proche de  
Nordlin-  
gue.

1645. Le Prince voyant qu'il étoit impossible de livrer bataille aux ennemis dans ce lieu, & qu'il étoit inutile de s'opiniâtrer, décampa la nuit suivante deux heures avant le jour d'Août. pour aller à Nordlingue. Dès les neuf heures du matin, il se trouva dans la grande plaine qui est devant cette ville, & sur le midi il apprit que le Général Mercy avoit déjà choisi un Camp très avantageux, à deux lieuës de lui; qu'il faisoit travailler en diligence aux retranchemens, & qu'il prétendoit disputer la prise de Nordlingue, où il avoit une foible garnison. Le Prince marcha aussi-tôt aux ennemis, laissant ses bagages derrière lui dans les villages voisins; & sur les quatre heures du soir les deux Armées se trouvèrent en présence.

Situation  
du Camp  
des Bava-  
rois à Nord-  
lingue.

Vers le milieu de la plaine de Nordlingue qui est très étenduë, se trouve un vallon de médiocre grandeur formé par deux petites montagnes, à un quart de lieuë l'une de l'autre. Au fortir de ce vallon est un village nommé Allerheim, plus avancé vers Nordlingue que les deux collines d'environ trois cens pas. Une de ces montagnes, nommée la colline de Wineberg, est fort haute & située à la gauche du village, quand on vient de Nordlingue; l'autre, sur laquelle est le Château d'Allerheim, est à droite. Le terrain qui sépare la colline d'Allerheim du village, est uni comme une plaine, mais coupé par un fossé, celui qui est au pied de





Wineberg descend au même village par une pente insensible. L'aile droite des ennemis, commandée par le Général Gléen, s'étendoit jusques sur le haut de la colline de Wineberg; & leur aile gauche, où étoit le Général Jean de Vert, atteignoit au sommet de l'autre colline, où est le Château d'Allerheim. Le centre de l'Armée, où Mercy s'étoit posté, occupoit le vallon, & avoit à sa tête le village: ses deux ailes étoient composées de sa Cavalerie & de quelques bataillons, qu'il avoit placés aux extrémités sur les collines: tout le reste de l'Infanterie formoit le Corps de bataille. Il avoit jetté quelques fantassins dans le village, & garni de mousquetaires l'Eglise, le clocher & le cimetière qui étoit fermé de murailles: les retranchemens des deux collines étoient bordés de canon. Son Armée étoit de quatorze à quinze mille hommes, & celle du Duc d'Enguien montoit à dix-sept mille. Tout aiant été examiné dans le Conseil de guerre, le Vicomte de Turenne fut d'avis, qu'on ne pouvoit engager une affaire générale avec les ennemis ainsi postés & retranchés, sans exposer l'Armée Françoisé à une défaite presque certaine: le Duc d'Enguien pensa différemment, & son avis l'emporta sur celui du Vicomte. Il y eut ensuite quelque dispute sur la manière d'attaquer. Turenne jugea qu'on ne pouvoit marcher aux deux ailes de l'ennemi avec la Cavale-

1645.

Disposition  
de l'Armée  
Françoise  
pour atta-  
quer le  
Camp de  
Mercy.

rie , sans pousser en même tems leur Infanterie qui étoit au centre : on suivit son conseil ; & l'on convint qu'il falloit faire alte avec les deux ailes , pendant que l'Infanterie combattroit pour emporter le village. Cette résolution prise , l'Armée françoise avança vers l'ennemi en cet ordre.

Le Maréchal de Gramont commandoit l'aîle droite composée de toute la Cavalerie Françoise , au nombre de dix escadrons : le Maréchal de Turenne menoit l'aîle gauche , où se trouvoit la Cavalerie Weymarienne , montant à douze escadrons , soutenus par l'Armée de Hesse de six bataillons & de six escadrons , qui faisoient la seconde ligne. Le Comte de Marfin étoit à la tête du Corps de bataille composé de dix bataillons , & soutenu de cinq escadrons de Gendarmes & de Carabiniers. Le Corps de réserve de quatre bataillons & de six escadrons , qui servoit de seconde ligne à l'aîle-droite , étoit sous les ordres du Chevalier de Chabot. Le Duc d'Enguien qui disposa tous ces postes , voulant être par-tout , n'en prit aucun pour lui-même. Par cet arrangement l'aîle droite du Maréchal de Gramont étoit opposée aux Bavaois commandés par Jean de Vert ; l'aîle gauche du Vicomte de Turenne , aux Impériaux menés par le Général Gléen. Les François , quoiqu'ils eussent à combattre des troupes aguerries , témoignent une grande ardeur d'en venir aux

main, pour réparer l'affront nouvellement reçu à Mariendal.

1645.

Le Général  
Mercy  
est tué.

Il étoit cinq heures après midi, lorsque le Duc d'Enguien commença par faire canonner le village : mais l'artillerie de l'ennemi qui étoit placée à demeure, avoit un grand avantage sur la sienne qu'il falloit sans cesse changer de place pour avancer ; & comme il vit que cette manœuvre faisoit perdre beaucoup de tems, il fit attaquer le village par quelques bataillons sous les ordres du Comte de Marsin. Les premiers retranchement furent bien-tôt forcés : mais en approchant des maisons, les ennemis qui s'y étoient logés & qui les avoient percées, firent de si violentes décharges, que les François arrêtés tout d'un coup, plièrent bien-tôt après & prirent la fuite. Le Comte de Marsin aiant été dangereusement blessé, le Duc d'Enguien envoya à sa place le Marquis de la Moussaie, avec un renfort de quelques régimens : ils ne purent, non plus que les autres, soutenir le feu des ennemis. Alors le Duc d'Enguien mena lui-même toute l'Infanterie du Roi à la charge. Le Général Mercy, voyant ce mouvement, ne put retenir la joie que lui inspira dans ce moment l'espérance dont il se flattoit, & s'écria avec transport : *Dieu a tourné la tête aux François, ils vont être battus.* Il se mit à la tête de son Corps de bataille, & s'avança vers le village. Le combat fut san-

1645.

glant & opiniâtre : les habits du Duc d'Enguien furent criblés de coups ; il eut deux chevaux blessés sous lui , & reçut une contusion à la cuisse. On le pria vainement de se retirer ; il se tint au milieu du feu , animant les troupes de la voix & du geste. Mercy , après avoir fait des prodiges de valeur , ne put échapper à sa destinée ; il fut tué d'un coup de mousquet. La mort de ce grand Général , loin de décourager ses soldats , les rendit furieux : les sentimens de vengeance , dont ils se trouvèrent enflammés , leur firent tout surmonter ; & l'intrépidité du Duc d'Enguien , quelque étonnante qu'elle fût , ne put empêcher que la plus grande partie de son Infanterie ne fût taillée en pièces.

L'aîle  
droite des  
Français  
défaite , &  
le Maréchal  
de Gramont  
fut prison-  
nier.

D'un autre côté , l'aîle gauche des Bava-  
rois tomba sur l'aîle droite des François si  
brusquement , que la Cavalerie Française ,  
après avoir soutenu quelque tems , fut en-  
tièrement rompuë & mise en déroute. Le  
Maréchal de Gramont fit paroître tout ce  
que peuvent la valeur & la conduite , pour  
arrêter ses troupes , pour les rallier & les  
ramener au combat : voyant tous ses efforts  
inutiles , il se mit à la tête des régimens de  
Faber & de Wall (1) , qui n'avoient point

(1) Wall d'une très ancienne noblesse en Irlande & grand oncle maternel de l'Abbé Butler de Kilsopp , dont le père amena depuis un régiment Irlandais pour servir en France , & dont plusieurs parens



quitté leurs postes, attendit de pied ferme les Bava-rois, & fit faire sur leurs escadrons une décharge terrible. Il les ouvrit, y entra; mais s'engagea si avant, qu'environné d'ennemis, & obligé de céder au grand nombre, il fut fait prisonnier. Après cette déroute générale de la droite, Jean de Vert fondit sur le Corps de réserve, battit le Chevalier de Chabot, & pénétra jusqu'aux bagages qu'on pillâ. (1) Ce Général Allemand parut en cette occasion plus brave soldat que grand Capitaine: en poursuivant les fuyards, il se laissa emporter inconsidérément, au-lieu de revenir avec ses troupes victorieuses envelopper l'aile gauche de l'Armée François.

Le Vicomte de Turenne marchoit dans le même tems contre l'aile droite des ennemis, postée sur la colline de Wineberg. Il essuya, sans s'arrêter, les décharges continues de leur artillerie, eut un cheval blessé sous lui, reçut un coup dans sa cuirasse, & enfin arriva en bon ordre au haut de la colline. Le combat fut terrible entre ces deux ailes composées de Weymariens & de Hessiens d'un côté, & de l'autre d'Impériaux & de Bava-rois. Dans cette occasion la valeur de ces deux Corps Allemands, qui se

1645.

Le Vicomte de Turenne défait l'aile droite des Bava-rois & prend le Général Gléon prisonnier.

ont été dévoués à cette Couronne pendant longues années.

(2) Mémoires de Sire, *ibid.*

1645.

combattoient avec tant d'acharnement, sembloit ternir la gloire des François; qui s'étoient laissé battre par-tout. On fit plusieurs charges & recharges; on en vint enfin aux coups de pistolet & aux épées: le Vicomte de Turenne, après avoir chargé plusieurs fois les Impériaux qui restoient toujours inébranlables, enfonça pourtant leur première ligne: mais le Général Gléen aiant fait avancer la seconde, déconcerta les premiers escadrons du Vicomte sans les rompre tout-à-fait. Alors le Duc d'Enguien sachant qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à l'aile droite, ni au Corps de bataille où tout étoit en déroute, vint à l'aile gauche & se mit à la tête des troupes Hessiennes qui étoient à la seconde ligne du Vicomte. Aussitôt Turenne rompit les escadrons ennemis qui étoient sur la colline, défit l'Infanterie qui s'y trouva, gagna le canon des Impériaux & le fit pointer contre le reste de leur aile droite, qui s'étendoit jusqu'au village. Il prend les Bavares en flanc, les charge sans leur donner aucun relâche, les oblige à se retirer cinq cens pas au-delà du village, & fait prisonnier le Général Gléen. Les régimens qui étoient retranchés dans l'Eglise & dans le cimetière se voyant prêts à être enveloppés, se rendirent à discrétion. Jean de Vert, aiant appris ce qui se passoit à la montagne de Wineberg, y accourut avec son aile victorieuse, mais il étoit trop

tard, il avoit perdu le moment favorable; il trouva tout en desordre, & le jour étoit fini.

1645.

A une heure après minuit les troupes ennemies commencèrent à se retirer, & à la pointe du jour on ne vit plus personne. Jean de Vert, le seul Général qui leur restoit, avoit profité de l'obscurité de la nuit pour gagner Donavert, & sauver le reste de l'Armée au-delà du Danube; le Vicomte de Turenne le poursuivit jusqu'au bord du fleuve avec trois mille chevaux, & ne revint point qu'il ne l'eût vu passer avec toutes ses troupes. Trois ou quatre mille hommes de l'Infanterie Françoisë demeurèrent sur la place; & la perte des Alliés fut plus grande que celle des Impériaux. Le Maréchal de Gramont fut pris d'un côté, & le Général Gléen de l'autre: mais le Duc d'Enguien gagna le champ de bataille, & prit un grand nombre d'Officiers, beaucoup d'étendarts & tout le canon de l'ennemi. La victoire coûta si cher aux François, que pendant quelques jours ils ne purent rassembler que douze ou quinze cens hommes de toute leur Infanterie. Cependant Christine Reine de Suède écrivit une lettre de sa propre main au Duc d'Enguien, pour lui témoigner la joie qu'elle ressentoit, de ce qu'il avoit effacé par sa victoire, l'affront que les Suédois avoient

Retraite  
des Bava-  
rois &c  
poursuite du  
Vicomte.

1645.

autrefois reçu au même lieu (1). Quoique le Duc d'Enguien eût donné d'illustres marques de son courage dans ce combat, il reconnut généreusement, dans une lettre qu'il écrivit à la Reine, que la plus grande partie de la victoire étoit dûe à la valeur & à la conduite du Vicomte de Turenne.

Le Duc d'Enguien quitte l'Armée & retourne en France.

Après la retraite de l'Armée ennemie, les villes de Nordlingue & de Dinkelspuhel ouvrirent leurs portes: & le Duc d'Enguien, étant tombé malade, revint bien-tôt en France, laissant l'Armée sous la conduite du Maréchal de Turenne, & du Maréchal de Gramont qui avoit été échangé contre le Général Gléen. Les Généraux François résolus d'aller dans la Suabe pour y rafraichir les troupes, & les délasser de tant de fatigues, s'acheminèrent par le Comté de Hohenloë jusques à Halle, lieu abondant en fourages, où ils séjournèrent dix ou douze jours. Les ennemis repassèrent le Danube, se campèrent à cinq ou six lieues des François; & l'on demeura dans cette disposition jusqu'au dix-septième d'Octobre.

L'Archiduc Leopold vient joindre les Savarois.

Le Duc de Bavière voyant que l'Armée de France avançoit toujours en Allemagne, & craignant qu'elle ne s'emparât, non seulement de ses quartiers d'hiver, mais de son

païs

(1) An. 1634.



# Plan de la disposition des deux Armées de France & d'Espagne

A LA BATAILLE PRÈS DE RHETEL.

Gagnée par l'Armée du Roi

Le 19 du Mois de Décembre 1650.

  
Corps de Réserve.



 La Fauge Lieutenant-Général. Les Marquis de Duras, de Beauvau, de Boutteville et de Montausier. Le Comte de Lignerille L'Général  
Le Vicomte de Turenne Général.

ARMÉE D'ESPAGNE.

PLAIN E DU BLANC - CHAMP

ARMÉE DE FRANCE.

Le Maréchal du Plessis-Praslin Général.

  
Le Marquis d'Hocquincour Lieutenant-Général. Le Général Rosen. Le Marquis de Villeguier Lieutenant-Général.



  
Corps de Réserve.

païs entier, demanda du secours à l'Empereur, & menaça de traiter séparément avec la France, si on ne lui accordoit promptement un renfort considérable. L'Empereur qui venoit de faire la paix avec le Prince Ragotzki, & qui n'avoit plus besoin de troupes en Hongrie, envoya en Bavière un grand Corps de Cavalerie & de Dragons, sous les ordres de son fils l'Archiduc Léopold, qui se fit accompagner du Général Galas. Comme l'Archiduc ne menoit point d'Infanterie, il joignit bien-tôt les Généraux Gléen & Jean de Vert : secondé de ces trois grands Capitaines, il marcha en diligence pour surprendre l'armée Française. Les Maréchaux de Turenne & de Gramont, dont les troupes étoient inférieures de moitié à celles de l'ennemi, prirent le parti de se retirer, passèrent le Neckre à la nage, chaque cavalier portant un fantassin en croupe, gagnèrent le Rhin en diligence, & ne crurent point leur Armée en sûreté, qu'elle ne fût sous le canon de Philisbourg. Ils envoièrent chercher des bateaux à Spire pour faire un pont sur le Rhin : mais à peine en avoit-on amené quelques-uns, que l'Archiduc Léopold arriva & se campa à une demi-lieue de Philisbourg. Turenne & Gramont referrèrent aussi-tôt leurs troupes dans l'espace qui est entre cette ville & le Rhin, s'y retranchèrent, & firent passer leurs bagages en présence des ennemis. Le Maréchal de

1645.

13 d'Octobre.

1645.

Gramont passa aussi le fleuve avec l'Armée du Duc d'Enguien, & avec toute la Cavalerie du Vicomte de Turenne qu'il mena à Landau: le Vicomte resta seul, campé sous le canon de Philisbourg avec son Infanterie. L'Archiduc & les trois Généraux furent deux jours entiers à examiner son Camp, & le trouvèrent fortifié de manière, que malgré la supériorité de leurs troupes, ils n'osèrent l'attaquer: ils rebroussèrent chemin, & marchèrent à Wimpfen, qu'ils assiégèrent dans les formes. Tout le gros canon de l'Armée Françoisé étoit dans cette Place: le Vicomte de Turenne voulut la secourir, & envoya redemander sa Cavalerie que le Maréchal de Gramont avoit conduite à Landau: les François vinrent; mais les Allemands refusèrent de suivre: Wimpfen ne fut point secouru, & l'Archiduc s'en rendit maître en huit jours. Il s'empara ensuite de Dinkelspuhel, de Nordlingue & des villes que l'on avoit prises entre le Neckre & le Danube: toutes les conquêtes que les François venoient de faire furent perduës; il n'en resta que le souvenir. L'Archiduc marcha de là vers la Bohème, pour s'opposer à Torstenson, qui faisoit de grands ravages dans les païs héréditaires de la Maison d'Autriche.

L'Armée  
Impériale  
se sépare le  
côté de Ba-

Les Armées de l'Empereur & du Duc de Bavière s'étant ainsi séparées, le Maréchal de Gramont s'en retourna en France avec



celle du Duc d'Enguien, & le Vicomte de Turenne demeura seul avec la sienne sur le Rhin. On étoit dans l'impatience de savoir comment il en useroit avec la Cavalerie Allemande, dont la desobéissance avoit causé la perte de Wimpfen. Comme tous étoient également coupables, il craignit avec raison d'exercer sur eux une punition générale, qui inspire presque toujours la révolte : il fut leur faire sentir leur faute, & les ramener à leur devoir sans employer la sévérité : d'ailleurs, ayant besoin de ces Allemands pour le succès d'une grande entreprise qu'il méditoit, il crut que son indulgence les piqueroit d'honneur, & les engageroit à embrasser la première occasion d'expier leur faute : il jugea sagement ; & sa clémence eut tout l'effet qu'il s'étoit proposé & qu'il pouvoit espérer.

L'entreprise qu'il méditoit pour finir glorieusement une Campagne jusqu'alors équivoque, étoit le rétablissement de l'Electeur de Trèves. Il y avoit plus de douze ans que ce Prince étoit dépouillé de ses Etats, à cause de son alliance avec la France. Le Duc de Longueville Plénipotentiaire à Munster avoit signifié à l'ouverture du Congrès, que puisque la guerre avoit été déclarée au sujet de cet Electeur, on n'écouterait aucune proposition de paix, que ce Prince ne fût mis en pleine liberté. Sur cette instance l'Electeur sortit de prison ; mais on ne lui

1645.

vière, &  
le Marechal  
de Gra-  
mont ra-  
mène l'Ar-  
mée du  
Duc d'En-  
guien en  
France.

Le Vicom-  
te rétablit  
l'Electeur  
de Trèves  
dans ses  
Etats,

1645.

restitua point ses Etats. Le Vicomte de Turenne crut que rien n'honoreroit tant la Régence, que le rétablissement d'un Allié si fidèle. Quoiqu'éloigné de plus de quarante lieues de Trèves, il marcha pendant un froid très rigoureux vers cette ville, dont il avoit appris que la garnison Espagnole étoit peu nombreuse: il laissa quelques troupes pour garder les passages du Rhin & les bagages de l'Armée, & ne mena avec lui que très peu d'Infanterie, pour faire plus de diligence; comptant sur quelques bataillons de l'Armée du Duc d'Enguien, qui, avec la permission de la Cour, vinrent de Metz, d'où l'on descendit aussi du canon par la Moselle. Il se saisit de tous les lieux par où la Place pouvoit être secourüe, & l'investit le quatorze de Novembre. Aiant su que les ennemis s'assembloient pour venir s'opposer au siège, il fit passer la Moselle au Colonel Schutz, & l'envoia contre eux, avec les Allemands qui désiroient de reparer leur faute: Schutz les dissipa entièrement, & les auroit taillés en pièces, s'ils ne se fussent sauvés dans les bois dont le païs est couvert. Le Gouverneur de Trèves n'espérant plus de secours, demanda à capituler, & le vingtième de Novembre il se rendit.

14 Nov.  
vembre.

20 dud.

1646.

Le Vicom-

Le rétablissement de l'Electeur confirma les Alliés de la France dans leur attachement à cette Couronne, frustra le Duc de

Lorraine des quartiers qu'il s'étoit flatté de prendre dans les terres de l'Electorat, & fit de la Moselle une nouvelle barrière pour la France. Le Vicomte de Turenne, après avoir construit un Fort près du pont de Trèves, & y avoir laissé cinq cens hommes, alla prendre Oberwesel, Château considérable que les ennemis occupoient encore en-deçà du Rhin, visita toutes les Places sur ce fleuve & sur la Moselle, les mit en état de défense, étendit son Armée le long de ces deux rivières, & partit au commencement de Fevrier pour la Cour, où il fut reçu avec tous les applaudissemens que méritoit une Campagne si glorieuse.

Le Cardinal Mazarin ne pouvoit plus s'empêcher de rendre justice au mérite & à la capacité du Vicomte. Il voulut enfin reconnoître les services qu'il avoit rendus à la France, & lui offrit le Duché de Château-Thierry : mais comme cette Terre étoit du nombre de celles que le Conseil avoit proposées pour l'échange de Sedan, Turenne crut ne pouvoir l'accepter sans préjudicier au Duc de Bouillon son frère ; & refusant constamment toutes les offres de Mazarin, il déclara qu'il ne recevroit rien jusqu'à ce que l'échange fût consommé. Peu touché de ses intérêts particuliers, & uniquement occupé de ce qui concernoit le bien de l'Etat, il ne cessa pendant son séjour à la Cour de représenter au Ministre, qu'on ne feroit

1646.

---

 te retourne  
à la Cour.

Le Cardinal lui offre le Duché de Château-Thierry, mais il le refuse.

1646.

aucun progrès en Allemagne, tant que l'Armée de France seroit séparée de celle des Suédois; parce que l'une agissant du côté du Rhin, & l'autre dans les païs héréditaires de l'Autriche, il étoit facile aux Impériaux & aux Bava-rois, qui se trouvoient entre deux, de porter leurs forces du côté où ils seroient les plus foibles, & d'empêcher par-là qu'on ne remportât jamais sur eux aucun avantage considérable. Ces raisons furent goûtées par le Cardinal: la jonction des deux Armées fut résoluë; & l'on se reposa entièrement sur le Vicomte de l'exécution du grand projet.

Négocia-  
tions &  
médailles  
à Congrès  
de West-  
phalie. De  
la France.

Cependant la paix générale n'avançoit point à Munster; les différentes prétensions des Puissances assemblées augmentoient tous les jours les divisions. La France demandoit à l'Empereur pour son dédommagement, la ville de Brisac avec le Brisgau, l'Alsace & Philisbourg, avec les Evêchés de Metz, Toul & Verdun; en un mot tout ce qu'elle avoit occupé ou conquis sur la Maison d'Autriche, depuis cent ans. La Suède prétendoit à l'une & à l'autre Poméranie, à l'Archevêché de Bremen, à l'Evêché de Werdén; exigeoit plusieurs millions d'écus pour paier les fraix de la guerre; & vouloit de plus que l'on rétablît l'Electeur Palatin dans sa Dignité & dans ses Etats, & qu'on permît l'exercice libre & public de la Religion Protestante, non-seulement dans les Provin-

vinces héréditaires, mais encore dans tout l'Empire. L'Empereur, qui vit que ces prétensions tendoient à démembrer le Corps Germanique, autant par rapport à la Religion, que par rapport à sa constitution civile, éluda longtems les demandes des François & des Suèdois, & mit en œuvre toutes sortes d'artifices pour les diviser : mais par la sage conduite des Plénipotentiaires du Roi au Congrès, & du Vicomte de Turenne à l'Armée, les intérêts & les Conscils des deux Couronnes demeurèrent unis, malgré toutes les intrigues des Ministres de l'Empereur à Munster, & les cabales auxquelles se prétoient les Généraux Suèdois dans leur Camp.

L'Electeur de Brandebourg, Chef du Parti Calviniste, avoit des droits légitimes sur la Pomeranie, en vertu des anciens Traîts avec les Ducs de ce païs, & s'opposoit aux prétensions des Suèdois, qui soutenoient que ce Duché leur appartenoit par droit de conquête. Cette affaire fut d'une longue discussion, & une des plus difficiles à régler : les Ministres d'Espagne excitoient l'Electeur à rejeter tout accommodement, & lui faisoient espérer le secours de leur Maître.

L'Electeur de Bavière, Chef du Parti Catholique, Prince le plus puissant & le plus habile de tout l'Empire, avoit avancé à l'Empereur près de neuf millions d'écus, & s'étoit fait donner pour sûreté la Haute-

1646.

Prétensions de l'Electeur de Brandebourg.

Prétensions de l'Electeur de Bavière.

1646.

Autriche: l'Empereur pour dégager cette importante Province, & pour s'acquitter fans rien païer, avoit donné à ce Princele Haut-Palatinat, en lui conférant la Dignité Electorale, après avoir fait confisquer l'un & l'autre sur l'Electeur Palatin. Depuis le progrès des armes de France & de Suède en Allemagne, l'Empereur étoit un très foible appui de la Maison du Duc de Bavière, & devenoit un mauvais garant de la conservation de ce qu'elle avoit acquis. Le Duc sentit qu'il avoit besoin d'un secours plus puissant: il recourut à celui des François; & se servant du prétexte de la Religion, il envoya son Confesseur à la Reine Régente, pour lui représenter de quelle importance il étoit pour la Religion, que la Dignité Electorale ne repassât plus à un Prince Protestant, & que la Catholicité qui avoit été introduite dans le Haut-Palatinat, y fût conservée. Le Cardinal Mazarin l'écouta favorablement; comprit la nécessité qu'il y avoit de soutenir cet Electeur, autant pour empêcher l'abaissement de la Maison de Bavière, dont la chute auroit mis les Suédois en état de se passer des troupes & des subsides de la France, que pour prévenir la ruine de la Religion dans l'Empire.

Différends  
des deux  
Couronnes  
de France

Les différends des deux Couronnes de France & d'Espagne étoient encore plus difficiles à concilier. Les François promet-

toient d'abandonner la Catalogne, à condition que l'Espagne leur cèderoit le Rouffillon, l'Artois & le Cambresis. En joignant ces deux Provinces à l'Alsace, aux trois Evêchés & aux villes qu'ils demandoient à l'Empereur, on étendoit les frontières du Roïaume, & l'on remplissoit le plan du Cardinal de Richelieu, que son successeur ne perdoit point de vuë. Toutes les fois que Mazarin ne pouvoit y amener les Puissances de l'Europe par la voïe de la négociation, il faisoit naître de nouveaux incidens pour éloigner la paix; cependant voulant toujours faire croire qu'il la désiroit, il consentit que les Plénipotentiaires des Provinces-Unies fissent l'office de Médiateurs entre la France & l'Espagne: mais les Hollandois ne tardèrent pas à s'appercevoir que Mazarin ne cherchoit qu'à gagner du tems, & ils se désistèrent de leur médiation. Le Comte de Pégnaranda, Ministre d'Espagne, traïtoit en secret avec eux pour les engager à faire une paix séparée avec son Maître, à l'insu & même à l'exclusion de la France. Il les prenoit dans une conjoncture favorable à son dessein; les Hollandois se désioient du caractère du Ministre & redoutoient la puissance du Roi: s'ils craignoient de rompre avec une nation aussi belliqueuse que la nation Françoisë, ils appréhendoient encore plus de se livrer à Mazarin.

1646.

---

 & d'Espane.

1646.

Pian gé-  
néral du  
Congrès.

On voïoit donc les Catholiques traiter avec les Protestans, & vouloir s'unir avec eux, pour continuer une guerre qui n'avoit d'abord été entreprise que pour défendre la Religion. Les Suèdois cabalent avec l'Empereur contre la France leur alliée : la France écoute le Duc de Bavière pour empêcher que les Suèdois ne poussent trop loin leurs conquêtes en Allemagne : l'Espagne soutient l'Electeur de Brandebourg, Chef de la Ligue Calviniste ; & les Hollandois recherchent l'amitié des Espagnols leurs anciens ennemis. Quelle confusion de vuës, d'intérêts & d'intrigues à Munster & à Osnabrug ! Le Cardinal Mazarin à la Cour, & le Vicomte de Turenne à l'Armée, mirent à profit ces divers mouvemens pendant cinq années entières, & s'en servirent habilement pour parvenir enfin au but qu'ils s'étoient toujours proposé.

Le Duc  
de Bavière  
amuse le  
Cardinal  
Ministre, &  
veut empê-  
cher les  
Alliés de se  
joindre.

Le Vicomte de Turenne, au commencement d'Avril, quitta la Cour & retourna sur le Rhin. Les Suèdois étoient dans la Hesse : (1) Wrangel les commandoit, & avoit succédé à Torstenson, qui après avoir acquis la réputation d'un grand Capitaine, s'étoit retiré à Stockholm à cause d'une longue indisposition. Turenne n'eut pas plûtôt rassemblé son Armée auprès de Mayence,

(1) Charles-Gustave Wrangel, Comte de Salmitz, depuis Connétable & Grand-Général de Suède.



qu'il envoïa avertir le Général Wrangel du dessein qu'il avoit de passer le Rhin à Baccarach, de traverser le Comté de Nassau, & d'aller le trouver dans la Hesse. Il étoit sur le point de partir, lorsque le Cardinal Mazarin lui manda que le Duc de Bavière avoit promis aux Plénipotentiaires du Roi à Munster, de tenir son Armée séparée de celle de l'Empereur, si celle des François ne passoit pas le Rhin : que l'intention du Roi étoit que le Vicomte abandonnât tous les projets que les Suédois & les François devoient exécuter après leur jonction, & qu'il quittât l'Allemagne pour aller assiéger Luxembourg. Le Vicomte, surpris de ce changement, comprit que les artifices du Duc de Bavière en étoient la vraie cause : il ne passa point le Rhin, pour ne pas contrevenir à un ordre si positif; mais persuadé que le siège de Luxembourg, fait dans ce moment critique, ruineroit entièrement les affaires du Roi en Allemagne, il chercha plusieurs prétextes pour différer cette entreprise. L'évènement justifia sa conduite & fit connoître l'étenduë de sa prévoyance. Pendant que le Duc de Bavière amusoit le Cardinal par des promesses, son Armée marchoit toujours, & joignit enfin celle de l'Empereur dans la Franconie.

Les Impériaux & les Bava-rois, avec toutes leurs forces, se mirent entre les François & les Suédois. Le pont du Rhin à

Le Vicomte fait cette jonction par une

1646.

marche  
longue &  
pénible.

Philisbourg devint inutile : le Vicomte ne pouvoit plus aller dans la Hesse par le Comté de Nassau que les ennemis occupoient ; & sa jonction avec les Suédois paroïssoit impossible. Soit que l'Empereur eût gagné Wrangel, soit que le Duc de Bavière seul eût déconcerté les projets de la France, il est certain que tous les succès de cette Couronne en Allemagne alloient être arrêtés, sans les ressources que Turenne trouvoit toujours dans son habileté. Il prit son parti sur le champ, écrivit au Cardinal, & sans attendre sa réponse, il se hâta d'exécuter ce qu'il avoit médité. Il laissa une partie de son Infanterie à Maïence, marcha avec l'autre & toute sa Cavalerie vers la Moselle, passa cette rivière à un gué, six lieues au-dessus de Coblentz, traversa l'Electorat de Cologne, alla par le Comté de Meurs à Rheinberg ; & ne pouvant avoir de passage sur le Rhin que par les villes dépendantes de la Hollande, il envoya demander permission aux Hollandois de passer à Wesel, & arriva après quatorze jours de marche aux portes de cette ville. La garnison Hollandoise refusa de les ouvrir : mais le Comte d'Avaux, Plénipotentiaire de France, s'étant heureusement trouvé dans la Place, obtint, à force de remontrances, qu'on laisseroit entrer l'Armée du Roi. Le Vicomte dépêcha alors un courier au Général Wrangel, pour lui faire part de son dessein : il passa le Rhin

Le quinze de Juillet, tint sa route par le Comté de la Marck le long de la Lippe, jusqu'à Lipstadt, d'où il prit sur la droite à travers la Westphalie; & après une marche aussi rapide que pénible, joignit enfin l'Armée Suédoise commandée par le Général Wrangel & le Comte de Königsmarck, qui depuis le départ du Duc d'Enguien étoit revenu pour servir avec Turenne. Cette jonction tant désirée se fit le dixième du mois d'Août, sur les frontières de la Hesse, entre Wetzlar & Gießen, sur la rivière de Lohn, avec l'appareil convenable & les marques d'honneur dûes aux armes de France: les Suédois se mirent en bataille, firent deux salves, & voulurent que le Vicomte de Turenne donnât l'ordre.

Les Impériaux & les Bavaois avoient serré de près le Général Wrangel, sans oser néanmoins l'attaquer; parce qu'il s'étoit retranché dans des postes avantageux, en attendant les François. A la nouvelle de leur arrivée, les ennemis se retirèrent à six lieues de là, & allèrent se camper près de la ville de Fridberg. Les Armées Françoi-se & Suédoise montoient à sept mille hommes de pied & à dix mille chevaux, avec soixante pièces de canon: les Impériaux & les Bavaois avec dix pièces de canon de moins, avoient quatorze mille chevaux & dix mille fantassins. Cette supériorité n'empêcha pas le Vicomte de marcher à eux, &

1645,

10 Août

Les Impériaux & les Bavaois se retirèrent, & le Vicomte passa le Mein.

1646. d'avancer jusqu'à la rivière du Mein près de Fridberg. L'Archiduc Léopold, loin de se présenter au combat, ne songea qu'à faire creuser nuit & jour les retranchemens de son Camp, où il étoit déjà presque enterré. Turenne qui ne vouloit que le passage, continua sa route vers le Mein, & s'arrêta entre Francfort & Hanau, à dix lieuës de Mayence, d'où il fit venir le reste de son Infanterie. Toutes les troupes des Alliés s'étant réunies, Turenne & Wrangel passèrent le Mein, & descendant le long de cette rivière, prirent Sélingenstadt & Aschaffembourg: l'alarme se répandit aussi-tôt dans tout le païs, où l'on avoit espéré de jouir d'une grande tranquillité, à l'abri de deux puissantes Armées. Les païsans abandonnèrent la campagne & se réfugièrent en foule dans les villes voisines, dont les Magistrats ouvrirent les portes aux Alliés: mais, comme leur Armée n'alloit au plus qu'à vingt mille hommes, on ne pouvoit, sans l'affoiblir, mettre des garnisons dans toutes les Places: on se contenta de faire sauter les fortifications des unes, & d'emmener pour ôtages les principaux habitans des autres.

Le Vicomte de Turenne s'ouvrit une route dans les 3 Cercles de

Le Duc de Bavière ayant su que les Alliés avoient passé le Mein, fit rompre les ponts de Dillingen & de Hochstet sur le Danube, qui étoit la seule barrière de ses Etats, ordonna qu'on transportât de Mu-

nick à Burckhausen ce qu'il avoit de plus précieux, & se plaignit amèrement à l'Empereur de l'Archiduc Léopold qui avoit si mal défendu l'Allemagne. En effet ce Prince, en ne s'opposant point aux Alliés à Fridberg, leur avoit ouvert la Franconie, la Suabe & la Bavière: les Places de ces trois Cercles remplies de provisions, étoient exposées au pillage, parce qu'on avoit négligé de les fortifier, dans la confiance qu'elles seroient hors d'insulte derrière toutes les forces de l'Empire qui devoient défendre le passage du Mein. Le butin auroit été inestimable, & le Vicomte auroit pu exiger pour lui seul cent mille écus de contribution par mois, sans rien faire de contraire aux usages de la guerre: mais par un désintéressement sans exemple, il se contenta de tirer des magasins des ennemis de quoi faire subsister son Armée. Tandis que les Impériaux & les Bava-rois, au grand étonnement de toute l'Europe, demeuroient immobiles dans le païs de Fulde, où ils s'étoient retirés, les Armées de France & de Suède entrèrent dans la Franconie & dans la Suabe. prirent Schorndorf, Dinkelspuhel & Nordlingue, & passèrent le Danube à Donavert & à Lavingen, dont les ponts n'avoient pas été rompus. Aussitôt le Duc de Bavière se retira à Braunau sur la rivière d'Inn, ne se croiant pas en sûreté dans sa capitale. Le Vicomte de Tur-

1646.

---

Franconie,  
de Suabe &  
de Bavière.

1646.

22 Sep-  
tembre.Il assiège  
Augsbourg  
& prend  
la ville de  
Rain.

renne & le Général Wrangel avancèrent toujours dans le païs, & traversèrent le Lech le vingt-deuxième de Septembre.

Les Suédois allèrent assiéger la ville de Rain qui est une des meilleures forteresses de la Bavière, & le Vicomte de son côté envôia le Marquis de Beauvau avec cinq cens chevaux pour sommer Augsbourg de se rendre. Comme les Magistrats épouvantés commençoient à capituler, le Général Wrangel craignant que les François ne se rendissent maîtres de la Place, manda au Vicomte, pour le détourner de cette entreprise, qu'il trouvoit beaucoup de résistance au siège de Rain, & le conjura de venir promptement à son secours. Turenne persuadé que les Magistrats d'Augsbourg tiroient leur négociation en longueur, tant qu'ils verroient l'Armée Suédoise occupée au siège de Rain, y alla en diligence, & fit revenir d'Augsbourg le Marquis de Beauvau, espérant y retourner bien-tôt, pour en faire le siège avec les deux Armées. Il fit ouvrir une seconde tranchée en arrivant à Rain, & le troisième jour il se trouva au pied du bastion. Les assiégés battirent la chamade du côté de son attaque, capitulèrent avec lui, & sortirent au nombre de deux mille hommes. Pendant ces trois jours Wrangel parla souvent au Vicomte des droits que la Suède avoit sur la ville d'Augsbourg, parce que le grand Gustave s'en

s'en étoit rendu maître autrefois, & lui insinua que c'étoit aux Suèdois plutôt qu'aux François d'y mettre un Gouverneur, quand elle seroit prise. Turenne connut alors la vraie raison pour laquelle Wrangel l'avoit appelé, & la faute que lui-même avoit faite en abandonnant Ausbourg; mais il n'étoit plus tems de la réparer: les Bavaois partis de Memmingen étoient déjà entrés au nombre de douze à quinze cens hommes dans la ville d'Ausbourg. Il ne laissa pas d'y marcher, dans l'espérance de l'emporter, avant que les Armées Impériale & Bavaoise pussent venir au secours. Le Vicomte & le Général Wrangel prirent leurs quartiers autour de la Place; & l'on ouvrit deux tranchées, une du côté des François, & une autre du côté des Suèdois: en peu de tems on avança les ouvrages jusques sur le bord du fossé, qui étoit très large & très profond.

Le Duc de Bavière allarmé fit déclarer à l'Empereur qu'il s'accommoderoit avec la France, si on laissoit prendre cette ville importante, entre laquelle & Munick il n'y avoit aucune Place de défense. L'Empereur appréhendant la défection des Bavaois, ordonna à l'Archiduc de marcher: les Armées Impériale & Bavaoise quittèrent le pais de Fulde, prirent leur route par Schweinfurt, Bamberg & Nuremberg dans la Franconie, percèrent dans le Haut-Palatinat, où

L'Archiduc revient au secours des Bavaois.

1646.

elles trouvèrent de nouveaux renforts , passèrent le Danube à Straubing (1). L'Archiduc parut bien-tôt près d'Ausbourg à la tête d'une Armée fort supérieure à celle des Alliés , & le Vicomte avec Wrangel fut obligé de se retirer à neuf ou dix lieues de là vers Lavingen. L'Archiduc de son côté passa le Lech & vint se camper dans la Suabe, entre Memmingen & le Lech , à cinq lieues environ de Landsberg, où il avoit un grand magasin de vivres. Il projettoit d'attaquer les Alliés , lorsque leurs fourages seroient consommés , & de les obliger à se retirer jusques dans la Franconie. En les chassant ainsi de la Suabe, il auroit pendant l'Hiver repris, sans faire aucun siège, les Places qu'ils avoient conquises; & tous les exploits de leur Campagne seroient devenus inutiles.

Le Vicomte marche au Camp de l'Archiduc sans l'attaquer.

Le Vicomte de Turenne & le Général Wrangel pénétrèrent les vûes de l'Archiduc, & prirent le parti d'aller à lui. C'étoit au commencement de Novembre, la saison étoit rude, les neiges couvroient la terre; l'Armée affoiblie & fatiguée manquoit de chevaux, d'armes & d'habits: malgré tous ces inconvéniens, ils marchèrent vers Memmingen, du côté où étoient les ennemis. Après avoir reconnu leur Camp, ils jugèrent qu'il seroit téméraire d'entreprendre de le forcer: l'Archiduc avoit mis devant lui de grands marais & de longs défilés, & a-

(1) Voirés Puffendorf de rebis Suecici.



voit ajoûté toutes les précautions de l'art aux avantages de la nature, pour fortifier ses retranchemens.

1646.

Cependant, pour faire croire à ce Prince qu'on avoit dessein de l'attaquer, les Généraux Alliés s'approchèrent de ses Lignes : & ensuite aiant laissé à quelque distance un grand front de deux mille chevaux qui couvroit la marche du reste de leur Armée, ils se hâtèrent de gagner les bords du Lech, le passèrent sur le pont que les Impériaux avoient laissé, & s'avancèrent à Landsberg, qu'ils prirent par escaladè. Ils se rendirent ainsi maîtres des magasins des ennemis, & eurent pendant six semaines des provisions pour leur Armée qui campa autour de la ville, d'où ils envoièrent lever des contributions jusques aux portes de Munick. L'Archiduc se trouvant par-là sans vivres, avec deux grandes Armées, fut contraint de repasser le Lech; & s'étant séparé des Bava-rois, mena hiverner les Impériaux dans les païs héréditaires. Le Duc de Bavière aigri contre Léopold, prit dès ce moment la résolution d'abandonner le parti de l'Empe-reur, & de ne songer qu'à lui seul, en fai-sant la paix, pour conserver ses Etats, qu'il voïoit en proie aux troupes Françoises & Suédoises. Les Alliés décampés d'auprès de Landsberg avoient ravagé toute la Ba-vière, & s'étoient rapprochés de Memmin-gen. Le Duc pressé si vivement fit deman-

Le Vicom-  
te lui dé-  
robe une  
marche &  
lui coupe  
les vivres.

1646.

der une trêve aux Plénipotentiaires de France assemblés à Munster & à Osnabrug : ils envoièrent Croissi Conseiller du Parlement de Paris, pour savoir du Vicomte le véritable état des affaires en Allemagne. On tint des conférences à Ulm : Bauschenberg, Général de l'Artillerie Bavaroise, y fut envoyé par le Duc; & Tracy, Maréchal de Camp, par le Vicomte, dont les avis régloient toutes les délibérations. On conclut enfin le

1647.

quatorze de Mars les articles suivans : Que le Duc de Bavière se sépareroit entièrement des intérêts de l'Empereur ; qu'il ne l'aideroit plus de ses troupes ; qu'il donneroit le passage & des vivres à celles du Roi ; & que les villes de Lavingen , Gondelfingen & Hochstet dans le Cercle de Bavière, aussi bien que les autres lieux qui sont entre Ulm & Donavert, demeureroient au Roi Très-Christien. Le Vicomte insista sur ce dernier article, afin que si le Duc de Bavière venoit encore à manquer de parole, comme il avoit déjà fait, on pût en tirer raison, par le moïen de ces Places qui ouvroient un passage dans les Etats de ce Prince.

Le Vicomte reçoit l'ordre de la Cour de quitter l'Allemagne & de marcher en Flandre.

Après la retraite des Bavares, l'Armée de l'Empereur se trouva réduite à cinq mille fantassins & à six mille chevaux : les troupes Françoises & Weymariennes qui venoient d'être rétablies & recrutées, jointes aux Suédoises commandées par Wrangel & Konigsmarc, montoient à près de qua-

torze mille hommes de pied & vingt mille chevaux. Une si grande supériorité empêcha les Impériaux d'oser paroître, & déterminâ en même tems le Cardinal Ministre à rappeler d'Allemagne les Weymariens & les François: il vouloit les faire servir en Flandre, où l'Armée étoit fort diminuée, depuis qu'on en avoit démembré une grande partie, pour l'envoïer en Catalogne sous le Duc d'Enguien, devenu Prince de Condé par la mort de son père, au mois de Décembre de l'année précédente. Le Vicomte de Turenne prévoiant que les régimens Allemands feroient difficulté de marcher en Flandre, s'opposa vivement à cette séparation. Il envoïa plusieurs couriers au Cardinal, pour lui remontrer que la perte de la Maison d'Autriche étoit assurée, si les deux Armées continuoient de rester unies; que par leur séparation on laissoit le Duc de Bavière maître de se tourner contre les Suédois quand il voudroit; qu'il n'y avoit aucun danger de rendre les Suédois trop puissans en Allemagne, tandis que la France y auroit une Armée; & qu'enfin le Roi feroit en état d'accorder à la Catholicité une protection du moins aussi puissante que celle de la Maison d'Autriche. Les partisans de la Bavière & les Princes Catholiques représentèrent au contraire à la Reine Régente, que la continuation de la guerre contre l'Empereur alloit au renversement

1647.

entier de la Catholicité en Allemagne; que les Suédois seuls profiteroient de la décadence de la Maison d'Autriche; que le Roi, en retirant son Armée, laisseroit les affaires de l'Empire dans une espèce d'équilibre, de manière que ni la Maison d'Autriche ni les Suédois n'en feroient les maîtres; & qu'enfin le Duc de Bavière en conservant son Armée, feroit toujours pancher la balance du côté que la France souhaiteroit. Ces raisons prévalurent contre les remontrances du Vicomte, & le besoin qu'on avoit de troupes en Flandre lui attira un nouvel ordre d'y marcher. La Reine lui avoit d'abord écrit une lettre datée du quinze d'Avril, par laquelle elle lui ordonnoit de se préparer à quitter l'Allemagne, de mettre en sûreté toutes les Places qu'il avoit prises, & d'y établir des Commandans fidèles; lui laissant pourtant la liberté de différer son départ plus ou moins longtems, selon les besoins: mais par une autre lettre datée du mois de Mai, la Reine voyant qu'il balançoit toujours à partir, lui ordonna de marcher sur le champ du côté du Luxembourg & ensuite vers la Flandre, où l'Archiduc Léopold étoit allé commander les troupes des Espagnols. Le Vicomte obligé enfin de quitter la Bavière, avant que d'aller à Philisbourg pour y passer le Rhin, prit Vöblingen sur le Danube près d'Ulm, Tubingue sur le Neckar dans le Duché de

Wirtemberg, Steinheim & Hoechst sur le Mein, Darmstadt, Gernsheim sur le Rhin, & quelques autres Places qui pouvoient assurer ses conquêtes & lui ouvrir divers passages dans le cœur de l'Empire. Il rasa les fortifications des unes, & mit de petites garnisons dans les autres.

Cependant les troupes Weymariennes qui étoient dans l'Armée du Vicomte, témoignèrent ouvertement la répugnance qu'elles avoient d'aller en Flandre : Roßen le plus accrédité de leurs Officiers, qui ayant été fait prisonnier à Mariendal, venoit seulement d'être échangé après la trêve des Bava- rois, étoit bien aisé de trouver une occasion de se soustraire à l'obéissance du Vicomte, dont la présence lui reprochoit sans cesse ses fautes de Mariendal : il jugea de Turenne par lui-même, & crut qu'il ne lui pardonneroit point d'avoir été la première cause du seul échec qu'il eût reçu. Excité par ces motifs, il songeoit à se rendre maître de ce Corps d'Allemands, & profita de la disposition où il trouva les Weymariens, pour les détacher de la France & les retenir en Allemagne. Tout favorisoit son projet : ces troupes, comme auxiliaires, étoient libres ; elles aimoient leur païs, & craignoient de plus en allant en Flandre, d'être incorporées avec d'autres, de perdre leurs privilèges, & de n'avoir plus la même solde : l'Empereur & les Sué-

1647.

---

Le Général Roßen empêche les troupes Weymariennes d'aller en Flandre.

1647. — dois leur en offroient une plus forte encore, & la France leur devoit celle de cinq ou six mois. Le Cardinal Ministre, dans l'épuisement où étoient les finances, n'avoit pu leur promettre que le paiement d'un mois, & venoit de leur manquer de parole.

Les troupes Weymariennes refusèrent de passer les montagnes de Saverne, & se révoltèrent.

Le Vicomte de Turenne avoit mis tout en usage pour leur faire supporter ce retardement : il avoit distribué la Cavalerie Allemande dans les quartiers abondans, & procuré à leurs Officiers principaux de nouveaux gardes, des Gouvernemens ou des pensions : il avoit obtenu sur-tout pour Rosen la Charge de Lieutenant-Général de la Cavalerie; mais l'oisiveté & l'aïssance dont jouissoient les Allemands dans leurs quartiers ne servirent qu'à faire naître des réflexions & des discours qui les affermirent dans leur mutinerie. Le Vicomte après le dernier ordre aiant enfin marché, à peine eut traversé le Rhin à Philisbourg, que les Allemands déclarèrent hautement qu'ils ne vouloient plus le suivre, refusèrent de passer la montagne de Saverne, & menacèrent de retourner sur leurs pas : de toute la Cavalerie Weymarienne, il ne passa en effet que le régiment de Turenne. Le lendemain les principaux Officiers de cette Cavalerie rebelle vinrent demander au Vicomte la paie de six mois qui étoit due : il leur répondit qu'il lui étoit impossible de leur faire

toucher de l'argent, avant qu'ils fussent arrivées en Flandre; mais que s'ils y marchoient, il tireroit de la Cour toutes sortes d'assurances pour leur entier paiement. Cette réponse n'ayant pu réprimer l'esprit de sédition qui s'étoit emparé d'eux, il envoya Rosen, dont la fidélité ne lui étoit pas encore suspecte, pour les faire rentrer dans leur devoir. Celui-ci augmenta le trouble, bien loin de l'appaiser, demeura avec eux, fit dire au Vicomte que les Officiers Allemands le retenoient par force; & agissant dès ce moment en Général qui ne reconnoissoit plus de Supérieur, il leur ordonna le jour suivant de marcher; envoya querir des bateaux à Strasbourg; menaça les habitans de brûler tous les villages voisins, s'ils lui refusoient ce secours, & continua sa route vers le Rhin.

Le Vicomte le suivit aussi-tôt avec trois mille hommes d'Infanterie, quatre régimens François, & son régiment de Cavalerie; fit neuf lieues d'Allemagne en un jour, & joignit les rebelles qui commençoient à passer le Rhin. Rosen interdit à sa vuë, ne sachant quel parti prendre, & s'imaginant peut-être qu'il pourroit encore lui cacher son infidélité: *Vous voyés, lui dit-il, comme on m'emmene malgré moi.* A ces paroles, aussi-bien, qu'à la contenance de Rosen, Turenne reconnut qu'il le trahissoit, & crut devoir néanmoins dissimuler tout son res-

1647.

6 Juin:

Le Vicomte poursuit les Weymarsiens jusques aux bords du Rhin.

1647.

sentiment. Il étoit en droit de donner sur les féditieux : leur conduite méritoit une punition exemplaire ; ses troupes avoient l'avantage du nombre , & la confusion étoit si grande parmi eux , qu'il auroit pu les faire passer tous au fil de l'épée. Turenne , le père des soldats , ne put se résoudre à sacrifier la vie de tant de braves gens , qui avoient si bien servi le Roi , & qui pouvoient encore lui être utiles. Ces sentimens de bonté le firent céder aux sollicitations de quelques-uns de leurs Officiers , qui vinrent lui représenter qu'on ramèneroit plus facilement les mutins , si l'on se prêtoit à leur première fougue , en leur permettant de repasser le fleuve : il le leur permit , à condition qu'ils ne s'en éloigneroient pas.

Il prend  
la résolu-  
tion de  
rester avec  
les Weyma-  
riens pour  
les ramè-  
ner.

Cependant le Vicomte se trouvoit dans un extrême embarras : d'un côté il appréhendoit avec raison que les Weymariens , en désertant , ne se livrassent à l'Empereur , ou au Duc de Bavière qui n'avoit fait la trêve que par force , & qui étoit toujours prêt à recommencer la guerre : il prévoïoit la ruïne entière des affaires de France en Allemagne , si pendant son absence les Bava- rois , après avoir débauché la meilleure partie de ses troupes , se joignoient avec les Impériaux. D'un autre côté , la Cour lui avoit envoie des ordres positifs de quitter l'Allemagne , & il sentoît que la jonction de son Armée avec celle de Flandre pouvoit



mettre les François en état d'accabler les Espagnols. Il balança les deux partis, & crut enfin devoir suspendre son voïage; convaincu qu'il valoit mieux rester en Allemagne, où la France couroit risque de tout perdre, que d'aller en Flandre, où il ne s'agissoit que d'augmenter ses conquêtes. S'étant ainsi décidé, il manda à la Cour les raisons de sa conduite; ne retint auprès de lui que les trois mille hommes d'infanterie & son régiment de Cavalerie Allemande qu'il avoit amenés, & donna ordre aux quatre autres régimens de Cavalerie François de reprendre la route de Flandre, avec le reste de son Armée qui étoit déjà à Saverne.

Après leur départ, il demeura près d'un mois sur les bords du Rhin, dans le dessein de tout employer pour regagner des troupes qui avoient toujours été la terreur de l'Empire, & de n'en venir à la force que lorsqu'il les verroit prêtes à désertir & à marcher vers les païs héréditaires. Il entretint souvent les Officiers Allemands, les exhorta à demeurer fidèles à la France, & enfin les ramena tous, excepté Rosen. Alors les Cavaliers ne voulant plus obéir à leurs Officiers, se choisirent entre eux des Chefs, & résolurent de continuer leur marche. Comme Rosen somentoit toujours leur révolte, le Vicomte crut que le seul moyen de la terminer seroit de le faire arrêter: il

1647.

Il passe le Rhin avec les Weymariens & marche vers Philisbourg.

1647.

en manqua d'abord l'occasion; & pour en retrouver une plus favorable, prenant le parti de ne plus le quitter, il alla au quartier de Rosen. A la nouvelle de son arrivée, les Weymariens s'éloignèrent un peu: mais aiant appris qu'il venoit seul & sans aucunes troupes, ils se rapprochèrent le soir même. Turenne soupa chés Rosen avec plusieurs Officiers dont il connoissoit la fidélité: la joïe regna pendant le repas: le Vicomte parut sans dessein, sans ressentiment, & comme n'aïant aucun soupçon de l'infidélité de Rosen. Vers le minuit, il fut averti que les mutins montoient à cheval & marchaient du côté du Marquisat de Bade. Ravi de voir qu'ils ne prenoient pas la route de Bavière, il laissa ses troupes à l'autre bord du fleuve; & se détermina à s'en aller avec eux & à ne les point abandonner, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près de Philisbourg, dans un païs où ils seroient loin des villes Impériales, & entourés de garnisons Françoises. Le projet étoit hardi: mais assuré des Officiers qui avoient servi longtems sous lui, & persuadé que les soldats qui l'aimoient, respecteroient sa personne, il jugea cette démarche nécessaire, dans une conjoncture si décisive pour les intérêts de la France. Il se mit donc à leur tête, accompagné de Rosen, qu'il ne perdit pas un instant de vue: il envoya devant lui des Maréchaux des logis pour mar-

quer les campemens, & fit à son ordinaire toutes les fonctions de Général, comme s'il n'y avoit point eu de révolte, sans qu'aucun des nouveaux Chefs osât retenir la moindre ombre d'autorité en sa présence. Il marcha ainsi pendant deux jours : le troisième, les Chefs des séditieux se rendirent au quartier général pour lui demander de nouveau la paie de six mois : il monta dans le moment à cheval, & remontra aux soldats, sans daigner regarder les Chefs rebelles, qu'il ne lui étoit pas possible de paier en entier les six mois ; que, s'ils vouloient repasser le Rhin, il leur en donneroit un, & emploïeroit à la Cour tout son crédit pour leur faire incessamment paier le reste. Tous lui demandèrent aussi-tôt s'il vouloit en être caution : dans une si grande extrémité, un autre pour se tirer d'embarras, n'auroit pas manqué de promettre ; mais le Vicomte qui ne promettoit jamais que ce qu'il pouvoit tenir, & qui eût cru se deshonorer en manquant à sa parole, ne voulut s'engager qu'à ce qu'il pouvoit exécuter, & se contenta de leur répéter ce qu'il venoit de leur dire. A la mine des Chefs, il s'aperçut que cette réponse n'avoit fait que les aigrir, & qu'ils songeoient à s'assurer de sa personne. Sans paroître deviner leurs intentions, il conserva sa tranquillité, & reprenant un air d'autorité qui lui étoit naturel à la tête des troupes

1647.

Il fait ar-  
rêter le  
Général  
Rosen, &  
poursuit  
une partie  
des Weyma-  
riens qui  
l'abandon-  
nent.

(1), il leur commanda de retourner à leurs quartiers : tous obéirent, & aucun n'osa re-  
pliquer.

Rosen qui étoit toujours avec le Vicom-  
te, tâcha en - vain de lui persuader de quit-  
ter une Armée où il ne pouvoit plus de-  
meurer avec sûreté : Turenne, sans s'ébran-  
ler, continua le lendemain à marcher à la  
tête des rebelles ; on arriva enfin à Etlin-  
gen, petite ville du Marquisat de Bade, à  
huit lieues de Philisbourg. Les troupes  
campèrent aux environs, & les principaux  
Officiers logèrent dans la Place. Dès la  
nuit même il fit venir secrètement de Phi-  
lisbourg cent mousquetaires, auxquels il or-  
donna de se trouver aux portes d'Etlingen,  
à l'heure qu'on les ouvreroit le matin : au  
même tems qu'ils furent arrivés, il ordonna  
au Corps de garde de cette porte de poser  
les armes, & mit à leur place cinquante de  
ces mousquetaires pour la garder ; & avec  
les cinquante autres il alla au logement de  
Rosen, l'arrêta prisonnier ; & le fit condui-  
re à Philisbourg, où il fut détenu jusques à  
la paix de Westphalie. Il envoya ensuite  
au Camp des rebelles notifier à tous les Of-  
ficiers la prison de Rosen, avec ordre de ne  
le plus reconnoître pour leur Lieutenant-  
Général. Alors tous les Officiers des ré-  
voltés, jusques aux Caporaux, (2) avec

(1) Siri, Tome IX. II. part. pag. 991.

(2) Mémoires manuscrits du Vicomte de Turenne.

deux régimens entiers, se séparèrent des mutins, vinrent se joindre au Vicomte, & lui promirent, comme à leur Chef, une entière obéissance. Le reste des Weymariens, au nombre de quinze cens, aiant choisi parmi eux des cavaliers pour Commandans, prirent le chemin de la Franconie, & se hâtèrent de gagner la vallée de Tauber, avec une diligence incroyable. Le Vicomte les suivit à la tête de ceux-mêmes qui étoient rentrés dans leur devoir, les atteignit à Konigshoven & les fit charger. Il en tailla en pièces trois cens, en fit autant prisonniers; le reste, au nombre de huit à neuf cens, gagna les bords du Mein, joignit l'Armée de Suède, & se mit à la solde de cette Couronne. Il alloit faire pendre les prisonniers, lorsqu'un vieux Cavalier qu'on menoit à la potence, découvrant son sein & regardant le Vicomte en face: *Mon Général*, dit-il, *ne souille point la gloire de tes belles actions en faisant mourir par la main d'un bourreau un vieux soldat tout cicatrisé, qui a affronté mille fois la mort sous tes étendarts* (1). Le Vicomte attendri lui pardonna aussi-bien qu'à tous les autres, & les incorpora dans ses troupes qu'il alla rejoindre. La Cour rendit justice à la conduite du Vicomte; tout le monde admira son courage, sa prudence & son humanité. Il avoit su dans une con-

(1) *Vittor. Siri. Mercure.*

1647.

joncture également délicate & importante diffimuler les plus justes ressentimens, ménager les esprits sans rien perdre de son autorité, châtier les particuliers en conservant la confiance du Corps, se faire respecter des rebelles dans le tems qu'il se livroit entre leurs mains; les punir ensuite, ou leur pardonner à propos; & en ramener enfin la plus grande partie à leur devoir.

Il se rend  
ensuite  
dans le  
Luxem-  
bourg où  
il prend  
plusieurs  
Places.

Turenne se rendit au mois de Septembre dans le Luxembourg: mais il eut ordre de ne pas aller plus loin, & d'y occuper ses troupes à prendre quelques Places, pour faire diversion & obliger les Espagnols à partager leur Armée de Flandre. Il se rendit maître de la ville de Virton, du Château de Manguin & de quelques autres Places. L'Archiduc Léopold ne doutant point que la France n'eût de grands desseins sur le Luxembourg, y envoya un détachement de son Armée, qu'il affoiblit tellement, que bien loin d'être en état de rien entreprendre en Flandre, il ne put même sauver les villes de Dixmude, de La Bassée & de Lens: elles furent prises par les Maréchaux de Gassion & de Rantzau.

Il ramène  
ses troupes  
en Alle-  
magne.

Sur ces entrefaites, l'événement vérifia ce que le Vicomte de Turenne avoit prévu de la conduite du Duc de Bavière. L'Electeur, voyant que les Suédois remportoient de grands avantages sur l'Empereur, & craignant qu'ils ne devinssent trop puissans, joi-

joignit son Armée à celle des Impériaux, & crut qu'il pouvoit rompre le Traité de neutralité avec les Suédois, sans le rompre avec les François. Le Général Mélander (1) qui commandoit les deux Armées Impériale & Bavaroise, étant entré dans la Hesse, poussa le Général Wrangel jusques dans le Duché de Brunswick, & reprit une grande partie de ce que les Armées de France & de Suède avoient conquis l'année précédente. La Reine de Suède, informée de ses progrès, se plaignit au Roi de l'infracton faite au Traité d'Ulm, & le pria avec instance de punir l'infidélité du Duc de Bavière. La Cour de France manda au Vicomte de retourner incessamment en Allemagne: il part du Luxembourg, s'avance dans le Palatinat, fait lever aux Impériaux & aux Espagnols le siège de Wormes; & aiant jetté un pont sur le Rhin près d'Oppenheim, il demeura quelque tems dans le païs de Darmstadt, jusqu'à ce que les Suédois fussent en état de marcher.

(2) Ce fut pendant son séjour dans ce païs, vers le milieu de Décembre, qu'il reçut un ordre exprès de rompre la neutralité avec le Duc de Bavière: une déclaration de guerre en forme étoit nécessaire dans ces circonstances, pour rassurer les Alliés du

1647.

Il reçoit  
un ordre  
de la Cour  
de rompre  
la neutralité  
avec le  
Duc de  
Bavière.

(1) Pierre Mélander, Baron de Holtzappel, Comte du S. Empire.

(2) Siri, Tome XI. p. 899.

1647. Roi contre les bruits déjà répandus par toute l'Allemagne, que la France s'entendoit avec Maximilien. Le Vicomte ne voulant pas les laisser dans le doute, écrivit à l'Electeur la lettre suivante, qui fut en même tems renduë publique.

Lettre du  
Vicomte au  
Duc de Bavière.

„ J'ai écrit il y a quelque tems à V<sup>otre</sup>  
„ Altesse Electorale, pour lui marquer que  
„ je n'avois encore reçu aucun ordre de la  
„ Cour sur ce que je devois faire depuis  
„ v<sup>otre</sup> rupture avec les Suèdois, & que  
„ j'avois dépêché un courier en France  
„ pour savoir les volontés du Roi. J'ai de-  
„ puis reçu ordre de Sa Majesté, d'envoier  
„ un Trompette à V. A. E. pour lui faire  
„ savoir que le Roi reste dans la même u-  
„ nion offensive & défensive avec les Suè-  
„ dois pour pouvoir parvenir à une bonne  
„ paix, & que ses Armées agiront à l'ave-  
„ nir conjointement avec eux pendant tout  
„ le tems que V. A. E. les aura pour en-  
„ nemis: c'est de quoi je n'ai pas voulu  
„ manquer de me donner l'honneur de vous  
„ avertir, & de vous supplier de me croire,  
„ &c.

Le Duc de Bavière lui fit la réponse suivante.

„ Illustre Prince, vos lettres de ce mois,  
„ bien que sans date de jour, m'ont été  
„ renduës par v<sup>otre</sup> Trompette, & j'ai ap-  
„ pris par elles que vous aviez reçu de la  
„ Cour Roiale de France des ordres de



rompre la neutralité que j'avois concluë  
 avec cette Couronne, & où j'avois stipu-  
 lé expreffément que je n'adhérerois plus  
 à ce Traité, fi vos troupes à l'avenir se  
 mettoient en devoir d'agir offensivement  
 contre moi. Je vous avouë que la renon-  
 ciation de la Couronne de France à la  
 neutralité m'a beaucoup furpris, que je ne  
 m'y attendois pas, & que je m'étois flatté  
 même du contraire, par les déclarations  
 qui me furent faites de la part de la Rei-  
 ne Régente & du Cardinal Mazarin, dans  
 le tems que je renonçai à la neutralité é-  
 tablée entre moi & la Couronne de Suè-  
 de, pour les raisons particulières que j'ex-  
 pliquai par écrit & par mes Ambassadeurs  
 à Munster. Cependant les fufdites dé-  
 clarations se trouvent contraires à la ré-  
 solution présente : mais, puifque c'est  
 une chose déjà réfoluë, & faite, comme  
 on le prétend, en vuë de procurer la  
 paix, je dois me tenir fatisfait; & quoi-  
 que mes forces ne foient point compara-  
 bles à celles de la puiffante Couronne de  
 France, je me défendrai du mieux que je  
 pourrai contre ceux qui m'attaqueront,  
 dans la confiance que n'ayant pas voulu  
 adhérer à mes intentions pacifiques,  
 Dieu bénira mes armes, afin de parvenir  
 à la paix; & en attendant je tâcherai de  
 me défendre contre mes ennemis.

1647.

---

*De Munick, le 30 Décembre 1647.*

1648.

Le Vicomte va joindre les troupes Suédoises en Franco-nie.

Après avoir reçu les ordres du Roi, le Vicomte passa le Mein le onze Février, & alla sur les frontières de la Hesse, pour y rencontrer les Suédois. Il marcha en diligence nonobstant les glaces, les neiges, & la disette continuelle de fourages. Il avoit alors quatre mille hommes de pied, quatre mille chevaux, avec vingt pièces de canon, & les quinze Places conquises au delà du Rhin étoient en fort bon état. Les Impériaux & les Bava-rois aiant appris la nouvelle du passage de Turenne, & craignant de se trouver entre les Armées de France & de Suède, sortirent du païs de Hesse, se retirèrent au-delà du Danube, & se mirent à couvert sous Ingolstadt dans la Bavière. Le Général Wrangel ainsi délivré, rentra dans la Hesse & s'avança jusqu'à Gélénhausen dans le Comté de Hanau, entre la Hesse & la Franconie, où le Vicomte le joignit le vingt-troisième Mars: de là ils repassèrent le Mein, traversèrent la Franconie, allèrent vers les bords du Danube & s'y arrêtèrent quelques jours, pour délibérer sur la route qu'ils devoient prendre. Wrangel & Königsmarc avoient dessein de mener les Armées dans le Palatinat de Bavière, pour marcher ensuite du côté de la Bohême; mais le Vicomte ne voulut point y consentir, & représenta que cette marche les éloigneroit trop de la Suabe, qui étoit le seul lieu d'où ils pouvoient tirer leurs vivres.

leurs munitions ; que les Bava-rois profite-roient de leur absence , pour s'emparer des Places que la France tenoit au-delà du Rhin ; que d'ailleurs sa Cavalerie n'ayant point eu de quartiers d'hiver , il lui avoit promis de la laisser reposer & de la recruter. Le Vi-comte offroit cependant d'aller vers le Haut-Palatinat , à condition que Wrangel lui ren-droit les Allemands déserteurs , ou lui don-neroit d'autres soldats à leur place , pour garnir & défendre les villes sur le Rhin , qui demeureroient , par son éloignement , exposées à l'insulte des ennemis : mais loin de lui accorder ce qu'il leur demandoit , les Généraux Suédois ne cherchèrent qu'à dé-baucher le reste des troupes Weymariennes qu'il avoit dans son Armée. L'unique res-source qui restoit à l'Empereur étoit de ga-gner les Suédois , & de les engager à se sé-parer des François : il leur promettoit de leur laisser tout ce qu'ils avoient conquis en Allemagne , pourvu qu'ils pussent obliger le Roi d'abandonner ses prétensions dans les terres de l'Empire. Wrangel & Konigsmarc vouloient donc éloigner du Rhin l'Armée du Roi , dans la vuë de se servir de ses for-ces pour s'assurer des conquêtes faites au cœur de l'Empire qui devoient leur appar-tenir , sans aucun égard à la conservation de celles de la France dans le voisinage du Rhin. Le Vicomte avoit en même tems à calmer les mouvemens qui s'élevoient dans

1648.

son Armée: les Weymariens rebelles, qui avoient passé à la solde des Suédois, souffloient chaque jour l'esprit de sédition; & l'avancement de plusieurs de ces transfuges, parvenus au grade d'Officiers, ne pouvoit manquer d'exciter la jalousie de leurs anciens compagnons demeurés fidèles au Vicomte. Dans de telles dispositions Turenne avoit besoin de toute sa sagesse, pour prévenir une seconde révolte, qui auroit été plus fatale que la première.

Après la  
jonction il  
attaque le  
Général  
Mélander,  
& le défait,  
aussi-bien  
que Mon-  
tecuculli.

Quelques instances que fissent les Généraux Suédois pour déterminer le Vicomte à les suivre, il leur résista constamment, sans que la bonne intelligence, qu'il vouloit entretenir avec eux, en fût altérée. Königsmarc & Wrangel menacèrent enfin de le quitter, & pour le lui faire craindre, marchèrent vers le Haut-Palatinat. La ruse eut aussi peu d'effet: Turenne persuadé que les Suédois se voyant seuls n'entreprendroient pas d'aller plus loin, s'arrêta sur les terres de l'Évêché de Bamberg. Il n'y fut point trompé: après quelques jours de feinte, ils l'invitèrent à se rendre près de Rottembourg sur le Tauber. Les deux Armées prirent leur route ensemble du côté des frontières du Wirtemberg; & les Généraux les ayant rafraichies, résolurent de concert d'aller chercher les ennemis pour les combattre. Le Général Mélander, averti de l'approche des deux Armées, gagna à la hâte l'autre

bord du Danube : les Généraux confédérés passèrent aussi-tôt le même fleuve à Lavingen, & y laissèrent leurs gros équipages, leurs malades, & tout ce qui pouvoit les embarrasser. Le Vicomte & le Général Wrangel prirent les devants avec la Cavalerie, & donnèrent ordre à l'Infanterie de suivre en diligence avec le canon. On atteignit l'arrière-garde de l'Armée ennemie, commandée par le Comte de Montécuculli, dans un endroit voisin d'Augsbourg, nommé Zusmarhausen, sur la rivière de Lutzen : Turenne qui menoit l'avant-garde, chargea les escadrons de Montécuculli, les rompit, les obligea à se sauver au travers d'un bois, & les poussa au-delà, jusques dans une petite plaine. Le Général Méléander qui avoit appris l'état de son arrière-garde, y étoit accouru avec un grand Corps de Cavalerie : le combat fut sanglant, & le terrain longtems disputé ; enfin Méléander aiant été tué, sa Cavalerie se retira en desordre à l'autre extrémité de la plaine, dans un autre bois. Turenne y arriva presque en même tems, & le trouva bordé de l'Infanterie ennemie, dont le feu suspendit l'ardeur des escadrons François ; mais le Général Wrangel étant entré dans le bois par un chemin détourné, les ennemis coupés de toutes parts ne purent résister : leur Infanterie fut entièrement défaite : on prit leur canon & leurs bagages ; & la Cavalerie mise en fuite,

1648.

15 Mai.

17 dud.

1648.

fut poursuivie jusqu'au ruisseau de Schmolt, où il n'y avoit qu'un seul gué très étroit, qui étoit gardé par le Duc Ulric de Wirtemberg, Major-Général de l'Armée Impériale. Ce Prince avoit avec lui six ou sept escadrons de Cavalerie, & trois bataillons retranchés au-delà du ruisseau, pour en défendre le passage. Comme les François n'avoient point d'Infanterie pour le forcer, on porta contre les ennemis l'artillerie qu'on leur avoit prise : on eut beau les canonner ; le Duc Ulric vit tomber plus de la moitié de ses gens, sans abandonner le passage : il essuya le feu jusqu'à la fin du jour : il eut cinq chevaux tués sous lui ; & par cette étonnante fermeté, il empêcha que toute l'Armée Impériale ne fût taillée en pièces : Montécuculli en profita pour s'aller poster sous le canon d'Augsbourg. On loua beaucoup l'intrépidité des ennemis qui essuyèrent trois combats dans un même jour, & perdirent leur Général, sans être effrayés ni par la difficulté de la retraite, ni par le nombre de leurs morts, ni par la perte de leur artillerie & de leur bagage.

15. M. l.  
d'un côté  
par la  
12. 12.

Deux jours après la défaite de Mélander, le Général Konigsmarc voyant que son secours n'étoit plus nécessaire, marcha avec quelques troupes vers la Bohême, pendant que le Vicomte de Turenne & le Général Wrangel s'avancèrent vers la Bavière. Les Impériaux laissèrent une grosse garnison dans

Rain, que l'Electeur regardoit comme la porte de ses Etats, & se retirèrent au centre du païs, en attendant l'arrivée de Piccolomini (1) qu'on rappelloit de Flandre pour venir les commander. Le Vicomte enhardi par leur retraite, résolut de s'ouvrir le chemin de la Bavière en traversant le Lech. Les ennemis y avoient un pont, dont la tête étoit défenduë par un petit Fort : la garnison fut attaquée si vivement, qu'elle prit le parti de mettre le feu au pont. Quelques soldats du Vicomte s'étant jettés à la nage, arrêterent l'incendie ; on refit le pont : le Fort fut abandonné ; & l'Armée Françoisse passa le Lech en cet endroit, pendant que celle des Suédois le passoit d'un autre côté. Les deux Généraux réunis ne trouvèrent plus d'obstacles : sans s'amuser au siège de Rain, ainsi que les Bava- rois se l'étoient imaginé, ils percèrent dans la Bavière, traversèrent la rivière d'Ambre, & prirent Frisingen sur l'Isar, où ils trouvèrent une prodigieuse abondance de vivres & de munitions. Les Bava- rois qui avoient passé l'Isar à Landshut, étoient venus brûler le pont de Frisingen ; & campés vis-à-vis des Alliés à l'autre bord de la rivière,

1648.

29 duâ.

(1) Octave Piccolomini originaire de Sienne en Italie, depuis Prince du S. Empire, Chevalier de la Toison d'or en Espagne, & Duc d'Amalfi dans le Royaume de Naples.

1648.

où ils avoient deux Redoutes, incommodoient par leur feu les escadrons qu'on envoïoit sonder les gués: mais à la vuë d'une batterie de six grosses pièces de canon que le Vicomte fit dresser, ils se retirèrent la nuit du troisième au quatrième de Juin, & allèrent brûler de même le pont de Lands-hut, dont ils abandonnèrent la ville, aussi-bien que celle de Mosburg. L'épouvante se répandit par-tout: les Reitres de l'Armée Françoisë firent des courses jusqu'à la rivière d'Inn, d'où ils emmenèrent plusieurs prisonniers & beaucoup de bétail. Dix cavaliers entre les autres passèrent l'Inn à la nage, chassèrent à coups de pierres, nuds & sans armes, plus de cinq cens païsans Bavarois qui gardoient leurs troupeaux dans une prairie, & leur enlevèrent trente chevaux dont ils avoient besoin pour se remonter (1).

Le Duc de  
Bavière  
quitte sa  
Capitale,  
& se retire  
chës l'Ar-  
chevêque  
de Saltz-  
bourg.

Les Armées Impériale & Bavaroisë étoient alors réduites à trois mille hommes d'Infanterie; & l'Electeur de Bavière, ne se croïant plus en sûreté dans sa Capitale, alla chercher une retraite chës l'Archevêque de Saltzbourg. Ce Prince, à l'âge de soixante & dix-huit ans, s'embarqua avec la Princesse sa femme & ses enfans; & du bateau où il étoit, vit périr celui qui portoit ses domestiques & ses équipages. Dans une si

(1) Voirés Puffendorf, *de rebus Svecicis*,



triste situation il écrivit à l'Empereur pour le presser de conclure la paix, & au Cardinal Mazarin pour lui faire une vive peinture de ses malheurs, & des ravages de l'Armée Françoisse dans ses Etats: mais il ne reçut aucune réponse, & fut obligé de demeurer plusieurs mois chés l'Archevêque de Saltzbourg. Le Prélat, quoiqu'irrité, voulut bien recevoir l'Electeur, qui pendant sa prospérité ne l'avoit pas traité avec assés de ménagement.

1648.

Le douzième de Juin les Généraux Alliés firent faire deux ponts à Frisingen sur l'Isar, passèrent cette rivière, continuèrent leur route, obligèrent toutes les villes à se racheter du feu & du pillage par des sommes considérables & pénétrèrent jusques sur les bords de l'Inn, où ils prirent Muldorf; tandis que l'Armée ennemie se retira vers Passau. Le Vicomte de Turenne qui séjourna quinze jours à Muldorf, tenta vainement de passer l'Inn pour se jeter dans les terres héréditaires: la rivière étoit large & profonde; il n'y avoit point de bateaux; & l'on ne pouvoit planter de pilotis pour faire un pont. Le sixième Juillet les Généraux Alliés partirent de Muldorf, où il n'y avoit plus de fourages, & allèrent le neuf à Neumarck, de là à Egenfelden sur le Rot. Cependant Piccolomini traversa le Danube à Passau, &

12 Juin.  
Le Vicomte fait irruption dans la Bavière.

1648.

---

arriva à cinq ou six lieues du Camp des François & des Suèdois, avec une Armée de dix mille fantassins & de quinze mille chevaux. Le Vicomte, au-lieu de demeurer sur l'Inn, jugea à propos d'aller à Dingelfing sur l'Isar, où le fourage étoit plus abondant : les ennemis arrivèrent le lendemain à Landshut sur la même rivière, & y campèrent un mois entier sans oser attaquer le Vicomte. De ce Camp ils furent obligés d'envoier quelques troupes en Bohême, où Konigsmarc avoit surpris la ville de Prague ; leur Armée d'ailleurs s'affoiblissoit tous les jours par les pertes fréquentes qu'ils faisoient dans les actions particulières : le Prince Ulric de Wirtemberg fut fait prisonnier dans une de ces occasions ; & ce dernier malheur acheva de les décourager. Les subsistances manquant aux deux Armées, les ennemis se retirèrent vers Munick, & les Alliés s'approchèrent de Mosburg. Le Vicomte en partit le quatre de Septembre avec huit cens mousquetaires, dix régimens de Cavalerie, un régiment de Dragons & quatre pièces de canon, pour aller à Dachau, qui est sur la rivière d'Ambre, presque à la vuë de Munick ; & la ville se rendit sur le champ. Les François & les Suèdois après avoir demeuré jusques au premier Octobre près de Mosburg, quittèrent à l'approche de l'arrière-saison un pais

1 Octobr.

ennemi qu'on venoit de piller & de désole-  
ler. Telle fut l'irruption dans la Bavière,  
où l'on poursuivit les ennemis de vil-  
le en ville, de poste en poste, de rivière  
en rivière; sans leur donner de relâche du-  
rant quatre mois entiers, pendant lesquels  
tout fut exposé à la fureur du soldat, jus-  
ques aux portes de Munick, d'Ingolstadt,  
de Ratisbonne & de Prague; & où néan-  
moins il ne se passa aucune action considéra-  
ble, hors la prise de quelques convois, &  
la défaite de quelques Partis.

Le dixième d'Octobre les Armées Fran-  
çoise & Suédoise repassèrent le Lech au-  
près de Landsberg, & le quinze elles tra-  
versèrent le Danube à Donavert, & vin-  
rent se rafraichir aux environs de Lavingen.  
Le Vicomte de Turenne se préparoit la  
Campagne suivante à pénétrer dans l'Au-  
triche & à marcher jusqu'à Vienne, lors-  
que, par un courier que lui dépêcha le  
Comte Servien, il apprit la conclusion de  
la paix faite à Munster, & la suspension  
d'armes convenüe jusqu'à la ratification.  
En même tems l'Electeur de Maïence,  
le Duc de Wirtemberg, plusieurs au-  
tres Princes, des Communautés de vil-  
le, & des Ambassadeurs lui écrivirent  
pour le féliciter, lui marquant que cet-  
te paix tant désirée n'étoit pas plus  
l'ouvrage des Plénipotentiaires, que le

10 Octob.  
Il repasse  
le Lech &  
le Danube,  
& apprend  
que la paix  
étoit con-  
cluë à  
Munster.

1648.

fruit de sa conduite & de ses victoires (1).

Motifs qui  
engagèrent  
les diffé-  
rentes Puif-  
sances à  
faire la  
paix.

Deux événemens considérables avoient engagé le Cardinal Mazarin à accorder la paix à l'Empereur : le commencement des troubles intestins en France, & la paix séparée que les Hollandois venoient de faire avec l'Espagne. L'Empereur, de son côté, accablé de ses malheurs, consentit à tout ce que la France exigeoit de lui : Christine Reine de Suède se contenta des victoires déjà remportées, & préféra la culture des beaux Arts & des Sciences au bruit & à la gloire des armes. Les Protestans, d'abord animés par la Religion, s'étoient beaucoup rallentis sur les intérêts de l'Électeur Palatin : disposition dont le Duc de Bavière, en habile politique, fut merveilleusement profiter. Il n'y eut que l'Espagne qui refusa de céder à la France ce qu'elle demandoit ; & la guerre continua entre ces deux Couronnes jusqu'à la paix des Pyrénées : toutes les autres Puissances s'étant rapprochées, témoignèrent le même desir pour la paix, qui fut enfin conclue & signée solennellement.

Articles  
principaux  
de la paix  
de West-  
phalie.

On commença ce Traité par la clause d'un oubli général de tout ce qui s'étoit passé, & l'on remit la décision des différends sur les Etats de Lorraine, au Traité qui

(1) Voyez les Preuves N. III.

devoit se faire entre la France & l'Espagne. On régla ensuite ces articles principaux , qui changèrent la face des affaires dans l'Empire & dans l'Europe : Que Maximilien Duc de Bavière & ses descendans continueroient de jouir de la Dignité Electorale possédée auparavant par les Electeurs Palatins , avec toutes ses prérogatives , du Haut-Palatinat & du Comté de Cham ; à condition qu'il renonceroit aux treize millions qui lui étoient dûs par l'Empereur , & à toutes ses prétensions sur la Haute-Autriche : Que pour dédommager le Palatin dépouillé , on établiroit un huitième Electorat en sa faveur , & que le Bas-Palatinat lui seroit restitué dans la même étendue & avec les mêmes droits dont avoient joui ses prédécesseurs avant les troubles de Bohême : Que si l'une de ces deux branches de la Maison Palatine venoit à manquer , les Etats & la Dignité Electorale seroient réunis en la personne du survivant , & qu'alors le nouvel Electorat seroit éteint : Que l'Empereur restitueroit ce qu'il avoit occupé sur l'Electeur de Trèves : Que les Protestans de la Confession d'Augsbourg seroient conservés dans le libre exercice de leur Religion : Que la France restitueroit au Duc de Wirtemberg les Places qu'elle avoit prises sur lui : Que l'on remettroit le Margrave de Bade dans l'état où il étoit avant les troubles de Bohême : Que l'on

1548.

termineroit à l'amiable l'affaire de la succession de Juliers: Qu'on rendroit justice au Landgrave de Hesse: Qu'on rétablirait le pouvoir & l'autorité des Diètes, en conservant aux Princes d'Allemagne la liberté de s'unir entre eux, & de faire des alliances avec les Etrangers, pour leur propre défense; pourvu que ce ne fût point contre l'Empereur ni contre l'Empire: Que la suprême Seigneurie des Evêchés de Metz, Toul & Verdun, & ces trois villes avec leurs dépendances, appartiendroient à la Couronne de France, & lui seroient incorporées, à la réserve du droit Métropolitain qui appartiendrait toujours à l'Archevêché de Trèves: Que l'Empereur & l'Empire cèderoient à la France le droit de Seigneurie directe & de Souveraineté sur Pignerol dans le Piémont, comme aussi tous leurs droits de propriété sur la ville de Brisac, le Sundgau, la Haute- & Basse-Alsace, avec le pouvoir de tenir Philisbourg à titre de protection, & d'y avoir une garnison: Que la France rendrait à l'Archiduc les quatre Villes Forêtières, avec toutes leurs dépendances, & lui paierait trois millions de livres dans l'espace de trois ans: Qu'on accorderait à la Suède l'Archevêché de Brème & l'Evêché de Werden, en secularisant ces Bénéfices Ecclésiastiques, & les érigeant en Seigneuries

Lai.

Laïques ; que les Suèdois les tiendroient immédiatement de l'Empire , avec voix délibérative dans les Diètes : Qu'on cèderoit de plus aux Suèdois le Port de Wismar , la Poméranie citérieure , les Îles de Rugen & de Wollin , les villes de Stétin & plusieurs autres Places très considérables. Ainsi se terminèrent les différends de la France avec l'Empereur & l'Empire , & la longue guerre de Religion causée par les troubles de Bohême.

Avant la conclusion de la paix , & pendant tout le tems des négociations , le Vicomte de Turenne étoit chargé d'un emploi aussi difficile qu'important. Le but des Suèdois dans cette guerre étoit d'envahir l'Empire , de faire dominer en Allemagne le Parti Protestant , d'empêcher que les François ne conservassent quelque établissement au-delà du Rhin , & de profiter eux-seuls de tous les avantages remportés pendant la guerre. Le dessein de la France étoit d'abaisser la puissance de la Maison d'Autriche , plutôt que de la détruire ; de la mettre hors d'état de secourir les Espagnols en Flandre ; de se servir des forces des Protestans pour faire la guerre à l'Empereur , sans permettre pourtant que leur Parti devint supérieur à celui des Catholiques ; & de se conserver , malgré les Suèdois , toutes les conquêtes qu'elle avoit faites en Allemagne. Pour remplir ces vûes , le Vicomte de Turenne devoit concourir aux avantages des Suèdois , & empêcher en même tems qu'ils

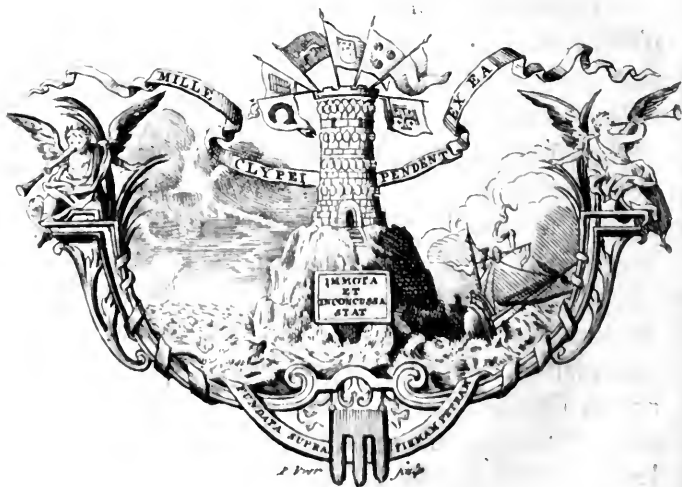
1648.

Conduite  
du Vicomte  
pendant les  
négocia-  
tions de la  
paix , & les  
guerres  
d'Allema-  
gne.

1648.

ne les pouffassent trop loin ; soutenir le Parti Protestant , sans accabler le Parti Catholique ; ménager enfin tant de personnes différentes & tant d'intérêts opposés, sans blesser ni le zèle qu'il avoit pour sa Religion , ni la fidélité qu'il devoit au Roi , ni son amour inaltérable pour la justice. Il s'acquitta de tous ces devoirs avec une dextérité dont il y a peu d'exemples , & avec un courage & une fermeté inébranlables, malgré les intrigues des politiques , la jalousie de ses concurrens , & les contradictions même du Ministre.

*Fin du second Livre.*







# HISTOIRE

## D U

### VICOMTE DE TURENNE.

#### LIVRE TROISIEME.

ON n'avoit point vu la France, depuis Charlemagne, dans un aussi haut degré de gloire, que celui où elle se trouvoit depuis le Traité de Westphalie. Redoutée de ses Ennemis, & respectée de ses Alliés, elle avoit humilié l'orgueil de la Maison d'Autriche, étendu les bornes de son Empire, & affermi ses conquêtes par une paix solide: mais le cours de ses prospérités fut

1649.

Etat de la  
France a-  
près la  
Paix de  
Westphalie.

1649.

---

Source  
des trou-  
bles & des  
révolu-  
tions.

tout d'un coup arrêté par les guerres intestines, & par la faction de ceux qui préféreroient leur intérêt particulier au bonheur des peuples, & à la grandeur de la Monarchie.

Le Corps civil, ainsi que le Corps humain, a des maladies qui règnent en certains tems, & sont communes à plusieurs Etats. Vers le milieu du dix-septième siècle, l'esprit de révolte & de confusion s'étoit répandu par toute l'Europe. Joseph Alexi, homme des plus abjets, chassa le Viceroi de Sicile de son Palais : Masaniello, vendeur de poisson, souleva les Napolitains : Paul Balbi voulut changer le gouvernement de Gènes : Cromwel, l'esprit le plus hardi & le plus artificieux qui ait jamais troublé la paix de l'Univers, révolta les Anglois contre Charles I. Les Janissaires à Constantinople détrônèrent le Sultan Ibrahim : en France, les plus grands Seigneurs du Roïaume prirent les Armes contre leur Roi. Dans ces tems d'orage & de confusion, les peuples livrés à leur légèreté naturelle furent entièrement accablés ; & les efforts impuissans qu'ils firent pour secouer le joug, ne servirent qu'à le rendre plus pesant : les Loix devinrent un objet de mépris ; les droits sacrés de la Religion furent violés ; la vertu la plus pure contracta des taches ; les Héros mêmes ne furent point à l'abri de la séduction générale.

On ne peut donner une juste idée des discordes civiles qui agitèrent la France, sans faire connoître les principaux personnages dont presque tous les autres suivirent les mouvemens.

1649.

La Régente Anne d'Autriche, Infante d'Espagne, Reine Douairière de France, joignoit aux agrémens de sa personne les qualités de l'ame qui gagnent les cœurs : affable, libérale, généreuse, fidèle à ses promesses & constante dans ses attachemens, elle aimoit la justice & haïssoit la flatterie. La bonté de son cœur l'empêchoit de croire facilement le mal, & lui faisoit dissimuler les défauts de ses amis : mais, par une suite de son indolence naturelle & de la défiance qu'elle avoit d'elle-même, elle se livroit presque toujours à ceux qu'elle estimoit, au point d'adopter leurs préjugés & épouser leurs passions. Ce défaut fit tort à sa gloire, & donna occasion à ses ennemis de l'accuser d'avoir plus d'obstination que de fermeté, plus d'orgueil que d'élévation, plus de superstition que de piété en un mot, plus d'extérieur que de fond. Au reste, si tous ne conviennent pas de son habileté, la plupart s'accordent à lui donner le bel éloge de LA MEILLEURE REINE DU MONDE. Elle méritoit cet éloge non-seulement à cause de sa bonté, mais encore par son attachement invariable aux intérêts du Roi son fils. Jamais, dans au-

Caractère  
de la Ré-  
gente An-  
ne d'Au-  
triche.

1649.

cune Reine, les engagemens du mariage ne prévalurent avec plus d'éclat sur les sentimens que la naissance inspire: dès qu'elle devint Françoisse, elle oublia qu'elle étoit née Espagnole.

Caractère  
du Duc  
d'Orléans.

Gaston, Duc d'Orléans, avoit toutes les qualités brillantes, sans en avoir presque aucune de solide. Un enjouement séducteur, une imagination vive, un esprit éclairé, un désintéressement parfait, s'unissoient en lui avec une foiblesse surprenante & une irrésolution continuelle, qui transformoient toutes ses vertus en défauts, sans aucun vice. „ Il entra, disoit le Cardinal de Retz, „ dans toutes les affaires, parce qu'il n'a- „ voit pas la force de résister à ceux qui „ l'y entraînoient: il en sortit toujours a- „ vec honte, parce qu'il n'avoit pas le cou- „ rage de les soutenir”. S'il n'eût pas été Prince, peut-être auroit-il été le plus aimable de tous les hommes: mais le rang où il étoit né, mit ses foibles en évidence, & ses talens à des épreuves au-dessus de ses forces. L'assemblage de tant de bonnes qualités & de tant de défauts, formoit un caractère que l'on ne pouvoit ni haïr ni estimer.

Caractère  
du Prince  
de Condé.

Louis de Bourbon, Prince de Condé, fut un des grands Hommes qu'ait jamais eus la France. Dès ses premières Campagnes, il égala les plus célèbres Capitaines, & montra que le talent militaire n'attendoit

en lui ni l'âge ni la longue expérience. La Nature lui avoit donné ce coup d'œil heureux, qui embrasse tous les objets, qui les présente à l'imagination sans les confondre, & qui, dans l'instant même, dicte à l'esprit le parti qu'il doit prendre. Rempli d'un enthousiasme martial, il sembloit souvent agir par une inspiration subite, qui lui faisoit mépriser les dangers & forcer les obstacles. Fier dans le commandement, il ne ménageoit ni la vie du soldat ni la sienne; & dans chaque combat, intrépide à l'excès, il paroissoit toujours résolu de vaincre ou de mourir. Esprit sublime, profond, éloquent & cultivé, il connoissoit les principales beautés de toutes les sciences propres à la conversation, aux conseils & à la guerre: la force de son génie égaloit la vivacité de son esprit qui étoit tout à la fois plein de lumière & d'ardeur. Au milieu de ses malheurs, il conserva toujours le caractère de Héros; & quand il eut regagné la confiance du Roi, il fit oublier les fautes d'un court intervalle de sa vie, en redevenant dans un âge mûr, ce qu'il avoit été dès sa jeunesse, la terreur de l'Espagne & de l'Empire.

Le Cardinal Mazarin, d'un naturel aussi doux, que celui de Richelieu étoit violent, avoit la figure aimable, l'air majestueux, les manières polies, les discours insinuans, & l'esprit plein d'enjouement & de graces. Il

1649.

Caractère  
du Cardinal  
Mazarin.

1649.

plut d'abord à la Reine par cette sympathie de caractères; & devint bien-tôt l'ame de ses Confeils. Impénétrable dans ses desseins, dissimulé dans ses démarches, habile dans ses intrigues, il parvenoit à ses fins par des voies, qui paroïssent souvent devoir l'en éloigner. Malgré l'avidité qu'on lui reproche, on l'a vu, dans ces circonstances délicates, sacrifier les intérêts de sa Maison à la gloire de son Maître. Quoique le caractère de sa politique fût plutôt la finesse que la force, il savoit pourtant tout hasarder dans les grandes occasions, & opposer une ame intrépide aux malheurs les plus pressans. Le même homme qui redoutoit les cabales du Parlement de Paris, se faisoit rechercher par les plus grandes Puissances de l'Europe, dans le tems même de ses disgraces. Peu versé dans la connoissance des Constitutions fondamentales du Roïaume, il entendoit parfaitement les affaires étrangères: il acheva par l'habileté & par les négociations, ce que son prédécesseur avoit commencé par la force & par la guerre. Ses moyens pour porter l'Autorité Roïale au plus haut point, furent aussi tout différens: Richelieu n'avoit pu abattre les Grands, qu'en employant la violence & une sévérité qui pouvoit souvent être cruelle: Mazarin y parvint en conseillant au Roi de les enchaîner par les espérances, de les amollir par les plaisirs, & de les ruiner par le luxe.

1649.

---

 Caractère  
du Cardi-  
nal de  
Retz.

Jean-François de Gondy, Coadjuteur de Paris, depuis Cardinal de Retz, découvrit de bonne heure le fond de son caractère remuant, & se fit gloire de porter le nom de *petit Catilina*. Ambitieux sans mesure, & courageux jusqu'à la témérité, il ne connut point de frein, & ne craignit aucun danger. Pour parvenir à ce qu'il se proposoit, il se servit tour à tour de la galanterie & de la politique, du crime & de la vertu, de la religion & des passions (1). Vif, emporté, d'une imagination fougueuse, son esprit, quoique pénétrant & d'une vaste étendue, *frisoit sans cesse le chimérique*, aimoit tous les projets extraordinaires, & cherchoit à les exécuter par les voies les moins communes & les plus artificieuses. Il nous a laissé des Mémoires qui développent assez son caractère : son esprit ressemble en tout à son stile, qui est plein de feu & de fumée ; il émût, il entraîne, il enivre, mais il n'éclaire & ne persuade presque jamais. Il faut avouer cependant, que la vertu victorieuse de la dépravation de son cœur rectifia sur la fin de sa vie toutes ses inclinations vicieuses. Tels furent les premiers Acteurs qui parurent dans les troubles de la Fronde, sous la Minorité de Louis XIV.

Après la mort de Louis XIII, la Reine Origine

(1) Voici les *Mémoires* du tems.

1649.

des guerres  
civiles en  
France.

étoit adorée : on ne l'avoit jamais vue que malheureuse ; & la persécution donne toujours un grand relief aux personnes de ce rang. Les exilés du règne précédent furent rappelés , les prisonniers d'Etat mis en liberté , & ceux qui avoient perdu leurs Charges y furent rétablis. On donnoit tout, on ne refusoit rien ; & les libéralités de la Reine , après douze ans de guerre , acheverent , dès le commencement de la Régence , d'épuiser l'Epargne. Emeri , Sur-Intendant des Finances , (1) occupé du projet d'y faire rentrer de nouveaux fonds , avoit été obligé , pour y parvenir , de mettre en pratique tous les moïens que son esprit lui fournissoit. Les ressources ordinaires ne suffisant pas , il taxa les pauvres & les riches , fit une nouvelle création d'Offices , saisit les rentes publiques , exigea des emprunts : cette dureté aigrit les esprits , aliéna les cœurs , & jetta par-tout les semences d'une révolte générale. N'imaginant plus d'expédiens , il voulut s'emparer des gages de la Chambre des Comtes , de la Cour des Aides & du Grand - Conseil , qui s'unirent au Parlement pour en porter leurs plaintes à la Cour. Ce dernier Tribunal donna le célèbre Arrêt d'union , par lequel il fut ordonné que les quatre Compagnies supérieures s'assembleroient à la Chambre de

(1) Voici les *Mémoires* du tems.



Saint Louis, pour y délibérer sur le bien de l'Etat. Cet Arrêt fut un signal aux mécontents de toutes les conditions, de se rallier, d'exposer leurs griefs au Parlement, & d'en demander la réparation. Chacun déclama contre les exactions violentes, la vente des biens, l'emprisonnement des personnes, l'exorbitance des Tailles, & l'oppression générale de tous les Sujets du Roi. Les Membres du Parlement, touchés des misères publiques, reçurent les supplications des malheureux, offrirent de leur faire rendre justice, & acquirent la bienveillance du peuple, qui les regarda comme ses Dieux tutélaires, & comme les protecteurs du pauvre & de l'orphelin. Il y avoit cependant trois Partis dans le Parlement; les Frondeurs, qui s'opposoit à la Cour; les Mazarins, qui vouloient soutenir l'autorité du Ministère; & les Modérés, qui blâmoient l'emportement des uns & les excès des autres. De plus, dans chacun de ces trois Partis, il y en avoit qui se conduisoient par des motifs différens: les uns, sensibles aux calamités présentes, ne songeoient qu'à les faire cesser: les autres, par conscience & par amour de la patrie, croioient la conservation de l'Autorité Roïale absolument nécessaire pour le repos de l'Etat: d'autres enfin, & peut-être le plus grand nombre, agissoient par intérêts & par passion. De tous les côtés on

1649.

confondoit le juste & l'injuste, les principes & les abus, le droit & le fait : on ne distingua plus la liberté d'avec la licence, l'Autorité Roïale d'avec le Despotisme.

Empri-  
sonnement  
des Chefs,  
& première  
révolte  
du peuple.

Celui qui inspiroit avec le plus d'artifice les sentimens de révolte aux Frondeurs du Parlement, étoit Longueil Conseiller de la Grand-Chambre. Depuis quelques années il insinuoit adroitement aux Membres du Parlement, que leurs Charges n'étoient pas instituées seulement pour interpréter les Loix & pour rendre la Justice aux particuliers; mais encore pour réformer la conduite des Rois : que sous le Ministère du Cardinal de Richelieu, le Souverain s'étoit arrogé un pouvoir inconnu pendant les douze cens ans qu'avoit duré la Monarchie; que les Ministres renversant toutes les formes de la justice, avoient introduit ce dangereux principe, que la volonté Roïale étoit l'unique arbitre des biens de la vie & de la liberté des Sujets : que le tems étoit venu de faire revivre les anciennes maximes, & de rétablir cette harmonie politique qui doit être entre l'autorité du Prince & l'obéissance du Peuple (1). Longueil se donnant ainsi pour bon citoyen, devint l'Oracle de la Fronde : mais il ne débitoit ces discours Républicains, que pour se venger du Ministre qui lui avoit refusé la place de

(1) Mém. de La Rochefoucault.

Chancelier de la Reine. Il gagna deux autres Membres du Parlement, Broussel & Blanc-Ménil, qui avoient aussi des raisons particulières de se plaindre de la Cour. Ces deux hommes, en suivant l'ardeur de leur tempérament, commencèrent à parler plus haut que Longueil même, & ne cessèrent d'animer le Parlement : la considération, qu'ils s'y donnoient par leurs conseils turbulens, éblouit la populace qui les prit en affection, & leur donna le beau nom de PÈRES. La Reine les fit arrêter vers la fin du mois d'Août ; & leur détention porta les plus séditieux à se révolter. Le peuple ferma les boutiques, tendit des chaînes dans les rues & fit des barricades, jusques auprès du Palais Roïal, contre les troupes que l'on envoïoit pour les réprimer : il demanda hautement la liberté de Broussel & de Blanc-Ménil ; & le Parlement alla en Corps au Palais Roïal, supplier la Reine de les faire élargir. Elle le refusa avec fermeté, prévoïant le coup mortel que l'on porteroit à l'Autorité Roïale, si l'on cédoit aux caprices de la multitude : mais le Duc d'Orléans & le Cardinal Mazarin, naturellement timides, ne songèrent qu'à sortir du péril présent, & engagèrent la Reine, contre son propre sentiment, à rendre les deux prisonniers. Depuis ce jour, le Parlement prit de nouvelles forces contre la Cour ; & plusieurs personnes de la

1649.

Le Coad-  
juteur ras-  
semble &  
anime les  
Chefs des  
Frondeurs.

plus haute qualité se déclarèrent pour la Fronde.

Le Coadjuteur, transporté de joie d'avoir trouvé un moyen d'entrer dans les intrigues, se promenoit le jour des barricades par les rues de Paris, en rochet & en camail; accompagné d'une suite nombreuse d'Ecclésiastiques en surplis; comme s'il eût cru pouvoir conjurer la tempête en donnant des bénédictions. Il alla au Palais Royal offrir ses services; & n'eut pas lieu d'être content de la réception qu'on lui fit. Se voyant exposé à la raillerie des Courtisans, à l'ironique compassion du Cardinal, aux éclats de rire de la Reine, il sortit irrité, désespéré & résolu de se venger des plaisanteries de la Cour, sur l'Etat & sur la Patrie. *Les railleries de la Cour*, dit-il, *me purifièrent de tous les crimes*. Tout présomptueux qu'il étoit, il ne se crut pas cependant assez accrédité pour occuper la première place dans le Parti: il chercha un Chef qui la tint de lui, & sous le nom de qui il pût être en effet le premier. Aïant été rebuté par le Prince de Condé, il se tourna vers son frère le Prince de Conti, qui avoit été élevé pour l'état Ecclésiastique, mais à qui la seule naissance pouvoit donner un grand crédit dans un Royaume comme la France.

Enuméra-  
tion des

Le Prince de Conti, gagné par le Coadjuteur, se déclara Chef de la Fronde, &

fut suivi de plusieurs autres Princes qui s'y engagèrent par des motifs différens : Henri d'Orléans (1) Duc de Longueville, parce que le Cardinal lui avoit refusé le Gouvernement du Havre, qui étoit la seule Place qui lui manquât en Normandie, pour être maître absolu de cette Province : François de Vendôme Duc de Beaufort, par haine pour le Ministre, qui l'avoit fait emprisonner dès le commencement de la Régence : Charles de Lorraine Duc d'Elbeuf, parce qu'il espéroit gouverner seul tout le Parti. Frédéric-Maurice, Duc de Bouillon, revenu de Rome deux ans auparavant, devoit être à l'épreuve de la séduction : il possédoit éminemment les qualités nécessaires pour discerner la bonne cause, & pour la soutenir ; de plus il avoit essuïé dans l'affaire du Comte de Soissons & dans celle de Cinqmars, tout ce qui pouvoit le dégoûter à jamais des factions : mais le triste état de ses affaires, & la lenteur avec laquelle se traîtoit l'échange de Sedan, le disposèrent à écouter les raisonnemens du Coadjuteur & de Longueuil ; d'ailleurs la Duchesse de Bouillon, qu'on accusoit d'avoir le cœur Espagnol, le pressoit de rompre avec la Cour, en lui faisant voir plus d'avantages pour sa Maison du côté de l'Espagne, qu'il

1649-

---

Chefs des  
Frondeurs  
& leurs  
vûes.

(1) Il étoit issu du fameux Comte de Dunois, bâtard du Duc d'Orléans bisaièul de François I.

1649.

—

n'en devoit espérer de la France. Il ne put résister aux sollicitations d'une femme de qui le Cardinal de Retz disoit, „ que „ si elle avoit eu autant de franchise que „ d'esprit, de beauté, de douceur & de „ vertu, elle auroit été une merveille accomplie”. A ces premiers Chefs de la Fronde se joignirent le Duc de Brissac, à cause de son alliance avec le Coadjuteur; le Marquis de Vitri, par le mécontentement où il étoit de n'avoir pas obtenu le brevet de son père, qui lui fut accordé dans la suite; le Maréchal de la Motte-Houdancourt, pour se venger d'une prison de quatre ans où la Cour l'avoit détenu; le Duc de la Trémoille, à l'instigation de sa mère qui étoit sœur du Duc de Bouillon; Louis de la Trémoille, Marquis de Noirmontier, par haine pour le Prince de Condé, qui l'avoit traité avec peu de ménagement à la bataille de Lens; le Duc de Luynes, par zèle de Religion pour les opinions qu'il avoit embrassées; enfin le Duc de la Rochefoucault, par attachement pour la Duchesse de Longueville. L'amour s'allie souvent avec la politique; & les femmes ne contribuent guères moins que les hommes aux révolutions civiles. La Fronde eut ses Héroïnes : les Duchesses de Longueville, de Chevreuse & de Montbason s'y distinguèrent; la Princesse Palatine, qui mérita par son habileté politique d'être

d'être comparée à la Reine Elizabeth d'Angleterre, se livra dans la suite à la même cabale.

1649.

La Cour voïant ainsi grossir l'orage & le nombre de ses ennemis, mit toute sa confiance au Duc d'Orléans & au Prince de Condé; & crut que leur union avec le Roi & la Reine romproit les mesures des Frondeurs. Le Cardinal Ministre gagna le premier, par le moïen de l'Abbé de la Rivière, qui de simple complaisant étoit devenu le maître de ce Prince. On flatta cet Abbé ambitieux, par les espérances d'un Chapeau de Cardinal, qu'il avoit la hardiesse de disputer au Prince de Conti. On s'appliqua plus particulièrement à plaire au Prince de Condé: la force de son esprit, sa réputation dans la guerre & l'éclat de ses victoires, le rendoient plus propre que personne à arrêter le mal contagieux de la sédition, & à donner de la terreur aux plus hardis. Le Cardinal lui représentoit que peu à peu le Parlement envahiroit toute l'Autorité du Roïaume; que cette Compagnie vouloit s'attribuer non-seulement le droit de déposer le Ministre, mais encore celui de connoître des affaires de la guerre; que si l'on ne s'opposoit à ces usurpations, elle iroit peut-être aussi loin que le Parlement d'Angleterre, & étendrait sa puissance jusqu'à faire la loi à ses Maîtres: que s'il y avoit des abus, on devoit, par de

Le Prince  
de Condé  
se déclare  
pour la  
Cour con-  
tre les  
Frondeurs.

1649. très humbles remontrances, en demander la réformation au Roi, en qui seul réside la Souveraineté du Pouvoir Législatif; & qu'enfin il étoit de l'intérêt personnel du Prince, de réprimer une entreprise qui tenoit à la destruction de la Maison Royale. Ces discours firent une vive impression sur l'esprit du Prince: il se détermina sur le champ au bon parti, & accompagna le Duc d'Orléans au Parlement. Les génies supérieurs sont extrêmes dans le bien & dans le mal. A peine le Président Viole eut, avec enthousiasme, invoqué le S. Esprit, pour attirer ses lumières sur les Princes, que Condé se lève & lui impose silence: les jeunes Conseillers murmurent: le Prince s'enflamme par ce bruit, les menace de la main & de la parole. Dès ce moment, il perd l'affection de la Compagnie, & l'amour du peuple se refroidit.

La Cour  
quitte Paris.

Depuis ce tems, Condé ne songea plus qu'aux moyens de réduire le Parlement par la force. On lui suggéra que la voie la plus prompte & la plus sûre étoit d'assiéger Paris; que s'il se faisoit de toutes les avenues, pour empêcher l'entrée des denrées, la multitude, dans la crainte de périr par la famine, se révolteroit contre le Parlement, & le regarderoit comme le seul auteur de tous ses maux. Il goûta cette proposition extraordinaire, parce qu'il s'étoit abandonné à sa colère qui ne connois-



soit rien d'impossible, & résolut de bloquer Paris. Aussi-tôt le Roi, toute la Maison Roïale, le Cardinal Mazarin & les Ministres se rendirent à S. Germain en Laïe. Cette sortie, où plutôt cette évasion, donna de la joie aux factieux, & fut condamnée par les gens sages, comme indigne de la Majesté Roïale. Le peuple de Paris déclama contre tous ceux qui l'avoient conseillé, & l'appella l'*Enlèvement du Roi*.

Cependant le Prince, avec six ou sept mille hommes, bloqua Paris & se saisit de tous les lieux d'alentour, d'où la ville pouvoit tirer des vivres. Le Parlement, de son côté, nomma le Prince de Conti pour Généralissime de ses troupes; les Ducs d'Elbeuf & de Beaufort, le Duc de Bouillon & le Maréchal de la Motte, pour Généraux sous lui, les Ducs de Brissac & de Luines, les Marquis de Vitri & de Noirmontier, comme Lieutenans-Généraux sous eux. Dès que Paris se fut déclaré, le reste du Roïaume s'ébranla. Le Parlement écrivit des lettres à toutes les villes & à toutes les Cours Supérieures, pour les inviter à s'unir avec lui contre l'ennemi commun; ainsi caractérisoit-on le Ministre. Le feu de la discorde se répandit bien-tôt dans toutes les Provinces; la Guienne, la Provence, la Normandie & plusieurs villes se joignirent au Parlement de Paris.

Dans un si grand trouble, Mazarin eut

1649.

Blocus de Paris, & révolte générale dans les Provinces.

La Reine

1649.

écrit au  
Vicomte de  
Turenne  
pour son-  
der ses dis-  
positions.

Lettre du  
Cardinal au  
Vicomte.

recours au Vicomte de Turenne, qui étoit à l'Armée en Allemagne, & envoïa sonder ses dispositions. La Reine, le Prince de Condé & le Cardinal lui écrivirent plusieurs fois pour l'informer de la faute qu'avoit faite le Duc de Bouillon, & pour s'en plaindre. La Reine dans toutes ses lettres lui renouvelloit les protestations les plus tendres d'amitié & d'estime, & les promesses les plus solennelles de grâces & de bienfaits (1).

Les lettres du Cardinal renchérissoient sur celles de la Reine. „ Jamais, lui di-  
„ soit-il, je n'eus de déplaisir plus sensible  
„ que celui d'apprendre la faute où vient  
„ de tomber Mr. le Duc de Bouillon, qui  
„ s'est enfin déclaré du parti du Parlement  
„ contre le Roi. J'en ai été d'autant plus  
„ étonné, qu'il savoit que vous devés a-  
„ voir cette année le commandement de  
„ l'Armée de Flandre; que Sa Majesté vous  
„ avoit donné le Gouvernement des Alsa-  
„ ces avec d'autres avantages; que pour l'é-  
„ change de Sedan, on n'attendoit sinon que  
„ la goutte de Mr. le Duc d'Orléans lui  
„ donnât du relâche, pour assister à un  
„ Conseil où l'on devoit mettre la dernière  
„ main à l'affaire & avec très grand avan-  
„ tage pour lui; & que pour les honneurs  
„ de vôtre Maison, Sa Majesté le vouloit

„ soit aussi contenter. Il n'y a rien de si  
 „ vrai, que l'estime & la passion que j'ai  
 „ pour vous & pour tous vos avantages ,  
 „ sont au plus haut point qu'elles puissent  
 „ aller pour qui que ce soit : & en cet en-  
 „ droit, je ne puis m'empêcher de vous di-  
 „ re que ce n'est pas mal prouver cette es-  
 „ time & cette affection, que lorsque le  
 „ Duc de Modène & le Prince Casimir ,  
 „ aujourd'hui Roi de Pologne, m'ont pres-  
 „ sé tous deux pour avoir l'ainée de mes  
 „ nièces, sans parler des recherches qui  
 „ m'en ont été faites par presque tous les  
 „ Princes & les plus grands Seigneurs du  
 „ Roïaume, je vous ai poursuivi, & fait  
 „ toutes les diligences imaginables pour  
 „ pouvoir vous la donner. Vous êtes bien  
 „ persuadé que ce n'étoit pas ni vôtre bien  
 „ ni vos établissemens, qui me firent sou-  
 „ haïter la chose. Cette déclaration que je  
 „ fais par écrit n'est pas trop avantageuse  
 „ pour moi : mais rien ne m'a pu empê-  
 „ cher de la faire, & même avec plaisir,  
 „ puisqu'elle servira au moins pour con-  
 „ vaincre de fausseté tous ceux qui ont osé  
 „ vous écrire que je n'avois ni tendresse ni  
 „ affection pour vous. On vous envoie les  
 „ Provisions du Gouvernement des Alsa-  
 „ ces, & les Expéditions pour les Baillia-  
 „ ges de Haguenau & de Tanc. J'écris en  
 „ même tems au sieur Hervart, qu'il en-  
 „ gage tout son crédit & celui de ses amis,

1649.

„ pour faire un fonds de quoi donner pré-  
 „ sentement quelque satisfaction aux Offi-  
 „ ciers de l'Armée, & je ne doute nulle-  
 „ ment qu'il n'hésitera point à s'engager a-  
 „ veuglément à tout ce que vous lui com-  
 „ manderés”.

Réponses  
 du Vicomte  
 à la Cour &  
 au Cardi-  
 nal.

Hervart, depuis Contrôleur-général, fut chargé de rendre ces lettres & ces Provisions au Vicomte de Turenne. On lui envoya son ami intime le Marquis de Ruvigni, dont les instances n'eurent pas plus de force que les offres & les promesses. Turenne répondit courageusement à la Reine & au Prince de Condé, qu'il ne pouvoit recevoir aucune grace jusqu'à ce que les troubles fussent apaisés; & manda au Cardinal (1) „ que ce n'étoit plus le tems où il  
 „ pût parler de ses intérêts particuliers :  
 „ qu'il étoit fort redevable aux bontés de  
 „ son Eminence, d'avoir voulu lui donner  
 „ une de ses nièces en mariage; mais que  
 „ la Religion y étoit un obstacle formel :  
 „ qu'il avoit un déplaisir extrême de tous les  
 „ desordres de Paris, & de ce que son frère  
 „ s'en étoit mêlé: qu'il ne feroit jamais  
 „ rien contre la fidélité qu'il devoit au Roi”. Et dans une autre lettre il ne craint point de lui dire „ que le blocus de Paris lui  
 „ paroïssoit une démarche bien hardie dans

(1) Mém. MSS. du Vicomte de Turenne, & ses Lettres au Cardinal Mazarin.

„ le tems d'une Minorité: qu'il ne pou-  
 „ voit l'approuver; & que si le Cardinal  
 „ continuoit de traiter le peuple avec tant  
 „ de sévérité, il ne devoit plus compter  
 „ sur son amitié: qu'il alloit passer le Rhin  
 „ avec son Armée, selon les ordres qu'il  
 „ avoit reçus de la Cour de ramener ses  
 „ troupes en France immédiatement après  
 „ la conclusion de la paix; mais qu'il ne  
 „ favoriseroit, en arrivant à Paris, ni la  
 „ révolte du Parlement, ni l'injustice du  
 „ Ministre.

1649.

Le Vicomte, plein des sentimens qu'il  
 marquoit au Cardinal, assemble les Officiers  
 de son Armée, & leur expose l'état déplo-  
 rable des affaires publiques en France, les  
 exhorte à le suivre, & leur déclare qu'il ne  
 marche que pour aller supplier le Roi de  
 rentrer dans Paris, de faire rendre compte  
 au Cardinal de son administration, de paier  
 aux Weymariens ce qui leur étoit dû, & de  
 récompenser les troupes Françoises qui a-  
 voient servi sous lui. Ces discours furent  
 suivis d'un Manifeste qu'il publia, pour  
 faire connoître la droiture de ses inten-  
 tions.

Le Vicomte  
 se déclare  
 ses inten-  
 tions à  
 l'Armée.

La Cour ne pouvant plus douter des dis-  
 positions du Vicomte, envoia des ordres  
 exprès à l'Armée de ne plus le reconnoître  
 pour Chef, & fit distribuer trois cens mille  
 écus aux troupes, avec promesse de leur  
 paier les six mois qui leur étoient dûs. On

Il se reti-  
 re en Hol-  
 lande.

1649.

ébranla la moitié de l'Armée, dont fix régimens allèrent à Brisac, & trois autres à Philisbourg; l'autre moitié restant avec le Vicomte, quoique fort chancelante. Turanne, dès qu'il vit que les troupes étoient satisfaites, & qu'il ne pouvoit plus exécuter les desseins pacifiques qu'il s'étoit proposés, donna ordre lui-même aux Officiers Généraux d'emmener le reste de l'Armée joindre d'Erlac, à qui la Cour avoit envoié la commission pour commander en Chef; & après s'être depouillé de la qualité de Général, & avoir exhorté les Officiers à l'obéissance, il se retira avec quinze ou vingt de ses amis en Hollande, pour y attendre la fin des troubles.

Paix de  
Ruel.

Les troupes du Roi occupoient déjà tous les postes aux environs de Paris, hors Charonton seul: le Prince de Conti s'étoit emparé de ce lieu, il l'avoit fortifié & y avoit mis trois mille hommes: c'étoit l'unique endroit par où l'on amenoit des vivres à la Capitale. Le Prince de Condé l'alla attaquer le huitième de Février, & l'emporta à la vuë des troupes du Parlement & de dix mille Parisiens armés, qui ne furent que les spectateurs de la victoire. Ce combat & quelques autres, également défavantageux au Parti, inspirèrent, aussi-bien que la retraite du Vicomte, des pensées de paix aux Chefs de la révolte. Tous les Généraux, à la réserve du Duc de Beaufort qui ne pou-

voit revenir de sa haine pour le Cardinal, méditoient leur accommodement particulier, & chacun avoit des liaisons secrètes à la Cour. On nomma des Députés de part & d'autre : les Conférences se tinrent à Ruel ; où , malgré les brigues continuelles du Coadjuteur, ennemi de toute paix , on convint enfin que la Cour accorderoit une Amnistie générale , & que les Déclarations faites depuis le jour des barricades seroient révoquées & annullées. Le Prince de Conti eut le Gouvernement de Damvilliers ; le Duc de Longueville celui du Pont-de-l'arche ; le Marquis de Noirmontier un brevet de Duc ; & l'on fit Broussel Gouverneur de la Bastille. Le Roi déclara en même tems, qu'en échange de la Principauté de Sedan, il donneroit incessamment au Duc de Bouillon la valeur de cette Souveraineté en Terres de son domaine ; que ce qui lui avoit été promis pour le rang , seroit ponctuellement exécuté ; qu'en disposant du commandement des Armées & en toute autre occasion, Sa Majesté auroit égard au mérite, aux services & à la naissance du Vicomte de Turenne. En exécution de cet article , le Roi donna un brevet, par lequel il étoit ordonné que le Duc de Bouillon, le Vicomte de Turenne & leurs descendans auroient en France le rang de Princes issus de Maison Souveraine (1).

(1) Voilà les Preuves à la fin N. V.

1649.

Retour du  
Vicomte à  
Paris.

Sur la foi de ce qui s'étoit fait à Ruel, le Vicomte partit de Hollande, débarqua à Dieppe, vint en poste à Paris, & alla deux jours après à la Cour qui étoit à Compiègne, où le Cardinal résolu de tout dissimuler, le fit parfaitement bien recevoir. Telle fut la fin de la première guerre de Paris : aucun des deux Partis n'obtint ce qu'il s'étoit proposé : le Cardinal & le Parlement conservèrent toute leur autorité, l'un à la Cour, l'autre sur le peuple.

Origine  
des mes-  
intelligen-  
ces entre le  
Cardinal  
Mazarin &  
le Prince  
de Condé.

(1) Le feu de la guerre civile, loin d'être éteint par cette paix, étoit prêt à se rallumer par la mesintelligence survenue entre le Prince de Condé & le Cardinal Mazarin. Comme le Ministre avoit recueilli le fruit des exploits & de la protection du Prince, Mazarin étoit sans cesse exposé aux demandes, aux plaintes & aux menaces de Condé. Les petits services flattent, les grands accablent ; ils donnent trop de droit sur celui qui les a reçus : telle est la fausse délicatesse de l'amour-propre. La reconnoissance se soutient moins par la grandeur du bienfait, que par les sentimens qu'on a conçus pour le bienfaiteur. L'aliénation du Prince & du Ministre augmentoit tous les jours : mais le refus des Charges que le Prince demandoit ne fut point la cause de leur rupture. Si Condé souhaitoit des graces, il desiroit

(1) Voyés *Labruyère de Bello Civili*, & Priolo :



encore plus de les mériter. Aïant éprouvé des contradictions perpétuelles , il fit en public des railleries sanglantes de Mazarin, dont les ressentimens étoient d'autant plus vifs qu'il les cachoit avec soin. Le Cardinal fit plusieurs efforts pour l'adoucir : voïant enfin qu'il ne pouvoit se flatter d'obtenir son amitié , il résolut de travailler à le perdre. Pendant qu'il l'éblouissoit par l'espérance de nouveaux établissemens , il tâcha de gagner les personnes qui pouvoient lui être le plus utiles : il s'adressa sur-tout au Duc de Bouillon & au Vicomte de Turenne, qu'il jugea propres à le soutenir par leurs conseils & par leur valeur.

Le Prince de Condé s'aperçut des brigues & du peu de sincérité du Cardinal ; & pour attirer la Fronde à son parti, il se raccommoda avec son frère, sa sœur & le Duc de Longueville : mais les autres Chefs des Frondeurs sentant qu'il ne les recherchoit que pour les faire servir à ses passions, l'abandonnèrent peu à peu. Après quelques mois d'intrigues, le Prince irrité se brouilla ouvertement avec eux ; & dans le dessein de se rendre lui-même Chef de la Fronde, il les accusa, pour les faire chasser de Paris, d'avoir voulu attenter à sa vie ; prenant pour prétexte, l'assassinat commis sur un de ses domestiques qui étoit dans son carosse. Dès ce moment, toute la haine du Coadjuteur se réveilla, & porta aux plus

1650;

---

Emprisonnement du Prince.

1650.

grands excès son humeur vindicative contre le Prince. Les circonstances étoient favorables au Prélat ambitieux : la Cour vouloit le regagner, & craignoit d'autant plus Condé, que ce Prince vivoit dans une grande union avec son frère le Prince de Conti & son beau-frère le Duc de Longueville. Le résultat des fréquentes conférences que le Coadjuteur eut avec la Reine & le Cardinal, fut que l'on arrêteroit les Princes. Pour l'exécution, il falloit nécessairement y faire consentir le Duc d'Orléans, Lieutenant-Général de la Régence. Le Duc étoit gouverné par l'Abbé de la Rivière : l'Abbé étoit dévoué au Prince de Condé, & portoit le Duc d'Orléans à suivre aveuglément les sentimens du Prince, depuis que celui-ci lui avoit promis le Chapeau de Cardinal, destiné pour le Prince de Conti. Le Coadjuteur, toujours plus habile à détruire qu'à rétablir, trouva bien-tôt les moyens de perdre le favori auprès de son Maître, & de prendre lui même l'ascendant sur l'esprit du Duc d'Orléans. Cependant Condé, plein de confiance, traitoit toujours le Cardinal sans ménagement, & continuoit de pousser à bout les Frondeurs, agissant avec autant d'assurance que s'il n'eût pas vécu au milieu de ses ennemis. Enfin, le dix-huitième de Janvier, les trois Princes s'étant rendus à l'heure ordinaire du Conseil au Palais Royal, furent arrêtés par Guizot Capitaine des

Gardes de la Reine, & menés au Château de Vincennes. A cette nouvelle, tous les amis du Prince de Condé se dissipèrent: la Duchesse de Longueville partit dès l'entrée de la nuit pour aller en Normandie, avec une escorte de soixante chevaux, conduite par le Duc de la Rochefoucault: le Duc de Bouillon prit le chemin de Turenne: le Marquis de Boutteville, depuis Duc de Luxembourg, & plusieurs autres allèrent en Bourgogne. Les Parisiens que le Duc de Beaufort & le Coadjuteur entretenoient dans la haine qu'ils avoient conçue contre le Prince, depuis le blocus, marquèrent ouvertement leur joie de sa prison: on fit des feux en plusieurs endroits de la ville, & la plupart disoient que le Cardinal, après un coup de cette nature, *n'étoit plus Mazarin.*

Aussi-tôt que les trois Princes eurent été emprisonnés, le Cardinal envoya le Marquis de Ruvigni au Vicomte de Turenne pour l'assurer de son amitié, pour lui remettre le commandement de l'Armée de Flandre, lui offrir de nouveau une de ses nièces en mariage, & lui protester qu'il vouloit désormais partager sa fortune avec lui. Le Vicomte, qui ne régloit jamais ses attachemens, selon la prospérité ou la disgrâce, refusa toutes ses offres. Touché des malheurs de Condé, persuadé que c'étoit servir l'Etat que d'empêcher un Héros du Sang de Fran-

Le Vicomte se déclara pour le Prince de Condé,

1650.

ce d'être immolé, préoccupé de la fautive idée qu'on pouvoit faire la guerre au Cardinal sans la faire au Roi, prévenu de plusieurs autres maximes qu'on autorisoit alors sous prétexte de l'amour du bien public, il se laissa aller aux mouvemens de sa générosité naturelle, & résolut de procurer, à quelque prix que ce fût, la liberté des Princes. Ses motifs étoient d'autant moins suspects, que Condé, loin de le rechercher avant sa prison, l'avoit au contraire fort négligé, & lui avoit caché toutes ses brigues secrètes contre la Cour. Le Vicomte jugea qu'il seroit indigne de lui de l'abandonner; & croiant n'être qu'Ami généreux, il devint Sujet infidèle.

Le Vicomte quitte Paris, & se retire à Stenai avec la Duchesse de Longueville.

Il sortit de Paris au mois de Février, se rendit à Stenai, (1) Place forte en Champagne, qui appartenoit au Prince de Condé: la Duchesse de Longueville vint l'y trouver, après avoir fait des efforts inutiles pour soulever la Normandie. Une Princesse aimable, spirituelle & malheureuse étoit très capable d'intéresser & d'attendrir un Héros, que la vertu & la guerre ne rendirent jamais insensible. On prétend que l'amour pour la sœur eut autant de part aux fausses démarches du Vicomte, que l'amitié pour le frère.

(1) La Cour avoit donné cette Place, aussi-bien que Jametz & Clermont, à Mr. le Prince, pour le récompenser des services rendus à la Couronne.

Le Cardinal envoïa une seconde fois pour tâcher de ramener Turenne par de nouvelles offres : rien ne put le fléchir. Il vendit sa vaisselle d'argent & la Duchesse de Longueville vendit ses pierreries, pour lever des troupes : il sollicita en même tems celles qu'il croïoit dévouées au Prince de Condé, & les Gouverneurs qui étoient mécontents de la Cour, à s'unir avec lui ; mais il ne put gagner que vingt ou trente Officiers. Il s'adressa alors aux régimens qui avoient servi sous lui en Allemagne, sans pouvoir engager que ceux de Turenne, de la Couronne & de Du Passage, avec une partie de celui du Marquis de Beauvau, qui fut toujours ami du Vicomte. On logea ces troupes autour de Sténai, & l'on fit entrer dans la Citadelle huit compagnies du régiment de Turenne, qui la gardèrent jusqu'à la délivrance des Princes.

1650.

Le Vicomte ramasse des troupes pour délivrer les Princes.

Quelques jours après, les troupes du Roi, sous les ordres du Marquis de la Ferté-Senneterre, attaquèrent celles du Vicomte, défirent le régiment de Du Passage, & ravagèrent tout le païs d'alentour. Turenne prêt à succomber, fut obligé d'avoir recours aux Espagnols. Il obtint d'abord du Gouverneur de Montmédi, un secours de quinze cens chevaux & de quelques compagnies d'Infanterie ; en attendant la conclusion du Traité, que la Duchesse de Longueville & lui négocièrent avec l'Archiduc. Le Com-

Les Espagnols lui envoient du secours & traitent avec lui.

1650.

---

10 d'A-  
vril.

te de Fuenfaldagne se rendit de la part de ce Prince dans la ville de Marche, pour conférer avec Turenne. (1) L'Archiduc commença par demander qu'on lui remit la ville & la Citadelle de Sténai; mais le Vicomte refusa de se défaire de la dernière; son dessein aiant toujours été de ne demeurer en liaison avec les Espagnols, qu'autant que la parole, qu'il avoit donnée de travailler à la liberté des Princes, l'y forceroit. Il vouloit d'ailleurs conserver une Place où il pût se retirer dans tous les tems; disposer de lui-même & se mettre hors du pouvoir des Espagnols. Après six semaines de conférence à Marche, où l'on ne convint de rien, Don Gabriel de Tolède aiant été envoyé à Sténai, y conclut le Traité. Les articles principaux furent: Que le Roi Catholique fourniroit deux cens mille écus pour la levée des troupes, & cinquante mille écus par mois pour leur entretien: Qu'il païeroit soixante mille écus par an à la Duchesse de Longueville & au Vicomte de Turenne, pour subvenir à leurs dépenses particulières & à celles de leurs amis: Qu'il joindroit aux troupes que le Vicomte devoit lever deux mille hommes de pied & trois mille chevaux effectifs, armés & entretenus à ses dépens: Qu'il ne s'accommoderoit point avec la France, à moins que les

(1) Voir les Mémoires du Vicomte.

les amis des Princes, qui auroient été dépouillés de leurs biens, Charges, ou Dignités, n'y fussent entièrement rétablis: Qu'il mettroit des garnisons dans les Places frontières qu'on prendroit; mais que pour celles dont on s'empareroit au dedans du Roïaume, elles seroient gardées par les troupes du Vicomte: Que la Duchesse de Longueville & le Maréchal de Turenne remettroient entre les mains du Roi Catholique la ville de Sténai, à l'exception de la Citadelle, aussitôt qu'ils en seroient requis: Qu'enfin si les Princes étoient délivrés avant la conclusion de la paix entre les deux Couronnes, ils prendroient les armes avec leurs partisans, & emploïeroient tout leur crédit & toutes leurs forces, pour procurer une paix sûre & honorable à la France & à l'Espagne.

Après la signature de ce Traité qui fut ratifié le vingt-deux Mai par le Roi d'Espagne, le Vicomte de Turenne écrit à la Reine, pour lui représenter avec respect,

„ qu'elle s'abandonnoit trop aux conseils  
 „ du Cardinal; qu'en faisant enfermer le  
 „ Prince de Condé appelé par sa naissance  
 „ à la fonction d'un des Chefs du Conseil  
 „ pendant la Minorité, elle avoit fait un  
 „ usage trop rigoureux de son autorité;  
 „ que le Prince & tous ceux de son parti  
 „ n'avoient déplu au Ministre, que pour  
 „ avoir voulu terminer une guerre cruelle

1650.

Le Vicomte écrit à la Reine.

1650.

„ entre les Rois frère & fils de la Reine”. Quoique toutes les raisons qu’il allègue dans cette lettre, soient fondées sur de faux principes, il y règne néanmoins une candeur, une noblesse & un désintéressement parfait. On y admire tous les sentimens d’un Héros, mais d’un Héros dans l’égarement. Il finit par ces paroles, qui marquent la haute idée qu’il avoit du grand Condé: „ Un Prince qui a si souvent exposé sa vie & versé son sang à la tête de vos Armées, pour rendre vôtre nom redoutable à tous vos ennemis, & sans autre intérêt que d’agrandir vos frontières, comme il a fait par la prise de tant de villes fortes & importantes, & des Provinces entières qu’il a conquises, sembloit avoir acquis le droit de vous conseiller la paix dans le cabinet, sans qu’on le pût soupçonner d’intelligence avec vos ennemis, ni de manquer de respect envers Vôtre Majesté. Mettéz-le donc en état, Madame, de s’emploier à un si digne ouvrage, sans quoi son innocence opprimée va ajoûter à la guerre des deux Couronnes, une civile & intestine, où vous allés voir vos Sujets se déchirer eux-mêmes, proprement pour la querelle d’un Particulier étranger, contre un Prince du Sang de France, &c.

Fidélité du  
Vicomte

(1) Dès que les troupes furent assem-

(1) Mém. du Duc d’York.



blées, les Espagnols voulurent engager le Vicomte à aller dans la Champagne avec une Armée, tandis qu'avec une autre ils agiroient en Picardie : mais soupçonnant qu'ils avoient dessein de reprendre les villes conquises par les François sur la frontière, il refusa de se séparer, & demanda opiniâtrément que les deux Armées réunies entraissent en France, pour procurer plus promptement la liberté des Princes & la paix générale. Par cette fermeté il empêcha la perte des conquêtes du Roi en Flandre; occupa les Espagnols ailleurs, tâcha de les mener dans le cœur du Roïaume, où toutes les villes que l'on prendroit, devoient selon le Traité rester à sa seule disposition; & fut ainsi ménager les intérêts de la Patrie, dans le tems même qu'il avoit pris les armes contre elle. (1) Les Espagnols délibérèrent en plein Conseil s'ils lui confieroient le commandement de leurs troupes, & s'y déterminèrent, sur la connoissance qu'ils avoient du fond de son caractère, quoiqu'il n'eût d'autre caution à leur donner que ses promesses.

Vers le milieu du mois de Juin, il se mit à la tête de l'Armée des Espagnols, qui étoit de dix-sept à dix-huit mille hommes : ils allèrent assiéger le Câtelet, petite Place à la

1650.

pour la Patrie dans le tems de son mécontentement.

Il se met à la tête des troupes Espagnoles, & assiege le

(1) Mém. de Frémont d'Ablancourt, & de Lad-glade.

1650.

---

Câtelet &  
Guise.

source de l'Escaut. Ils emportèrent d'abord le fauxbourg; & s'étant logés sur la contrescarpe, ils battirent si vivement la Place, que le troisième jour du siège, les païsans qui s'y étoient réfugiés avec leurs femmes, leurs enfans & leurs meubles, se mutinèrent, & forcèrent le Gouverneur à se rendre. Sur la fin du siège, l'Archiduc qui étoit à Bruxelles, inquiet de voir les troupes Espagnoles entre les mains d'un Général François dans la France même, vint au Camp, & d'abord après la prise du Câtelet mit le siège devant Guise, & ouvrit la tranchée par trois endroits différens. Le mineur fut attaché à la muraille; & les habitans, dans la crainte d'être forcés, abandonnant la ville, se retirèrent avec tous leurs effets dans le Château. Les Espagnols y portèrent toutes leurs forces, & après avoir fait jouer une mine, crurent pouvoir donner l'assaut; mais les débris des murailles rendirent le lieu, qui étoit escarpé, encore plus inaccessible. Dans cet intervalle, le Maréchal du Pleffis-Praslin, nommé Général de l'Armée Française par le Roi qui étoit venu à Compiègne, se plaça entre Landrecies & le Camp des assiégeans, pour leur couper les vivres, & leur enleva un convoi très considérable. Les chemins étoient rompus par l'abondance des pluies; & les Espagnols, faute de chevaux, ne pouvant rien faire venir dans leur Camp, la disette y de-

vint si grande, qu'ils furent contraints de lever le siège, & de chercher à subsister du côté de La Capelle. L'Archiduc & le Vicomte assiégèrent cette Place vers le commencement d'Août : ils la prirent en dix jours, & passèrent la rivière d'Oise.

1650.

Turenne vouloit aller droit à Paris ; & n'ayant pu y déterminer les Espagnols, il s'approcha de Vervins avec un détachement de deux mille chevaux, pour observer l'Armée du Roi qui étoit à Marle. Bien-tôt, maître de tout le país, par la retraite du Maréchal du Plessis-Praslin, qui s'étoit retranché derrière les marais de Notre Dame de Lieffe, il s'empara de Rhétel, de Château-Porcien & de Neufchâtel. Laisant alors auprès de cette dernière ville, le Corps de l'Armée Espagnole, qui de nouveau refusoit de le suivre, il passa la rivière d'Aîne à la tête de trois mille chevaux & de cinq cens mousquetaires, & marcha vers Paris. Le Marquis d'Hocquincourt étoit à Fimes, couvert de la rivière de Vesle, avec dix régimens de Cavalerie & cent mousquetaires : le Vicomte le battit en passant, fit quatre ou cinq cens prisonniers, & l'obligea de gagner Soissons. Comme il savoit que l'Armée du Roi s'étoit avancée jusqu'à Reims, il posta un Corps de troupes derrière la Marne, & un autre à La-Ferté-Milon, pour se saisir de tous les passages. Il se dispoisoit à aller le lendemain investir le Château de

Il entre en  
France  
pour déli-  
vrer les  
Princes.

1650.

Vincennes, pour en tirer les Princes; & il les auroit fans doute mis en liberté, si la Cour ne les eût déjà fait transférer au Château de Marcouffi, à huit lieuës de Paris, sur la route d'Orléans. Aïant manqué son coup, il rebroussa chemin, repassa l'Aîne & rejoignit l'Armée Espagnole.

Négocia-  
tions pour  
la paix.  
Siège &  
prise de  
Moufon.

On jetta alors quelques propositions de paix. Dom Gabriel de Tolède alla à Paris, & les troupes demeurèrent un mois dans l'inaction à Fimes, où le Marquis de Verderonne fut envoyé par la Cour. Comme les négociations n'eurent aucun effet, l'Archiduc tint Conseil, pour examiner quelle ville de la frontière il devoit assiéger. Les Espagnols avoient dessein d'aller à Rocroi: le Vicomte leur fit préférer Moufon, dont la prise pouvoit servir à la conservation de Sténai qui n'en est qu'à deux lieuës, & étendrait davantage les quartiers d'hiver dont le tems approchoit. Sur la fin de Septembre, Moufon fut investi: la continuation de la pluie, & le peu d'artillerie qu'avoient les Espagnols, retardèrent la prise de cette Place jusques au milieu de Novembre. L'Armée d'Espagne qui avoit été extrêmement affoiblie & fatiguée par ce long siège, prit ses quartiers d'hiver en Flandre: le Vicomte inutilement voulut la retenir, & fut obligé de rester avec huit mille hommes sur la frontière entre l'Aîne & la Meuse, pour

veiller à la conservation des Places qu'il avoit prises.

1650.

Pendant que le Vicomté combattoit ainsi pour la délivrance des Princes, le Duc de Bouillon avoit pour le même sujet pris les armes à Turenne, où il s'étoit retiré d'abord après leur emprisonnement. Dès l'année précédente il s'étoit étroitement lié avec Condé, dont il se flattoit que le crédit feroit consommer l'échange de Sedan. Sur la nouvelle des mouvemens du Duc à Turenne, la Cour fit arrêter à Paris chés lui, la Duchesse sa femme & Charlotte de la Tour sa sœur, qui s'étant sauvées par le soubirail d'une cave, furent reprises & conduites à la Bastille. Leur détention, bien loin de ramener le Duc, ainsi que la Cour l'avoit espéré, l'irrita encore davantage, & le porta à se déclarer ouvertement pour le parti des Princes. Le Duc de la Rochefoucault qui avoit laissé la Duchesse de Longueville à Dieppe, étoit allé dans son Gouvernement de Poitou, pour y préparer les esprits à la révolte. Sous le prétexte de l'enterrement de son père, il avoit assemblé la Noblesse & ses vassaux au nombre de deux mille chevaux & de six cens hommes de pied : mais aiant appris que le Maréchal de la Meilleraie avoit ordre de marcher contre lui, il chercha un asyle à Turenne, auprès du Duc de Bouillon; & là ils concertèrent les moyens d'engager les Bourdelois à repren-

Les Ducs  
de Bouillon  
& de la  
Rochefou-  
cault se dé-  
clarent  
pour les  
Princes.

1650.

dre les armes. Les troubles avoient commencé l'année précédente dans la Guienne, à l'occasion des procédés du Duc d'Epéron qui en étoit Gouverneur. D'Epéron, fier de sa mère descenduë des derniers Comtes de Foix, & de la recherche que le Cardinal Mazarin faisoit de son fils le Duc de Candale, pour lui faire épouser Anne-Marie Martinozzi nièce du Cardinal, avoit traité avec une hauteur insupportable la Noblesse & le Parlement, qui soulevèrent contre lui les Bourdelois, & le chassèrent de leur ville. Quoique ces troubles parussent apaisés par le Traité fait à Ruel, il subsistoit encore, à l'égard du Duc d'Epéron, un esprit de défiance dont les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault furent profiter, pour engager les Bourdelois à se déclarer en faveur des Princes, & ils y eurent d'autant moins de peine, que, selon tous les Manifestes de la Cour, le plus grand crime du Prince de Condé étoit d'avoir soutenu hautement les intérêts des Bourdelois contre le Duc d'Epéron.

La Princesse de Condé & le Duc d'Enguien arrivent à Turenne & vont de là à Bourdeaux.

Pour donner plus de crédit & plus d'éclat à cette révolte, & pour animer le zèle des Gascons, les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault sollicitèrent la Princesse de Condé, qui avec son fils le Duc d'Enguien encore enfant s'étoit réfugiée à Montrond dans le Berri, de quitter sa retraite & de venir à Turenne, d'où ils la mèneroient à Bour-

deaux. La Princesse se mit en chemin, & les Ducs aiant été au-devant d'elle avec huit escadrons, la conduisirent à Turenne. Elle y resta douze jours, pendant lesquels le Duc de Bouillon, malgré le mauvais état de ses affaires, la traita avec magnificence. Ce séjour, qui étoit nécessaire pour disposer l'esprit des Bourdelois, donna le tems au Chevalier de la Valette de se rendre, avec un gros détachement de l'Armée Royale, sur le chemin de la Princesse, pour l'empêcher de passer. Le Duc de Bouillon qui le fut, rassembla au son du tocsin tous les gens de la Vicomté, & forma un corps de près de deux mille cinq cens hommes, dont quatre cens Gentilshommes faisoient partie. Il mit la Princesse & le Duc d'Enguien au milieu de cette petite Armée, & marcha droit à Monfort, où il fut joint encore par quinze cens cavaliers ou fantassins. Le Chevalier de la Valette craignant d'être coupé, se retira au plus vite: mais quelque diligence qu'il pût faire, il fut atteint à Montelard en Périgord, d'où après avoir lâché le pied sans combattre, il se sauva à Bergerac, avec perte de tous ses bagages. La Princesse continua sa route vers Bourdeaux, & elle y fut reçue avec tous le témoignages d'une joie publique. Quoique le Parlement & les Jurats ne la vissent point en Corps, il n'y eut presque point de par-

1650. ticulier, qui ne lui donnât des assurances de service.

La Cour  
arrive près  
de Bour-  
deaux.

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, que les partisans du Duc d'Épernon vouloient empêcher d'entrer, furent reçus deux jours après. La Cour informée de ce qui venoit d'arriver, fit marcher vers Bourdeaux le Maréchal de la Meilleraie avec son Armée; & le Roi laissant le Duc d'Orléans à Paris pour y commander, partit lui-même avec la Reine, le Cardinal & toute la Cour. Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, qui avoient ramassé en très peu de tems près de trois mille hommes de pied & sept à huit cens chevaux, s'étoient rendus maîtres de Castelnau, à quatre lieues de Bourdeaux, & se feroient encore plus étendus, sans les nouvelles qu'ils eurent de l'approche du Maréchal de la Meilleraie, & de celle du Duc d'Épernon, qui avoit joint ses troupes à celles du Chevalier de la Valette. Sur ces avis, la Princesse dépêcha en Espagne les Marquis de Sillerie & de Sauvebœuf, avec un plein pouvoir de traiter avec Sa Majesté Catholique; ainsi qu'avoient fait peu de tems auparavant la Duchesse de Longueville & le Vicomte de Turenne, pour la liberté des Princes & la conclusion de la paix entre les deux Couronnes.

Le Duc  
d'Épernon

Les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, après avoir laissé garnison dans Cas-



telnau, postèrent le reste des troupes à Blanquefort, à deux lieues de Bourdeaux. Ce fut-là que le Duc d'Epéron vint attaquer leurs quartiers, où Chambon Maréchal de Camp avoit, en leur absence, le commandement. Chambon ne pouvant défendre l'entrée de son quartier contre l'Armée du Duc d'Epéron qui étoit supérieure, fit sa retraite en bon ordre, à la faveur des marais & des canaux dont il étoit environné. Alors les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, entraînés par l'impétuosité de la multitude, accoururent avec un grand nombre de bourgeois, & aiant joint leurs troupes, retournèrent pour combattre le Duc d'Epéron; mais arrêtés par les mêmes canaux, ils ne purent en venir aux mains: tout se passa en escarmouches, où la plus grande perte fut du côté du Duc. Pendant que les troupes Royales ferroient Bourdeaux toujours de plus près, le Roi arriva à Libourne, fit attaquer le Château de Vaire sur la Dordogne, & en fit pendre le Gouverneur qui s'étoit rendu à discrétion. Pour rassurer les Bourdelois intimidés & chancelans, on pendit par représailles le Baron de Canole (1), pris dans le Fort S. George, dont il étoit Commandant. Cette action hardie des rebelles, étonna la Cour, irrita la Reine & ranima les Bourdelois,

1650.

vint attaquer les quartiers des Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault.

(1) Ainsi appelé dans Labard, Hist. 1. 8. & Canot dans les Mém. de Lenet, Tome II. pag. 23.

1650.

qui se disposèrent à soutenir le siège. Dans cette vue, ils se hâtèrent de faire un Fort de quatre petits bastions, vis-à-vis de Bourdeaux, de l'autre côté de la rivière, & travaillèrent avec soin à fortifier la ville de tous les autres côtés. Il étoit des règles de la guerre, de brûler & de raser les maisons du fauxbourg S. Surin, ouvert de toutes parts & de difficile garde : mais les bourgeois de qui l'on dépendoit s'y opposèrent : il fallut entreprendre de garder le fauxbourg ; & pour couvrir la porte de Digeaux qui étoit la plus voisine, on fut obligé, au défaut de toute autre fortification, de se servir d'une petite hauteur formée de décombres & d'immondices, laquelle en forme de demi-lune (1) sans parapet & sans fossé, se trouva néanmoins la plus grande défense de la Place.

Détail du  
siège de  
Bordeaux.

Le Cardinal Mazarin laissant le Roi à Bourg, vint à l'Armée, & l'on résolut d'attaquer le fauxbourg S. Surin, dans l'espérance de se loger, dès le premier jour, à la porte de Digeaux, dont on croïoit la demi-lune facile à emporter. Le Maréchal de la Meilleraie donna ordre à Palluau de couper entre le fauxbourg & la ville, pour marcher droit à la demi-lune, tandis que lui-même tomberoit sur les barricades & sur les maisons du fauxbourg : mais ayant don-

(1) Lenet Mém. Tome II. pag. 287. appelle cette demi-lune un amas de brou & d'immondices.

né avant que Palluau fût arrivé, il trouva plus de résistance qu'il n'en attendoit. Les mousquetaires postés dans les haïes & dans les vignes qui couvroient le fauxbourg, arrêtèrent d'abord les troupes du Roi, qui perdirent beaucoup de soldats & plusieurs Officiers. Le Duc de Bouillon étoit dans le cimetière de l'Eglise de S. Surin, avec ce qu'il avoit pu faire sortir de bourgeois, pour rafraichir les postes, & le Duc de la Rochefoucault étoit à la barricade, où se faisoit la principale attaque. L'action fut très vive: il y eut cent ou six-vingts hommes tués du côté des bourgeois, & sept ou huit cens du côté du Roi. Ses troupes cependant forcèrent la barricade, prirent le fauxbourg, & ne purent passer outre. Le Maréchal crut devoir ouvrir la tranchée, pour emporter la demi-lune: comme elle n'avoit point de fossés, les bourgeois ne voulurent point y faire la garde, & se contentèrent de tirer de derrière les murailles voisines. Les assiégeans attaquèrent trois fois cette demi-lune avec leurs meilleures troupes, & autant de fois les Bourdellois firent des sorties, à chacune desquelles ils nettoïèrent la tranchée & brûlèrent les logemens. Le siège, au treizième jour, n'étoit pas plus avancé que le premier. Il est singulier qu'un tas d'ordures tint lieu de fortifications contre onze mille hommes de troupes réglées; rien ne fait mieux voir ce

1650.

que peut l'habileté des Généraux dans les occasions où toutes les ressources paroissent manquer : le Duc de Bouillon par cette défense, aussi-bien que par d'autres actions connues, donna des preuves de sa haute capacité dans l'Art militaire. Comme les Bourdelois avoient trop peu d'Infanterie pour relever les Gardes des postes attaqués, & que ceux même qui n'étoient pas blessés étoient hors de combat par la fatigue. Bouillon & la Rochefoucault les firent rafraichir par la Cavalerie qui mit pied à terre ; & demeurèrent eux-mêmes dans Bourdeaux, afin que leur présence y retint plus de monde. Enfin le Maréchal de la Meilleraie poussa la tranchée par les allées qui vont des Chartreux à l'Archevêché, & fit dresser une batterie de six pièces de canon qui ruïnoit les murailles de la ville.

Pardon &  
paix accordée aux  
Bourdelois.

Dans ces entrefaites, le Parlement de Paris envoya deux Officiers de la Grand-Chambre, pour presser la Reine d'accorder la paix à ses Sujets de Guienne. Aiant salué la Reine à Bourg, sans perdre de tems, ils allèrent à Bourdeaux, représentèrent vivement au Parlement & au peuple le danger où ils étoient, s'offrirent d'être caution de tout ce que la Reine promettoit, & déterminèrent enfin les Bourdelois à demander la paix. Les Députés de la ville suivirent les deux Conseillers qui retournèrent à Bourg ; & après une trêve de six jours,

1650.

on conclut le vingt-neuf de Septembre un Traité, par lequel il fut dit : Que le Roi pardonneroit, à ses Sujets de Bourdeaux ; que la Princesse de Condé & le Duc d'Enghien se retireroient à Montrond ; que les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault donneroient parole de ne plus porter les armes contre le Roi, & que Sa Majesté entreroit dans Bourdeaux avec sa Garde ordinaire, & renvoïeroit ses troupes. Aussitôt la Princesse de Condé & le Prince son fils, les Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault sortirent de Bourdeaux, furent à Bourg saluer Leurs Majestés : ils se mirent à genoux en les abordant, & leur demandèrent pardon : la Reine les reçut avec bonté, & le Cardinal Mazarin leur donna à dîner. Les conférences qu'ils eurent avec lui, pour le persuader d'élargir les Princes & de se joindre à eux, donnèrent de la jalousie aux Frondeurs, & furent ensuite cause de la délivrance des Princes & de l'exil du Cardinal. Leurs Majestés montèrent sur une Galère que les Bourdelois leur avoient envoïée, & firent leur entrée dans Bourdeaux, au bruit du canon & au milieu des acclamations publiques. Elles y séjournèrent dix jours, pendant lesquels on rétablit le Premier-Président & les Officiers, qui n'ayant pas voulu adhérer à la rebellion des autres, étoient sortis de la ville. Le quinze, la Cour partit pour retourner à Fontainebleau, où elle

30 &amp; 31 oct.

1650.

arriva vers la fin du mois. Le Ministre, enflé de l'heureuse conclusion de la guerre de Guienne, ne ménagea plus les Frondeurs, & fit transférer les trois Princes du Château de Marcouffi au Havre, d'où il pensoit qu'il seroit plus difficile à ses ennemis de les enlever.

Les troupes du Roi marchent pour assiéger Rhétel.

Le Cardinal de retour à Paris, apprit qu'on l'accusoit d'avoir ruiné les meilleures troupes du Roïaume devant Bourdeaux, pendant que les Espagnols s'étoient fort avancés dans la Champagne. Pour appaiser ces murmures, il conçut le dessein de reprendre Rhétel; & aiant joint aux troupes qui revenoient de Guienne, celles que l'on tira des garnisons des Places frontières de Picardie & de Champagne, il forma une Armée de quinze à seize mille hommes, dont il donna le commandement au Maréchal du Plessis-Praslin, pour aller assiéger Rhétel.

25 Novembre.

Détail du siège de Rhétel.

Le Vicomte de Turenne avoit pris cette ville au mois d'Août précédent & en avoit fait Gouverneur *Degli Ponti*, l'homme de son tems le plus renommé pour la défense des Places; il y avoit laissé une garnison de dix-sept à dix-huit cens hommes, & y avoit fait porter une grande abondance de vivres & de munitions. Le Maréchal du Plessis partit de Châlons avec son Armée, & arriva le neuvième de Décembre à la vue de Rhétel, qu'il fit investir le même jour.

7 Décembre.

dur. Il prit ses quartiers en-deçà & au-de-  
 à de la rivière d'Aine ; & , parce que la  
 aison ne permettoit pas de camper, & que  
 les ennemis étoient affés éloignés de la Pla-  
 ce, on ne pensa pas à faire des lignes de  
 circonvallation. (1) Il ouvrit promptement  
 la tranchée vers les Capucins, en coulant  
 au-dessous de la Citadelle, pour l'attaquer  
 en même tems que la ville. On proposa  
 de faire une seconde attaque par le faux-  
 bourg des Minimes, en gagnant le bout du  
 pont par l'autre côté de la rivière, & de s'at-  
 tacher à la porte qui étoit affés mal flan-  
 quée. Le Maréchal du Plessis balança quel-  
 que tems, croïant avec raison qu'une si for-  
 te garnison ne se laisseroit pas approcher  
 par un endroit si peu accessible, & où l'on  
 ne pouvoit parvenir qu'en traversant la ri-  
 vière d'Aine, affés rapide ordinairement,  
 & en ce tems-là fort enflée par les pluïes ;  
 mais le Cardinal Mazarin arriva dans le  
 Camp, & détermina le Maréchal, qui don-  
 na aussi-tôt les ordres pour l'attaque du  
 fauxbourg. En trois jours on en chassa les  
 assiégés, on passa un bras de la rivière, &  
 l'on fit une brèche aux tours qui flancoient  
 la porte de la ville. Comme le pont étoit  
 rompu, on jeta des madriers sur les pou-  
 tres qui restoient, les soldats passèrent,  
 montèrent à la brèche & s'y logèrent,

(1) *Mém. du Plessis Praslin* pag. 200.

1650.

nonobstant la résistance des assiégés. Degli Ponti, soit qu'il eût perdu courage, soit qu'il eût été gagné par le Cardinal, qui ne vint peut-être au siège que parce qu'il étoit sûr du succès, demanda à capituler, & livra lâchement la Place, le quatrième jour du siège, après avoir mandé la veille au Vicomte, qu'il pourroit défendre la ville encore quatre jours.

Le Vicomte arrive trop tard au secours de Rhétel.

Turenne, qui jugeoit que la perte de Rhétel entraîneroit celle de toutes les conquêtes qu'il avoit faites dans la Champagne, avoit résolu de la secourir à quelque prix que ce fût : mais il ne vouloit y arriver qu'après qu'elle seroit investie, pour trouver les tranchées ouvertes, le canon en batterie, & l'Armée Royale séparée dans ses quartiers autour de la ville, n'ayant pu prévoir que Degli Ponti avec une si forte garnison & si bien pourvuë, feroit une si foible résistance. Il quitta les environs de Montfaucon entre la Meuse & l'Aîne, & après quatre jours de marche, arriva une heure avant le coucher du soleil à une lieue de Rhétel, où quelques prisonniers que l'on fit lui apprirent que la garnison Espagnole venoit de capituler, & que le Maréchal du Plessis ayant levé ses quartiers, sur l'avis de l'approche du Vicomte, les avoit remis en un seul corps au-delà de la rivière. Turenne demeure toute la nuit avec son Armée en bataille, & le lendemain n'ayant point



d'autre parti à prendre que celui de la retraite, il retourne promptement sur ses pas, fait quatre grandes lieuës sans s'arrêter, gagne la vallée du Bourg, y fait reposer ses troupes, & laisse derrière lui quelques Cravates pour observer s'il seroit poursuivi. Le Maréchal du Pleffis de son côté, voulant forcer le Vicomte à combattre ou à repasser la Meuse, fait prendre de l'avoine à chaque cavalier, & marche la nuit du quatorze au quinze vers Genneville, où il arrive à la pointe du jour, & y reçoit avis que le Vicomte n'étoit qu'à trois lieuës de lui : il part sur le champ, il approche vers les neuf heures du matin de l'Armée des Espagnols. Le Vicomte averti par ses Cravates, sort aussi-tôt de la vallée, gagne une hauteur qui est à gauche quand on vient de Rhétel, & fait encore deux lieuës, pendant que l'Armée du Roi marchoit sur une hauteur à droite, de l'autre côté du vallon. (1) Le brouillard épais qui les avoit empêché de se voir, se dissipa, & les deux Armées se découvrirent en même tems. Le Vicomte persistant dans le dessein de se retirer, & le Maréchal dans celui de combattre, continuèrent chacun leur route : desorte que les deux Armées marchèrent plus d'une lieuë sur deux collines parallèles, se côtoiant à la demi-portée du canon. Du

1650.

15. Décembre.

(1) Voir les Mém. MSS. de l'Abbé Raguenet.

1650.

Plessis-Praslin cherchoit quelque endroit propre pour engager Turenne au combat, & s'étoit déjà repenti d'avoir laissé échapper plusieurs occasions, qu'il n'avoit négligées que dans l'espérance d'en trouver une plus favorable. Voïant enfin qu'il étoit midi, & qu'il n'y avoit plus guère que trois heures de soleil, il résolut de descendre dans le vallon & d'attaquer les Espagnols, de peur de ne plus les retrouver le lendemain. Il fit donc faire alte à son Armée, entre le bourg S. Etienne & celui de Sommepe, dans la plaine nommée le Blanc-champ, & commanda qu'on la mit en ordre de bataille pendant qu'il iroit reconnoître le fond du vallon.

Les deux  
Armées se  
rangent en  
ordre de  
bataille.

A ce mouvement, le Vicomte connut qu'il ne pourroit se dispenser d'en venir aux mains, quoique la partie ne fût pas égale. Il avoit un grand avantage en demeurant sur la hauteur : mais il en avoit un autre à aller attaquer le Maréchal, avant que toute l'Infanterie qui n'étoit pas encore arrivée, eût joint l'Armée Royale. Il balança quelque tems ces deux partis, & se détermina enfin au dernier. Il descend aussi-tôt dans le vallon & s'avance dans la plaine du Blanc-champ, avec sa petite Armée composée d'Allemands, de Lorrains & de François, qui ne faisoient en tout que deux mille cinq cens hommes d'Infanterie, & cinq mille cinq cens chevaux. Ils furent

bien-tôt rangés sur deux lignes : il mit les Allemands à l'aîle droite commandée par La Fauge; les Lorrains sous le Comte de Ligneville à l'aîle gauche; les Marquis de Beauvau, de Boutteville, de Duras & de Montausier avec les escadrons François à la première ligne du Corps de bataille, & l'Infanterie au centre.

1650.

Le Maréchal du Pleffis avoit rangé de même son Armée sur deux lignes, il avoit donné le commandement de son aîle droite au Marquis de Villequier, & celui de la gauche au Marquis d'Hocquincourt, tous deux Lieutenans-Généraux: pour lui, il se plaça au centre avec les vieux régimens Allemands, conduits par le Général Rosen, qui avoient servi sous le Maréchal de Turenne pendant les guerres d'Allemagne.

Le Vicomte se mit à la tête de son aîle gauche, & marcha contre l'aîle droite du Maréchal du Pleffis. Les escadrons Lorrains s'étant promptement doublés, ne donnèrent le tems à la Cavalerie du Roi de leur opposer que trois escadrons. Dans cette disposition, on s'approcha de si près, que les têtes des chevaux des deux Armées se touchoient: le Vicomte fit de tels efforts pour enfoncer l'aîle droite du Maréchal, que les escadrons Lorrains ne furent guère moins rompus que ceux de l'Armée du Roi, & que plusieurs de part & d'autre se trouvèrent mêlés; mais en même tems, les

Bataille de  
Rhétel.

1650.

Marquis de Beauvau, de Boutteville, de Duras & de Montausier rompirent entièrement ceux qui leur étoient opposés, & pénétrèrent jusqu'au canon. Le succès n'avoit pas été si heureux à l'aîle droite : La Fauge qui la commandoit, eut bien quelque avantage à la première charge ; mais à la seconde, il fut fait prisonnier, & les Allemands prirent la fuite. Le Marquis d'Hocquincourt qui commandoit la gauche de l'Armée Royale, détacha Rosen avec quelques escadrons pour les poursuivre, mena le reste de son aîle victorieuse au secours du Maréchal du Pleffis, & chargea le Vicomte. On combattit de part & d'autre avec acharnement : les escadrons des deux partis furent plusieurs fois enfoncés, ralliés de nouveau & ramenés à la charge : le combat fut long, sanglant & opiniâtre : le canon chargé à cartouches, que le Vicomte avoit mis à la tête de ses bataillons, fit un ravage effroyable dans l'Armée du Roi : enfin le Maréchal du Pleffis aiant rallié une troisième fois ses escadrons & joint sa seconde ligne à la première tomba d'abord avec l'élite de ses deux aîles sur Turenne, & étendant ensuite sa droite & sa gauche, l'enveloppa de telle façon que ses bataillons rompus & dispersés furent mis en fuite. Tous l'abandonnèrent, hors le seul régiment de Turenne qui fut taillé en pièces ; & il se trouva avec le seul La Berge Lieutenant de

des Gardes au milieu des escadrons Roïaux.

1650.

---

(1) Il fut reconnu par huit cavaliers Allemands qui voulurent se saisir de lui : mais La Berge & lui en aiant mis quelques-uns hors de combat, ils se débarassèrent des autres ; & par un bonheur extraordinaire, se tirèrent du milieu des François, La Berge disant toujours qu'ils étoient de l'Armée Roïale, & qu'ils avoient été attaqués mal à propos par des Allemands qui les méconnoissoient. Le Vicomte ne pouvoit pas aller loin sur un cheval blessé de cinq coups : il rencontra Lavaux Officier du régiment de Beauvau, qui lui donna le sien, dont il ne servit que pour se mettre en sûreté. Il n'y avoit plus aucun moïen de rétablir le combat : la Cavalerie Lorraine & Allemande, aussi-bien que l'Infanterie, avoit lâché le pied, & l'artillerie étoit prise avec Dom Estevan de Gamarre qui la commandoit.

Cette déroute entière ne laissa d'autre parti à prendre au Vicomte, que celui de la retraite. Le plus court chemin étoit vers la rivière d'Aïne : mais les troupes du Roi qui poursuivoient les fuyards lui coupoient le passage, & il fut obligé de prendre par les plaines de Champagne. Comme la nuit approchoit & que les troupes Roïales étoient extrêmement fatiguées, il arriva sans aucun obstacle à Bar-le-Duc

Retraite  
du Vicomte  
après la ba-  
taille per-  
due.

(1) Mémoires MSS. du Vicomte de Turenne.

1650.

avec cent-cinquante chevaux : le Marquis de Duras l'y vint joindre avec cent autres, & le Vicomte lui aiant ordonné de mener les uns & les autres dans le Luxembourg, partit après un séjour de six heures, & accompagné de douze ou quinze cavaliers, alla droit à Montmédi, où il trouva le reste de sa Cavalerie qui s'étoit sauvée. Il perdit la moitié de son Armée, douze cens hommes restèrent sur la place, & trois mille furent faits prisonniers. Longtems après aiant été interrogé par un jeune homme indifcret, comment il avoit perdu les batailles de Mariendal & de Rhétel; il répondit simplement, *par ma propre faute*. Des Officiers prétendoient qu'il n'avoit jamais mieux agi que dans ces deux combats. „ Si je „ voulois, répondit-il, me faire justice un „ peu sévèrement, je dirois que l'affaire „ de Mariendal est arrivée pour m'être „ laissé aller mal à propos à l'importunité „ des Allemands qui demandoient des quartiers; & que celle de Rhétel est venue „ pour m'être trop lié à la Lettre du Gouverneur qui promettoit de tenir quatre „ jours, la veille même qu'il se rendit. Je „ fus dans ces occasions trop facile & trop „ crédule : mais quand un homme n'a point „ fait de fautes à la guerre, il ne l'a pas „ faite longtems (1).

(1) Voyés l'Eloge de S. Evremont dans les Preuves.

Le Vicomte choisit Montmédi pour sa retraite préférablement à Sténai, dont il étoit le maître, pour ôter tout soupçon, que découragé par la perte de la bataille, il songeât à abandonner les Espagnols. L'Archiduc Léopold fut si satisfait de sa conduite, qu'il lui accorda le pouvoir de nommer à tous les emplois qui vaquoient par la mort des Officiers tués dans le combat, & de donner aux troupes qui restoient, les quartiers qu'il voudroit dans les terres du Roi d'Espagne. Il lui envoya même peu de tems après cent mille écus, sur la somme promise par le Traité : mais Turenne qui fa-voit que l'on travailloit efficacement à la liberté des Princes, renvoya les cent mille écus, & ne crut pas devoir prendre l'argent des Espagnols, dans un tems où il espéroit que son engagement avec eux alloit finir.

En effet tout se préparoit pour l'élargissement des Princes. La conversation des Ducs de Bouillon & de la Rochefoucault avec le Cardinal Mazarin à Bourg, (1) avoit déjà fait soupçonner aux Frondeurs ; que le Ministre, sans leur entremise, alloit se raccommoder avec les Princes : le Duc d'Orléans, informé de cette conversation par la Princesse de Montpensier sa fille, qui avoit suivi la Reine en Guienne, en fut al-

1650.

---

 Désinté-  
ressement  
du Vicom-  
te.

 On traite  
de la déli-  
vrance des  
Princes &  
de l'exil du  
Cardinal.

(1) Voyés ci-devant page 255.

1650.

larmé. Le Coadjuteur, premier moteur de l'emprisonnement des Princes, voulut alors être le principal instrument de leur liberté. Son unique objet avoit toujours été de brouiller le Prince de Condé & le Cardinal, pour perdre ce dernier & s'emparer lui-même de l'administration des affaires : les circonstances ne pouvoient être plus favorables. Toute la turbulence du Coadjuteur aussitôt se réveille : il renouvelle les cabales, soulève les ennemis du Cardinal, ranime les amis des Princes, & met en mouvement les femmes intrigantes de la Cour. La Palatine traite pour les Princes avec les Frondeurs ; on promet à la Duchesse de Montbazou cent mille écus ; on fait espérer à la Duchesse de Chevreuse de marier sa fille au Prince de Conti : le Prélat enfin parvient à gagner le Duc d'Orléans, le Parlement & le peuple, & leur fait demander d'une commune voix la perte du Ministre, conjointement avec la liberté des Princes.

1651.

Les Prin-  
ces font  
échouer, &  
le Cardinal  
sort de la  
France.

Gaston ayant refusé d'aller chés le Roi, à moins que le Cardinal ne fût exilé, la Reine hésita longtems avant que de pouvoir se résoudre : mais elle fut contrainte de laisser partir le Ministre ; lui promettant néanmoins de ne jamais consentir à l'élargissement des Princes, sans sa participation, Mazarin sortit de Paris vers le commencement de Février, & alla à S. Germain en



1651.

Laïe : dès le lendemain , le Duc d'Orléans fit rendre au Parlement un Arrêt qui bannit du Roïaume le Cardinal, le déclara *perturbateur du repos public*, & ordonna de lui *courre sus*. Pendant que le Ministre rôdoit sur les frontières de la Normandie, on répandit le bruit que la Cour, pour l'aller joindre, vouloit quitter Paris une seconde fois. Dans ce moment, les bourgeois prirent les armes & firent la garde aux portes, pour empêcher l'exécution de ce prétendu projet. La Reine se trouvant comme prisonnière dans le Palais Roïal, fut obligée de consentir à la délivrance des Princes, sans consulter le Cardinal : leurs amis négocièrent les conditions, & le Maréchal de Gramont devoit en être le porteur. Mazarin également surpris & blessé de cette démarche de la Reine, qu'il ne lui pardonna jamais, se détermina cependant, dès qu'il l'eut apprise, agir de manière qu'il pût s'en attribuer tout l'honneur. Il partit promptement pour le Havre, y arriva avant le Maréchal de Gramont, le treize Février, alla voir les Princes, leur annonça qu'ils étoient libres, & leur demanda amitié ; ajoutant avec fierté (1) qu'ils étoient maîtres de la lui accorder, ou de la lui refuser. Après avoir dîné ensemble ils se séparèrent : les Princes prirent la route de Paris, & le

13 Février.

(1) *Mém. de la Rochefoucault, Prison des Princes.*

1651.

Ministre se retire d'abord à Liège, ensuite à Brule près de Cologne. Le lendemain, les Princes arrivèrent à Paris, où l'on fit des feux de joie pour leur délivrance, comme on en avoit fait l'année précédente pour leur emprisonnement. Le Duc d'Orléans alla au-devant d'eux, avec le Duc de Beaufort & le Coadjuteur : il y eut de part & d'autre de grands embrassemens avec protestations d'amitié; mais tout se termina aux démonstrations.

On tra-  
vailla à la  
paix entre  
les deux  
Couronnes.

Le Vicomte de Turenne aiant appris cette nouvelle à La Roche en Ardennes, où il étoit, alla à Sténai d'où il écrivit à l'Archiduc, qu'il ne mettroit point les armes bas, que la France n'eût offert à l'Espagne des Articles de paix justes & raisonnables. En même tems, il pria le Prince de Condé de faire en sorte que la Cour envoiât incessamment une personne de considération à Sténai, pour y travailler à la paix; sans quoi il ne pouvoit se dégager honnêtement d'avec les Espagnols. Le Prince lui marqua dans sa réponse la reconnoissance la plus vive, & lui jura une amitié éternelle: en effet il ne négligea rien pour porter la Reine à achever l'échange de Sedan, & à accorder à la Maison de Bouillon tout ce qu'on lui avoit tant de fois promis. Le Prince engagea ensuite la Reine à dépêcher à Sténai Croissi Conseiller du Parlement, pour négocier la paix avec l'Es-

agne: Croissi en arrivant rendit au Vi-  
comte cette Lettre du Roi.

1651.

---

„ Mon Cousin , vous avés été averti  
comme ensuite de la liberté que j'ai ac-  
cordée à mes Cousins les Princes de Con-  
dé, de Conti & Duc de Longueville, j'ai  
résolu de faire expédier une Déclara-  
tion portant amnistie & pardon à tous  
ceux qui ont pris les armes à leur  
occasion contre mon service , dans  
laquelle vous êtes compris & tous ceux  
qui vous ont suivi: mais parce que peut-  
être vous pourriés faire difficulté, avant  
la vérification d'icelle, de retourner en  
France, s'il ne vous apparoissoit de mon  
intention; je vous écris celle-ci de l'avis  
de la Reine Régente Madame ma mère,  
pour vous dire que j'excuse tout ce que  
vous avés fait, & le veux oublier, pour-  
vu que vous quittiés promptement le parti  
que vous avés embrassé, & renonciés à  
tous les Traités que vous avés faits avec  
mes ennemis; & ne doutant pas que vous  
ne soiés en cette disposition, je vous  
donne cette assurance que vous pouvés  
librement vous acheminer en ma Cour,  
où je souhaite de vous voir, & de vous  
témoigner que je n'aurai aucun ressenti-  
ment de tout ce que vous avés entrepris  
contre mon service; puisque je tiens  
pour très assuré que vous le reprendrés  
avec plus de zèle & de fidélité que jamais,

1651.

„ ainsi que vous êtes obligé. Cette Let-  
 „ tre sera en sureté de vôtre retour ;  
 „ nonobstant que lad. Déclaration ne soit  
 „ pas encore vérifiée ; & vous pouvés don-  
 „ ner parole à tous ceux qui vous ont sui-  
 „ vi, qu'en quittant présentement le parti  
 „ ennemi pour reprendre le mien, ils seront  
 „ affranchis de toutes craintes & poursuites  
 „ de la faute qui leur pourroit être impu-  
 „ tée, l'aïant pardonnée & mise en oubli :  
 „ en m'assurant que vous aurés autant d'im-  
 „ patience de venir me protester en person-  
 „ ne de vôtre obéissance, que j'ai mainte-  
 „ nant de bonne volonté pour ce qui regar-  
 „ de vôtre personne & les intérêts de vôtre  
 „ Maison. Je prie Dieu qu'il vous ait,  
 „ mon Cousin, en sa sainte & digne  
 „ garde.

Signé, L O U I S.

*Ecrit à Paris le 6 Mars 1651.*

Cette Lettre fut suivie de marques réelles de la bienveillance de la Cour : le Contrat d'échange fut enfin signé le vingtième de Mars & ratifié au mois d'Avril, après huit ans d'examen, de recherches & de délais. Par ce Contrat, le Roi déclare qu'il suit la résolution de Louis XIII, aïant jugé la possession de Sedan d'une grande conséquence au bien de l'Etat ; pour s'assu-

rer de cette Place, il avoit cédé les Duchés-Pairies d'Albert & de Château-Thierry, les Comtés d'Auvergne & d'Evreux, la Baronnie de la Tour & plusieurs autres Terres & Seigneuries, avec toutes leurs appartenances, dépendances & annexes, au Duc de Bouillon & à ses successeurs mâles & femelles à perpétuité, pour en jouir comme de leur vrai patrimoine en pleine propriété incommutable & irrévocable, à titre de pur, absolu & perpétuel échange; sans que lesdites Terres soient sujettes à aucun rachat, ou remboursement, revente ou réunion au Domaine de Sa Majesté, pour quelque cause ou occasion que ce soit. Le Roi voulut bien comprendre dans l'échange la Baronnie de la Tour & le Comté d'Auvergne, qui furent demandés comme aiant été des anciens Fiefs de la Maison de la Tour, échus à la Reine Catherine de Médicis, héritière de la branche aînée de cette Maison.

Peu de tems après l'arrivée de Croissin à Ténai, Friquet y fut envoyé de la part de l'Archiduc. Le Vicomte de Turenne pressa si vivement la négociation, que la France offrit d'abandonner la Catalogne, de ne plus se mêler des affaires du Roi de Portugal, & d'envoier sur la frontière le Duc d'Orléans avec un plein pouvoir de conclure la paix, si les Espagnols y vouloient aussi envoier l'Archiduc avec le même pou-

1651.

Les négociations de paix avec l'Espagne rompues, & retour du Vicomte à la Cour,

1651.

1 Mai.

voir. Le Roi d'Espagne mal conseillé refusa d'écouter ces propositions : le Vicomte l'ayant en vain sollicité pendant deux mois, se crut suffisamment dégagé de sa parole, & résolut de retourner à la Cour de France. Après avoir remercié les Espagnols de l'assistance qu'ils lui avoient donnée, & de leurs procédés à son égard, il partit pour Paris : mais apprenant en chemin que les Princes & plusieurs grands Seigneurs vouloient venir au-devant de lui, il prit si bien ses mesures, pour éviter l'air d'ostentation, qu'il arriva un jour plu-tôt qu'on ne l'attendoit ; persuadé que c'étoit insulter à la foiblesse de la Cour, que d'entrer d'une manière si brillante dans la Capitale du Roïaume, au retour d'une guerre, où il venoit de porter les armes contre le Roi. Le Prince de Condé, dès qu'il le fut arrivé, alla le voir & le mena au Louvre : il lui proposa d'entrer dans ses vuës, l'excita à former les plus grands projets pour lui-même & pour sa Maison, & protesta (1) qu'il s'emploïeroit avec chaleur pour les faire réussir. Le Vicomte de Turenne répondit à toutes ces avances avec candeur & politesse, & lui fit entendre que, pleinement satisfait par la délivrance des Princes & par l'exil de Mazarin, il n'avoit plus rien à desirer. Effectivement, il ne voulut tirer aucun avantage du

(1) Voïés les Preuves N. VII.

du nouveau crédit du Prince à la Cour, & se contenta de lui demander que les troupes qui venoient de travailler avec tant d'aideur pour sa liberté, eussent de bons quartiers d'hiver.

1651.

Les nuages qui avoient obscurci pendant un an la gloire du Vicomte de Turenne sont dissipés pour toujours, elle va reprendre tout son éclat; il ne sera plus désormais que le défenseur de la Patrie, & l'appui le plus assuré du Trône.

La Reine desiroit le retour du Cardinal Mazarin, malgré leurs mécontentemens mutuels: accoutumée à son esprit doux & insinuant, convaincuë de toute sa capacité par l'expérience qu'elle en avoit faite, elle n'étoit occupée que des moïens de le faire rappeler. Elle entra avec le Prince de Condé dans un Traité secret à l'insu des Frondeurs, lui accorda le Gouvernement de Guienne, & donna en échange celui de Bourgogne au Duc d'Epemon: Condé, de son côté, pour satisfaire la Reine, qui craignoit (1) que le mariage du Prince de Conti avec la jeune Chevreuse n'augmentât le crédit de la Fronde, rompit le projet de cet engagement, avec toute la hauteur & toute la vivacité de son naturel impétueux: Le Coadjuteur dont tous les ressentimens

Motifs  
qui enga-  
gent le  
Prince de  
Condé à  
rompre  
avec la  
Cour.

(1) Mém. de Mad. de Nemours pag. 153.

1651.

se rallumèrent, osa l'accuser en face d'avoir manqué de parole: il eut même l'audace de vouloir figurer en public avec un Prince du Sang, de se faire suivre comme lui dans la Salle du Palais par des gens armés, & d'insulter le grand Condé en plein Parlement. La Reine, qui les haïssoit tous deux, espéra de leur division leur perte mutuelle: en attendant, elle essaïoit toujours par des voies différentes de les ramener l'un & l'autre en faveur du Cardinal, dont le rappel faisoit son principal objet. Voïant enfin qu'elle ne pouvoit y déterminer le Prince, elle se déclara ouvertement pour le Coadjuteur: celui-ci porta son insolence jusqu'à conseiller à la Reine de faire arrêter Condé une seconde fois. Ce conseil aïant transpiré, le Prince en prit l'allarme, se retira à S. Maur, & forma des projets de vengeance, qui devinrent funestes à la Patrie. Ce ne furent sans doute, ni le refus des Charges qu'il demandoit pour lui & pour ses amis, ni la crainte qu'il avoit de perdre sa liberté, qui fomentèrent en lui l'esprit de mécontentement & de révolte: ce Prince âgé seulement de trente ans, se croïoit aussi capable de conduire l'Etat par la supériorité de son esprit, qu'il étoit, par sa valeur, propre à le défendre: il ne faut pas attribuer au grand Condé d'autre ambition, que celle d'avoir aspiré à devenir le seul Conseil du Roi & l'unique soutien de la



Couronne. Maltraité d'abord par le Cardinal, ensuite insulté par le Coadjuteur, il cède à son indignation, & résolut de se rendre maître par la force, de la Cour & de la personne du Roi, pour être l'arbitre de la paix & de la guerre.

1651.

Pendant qu'il étoit à S. Maur, tous ses amis l'allèrent voir : le Vicomte de Turenne fut de ce nombre. S'il refusa d'entrer dans les projets de Condé, la prétendue ingratitude du Prince y eut aussi peu de part, que les autres sujets de plaintes personnelles que l'on a supposés faussement : la triste expérience des horreurs des guerres civiles, & plus encore les réflexions par lesquelles il venoit de se convaincre que rien ne pouvoit autoriser un Sujet à porter les armes contre son Roi, furent les vraies raisons qui retinrent le Vicomte dans le parti de la Cour. Le Prince retourna bientôt à Paris : il continuoit d'entretenir des liaisons avec les Espagnols, qu'il gardoit toujours dans la ville de Sténaï, sous prétexte de dégager d'avec eux la Duchesse de Longueville : il avoit envoyé le Marquis de Silleri à Bruxelles, pour renouveler les Traités avec Fuenfaldagne, & pour exiger la promesse d'un puissant secours, s'il faisoit renaître les discordes civiles.

Le Duc de Bouillon & le Vicomte de Turenne refusent d'entrer dans les projets du Prince de Condé.

Le Roi étant allé au Parlement se faire déclarer majeur, le Prince, au lieu de l'y accompagner, passa en Normandie, où il

Le Prince de Condé part pour Bourdeaux.

1651.

---

& recom-  
mence les  
guerres  
civiles.

tenta vainement de séduire le Duc de Longueville. Animé par la Duchesse sa sœur, qui pensoit bien différemment de son mari, il prit la route de Guienne, à dessein de s'y faire de nouveaux Partisans. Dans le même tems, la Princesse de Condé, le Duc d'Enguien, le Prince de Conti à qui la Cour avoit refusé le Gouvernement de Provence, la Duchesse de Longueville & le Duc de la Rochefoucault se retirèrent à Montrond, pour soulever le Berri. D'un autre côté le Comte de Tavannes, Chef des troupes (1) du Prince, se sépara du Maréchal d'Aumont Général de l'Armée du Roi en Flandre, & joignit près de Sténaï Dom Estevan de Gamarre. Dès que la Reine sut le départ de Condé, elle crut ne pouvoir rompre ses entreprises qu'en le suivant de près: on laissa le Duc d'Orléans à Paris pour y commander, & la Cour partit vers la fin de Septembre. Pendant son séjour à Bourges, où elle resta trois semaines, on partagea les troupes Royales en deux Corps, dont le plus considérable fut donné au Comte d'Harcourt pour aller s'opposer au Prince de Condé en Guienne, & l'autre à Palteau pour bloquer Montrond: mais, avant qu'il pût investir la Place, les Princes en sortirent, se hâtèrent de gagner Bourdeaux,

(1) Le Prince de Condé avoit un Corps de troupes qui portoit son nom.

& laissèrent le Marquis de Persan pour la défendre: la Cour se rendit ensuite à Poitiers, & résolut d'y passer l'Hiver. Le Prince de Condé avoit déjà déclaré la guerre en Guienne: une Flotte Espagnole entrée par l'embouchure de la Garonne, lui avoit apporté du secours: le Comte de Marfin lui amena aussi des troupes. Cet Officier habile servoit le Roi d'Espagne en Catalogne: toujours attaché aux intérêts de Condé, il avoit été mis dans la Citadelle de Perpignan, lorsque les Princes furent envoyés à Vincennes, & il n'avoit été élargi qu'après leur délivrance. Aussi-tôt qu'il reçut des nouvelles de la rupture du Prince avec la Cour, il quitta l'Armée d'Espagne, sortit des retranchemens la nuit avec son régiment de Cavalerie & un régiment Suisse, passa au travers du Camp des Espagnols, d'intelligence avec eux, traversa la Catalogne & vint trouver Condé en Guienne. Le Prince de Tarente alla de même se joindre aux rebelles de Bourdeaux; mais sans avoir ni troupes ni Places, dont il pût aider le Parti.

Le Prince de Condé avoit déjà pris Saintes, investi Cognac, engagé quelques autres villes à se déclarer pour lui, & répandu la terreur de son nom dans tout le Roïaume, mais le Comte d'Harcourt battit plusieurs de ses détachemens, & fit voir que Condé pouvoit cesser d'être invincible, lorsqu'au:

Le Comte  
d'Harcourt  
arrête les  
victoires  
du Prince,

1651.

lieu de troupes aguerries, il n'avoit plus sous ses ordres que de nouvelles levées. Le Prince obligé de se retirer à Bourg, y aiant appris que le Maréchal de Gramont devoit entrer en Guienne par le Béarn, pour bloquer Bourdeaux de toutes parts, n'eut d'autre ressource que celle de la négociation: il fit des propositions d'accommodement, & offrit à la Reine, si elle les acceptoit, de ne plus s'opposer au retour du Cardinal. Il savoit que le rappel du Ministre déplairoit au Duc d'Orléans & au Parlement, soulèveroit le peuple de Paris & les autres villes du Roïaume: il espéroit que toutes prendroient les armes, & que se mettant à leur tête, il seroit bien tôt en état de donner la loi à ceux de qui il étoit sur le point de la recevoir.

Le Cardinal Mazarin quitta le pais de Cologne pour revenir en France, & la route est mille à Paris.

La Reine écouta les propositions du Prince, & les amis de Mazarin saisirent cette conjoncture pour le faire revenir. On envoya plusieurs Couriers à Brule, où il s'étoit tenu pendant son exil, & d'où il avoit continué de gouverner la Reine, la Cour, les Ministres, le Roïaume entier, avec une autorité absoluë. Le Cardinal, après avoir concerté son retour, quitta le pais de Cologne & s'avança jusqu'à Sedan, avec des troupes qu'il avoit levées en Allemagne. Le Marquis d'Hocquincourt, qui venoit de recevoir le bâton de Maréchal de France, joignit Mazarin avec celles qu'il avoit fi-

rées des quartiers d'hiver de Picardie & de Champagne. Dès que ces nouvelles arrivèrent à Paris, le Duc d'Orléans fit assembler les Chambres du Parlement, & rendre un Arrêt par lequel il fut commandé à tous les Gouverneurs des Places frontières d'empêcher le passage du Cardinal, & à tous les peuples de lui *courre sus*: bien-tôt après on promit cinquante mille écus à quiconque le représenteroit vif ou mort.

1651.

Pendant que le Duc d'Orléans ramassoit des troupes, le Ministre peu étonné de tout ce qu'on faisoit contre lui, entra en France avec les siennes, par les plaines de Champagne, passa la Seine à Méry & la Loire à Gien, continua sa route par la Sologne, & arriva sans aucun obstacle le trente de Janvier à Poitiers, d'où le Roi & toute la Cour étoient allés au-devant de lui. Cependant le Duc d'Orléans donna le commandement de l'Armée qu'il avoit rassemblée au Duc de Beaufort; & le Duc de Nemours aiant traversé promptement la Picardie, vint joindre Beaufort dans le Dunois à la tête des troupes du Prince de Condé, & de celles que les Espagnols, suivant leur Traité, avoient envoyées. Le Duc de Rohan fit en même tems déclarer pour le Prince, la Province d'Anjou dont il étoit Gouverneur, & le Prince qui comptoit que toute la France alloit se soulever, ne voulut plus entendre parler d'accommodement. La Cour voyant

1652.

Le Cardinal revient en France, & le Duc d'Orléans lève des troupes & se déclare contre la Cour.

30 Janv.

1652.

les révoltés se multiplier, assembla des troupes : outre celles qui étoient en Guienne, le Roi entretenoit trois Armées, en Flandre, en Catalogne & en Italie ; ainsi la nouvelle Armée ne montoit qu'à neuf ou dix mille hommes.

L'Armée  
du Roi est  
commandée par les  
Maréchaux  
de Turenne  
& d'Hoc-  
quincourt.

Dans ces circonstances, le Vicomte de Turenne désiré par la Cour s'étoit rendu à Poitiers, & de là, aiant suivi le Roi à Saumur, la Reine lui offrit de partager le commandement de l'Armée avec le Maréchal d'Hocquincourt. Le Vicomte, guidé par le seul motif du bien de l'Etat, ne fit aucune difficulté d'accepter cette offre, quoiqu'il fût plus ancien de dix ans que le Maréchal. Aussi-tôt que la présence du Roi eut apaisé les troubles de l'Anjou, le Cardinal jugea à propos de le ramener à Paris, pour contenir cette grande ville qui donne ordinairement le branle au reste du Roïaume. Il fut résolu qu'on marcheroit de Saumur jusqu'à Gien, en remontrant la Loire, pour s'assurer des villes qui sont situées sur cette rivière. Tours, Amboise, Blois & toutes les autres Places donnèrent au Roi des marques de leur obéissance : il n'y eut que la seule ville d'Orléans qui lui ferma ses portes, à la sollicitation de la Princesse de Montpensier, que le Duc d'Orléans son père avoit envoïée exprès pour exciter la révolte.

Comme

Les troupes ennemies, au nombre de

quatorze ou quinze mille hommes, commandées par les Ducs de Beaufort & de Nemours, campoient dans le voisinage de Montargis, & s'étendoient jusqu'à la rive droite de la Loire. Comme le Roi en passant à Sully s'approchoit de leurs quartiers, le Vicomte crut qu'il étoit nécessaire d'aller reconnoître l'état du pont de Gergeau, par où ils pouvoient traverser la rivière & venir surprendre la Cour dans sa marche. A peine étoit-il arrivé à Gergeau, accompagné de très peu de monde, que le Baron de Sirot (1) Lieutenant-Général de l'Armée du Duc de Beaufort, avec quatre bataillons & quelque Cavalerie, vint à l'autre bord de la Loire s'emparer du fauxbourg & de l'extrémité du pont, & de là gagna le milieu, où il fit un logement & plaça du canon. Turenne ne trouvant dans la Place que deux cens hommes dépourvus de munitions, manda sur le champ à quelques régimens, qui étoient à deux lieues, de venir en diligence: en les attendant, il fait ouvrir la porte de la ville, entre sur le pont même avec une trentaine de personnes: pour ôter aux ennemis le soupçon du manque de poudre, il défend à haute voix de tirer aux soldats postés dans les maisons qui bordaient le pont de son côté; & pendant que le Maréchal d'Hocquincourt

1652;

au pont de  
Gergeau.

(1) Claude de l'Erouf Baron de Sirot.

1652.

survenu avec quelques Officiers fait dresser une barricade, il s'avance pour couvrir le travail vers le logement des ennemis, & es-  
 fuïe tout leur feu : dès que la barricade est  
 achevée, il se retire derrière & la défend  
 pendant trois heures, jusqu'à ce que le se-  
 cours soit arrivé : alors il sort de son re-  
 tranchement, marche à la tête des troupes,  
 l'épée à la main, se rend maître du loge-  
 ment, pousse au-delà de la rivière les rebel-  
 les déconcertés par la mort du Baron de  
 Sirot tué dans l'attaque, & fait ensuite rom-  
 pre le pont. Ce fut à son retour que la  
 Reine lui dit en présence de toute la Cour,  
*qu'il venoit de sauver l'Etat.* Quelque gran-  
 de que fût cette action, le Vicomte en par-  
 le avec une simplicité singulière dans une  
 Lettre écrite de Sulli à sa sœur Charlotte  
 de la Tour d'Auvergne : après lui avoir  
 mandé de rester à Paris, si elle y trouvoit  
 quelque sûreté, ou de se cacher chés quel-  
 qu'un de ses amis, il ajoûte dans une apos-  
 tille : *Il s'est passé quelque chose à Gergeau,*  
*qui n'est pas de grande considération.*

Le Prince  
 de Condé  
 quitte la  
 Guienne &  
 arrive au  
 Camp des  
 rebelles.

Cependant le Prince de Condé, pressé  
 vivement en Guienne par le Comte d'Har-  
 court, espéra de mieux réussir avec une  
 Armée composée de vieilles troupes qui a-  
 voient déjà servi sous lui. Il fit venir le  
 Prince de Conti à Agen, le mit à la tête  
 des affaires, en lui recommandant de suivre  
 les avis du Comte de Marsin & du Conseil-



ter Lenet, avec qui il avoit réglé ce qui regardoit & l'Armée & les cabales de Bourdeaux: ensuite feignant de vouloir aller dans cette ville pour deux ou trois jours, il partit d'Agen vers la fin de Mars, suivi du Duc de la Rochefoucault, du Prince de Marillac, de Chavagnac, Guitaut, Gourville & de quelques domestiques. Il fit six-vingts lieues en très peu de tems, marcha jour & nuit sans presque changer de chevaux, ni demeurer jamais deux heures dans le même lieu: il fut exposé plusieurs fois sur sa route à être reconnu, pris ou tué; passa près de l'Armée Royale, & enfin arriva au Camp des rebelles à deux lieues de Lorris près de Montargis. Sa présence étoit nécessaire; les Ducs de Beaufort & de Nemours qui étoient dans une grande incertitude, songeoient à se séparer: ils se réunirent sous le Prince, & toutes les troupes reprirent un nouveau courage. Condé dès le lendemain de son arrivée marcha vers Montargis: la ville, intimidée à la première sommation, se rendit, & l'on y trouva beaucoup de fourrages & de grains.

(1) Dans cet intervalle, les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt passèrent la Loire sur le pont de Gien; & la Cour vers le commencement d'Avril séjourna quelque

1652.  

---

Le Prince de Condé enlève les quartiers du Maréchal d'Hocquincourt.

(1) Les *Mém. MSS.* du Duc d'York desquels on a emprunté plusieurs faits, commencent ici, & vont jusqu'à la paix des Pyrénées.

1652.

7 Avril.

tems dans cette ville. L'Armée se partagea en deux : Turenne alla se poster à Briare & d'Hocquincourt à Bléneau, ils ne gardèrent que l'Infanterie auprès d'eux, & dispersèrent la Cavalerie en des endroits où l'on pouvoit trouver des fourages. Le lendemain le Vicomte étant allé dîner à Bléneau avec le Maréchal, & aiant vu la disposition de ses quartiers, ne put s'empêcher de lui dire „ qu'il les trouvoit bien exposés, & qu'il lui conseilloit de les rapprocher”. (1) Le Maréchal ne parut pas faire grand cas de cet avis, & le Vicomte de retour à son poste, apprit la nuit suivante que les rebelles avoient forcé la garde avancée de d'Hocquincourt, & pénétré jusqu'aux quartiers qui étoient les plus éloignés de son Camp. Aussi-tôt il rassembla son Infanterie, & vola au secours du Maréchal; après avoir ordonné à sa Cavalerie de les venir joindre entre Ozouer & Bléneau, où il croïoit devoir se poster pour couvrir Oien. Il marcha sans guide par une nuit obscure, vit deux ou trois quartiers du Maréchal d'Hocquincourt tout en feu, s'écriant à cette vue, *Le Prince de Condé est arrivé* (2), continua sa route toujours dans la crainte de rencontrer à chaque pas les troupes ennemies, & arriva à la pointe du

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt

(2) On tient ce trait de feu Mr. le Duc de la Rochefoucault, alors Prince de Marillac.

sur dans une grande plaine où la Cavalerie  
 e vint joindre. Condé venoit d'enlever au  
 Maréchal cinq quartiers l'un après l'autre,  
 e piller tous les bagages, de forcer l'In-  
 fanterie à se renfermer dans Bléneau, & de  
 pouffer la Cavalerie trois ou quatre lieues  
 vers la Bourgogne. La nouvelle de cette  
 déroute jetta la Cour dans une si grande  
 consternation, que sur le champ on délibé-  
 ra d'emmener le Roi à Bourges, & de rom-  
 pre le pont de Gien dès qu'il auroit passé  
 la Loire.

1652.

Le Vicomte, qui jugeoit que le Prince  
 de Condé viendrait bientôt l'attaquer,  
 cherchoit quelque poste avantageux pour l'ar-  
 rêter seulement un jour, & pour donner  
 le tems au Maréchal d'Hocquincourt de  
 rassembler ses troupes dispersées. Tous les  
 Officiers Généraux lui représentèrent le  
 danger qu'il y avoit d'attendre une Armée  
 victorieuse avec des forces si inégales, &  
 lui conseillèrent de retourner vers Gien,  
 pour mettre la personne du Roi en sûreté.  
 Le Vicomte fortement occupé en lui-même,  
 sans rien répondre à personne, donnoit  
 toujours ses ordres pour l'exécution de son  
 dessein. (1) „ Jamais, a-t-il dit depuis, il ne  
 „ s'est présenté tant de choses affreuses à  
 „ l'imagination d'un homme, qu'il s'en  
 „ présenta à la mienne. Il n'y avoit pas

Perplexité  
du Vicomte.

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Abancourt.

1652.

„ longtems que j'étois raccommo-  
 „ Cour, & qu'on m'avoit donné le com-  
 „ mandement de l'Armée qui en devoit fai-  
 „ re la sûreté. Pour peu qu'on ait de con-  
 „ fédération, on a des ennemis & des en-  
 „ vieux : j'en avois qui disoient par-tout  
 „ que j'avois conservé une liaison secrète  
 „ avec M. le Prince. M. le Cardinal ne le  
 „ croïoit pas; mais au premier malheur qui  
 „ me fût arrivé, peut-être auroit-il eu le  
 „ même soupçon qu'avoient les autres. De  
 „ plus je connoissois M. d'Hocquincourt,  
 „ qui ne manqueroit pas de dire que je l'a-  
 „ vois exposés, & ne l'avois point secouru.  
 „ Toutes ces pensées étoient affligeantes :  
 „ & le plus grand mal, c'est que M. le  
 „ Prince venoit à moi le plus fort & victo-  
 „ rieux”. (1) Une si grande agitation ne  
 lui fit point perdre de vuë son projet : la  
 veille, en revenant du quartier du Maré-  
 chal, il avoit remarqué une situation favo-  
 rable (2) : il fit doubler la marche à ses  
 troupes, & gagna le poste qu'il cherchoit,  
 résolu d'y attendre les ennemis. Cependant  
 personne ne se rassura : les murmures re-  
 commencèrent, & les Officiers ne croïoient  
 voir de sûreté qu'à retourner promptement à  
 Gien. Le Vicomte fut instruit de cette dis-  
 position des esprits par La Berge, Lieute-

(1) S. Evremont, Elogé de M. de Turenne.

(2) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

nant de ses Gardes; & alors plus attentif à ce qu'on lui disoit, il répondit „ que c'é-  
 „ toit lui proposer une foible ressource,  
 „ dans un danger si pressant; que la ville  
 „ d'Orléans aiant fermé ses portes au Roi,  
 „ lorsque son Armée n'avoit encore reçu  
 „ aucun échec, on devoit craindre qu'au-  
 „ cune ville ne voulût le recevoir, vaincu  
 „ & fugitif: & que les armes du Roi se-  
 „ roient entièrement décréditées, s'il fuïoit  
 „ devant les rebelles: il ajoûta avec un  
 „ ton de voix ferme & élevé, *Il faut vain-*  
 „ *cre, ou périr ici*". (1) Il se prépara donc  
 à faire tête au Prince de Condé, au milieu  
 d'une grande plaine où il avoit un bois sur  
 sa droite, un marais (2) sur sa gauche, &  
 entre les deux une chaussée, par où les re-  
 belles ne pouvoient venir à lui qu'en défi-  
 lant. Le Prince avoit quatorze mille hom-  
 mes, le Vicomte n'en avoit au plus que  
 quatre mille. Plein de la confiance que lui  
 inspirèrent la situation du lieu, & la manœu-  
 vre qu'il projettoit, il fit dire par le Mar-  
 quis de Pertui (3) son Capitaine des Gar-  
 des, au Cardinal Mazarin, que le Roi pou-

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

(2) On croit que c'est l'Etang de la Bouzinière.

(3) Le Marquis de Pertui étoit d'une ancienne No-  
 blesse de Normandie, sortie originairement de l'illuf-  
 tre Maison de Hai en Ecosse. Il mourut Lieutenant-  
 Général des Armées du Roi & Gouverneur de Cour-  
 mai.

1652.

Le Vicomte  
arrête le  
Prince de  
Condé près  
Gien.

voit demeurer à Gien sans rien craindre.

Condé après avoir défait le Maréchal d'Hocquincourt, s'avançoit à grands pas vers Gien, dans la confiance que le peu de troupes qui restoit au Vicomte, ne pouvoit l'empêcher d'aller enlever toute la Cour avec le Roi. Dès que Turenne le vit, de la tête de la chaussée où il étoit avec six escadrons, aussitôt il la repassa, fit retirer ce qu'il avoit d'infanterie vers le bois, ne voulant pas s'affoiblir par un combat inégal, & tint toutes ses troupes à une telle distance du bois & de la chaussée, qu'elles en étoient éloignées hors de la portée du mousquet, sans laisser assés de terrain aux ennemis pour s'y mettre en bataille. Condé qui fit entrer dans le bois son Infanterie, voyant cette disposition, s'arrêta; & l'inaction où il demeura quelque tems, déterminna le Vicomte à faire un mouvement qui pût donner lieu au Prince de croire qu'il vouloit s'échapper: le Vicomte d'ailleurs, en changeant de situation, avoit dessein de reconnoître si les ennemis ne marchoient point à couvert, pour aller quelque autre part se former dans la plaine, le prendre en flanc ou l'envelopper, comme ils auroient dû faire d'abord. Condé prenant ce mouvement pour une suite, marcha en bataille à la chaussée, & la fit passer à quinze ou vingt escadrons: Turenne, qui pour le consumer dans son erreur avoit doublé le pas,

re-

revint alors avec encore plus de vitesse à son premier poste, fit volte-face, & obligea les escadrons mis en desordre de repasser avec précipitation. Dans ce moment la batterie que le Vicomte avoit fait pointer droit à la chaussée *fit une exécution terrible*; (1) & le Prince n'osa plus rien tenter pendant le reste du jour qui se passa à se canonner de part & d'autre. Sur le soir le Maréchal d'Hocquincourt avec sa Cavalerie, & le Duc de Bouillon avec plusieurs autres Seigneurs qui étoient à Gien, se rendirent auprès du Vicomte: la partie ne fut plus inégale, & les deux Armées demeurèrent en présence jusqu'à la nuit.

1652.

Le Cardinal dans une extrême inquiétude du succès de cette journée, qui devoit décider de son sort, & même de celui du Roi & de la Reine, envoïoit sans cesse des courriers pour savoir ce qui se passoit; pendant que la Reine tranquille à sa toilette & à son dîner, ne donnoit aucune marque de crainte. (2) On avoit pourtant déjà commencé à détendre son appartement, les équipages avoient passé le pont, & les pionniers se tenoient prêts à le rompre, pour mettre la Loire entre le Roi & les ennemis; lorsqu'on apprit que le Prince de Condé ar-

Joie de la  
Cour & sa  
reconnois-  
sance pour  
le Vicomte.

(1) Expression du Duc d'York dans ses Mémoires, d'où l'on a tiré une partie de ce détail.

(2) Mém. de Morglar, Tome III. pag. 261.

1652.

rêté dans sa marche avoit été obligé de se retirer, & que le Vicomte de Turenne revenoit victorieux. Toute la Cour le combla de louanges, & la Reine dit hautement, *qu'il venoit de remettre une seconde fois la couronne sur la tête de son fils*. Pendant la nuit, l'Armée du Roi prit la route de Briare, & celle du Prince regagna Montargis. Le Cardinal Mazarin fit faire une Relation de cette heureuse journée (1) : la Relation commençoit par le conseil que le Vicomte de Turenne avoit donné la veille au Maréchal d'Hocquincourt, de rapprocher ses quartiers : mais le Vicomte pria le Cardinal avec instance d'effacer cet article, comme trop mortifiant pour le Maréchal, qui n'ayant pas la même délicatesse, osa dire que Turenne n'étoit pas venu assez tôt à son secours. Le Vicomte se contenta de répondre, *qu'un homme affligé que le Maréchal d'Hocquincourt, devoit avoir au moins la liberté de se plaindre*, & par toutes les marques de modération qu'il donna en l'excusant, il gagna même son amitié.

L'armée  
du Roi se  
retire à  
Châtres &  
celle des  
Princes à  
Etampes.

Le peu de succès du Prince de Condé dans cette dernière entreprise, engagea ses amis à le presser d'aller en personne s'opposer aux cabales du Coadjuteur devenu Cardinal de Retz. La Reine qui détestoit le Coadjuteur, l'avoit nommé au Cardinalat,

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.



par le besoin qu'elle crut avoir de lui, depuis la dernière révolte du Prince; & Mazarin qui revint peu de tems après, avoit fait révoquer cette nomination: mais à peine Innocent X fut élevé sur le trône Pontifical, que par haine pour le Ministre, il envoya le Chapeau au Coadjuteur. Les intrigues du nouveau Cardinal qui faisoit ses efforts pour détacher le Duc d'Orléans des intérêts du Prince de Condé, aussi-bien que l'impression que la dernière action du Vicomte avoit faite sur l'esprit des Parisiens, déterminèrent Condé à quitter son Armée qu'il remit au Comte de Tavannes (1) & à revenir à Paris, où il ramena le Duc de Beaufort & le Duc de Nemours qui étoit blessé. Huit jours après, le Roi partit de Gien, & le Comte se mit aussi-tôt en campagne pour surprendre la Cour: mais Turenne & d'Hocquincourt, laissant bien loin sur la gauche Montargis & l'Armée du Prince de Condé, s'acheminèrent le long de la rivière d'Yonne, firent passer le Roi à Auxerre & à Sens; dérochant ensuite une marche au Comte de Tavannes, passèrent la rivière de Loin à Moret, traversèrent la forêt de Fontainebleau, arrivèrent à La Ferté-Alais une heure avant les ennemis, assurèrent par-là Melun & Corbeil; & après avoir couvert la marche du Roi pen-

(1) Jaques de Saulx Comte de Tavannes.

1652.

dant l'espace de quarante lieues, vinrent se camper à Châtres, entre l'Armée du Prince de Condé & Paris, dont ils ôtèrent la communication au Comte de Tavannes, qui se retira à Etampes, où l'on avoit ferré toute la recolte de la Beausse. Turenne conseilla au Roi d'aller tout droit de Corbeil à Paris, où Gaston & le Prince étoient sans troupes : mais Mazarin ne voulut point se confier aux Parisiens qui l'avoient en horreur ; & la Cour préféra S. Germain en Laïe.

Les négociations de paix sont rompues.

Condé y envoïa en secret traiter d'accommodement avec le Ministre. Plusieurs raisons rendirent cette négociation inutile : Condé & Mazarin, quoique de caractères fort opposés, convenoient dans ce défaut, de n'avoir jamais, lorsqu'ils traïtoient, de prétensions fixes & limitées : plus ils s'accordoient l'un à l'autre, plus ils croïoient devoir se demander. D'un autre côté, le Cardinal de Retz toujours emporté par son génie turbulent, n'oublioit rien pour traverser la paix : il craignoit, si elle se faisoit sans sa participation, de rester en butte à ses ennemis, ou du moins d'être inutile : la guerre au contraire, pour peu qu'elle durât, lui donnoit l'espérance de la perte du Prince, ou de l'éloignement du Ministre ; & dans l'un & dans l'autre cas, il comptoit de gouverner seul le Duc d'Orléans, & de parvenir à l'administration des

affaires; unique objet que son ambition ne perdoit point de vuë. Dans le même tems les Espagnols tâchoient de ranimer le Prince par l'offre des secours qu'ils lui promettoient. Tout ce qu'il y a de plus raffiné dans la politique fut de part & d'autre exposé à ses yeux, pour l'engager ou à continuer la guerre, ou à faire la paix : mais pendant qu'il balançoit, le Vicomte de Turenne cherchoit une occasion de surprendre les rebelles.

La Princesse de Montpensier partie d'Orléans pour revenir à Paris, envoya d'Etampes demander un passeport. Le Vicomte le fit attendre un jour entier, prévoyant que les ennemis, pour faire revue devant elle sur le point de son départ, n'iroient de quelques jours au fourage; que par ce délai ils seroient ensuite obligés d'y aller en plus grand nombre, & que les fourageurs, en l'absence de leurs Officiers qui ne manqueroient pas d'accompagner la Princesse, observeroient peu d'ordre. Sur cette idée, il se proposoit de se mettre entre Orléans & Etampes, pour couper les fourageurs. Le Maréchal d'Hocquincourt approuva le projet; & les deux Généraux, la nuit du quatre au cinq de Mai, firent marcher l'Armée dans un profond silence, par des chemins détournés, & arrivèrent au lever du soleil à l'endroit où ils vouloient se poster. Les coureurs aiant rapporté que les ennemis,

1652.

---

Le Vicomte marche vers Etampes, pour surprendre l'Armée du Prince.

1652. au-lieu d'être au fourage, avoient leur Armée en bataille dans une plaine auprès d'Etampes, parce que la Princesse ne parloit que ce matin même, prirent la résolution d'aller les combattre : mais dès que les ennemis apperçurent l'Armée du Roi, dont jusques-là ils avoient ignoré la marche, ils entrèrent dans la ville avec tant de diligence, qu'avant que les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt eussent gagné la hauteur au-dessus d'Etampes, les rebelles s'étoient déjà mis en sûreté, & la Princesse étoit partie.

Le Vicomte attaque le fauxbourg d'Etampes, & l'emporte.

Cette retraite précipitée fit prendre une nouvelle résolution. Le Vicomte de la hauteur avoit vu un gros Corps de troupes assés en desordre dans le fauxbourg qui est du côté d'Orléans : il crut pouvoir forcer ce poste. Neuf régimens d'Infanterie avec cinq cens chevaux s'y étoient retranchés derrière le ruisseau qui couvre tout un côté, à la réserve d'un petit espace qui est vers la porte de la ville, où les ennemis avoient élevé une forte digue. L'Infanterie Roïale marcha au fauxbourg, sans attendre que le canon eût tiré contre les retranchemens : celle du Maréchal d'Hocquincourt qui avoit la droite, après avoir essuïé tout le feu des rebelles, passa le ruisseau près d'un moulin, pendant que Gadaigne emporta la digue à la gauche près de la porte. On dressa en ce dernier endroit

des barricades, pour couper toute communication de la ville avec le fauxbourg, où le Vicomte fit entrer ensuite son Infanterie: d'Hocquincourt vint la soutenir à la tête de la Cavalerie, mais elle le suivoit avec tant de précipitation & en si grand nombre, que Turenne ne retenant que quelques escadrons, jugea à propos d'en renvoyer la meilleure partie joindre le Corps de Cavalerie destiné à repousser les ennemis, au cas qu'ils sortissent par une autre porte de la ville. L'attaque & la défense furent également vigoureuses : on se disputa chaque maison, chaque enclos, & toutes les murailles des jardins. Le régiment de Turenne appuya avec tant de valeur les autres troupes Royales qu'ayant été poussées un peu loin par les rebelles, elles revinrent avec une nouvelle ardeur, & les chassèrent de la dernière muraille, d'où ils furent obligés de se retirer dans une Eglise, & y demandèrent quartier. Dans cet intervalle, les ennemis, pour secourir leurs gens, sortirent de la ville par la porte du côté de la digue, attaquèrent la barricade, & l'auroient gagnée malgré la fermeté de Gadagne, si le Vicomte qui s'avança à la portée du pistolet avec quelques escadrons, ne les eût repoussés. (1) Ils tentèrent en-

(1) On a tiré tous ces détails des Mém. du Duc d'York qui fut présent à l'action.

1652.

core deux forties avec aussi peu de succès; & après un combat obstiné qui dura trois heures, le fauxbourg fut emporté; la Cavalerie ennemie se sauva en passant le ruisseau, & des neuf régimens d'Infanterie il y eut neuf cens hommes de tués & dix-sept cens faits prisonniers. Le Marquis de Navailles & de Gadagne, le Comte de Broglio & le Baron de Vaubecourt se distinguèrent dans cette occasion, avec éclat.

L'action finie, si les rebelles avoient su profiter de la faute que fit une partie de l'Armée du Roi, ils auroient pu la défaire dans sa retraite. Le Maréchal d'Hocquincourt marchoit avec la tête de l'Armée droit à Etréchi, sans faire attention à la situation du Vicomte qui ne pouvoit le suivre avec l'arrière-garde, avant que d'avoir rassemblé ses soldats dispersés, & occupés à piller le fauxbourg. Les ennemis en sortant par la porte dite de Paris, du côté opposé à celui de la porte d'Orléans, auroient pu couper les deux parties de l'Armée divisée, & les battre toutes les deux: mais ils se contentèrent d'attaquer l'arrière-garde, pendant qu'elle se retiroit; & la pressèrent si vivement, que le Vicomte fut obligé de revenir sur ses pas avec un Corps de Cavalerie pour la dégager. Comme on l'eut averti que l'avant-garde étoit partie, *il est trop tard*, répondit il en haussant les épaules.

les, pour remédier à cet inconvénient (1); & conservant sa tranquillité, malgré le danger que l'embarras des prisonniers augmentoit, il se hâta de gagner Etréchi, où il joignit le Maréchal, & d'où le lendemain toute l'Armée alla à Châtres.

1652.

Les malheurs arrivés à la Maison Royale de Stuart, par les troubles intestins d'Angleterre, obligèrent la Reine de la Grande-Bretagne Henriette fille de Henri IV, de chercher un asyle en France, pour implorer la protection de cette Couronne. Les Princes ses fils, Charles II. & le Duc d'Yorck, après le parricide commis dans la personne du Roi leur père, aiant échoué dans toutes leurs entreprises contre l'Usurpateur Cromwel, vinrent aussi à Paris auprès de la Reine leur mère. Comme le Duc d'Yorck alors âgé de dix-huit ans ne respiroit que la guerre, la haute idée qu'il avoit du Vicomte de Turenne l'engagea à quitter Paris secrètement pour aller servir Volontaire dans l'Armée du Roi, & apprendre son métier sous un si grand Général. Il se trouva à l'action du fauxbourg d'Etampes, & s'y comporta avec cette valeur qu'on admira toujours dans le Duc d'Yorck. Le Vicomte le reçut avec les égards dûs à sa naissance; & par toutes les marques de tendresse

Le Duc  
d'Yorck  
arrive dans  
le Camp du  
Vicomte.

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

1652.

Le Vicomte prend la résolution d'assiéger Etampes.

qu'il lui donna, tâcha d'adoucir le souvenir de ses infortunes.

Trois jours après le combat d'Etampes, on envoya le Maréchal d'Hocquincourt, dans son Gouvernement de Peronne, sous prétexte que les Espagnols s'en approchoient; & l'Armée du Roi demeura sous les ordres du Vicomte seul. Turenne sachant que toutes les forces du Prince de Condé & de ses partisans en-deçà de la Loire étoient réduites aux troupes enfermées dans Etampes, où le fourage commençoit à manquer, conçut le dessein d'aller bloquer cette ville, pour les affamer s'ils y restoient, ou les combattre s'ils en sortoient. Le Comte de Tavannes commandoit les troupes du Prince, Valon celles du Duc d'Orléans, & Clinchamp les Espagnols. Ils avoient tous trois du courage, mais aucun d'eux n'avoit assez d'expérience pour conduire une Armée: quoique l'intérêt fût commun, les vuës étoient différentes, & la jalousie continuelle causoit de fréquentes disputes. Le Vicomte étoit trop habile pour ne pas profiter de cette mesintelligence: cependant comme leur Armée étoit composée de quatre mille hommes de pied & de trois mille chevaux, & que celle du Vicomte n'alloit au plus qu'à dix mille hommes, on regarda ce blocus comme une entreprise téméraire: mais le Prince de Condé qui connoissoit mieux que personne la capacité



de Turenne, ne jugeant pas de même, craignit qu'on ne forçât son Armée à se rendre à discrétion, & pressa l'Archiduc Léopold, alors Gouverneur des Païs-Bas, de lui envoie'r promptement du secours.

Le Roi partit de S. Germain, & pendant qu'il se rendoit à Melun, le Vicomte de Turenne s'avança à une lieue d'Etampes. Cette ville est située dans un fond : ses murailles flanquées de petites tours sont de mauvaise défense ; du côté d'Orléans elles sont baignées d'une petite rivière, & entourées d'un fossé sec du côté de Châtres : tout auprès les rebelles occupoient une colline sur laquelle est bâtie une tour ronde, d'où l'on découvre toute la plaine. Le Vicomte s'empara des autres hauteurs, distribua des troupes à droite & à gauche, en logea une partie dans les ruïnes des fauxbourgs que les ennemis avoient brûlés à son approche, & mit le reste de son Armée assés près d'Etampes, dans un Camp dont le canon n'incommodoit guère la ville située dans un fond. Malgré les fréquentes sorties des assiégés, on acheva bien-tôt les lignes de contrevallation, qui ne purent être d'une grande profondeur, à cause de la qualité du terrain qui est fort pierreux : celles de circonvallation parurent inutiles, n'y aiant point d'ennemis au dehors : on dressa un pont sur la rivière pour empêcher les assiégés d'aller au fourage, & l'on se dispoisoit

1652.

22 Mai.  
Etampes  
assiégée par  
le Vicomte.

1652.

à en faire plusieurs autres , lorsqu'on reçut la nouvelle de l'arrivée du Duc de Lorraine en France. Ce Prince dépouillé de ses Etats , avoit dix mille hommes de troupes qui le suivoient par-tout. Peu fidèle à ses engagements , il avoit promis par un Traité secret de les emploïer cette année au service du Roi d'Espagne , dans le tems même qu'il avoit donné des paroles si positives au Cardinal Mazarin , que , sur les ordres de la Cour , le Maréchal de la Ferté Gouverneur de Lorraine lui permit de rassembler ses troupes , & qu'on lui fournit des vivres sur son passage : mais en approchant de Paris , il ne fit aucun scrupule de se déclarer pour les Princes. Ce contre-tems fit changer de plan à Turenne : il résolut d'attaquer de vive force la ville d'Etampes , pour l'emporter , avant que le Duc de Lorraine vint la secourir. Comme l'artillerie manquoit d'attelages , la Cour fut obligée d'envoïer tous les chevaux qu'on put trouver , jusques à ceux des carosses du Roi & de la Reine. Avec ce secours le Vicomte fit dresser des batteries contre la demi-lune qui étoit près de la porte d'Orléans ; & dès que les défenses en furent ruinées , le Marquis de Gadagne commandé pour aller l'attaquer , y marcha la nuit à la tête de mille hommes & s'en rendit maître : mais à la pointe du jour il en fut délogé par les assiégés qui l'attaquèrent de tous côtés ; & après avoir

reçu vingt coups dans son bufle, n'échapa du milieu des escadrons ennemis que par un bonheur extraordinaire. Le Vicomte averti revint sur le champ de son quartier où il étoit allé, & ordonna de marcher à toute l'Infanterie qui y étoit : son régiment arrivant le premier, s'avança seul vers la demi-lune, n'étant pas même secondé de l'artillerie des lignes, essuïa tout le feu de la courtine sans tirer un seul coup, entra dans le fossé éboulé par le travail de la nuit, monta sur l'ouvrage rempli de troupes ennemies, les en chassa & y planta ses drapeaux, que les Capitaines pendant tout le combat avoient voulu porter. Cette action, d'une vigueur dont il y a peu d'exemples, faisoit espérer du repos pour le reste de la journée : mais les assiégés fortirent l'après-midi sur les trois heures avec vingt escadrons & quatre bataillons, pour tâcher de regagner la demi-lune, & tout à la fois pour insulter les Lignes du côté où ils seroient le moins attendus. Turenne qui s'y trouva heureusement, envôia ordre à toutes les troupes de se rendre à leurs postes, & manda à l'Infanterie qui étoit dans le Camp de venir le joindre. En même tems il fit sortir des Lignes un des trois escadrons qui étoient de garde, l'envôia sous le Comte de Rennele pour charger, & avança lui-même avec les deux autres du côté de l'avenue des retranchemens, où il crut que se

1652. feroient les principaux efforts. Le premier escadron aiant été repouffé, les rebelles étoient prêts d'entrer dans les Lignes, si deux cens mousquetaires du régiment des Gardes n'étoient survenus : c'étoit tout ce qu'on avoit pu ramasser au Camp, l'action du matin aiant attiré la plus grande partie de l'Infanterie au fauxbourg d'Orleans. Ces mousquetaires à qui le Vicomte recommanda de ne pas tirer tous ensemble, & de bien ajuster leurs coups, produisirent un grand effet : à leur première décharge, qui éclaircit fort les trois premiers escadrons, ils obligèrent la Cavalerie ennemie de s'éloigner; & à leur seconde ils réduisirent l'Infanterie qui avançoit, à chercher un abri derrière un petit rideau, d'où la supériorité du nombre, les exhortations, les menaces, ni les coups ne purent la faire sortir : elle se contenta de faire un grand feu sur les Lignes, & se retira dès que les autres troupes du Roi furent arrivées. Les rebelles ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'Ouvrage; ceux qui le gardoient eurent le tems de se préparer à les recevoir : Traci qui commandoit la Cavalerie Allemande du Vicomte, aiant marché entre les Lignes & la ville, rencontra les ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage, les chargea brusquement quoiqu'il n'eût que quatre escadrons, les arrêta tout court, & donna le tems à d'autres troupes commandées par le Marquis de Richelieu de

venir l'appuier. Avec ce renfort les ennemis furent chargés une seconde fois & forcés de se retirer en grand desordre, après avoir perdu beaucoup de soldats & plus de soixante Officiers. Les assiégés ne firent plus de sortie considérable, & l'on continua les jours suivans de les presser vivement du côté de la porte d'Orléans & de la demi-lune qu'on avoit reprise: mais dans le tems qu'on attachoit le mineur à la muraille, le Vicomte sut que le Duc de Lorraine, après s'être déclaré pour les Princes, s'approchoit & qu'on lui préparoit un pont de bateaux au-dessus de Charenton.

Sur cette nouvelle le Maréchal de Turenne jugea devoir lever le siège, pour ne pas s'exposer à être enfermé entre deux Armées ennemies, sans lignes de circonvallation. On retira le canon des batteries: les troupes sortirent de la demi-lune; & après avoir mis le feu aux barraques, l'Armée se mit en marche. Pendant que la première ligne faisoit alte, la seconde avançoit environ cinq cens pas, après quoi elle faisoit volte-face; alors la première ligne s'ébranloit, passoit par les intervalles de la seconde ligne, & continuoit sa marche jusqu'à pareille distance, faisoit alte & volte-face comme avoit fait la seconde, qui recommençoit à son tour le même mouvement. Cette manœuvre fut observée l'espace d'une lieue; & les ennemis qui suivirent d'abord la pré-

1652.

Belle retraite du  
Vicomte de  
devant  
Etampes.

1652.

Le Vicomte va pour attaquer le Duc de Lorraine dans son Camp de Villeneuve Saint-George.

mière ligne en escarmouchant, n'entreprirent rien dans la suite qui pût donner de l'inquiétude.

Le quatorzième de Juin Turenne passa la Seine à Corbeil, traversa la forêt de Senard, & fit une si grande diligence, que le Duc de Lorraine apprit son arrivée lorsqu'il s'y attendoit le moins. Le Duc étoit campé sur la hauteur de Ville-neuve S. George, & faisoit faire un pont sur la Seine, afin que son Armée & celle du Prince de Condé pussent se joindre. Le Vicomte aiant reconnu cette disposition, alla sur le soir passer la petite rivière d'Yères auprès de Brunoï, marcha toute la nuit autour de Gros-bois & s'approcha des ennemis à la pointe du jour, dans l'intention de les attaquer incessamment. Le Prince Lorrain, qui ne subsistoit que par le trafic qu'il faisoit de ses troupes, ne voulut pas les exposer au sort d'une bataille, quoiqu'eiles fussent supérieures à celles du Roi. Comme il attendoit à tout moment l'Armée qui venoit d'Etampes, il se flatta d'amuser le Vicomte par les négociations : il s'étoit déjà préparé cette ressource, & avoit attiré de Paris auprès de lui le Roi d'Angleterre, pour s'autoriser de sa médiation & l'engager même à être sa caution envers la Cour de France, où la mauvaise foi du Duc si souvent reconnue l'avoit entièrement décrédité. Ce fut donc à sa prière que le Roi Charles manda du Camp des Lor-

1652.

Lorrains au Duc d'York son frère, qu'il souhaitoit ardemment de le voir, pour négocier la paix entre les deux Armées. Le Vicomte y consentit, & le Prince Anglois voulut bien se charger des conditions que ce Général exigeoit du Duc de Lorraine. Cependant le Vicomte avançoit toujours pour ne pas se laisser surprendre aux artifices du Duc, qui s'étoit posté avec tous les avantages que le terrain pouvoit lui donner. Il avoit un bois à main droite, la rivière d'Yères à sa gauche, & au front de son Armée six Redoutes qu'en une seule nuit il avoit fait construire : son Infanterie y étoit logée, & cinq cens mousquetaires étoient postés dans le bois. Son Armée montoit à cinq mille hommes de Cavalerie & à trois mille d'Infanterie ; outre mille ou douze cens hommes des troupes du Prince de Condé, que le Duc de Beaufort avoit amenés. L'Armée du Roi, affoiblie par les pertes faites devant Etampes, n'étoit guères plus que de sept mille hommes.

L'embarras du Roi d'Angleterre étoit extrême sur le parti qu'il devoit prendre, au cas que les deux Armées en vinsent aux mains. Il ne lui convenoit pas de se retirer à la veille d'une bataille, sans en partager l'honneur : il avoit des obligations particulières au Duc de Lorraine qui l'aimoit, avec qui d'ailleurs la conformité d'esprit l'avoit lié ; & en même tems il étoit sous la

Le Traité  
est signé  
entre le  
Duc de  
Lorraine  
& le Vi-  
comte.

1652.

protection du Roi : il ne pouvoit combattre pour les Lorrains, sans autoriser la rebellion ; ni passer du côté de l'Armée de France, sans paroître trahir son ami. Le Duc d'Yorck trouva le Roi son frère dans cette perplexité, en venant lui faire part des propositions, par lesquelles le Vicomte demandoit, qu'on cessât sur le champ de travailler au pont sur la Seine ; que le Duc de Lorraine s'engageât à sortir du Roïaume dans quinze jours ; & qu'en même tems il donnât sa parole de ne plus secourir les rebelles. Tandis que les deux Princes s'entretenoient, le Duc de Lorraine entra dans la chambre, & le Duc d'Yorck lui présenta le projet du Traité : il le reçut de cet air railleur qui lui étoit naturel, mais qui dans cette occasion parut un peu forcé : il consentit d'abord au premier article, & envoya sur le champ un Officier faire cesser le travail du pont ; mais il rejetta les deux autres, en protestant que rien ne pourroit l'obliger à y acquiescer : le Duc d'Yorck repliqua que le Vicomte seroit inflexible ; & la Conférence finit. Le Duc de Lorraine s'imaginant que le jeune Prince aimeroit mieux une bataille qu'un accommodement, pria le Roi d'Angleterre d'envoïer avec lui Mylord Germin, pour essayer d'obtenir du Vicomte des conditions moins dures. Turenne avoit toujours marché sans perdre de tems, & le Duc d'Yorck avec Mylord Germin le trou-



vèrent à une lieuë du Camp des Lorrains. Le Prince Anglois lui rapporta la réponse du Duc de Lorraine, & Germin, aiant employé inutilement toute son éloquence pour l'ébranler, s'en retourna. L'Armée continuant de marcher, n'étoit plus éloignée des ennemis que de la portée du canon, quand le Roi d'Angleterre vint lui-même parler au Vicomte: tout ce qu'il put obtenir de lui, fut qu'il envoieiroit quelqu'un pour la dernière fois au Duc de Lorraine. Le Marquis de Gadagne fut chargé de lui porter les conditions par écrit, & de lui dire qu'il falloit sur le champ ou signer, ou combattre. Il partit, & trouva le Duc de Lorraine auprès de ses batteries: ce Prince aiant lu les articles prescripts par Turenne, dit à ses Canonniers, en présence de Gadagne, de tirer: mais il parut qu'on leur avoit défendu auparavant d'obéir, & que ce n'étoit qu'une feinte pour gagner du tems. Le Duc de Lorraine enfin voiant que Gadagne insistoit toujours sans se relâcher, signa les articles; & Gadagne les rapporta au Vicomte, qui demanda deux Otages pour garants de l'exécution.

Le Traité fut à peine signé, que l'Armée des Princes parut de l'autre côté de la Seine. Les Lorrains sortirent de leurs retranchemens, & défilèrent devant l'Armée du Roi qui demeura en bataille: une partie des troupes de Condé, que le Duc de Beau-

Les Armées du Vicomte se separent.

1652.

fortavoit amenées, s'engagea dans l'Armée Roïale, & l'on permit au reste de retourner à Paris. Beaufort y étant arrivé, fit regarder aux Parisiens le Roi d'Angleterre comme l'Auteur du Traité qui venoit d'être conclu, & les irrita à tel point, que pendant plusieurs jours aucun Anglois n'osa paroître en public, de peur d'être insulté.

Le Prince  
de Condé  
se remet  
à la tête  
de l'Armée  
des rebelles.

L'Armée d'Etampes, après le départ du Duc de Lorraine, s'étoit retirée à Villejuy: Le Prince de Condé qui alla en prendre le commandement, la mena à S. Cloud, où il la fit camper le long de la rivière jusqu'à Surenne; & s'étant assuré du pont, il crut n'avoir plus rien à craindre, quoiqu'il n'eût au plus que six mille hommes. Cependant le Vicomte de Turenne persistoit dans le dessein qu'il avoit formé de dissiper ce reste de troupes, qui étoit l'unique soutien de la rebellion: mais voyant que de quelque côté qu'il marchât aux ennemis, l'interposition de la Seine les rendroit toujours maîtres d'éviter le combat; & jugeant ne pouvoir surmonter cet obstacle que par la supériorité du nombre, qui le mettoit en état de les attaquer en même tems en-deçà & au-delà de la rivière, il remontra au Cardinal la nécessité qu'il y avoit de faire hâter la marche des troupes, que le Maréchal de la Ferté amenoit de Lorraine. En attendant ce renfort, Turenne resta quelques jours à Ville-neuve S. George: il en partit vers la

fin de Juin , marcha à petites journées , passa la Marne à Lagni & alla camper près de Dammartin , pour empêcher le passage d'un Corps de troupes Espagnoles qui devoit venir de Flandre en coulant le long de la rivière d'Oyse. Quelques jours après , l'Armée Roïale , par la jonction du Maréchal de la Ferté , se trouvant de dix à onze mille hommes , alla camper près de S. Denis , où la Cour étoit venuë de Melun : & le Vicomte aussi-tôt ordonna qu'on amenât de Pontoise des bateaux pour construire un pont vis-à-vis d'Epinal , où l'Île S. Denis en partageant la Seine facilitoit la construction de cet ouvrage. Les efforts que fit le Prince pour le traverser furent inutiles : le canon qu'on plaça dans l'Île dont on se saisit d'abord , écarta les ennemis de la rive opposée , & il ne put y rester que cent mousquetaires , à l'abri d'un rideau , d'où ils faisoient feu sur les travailleurs. La Fitté Major du régiment de La Ferté , hardi & bon Officier , passa à la nage avec cinquante maîtres , coupa la retraite aux cent fantassins , en tua plusieurs , & emmena dans un bateau les autres prisonniers , sans avoir perdu un seul homme.

Condé , qui vit le pont achevé , désespéra d'empêcher le passage , & craignant d'avoir bientôt sur les bras toute l'Armée Roïale , projetta de mener la sienne dans cette lan-

terre où se fait la jonction de la Sei-

1652.

Le Prince  
de Condé  
décampe  
pour aller  
à Charenton.

1652.

1 Juillet.

ne & de la Marne, au-dessous de Charenton, comme le meilleur poste qu'il pût prendre aux environs de Paris. Il décampa à l'entrée de la nuit, passa sur le pont de S. Cloud qu'il fit rompre ensuite, traversa le bois de Boulogne, descendit au Cours-la-Reine, & voulut prendre son chemin par la porte de la Conférence; mais les Parisiens aiant refusé de la lui ouvrir, il passa la nuit dans le Cours, & le lendemain à la pointe du jour pour gagner Charenton, il marcha entre le Roule & la porte S. Honoré, par la Ville-l'Evêque, par les Porcherons, par les fauxbourgs S. Denis & S. Martin & par les Marais, craignant à chaque pas que l'on ne tombât sur son arrière-garde. Turenne informé des mouvemens de Condé, partit au milieu de la nuit, ordonna à son Armée de le suivre, fit avertir le Maréchal de la Ferté de venir le joindre avec ses troupes qui étoient déjà au-delà de la Seine, & résolut d'attaquer le Prince avant qu'il pût gagner Charenton, sans attendre ni le canon, ni le Maréchal de la Ferté. Il passa à S. Denis pour y conférer avec le Cardinal Mazarin, & arriva à la Chapelle où il découvrit les ennemis. En allant les reconnoître, il trouva à l'entrée du fauxbourg S. Denis une partie de leur Infanterie postée dans des moulins & dans des maisons; les mousquetaires qu'il fit avancer la chassèrent & donnèrent lieu à la Cavalerie du Roi

2 Juillet.

de charger leur arrière-garde, qui après s'être défenduë quelque tems, fut mise en déroute, avec perte de la plupart de leurs Officiers. Turenne continuant de pousser les rebelles, atteignit vers l'Hôpital S. Louis le reste de leur arrière-garde, qui étoit d'environ trois cens chevaux, & les tailla en pièces.

Le Prince poursuivi si vivement, sentit qu'il ne pourroit gagner Charenton, & prit le parti de se retirer dans le fauxbourg S. Antoine. Réduit à cette extrémité il se crut encore heureux de trouver dans ce fauxbourg, outre les barrières où l'on paie les droits du Roi, des retranchemens faits depuis peu pour arrêter les courses des troupes du Duc de Lorraine, pendant qu'elles étoient à Villeneuve Saint George. Sur le champ il fortifie les uns & les autres, fait construire de nouvelles barricades & des traverses dans les ruës, fait percer les maisons, y loge des mousquetaires, garnit de Cavalerie & d'Infanterie tous les endroits par où il peut être attaqué, en donne le commandement à des Officiers également distingués par leur valeur, & par leur expérience, établit sa place-d'armes dans le terrain vuide qui est devant la porte. S. Antoine. Enfin Condé ne donna jamais de marques plus éclatantes de sa capacité dans la disposition, ni de sa valeur dans l'exécution.

1652.

Le Prince  
de Condé se  
retranche  
dans le  
fauxbourg  
S. Antoine.

1652.

La Cour  
pousse le  
Vicomte  
d'attaquer  
le Prince  
plutôt qu'il  
ne vouloit.

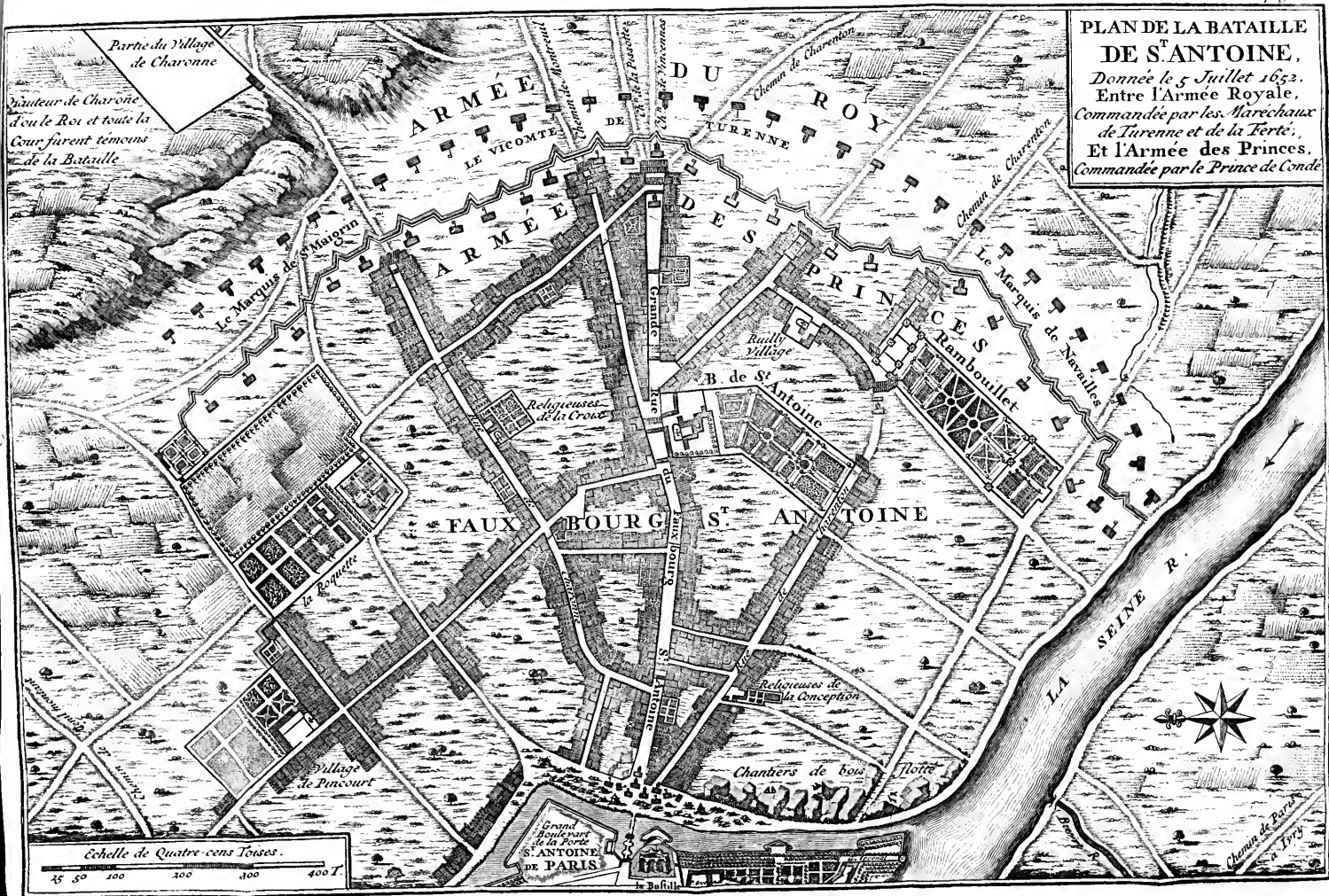
Turenne aiant toujours pressé l'ennemi le long des fauxbourgs, étoit arrivé à celui de S. Antoine, où il vouloit demeurer sans combattre jusqu'à ce que le Maréchal de la Ferté l'eût joint. Dans le même tems le Roi, le Cardinal & toute la Cour vinrent sur la hauteur de Charonne; où, comme d'un amphithéâtre, ils furent spectateurs des scènes cruelles de cette fameuse journée. Dès que l'Infanterie Royale eut joint la Cavalerie, le Vicomte reçut ordre d'attaquer incessamment le fauxbourg : il eut beau remontrer que l'ennemi ne pouvant échapper, à moins que les Parisiens ne lui ouvrirent leurs portes, il seroit téméraire de rien entreprendre contre des troupes si bien retranchées, avant que d'avoir de l'artillerie & les instrumens nécessaires pour rompre les murs, combler les retranchemens, & enfoncer les barricades : la Cour impatiente n'eut point d'égard à ses représentations; le Duc de Bouillon même pressa son frère plus que tous les autres, & lui fit entendre que s'il résistoit aux volontés du Cardinal, il devoit craindre qu'on ne le soupçonnât de vouloir ménager le Prince de Condé. Ce ne fut pourtant qu'à un ordre réitéré que le Vicomte céda, pour aller malgré lui attaquer les ennemis dans ce moment.

Bataille de S. Antoine. Le fauxbourg S. Antoine est composé de trois rues principales qui aboutissent à la



# PLAN DE LA BATAILLE DE S<sup>T</sup> ANTOINE.

Donnée le 5 Juillet 1653.  
Entre l'Armée Royale,  
Commandée par les Maréchaux  
de Turenne et de la Ferté,  
Et l'Armée des Princes,  
Commandée par le Prince de Condé





porte de la ville comme à leur centre, en formant une espèce de patte d'oie, & qui dans leur longueur sont traversées par plusieurs autres ruës. Le Vicomte commença par étendre son Armée sur une ligne courbe depuis le bas de Charonne jusqu'à la rivière de Seine, pour ne laisser aucune issue aux troupes du Prince : il ordonna trois attaques à la fois : il chargea le Marquis de S. Mègrin (1) de celle de la droite du côté de Charonne, & le Marquis de Navailles (2) de celle de la gauche vers la rivière de Seine : se réservant l'attaque du milieu par la grande ruë, il recommanda qu'on eût soin de s'assurer des ruës de traverse, à mesure qu'on avanceroit dans le fauxbourg, afin que par leur communication, les divers Corps de troupes pussent se rejoindre & s'entre-secourir dans les grandes ruës. Toutes les dispositions étant faites, on marcha aux retranchemens des rebelles, qui faisoient un feu terrible ; on les en chassa par un feu supérieur, & l'on aborda les barricades. Le Marquis de S. Mègrin à la tête des Gardes Françaises & du régiment de la Marine, soutenus des Gendarmes & des Chevaux-Légers, attaqua celle de la ruë de Charonne, & s'en rendit maître, malgré le feu qu'on

(1) Jacques Stuart de Caussade Prince de Carenci, Marquis de Saint Mègrin & Comte de Vauguyon.

(2) Philippe de Montault de Foix, depuis Pair & Maréchal de France.

1652.

faisoit de toutes parts & des maisons & des murailles. Les Gendarmes aussi-tôt & les Chevaux-Légers entrèrent avec précipitation dans cette rue, devancèrent l'Infanterie sans lui donner le tems de chasser les ennemis des maisons voisines, & poursuivirent les fuyards avec une ardeur indiscrete jusqu'au Marché (1). Le Prince qui y étoit, vint à la tête de vingt-cinq Officiers ou Volontaires, qui se trouvèrent auprès de lui, & les chargea si brusquement, qu'ils furent renversés sur leurs fantassins: les uns & les autres mis en desordre, furent poussés à leur tour par les rebelles à travers le feu que l'on faisoit par les fenêtres, & rechassés jusqu'à la première barricade: le Marquis de S. Mégrin y fut tué, aussi-bien que le Marquis de Mancini neveu du Cardinal.

Acharnement mutuel des  
Sollas.

Pendant que cette action se passoit à la droite, le régiment d'Infanterie de Turenne qui étoit à la gauche du côté de la rue de Charenton, chassa d'abord les ennemis de plusieurs maisons & de quelques jardins où ils s'étoient postés; mais aiant appris la déroute de S. Mégrin & craignant d'être coupé, il s'arrêta & se contenta de garder ce qu'il avoit pris. Les régimens d'Uxelles & de Carignan attaquèrent plus loin à la gauche les murailles d'un jardin: quoique leurs deux Lieutenans-Colonels eussent été tués d'abord, les soldats s'avancèrent

(1) Mém. MSS. du Duc d'York.

d'eux-mêmes, & malgré le grand feu qu'on faisoit sur eux, gagnèrent les intervalles des ouvertures, par lesquelles les ennemis tiroient : le mousquet ne pouvant plus être d'usage, on se servit des pistolets, on se jettoit des pierres de part & d'autre, on fourroit les épées au travers des trous qu'on élargissoit avec les mains, faute d'aucun instrument : pendant cette manœuvre qui dura longtems avec une espèce de fureur, les deux régimens furent soutenus par un escadron de Cavalerie tiré des Régimens de Clare & de Richelieu, qui d'abord mis en desordre, se rallia ensuite, & conserva son poste jusqu'à la fin du combat (1). Un peu plus près de la rivière, proche le jardin de Rambouillet, le Marquis de Navailles emporta la barricade qui lui étoit opposée, fit déloger les ennemis des maisons qu'ils occupoient & les obligea à gagner le derrière des jardins voisins, où ils avoient déjà de l'Infanterie : Eclainvilliers Maréchal de Camp de l'Armée Royale, prenant leur retraite pour une fuite, passa la barricade avec la Cavalerie qu'il commandoit : ils firent dans le même tems volte-face ; & voyant qu'on ne pouvoit déboucher que deux de front pour venir à eux, ils le chargèrent avant que la moitié de son monde fût passée & qu'il eût pu se former en escadron,

(1) Mém. MSS. du Duc d'York.

1652.

le battirent, le firent prisonnier, lui tuèrent plusieurs cavaliers & quelques Officiers; après avoir poursuivi le reste jusqu'à la barricade, se retirèrent en essuyant un assés grand feu de la part de l'Infanterie du Roi, qui s'étoit emparée des maisons, que les rebelles venoient d'abandonner.

Le Vicomte est repoussé deux fois par le Prince de Condé.

Le Vicomte de Turenne qui jusques-là s'étoit porté aux différentes attaques, s'avança enfin dans la grande rue dont il avoit déjà fait couper la barrière, malgré la résistance de ceux qui la défendoient : il marchoit en ordre dans cette rue, renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage, & alloit emporter les premières traverses, lorsque Condé arrêta ses progrès. (1) Ce Prince forma un escadron de toutes les personnes de qualité de son Armée qui n'avoient point de commandement, & des Gentilshommes qui lui étoient attachés, fondit sur les troupes du Roi, les fit plier & les ramena battant jusqu'à la barricade. Le Vicomte aiant pris des gens frais, pendant que le Prince faisoit reprendre haleine aux siens, passa une seconde fois cette barricade, culbuta tous ceux qui se présentèrent, força plusieurs traverses & parvint jusqu'à l'Ab-

(1) Il paroît par les Mém. de la Rochefoucault & par l'Histoire MS. de l'Abbé Ragnenet, que cette action est différente de celle de la rue de Charonne où S. Mégrin fut tué.

baïe de S. Antoine au milieu du fauxbourg; mais Condé revint sur lui avec une nouvelle ardeur & le fit encore reculer. Jamais action ne fut disputée avec une valeur plus continuë & plus opiniâtre: les deux Généraux tout couverts de sang, & toujours exposés au feu des mousquetaires qui tiroient des maisons à droite & à gauche, combattirent souvent vis-à-vis l'un de l'autre à la portée du pistolet: la fureur martiale de l'un & le sang-froid de l'autre faisoient un contraste, dont le spectacle excitoit l'admiration & la terreur. Enfin le Vicomte voyant qu'il ne pouvoit forcer ce gros de Cavalerie choisie, détacha des troupes de son attaque, qui allèrent renforcer celle du Marquis de Navailles, pour prendre Condé par derrière & l'envelopper (1).

Dans ce moment les troupes du Maréchal de la Ferté arrivèrent avec le canon. On en plaça à l'entrée de la grande rue six pièces, qui bientôt firent disparaître les soldats dont elle étoit remplie: ensuite on battit les maisons qui défendoient le passage de la barricade; comme les murs avoient peu d'épaisseur, les boulets les perçoient aisément; mais les ennemis s'y maintinrent avec opiniâtreté & continuèrent leur feu des fenêtres. Cependant le Duc de Beaufort qui avoit employé inutilement toute la matinée à haranguer les Parisiens,

1652.

Belle action des  
Ducs de  
Beaufort &  
de Ne-  
mours.

(1) Hist. MS. de l'Abbé Raguenet.

1652.

pour les exhorter à ouvrir les portes au Prince, sortit de Paris, & piqué d'émulation résolut de se signaler par quelque action éclatante: aiant proposé au Duc de Nemours de reprendre la barricade que le Marquis de Navailles avoit emportée, & par-là d'empêcher que les troupes du Prince ne fussent enveloppées, il se mit avec lui à la tête d'un Corps d'Infanterie, le Duc de la Rochefoucault & plusieurs personnes de qualité encore en état de combattre, s'étant joints à eux, ils marchèrent tous avec intrépidité entre les feux du régiment de Du Plessis-Praslin & de Douglas, qui occupoient les deux côtés du passage; mais le régiment de Picardie qui défendoit la barricade, les repoussa si vivement, qu'ils ne purent la forcer. (1) Le Duc de Nemours fut blessé en plusieurs endroits, le Duc de la Rochefoucault reçut un coup au coin de l'œil, sans compter beaucoup d'autres gens de distinction tués ou blessés. Le Vicomte, qui sur le bruit de la mousqueterie étoit accouru, trouvant le poste conservé & en bon état, revint à la batterie de la grande rue où les ennemis tenoient toujours bon dans les maisons qui étoient à la gauche de la barricade. Comme il eut découvert un endroit qui n'étoit point gardé, il fit mettre

(1) Mém. MSS. du Duc d'York, que l'on a suivi préférentiellement aux Mémoires de la Rochefoucault.

piéd à terre à quelques cavaliers, qui se glissant par derrière, enveloppèrent & forcèrent ces maisons, où cent hommes qui les avoient si longtems défendus furent tous passés au fil de l'épée. (1) Dans le même tems, les régimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient toujours combattu à travers les trous d'une muraille, par leur obstination à les élargir, vinrent à bout de l'abattre, & chassèrent les ennemis de tous les jardins de la gauche. (1)

Les troupes du Prince de Condé rebutées de tant d'attaques, prirent l'épouvante, abandonnèrent les barricades & les traverses, & s'étant retirées dans la place-d'armes devant la porte S. Antoine, refusèrent d'avancer & ne voulurent plus obéir. Le Vicomte, résolu de donner une attaque générale, ne jugea pas à propos de les poursuivre : pendant qu'il accordoit à ses troupes quelques momens pour respirer, il fit avancer l'artillerie vers la place-d'armes, & le signal donné, l'attaque générale commença. On alloit faire un carnage épouvantable de toutes les troupes du Prince, ainsi serrées & ramassées dans la place-d'armes, lorsque les Parisiens qui jusques-là neutres étoient demeurés spectateurs, voyant l'extrémité où étoit réduit le Prince de Condé, se déclarèrent en sa faveur, & lui ouvrirent la por-

Les Parisiens ouvrirent la porte de la ville aux troupes du Prince.

(1) & (2) *Mém. du Duc d'York.*

1652.

te de la ville. Le canon de la Bastille qui tira en même tems, empêcha le Vicomte de poursuivre les ennemis jusques dans Paris.

La Princesse de Montpensier soulève les Parisiens contre le Roi.

Les Parisiens prévenus par les artifices du Cardinal de Retz, & persuadés que la paix du Prince étoit faite sans qu'ils y fussent compris, avoient regardé le commencement de cette action, comme une comédie qui se joüoit de concert avec Mazarin. Retz, qui goûtoit d'avance le plaisir de voir périr le Prince, ne quittoit point le Duc d'Orléans, pour le dissuader de sortir & de s'exposer : la Princesse de Montpensier de son côté emploïoit tout, pour tirer Gaston son père de la léthargie où Retz le tenoit : enfin aiant arraché de lui les ordres qu'elle demandoit, elle les porta elle-même à la Maison de ville, alla de ruë en ruë exhorter le peuple, l'excita à prendre les armes, & en fit sortir une partie pour escarmoucher, en même tems que le canon de la Bastille tiroit sur l'Armée du Roi, & que les troupes du Prince entroient dans la ville. Condé traversa Paris, mena son Armée au-delà du fauxbourg S. Victor vers la Salpêtrière, & se retrancha entre la Seine & la petite rivière des Gobelins, où il crut ne pouvoir être forcé ni assamé, aiant Paris derrière lui.

Massacre

Deux jours après cette bataille, il arriva



un grand desordre à Paris. On tenoit à l'Hôtel de ville un Conseil où assistèrent les Députés de tous les Corps : on y proposoit de déclarer le Duc d'Orléans **LIEU-TENANT-GENERAL DU ROYAUME**, de bannir à jamais de la France le Cardinal Mazarin, d'établir le Duc de Beaufort Gouverneur de Paris à la place du Maréchal de l'Hôpital, & de donner la Charge de Prévôt des Marchands à Broussel. Le Duc d'Orléans & le Prince de Condé, qui s'y trouvèrent d'abord, étant sortis pour laisser délibérer sur les articles proposés, des gens armés, de toutes conditions à ce qu'il paroïssoit, vinrent tumultueusement dans la place de Grève, & après avoir crié qu'ils vouloient que tout se terminât au gré du Prince de Condé, tentèrent de forcer la Maison de ville, mirent le feu aux portes, & tirèrent sur ceux qui paroïssent aux fenêtres. Le péril dont les flâmes menaçoient devint le plus pressant, la plupart de ceux qui étoient renfermés se précipitèrent par le degré, ou se jettèrent par les fenêtres basses ; & les mutins confondant les Frondeurs & les Roïalistes, les massacrèrent sans distinction. Ce desordre affreux qui dura presque jusqu'à minuit, ne put être calmé que par l'arrivée du Duc de Beaufort qui fut toujours l'idole du peuple. On n'a jamais su précisément quelle avoit été la cause de ce malheur : il y a quelque raison de

1652.

à l'Hôtel  
de ville.

1652.

croire que le Prince avoit aposté des soldats déguisés pour intimider l'Assemblée, & empêcher qu'on n'y délibérât contre ses intérêts; mais il est vraisemblable qu'ils avoient été au-delà de ses ordres: cependant le simple soupçon inspira aux Parisiens une violente haine contre le Prince; & cette Assemblée, où la Fronde croïoit trouver sa sûreté, fut une des principales causes de sa ruïne. Les jours suivans on se rassembla de nouveau; & la plupart des articles furent arrêtés, selon la volonté du Prince de Condé.

Les Espagnols viennent au secours du Prince de Condé avec une Armée de vingt mille hommes.

Les Espagnols profitant des troubles qui agitoient la Capitale du Roïaume, reprirent en peu de tems, sur la frontière qui étoit sans défense, plusieurs Places qu'ils avoient perduës les années précédentes. Dans ces circonstances, le Prince de Condé représenta à l'Archiduc qu'il n'étoit plus en état de tenir la campagne, & que si on ne lui envoïoit des secours plus puissans qu'on n'avoit fait jusqu'alors il ne pouvoit résister longtems à l'Armée du Roi. L'Archiduc craignant que le Prince n'abandonnât le parti, & n'aïant plus rien à appréhender du côté de Flandre, ordonna au Comte de Fuensaldagne de mener son Armée en France, & de se joindre aux troupes du Duc de Lorraine, qui, selon sa coutume, avoit de nouveau rompu son Traité avec la Cour, & s'étoit rengagé avec l'Ar-

chiduc. Ces deux Corps réunis, qui faisoient plus de vingt mille combattans, devoient marcher avec le Prince de Condé, pour aller accabler l'Armée du Roi, qui n'étoit que de huit mille hommes.

1652.

La Cour qui étoit demeurée à S. Denis, alarmée de cette nouvelle, songea à s'éloigner de Paris & à chercher un asyle dans quelque Province. Rouen & Dijon aiant refusé de la recevoir, si le Cardinal n'étoit congédié en même tems, la Reine tourna ses vuës du côté de Lyon, & résolut d'y mener le Roi sous une escorte de deux mil-

La Cour prend la résolution de se retirer à Lyon ; & le Vicomte s'y oppose.

le hommes (1). Turenne l'apprit à S. Denis du Duc de Bouillon son frère, & prévoyant les suites funestes de cette démarche, alla représenter au Cardinal „ que la „ retraite de la Cour entraineroit infailli- „ blement la perte de toutes les Places „ frontières de Picardie, de Champagne & „ de Lorraine; que ces Provinces se voyant „ abandonnées, chacune ne songeroit qu'à „ s'accommoder avec les Espagnols, ou „ avec les Princes; qu'un pareil exemple „ inspireroit aux autres Provinces l'envie „ de se soulever, & réduiroit peut-être la „ Cour à la nécessité de quitter le Roïau- „ me: qu'il étoit plus sûr & plus décent de „ mener le Roi à Pontoise, avec la Garde qui „ avoit accoutumé de l'accompagner; que

(1) Voir les Mém. MSS. du Vicomte.

1652.

„ ce poste aisé à défendre le mettroit à  
 „ couvert des entreprises des Parisiens, qui  
 „ d'ailleurs s'étoient fort détachés des in-  
 „ têts du Prince depuis le massacre arri-  
 „ vé à l'Hôtel de ville, qu'il marcheroit a-  
 „ vec l'Armée à Compiègne pour observer  
 „ les mouvemens de Fuenfaldagne; que le  
 „ Général Espagnol n'oseroit alors marcher  
 „ à Paris, de peur de laisser la Flandre dé-  
 „ garnie, & de mettre entre ce païs & son  
 „ Armée celle du Roi; que les Espagnols  
 „ ne manqueroient pas d'imaginer du mys-  
 „ tère dans la marche des troupes du Roi  
 „ à Compiègne, & de croire que la Cour  
 „ n'eût osé la risquer sans une espérance  
 „ presque certaine de quelque accommodement avec le Prince de Condé”.

Le Vicomte  
 te chasse  
 les Espa-  
 gnols de  
 la France.  
 17 Juiller.

Le Cardinal conçut toute la solidité des raisonnemens du Vicomte, le voiage de Lyon fut rompu, la Cour alla à Pontoise, & l'Armée en trois jours se rendit à Compiègne. Fuenfaldagne s'étoit avancé jusqu'à Chauni, où le Duc d'Elbeuf se laissa enfermer mal à propos, avec sept ou huit cens chevaux qu'il avoit assemblés dans son Gouvernement de Picardie, les Ennemis lui avoient coupé les passages, la Place étoit foible; il fut obligé de se rendre après deux jours de siège, & par la capitulation les cavaliers laissèrent leurs chevaux aux Espagnols. Le Vicomte de Turenne avoit sage-ment prévu que sa marche vers Compiègne ar-

réteroit les ennemis. Après la prise de Chauni qu'ils abandonnèrent, ils n'entreprirent point d'autre siège, se contentèrent de ravager le païs, craignirent de s'y engager plus avant, toujours dans le soupçon de quelque accommodement secret entre les rebelles & la Cour; s'en retournèrent en Flandre, & laissèrent sur les frontières le Duc de Lorraine avec ses troupes, & un détachement de leur Armée commandé par le Duc Ulric de Wirtemberg, pour secourir les Princes quand ils le demanderoient.

1652.

Aussi-tôt que les Espagnols furent retournés en Flandre, le Vicomte de Turenne ramena son Armée aux environs de Paris, à une lieue de Gonesse, & il y demeura pendant tout le mois. Une triste occasion l'obligea dans cet intervalle d'aller à Pontoise: le Duc de Bouillon y tomba malade d'une fièvre violente qui l'emporta en peu de jours. Il commençoit alors à être reconnu pour un génie supérieur, plus capable même d'être à la tête des affaires que le Cardinal Mazarin, & la Reine alloit lui confier la Sur-intendance générale des Finances.

„ Cette mort, dit le Duc de la Rochefou-  
 „ cault, devoit dégoûter les hommes de  
 „ tous les plans qu'ils font pour leur éle-  
 „ vation. L'ambition du Duc de Bouillon  
 „ étoit soutenuë de toutes les grandes qua-  
 „ lités qui pouvoient la rendre heureuse:

Mort du  
 Duc de  
 Bouillon.

1652.

„ il étoit vaillant, & favoit parfaitement la  
 „ guerre: il avoit une éloquence facile,  
 „ naturelle & insinuante: un sens droit,  
 „ & un discernement admirable; l'esprit  
 „ net, fécond en expédiens, & propre à  
 „ soutenir les affaires les plus difficiles:  
 „ il écoutoit les conseils qu'on lui donnoit,  
 „ avec douceur, avec attention & avec u-  
 „ ne certaine délicatesse qui faisoit valoir  
 „ les raisons des autres, & croire qu'il en  
 „ tiroit ses résolutions. L'opiniâtreté de  
 „ sa fortune s'opposa toujours à sa pruden-  
 „ ce; & il mourut précisément dans le tems  
 „ que cette prudence avoit surmonté l'in-  
 „ justice du fort" (1). Le Vicomte de Tu-  
 renne fut moins sensible à la perte que souff-  
 roit sa Maison par la mort d'un Chef de  
 ce mérite éminent, qu'à celle d'un frère  
 qu'il aimoit avec une extrême tendresse:  
 mais sa douleur, quelque vive qu'elle fût,  
 ne lui ôta rien de l'attention qu'il croïoit  
 devoir aux besoins pressans de l'Etat.

Le Parle-  
ment se  
partagea en  
deux.

Pendant que la Cour étoit à Pontoise,  
 les Chambres du Parlement animées par la  
 faction du Prince de Condé s'assemblèrent,  
 & donnèrent un Arrêt, par lequel il fut  
 dit que, comme le Roi préoccupé des con-  
 seils pernicieux du Cardinal, ne pouvoit é-

(1) Mém. MSS. de la Rochefoucault cités par  
 l'Abbé Raguener comme ayant été vus par le Car-  
 dinal de Bouillon.

tré censé libre, le Duc d'Orléans, pour préserver l'Etat de la ruïne prochaine dont il étoit menacé par l'ambition de Mazarin, seroit prié de prendre la qualité de Lieutenant-Général de S. M. dans toute l'étendue du Roïaume tant que le Ministre demeureroit en France. Gaston accepta le titre qu'on lui offroit: on en donna avis à tous les Gouverneurs de Provinces, & ce Prince se choisit un Conseil: les Ducs de Nemours & de Beaufort qui y avoient place, s'étant piqués pour le rang, se battirent, & le premier fut tué. Le Roi irrité contre le Parlement donna une Déclaration, par laquelle il transféroit ce Tribunal de Paris à Pontoise: les Présidens à Mortier, excepté Némond & Maisons, obéirent avec quatorze ou quinze Conseillers, & se rendirent où il leur étoit ordonné. A l'ouverture des Séances, la Déclaration qui transféroit le Parlement fut vérifiée, & tous ceux qui étoient demeurés à Paris furent interdits.

Les membres du Parlement résidant à Pontoise, n'étoient pourtant guère plus MAZARINS que le reste de leurs Confrères: à peine furent-ils assemblés, qu'ils représentèrent au Ministre qu'il dépendoit de lui de rétablir la tranquillité publique; que sa présence servant de prétexte aux factions, elles seroient dissipées par sa retraite, que si elles continuoient après son départ, les

1652.

Le Cardinal Mazarin sort du Roïaume une seconde fois, & se retire à Bouillon.

1652. bons citoïens, alors persuadés des mauvaises intentions des mécontents, travailloient de concert à le faire rappeler avec honneur. Le Cardinal, touché de ces remontrances, consulta le Vicomte de Turenne, qui les trouvant judicieuses, lui conseilla de se retirer pour un tems; mais de ne point donner à entendre au public que son éloignement dût être pour toujours, & d'ôter par-là à ses ennemis le prétexte de déclamer à son retour contre sa fausseté. Le Cardinal résolut enfin de se sacrifier pour quelques mois, & très habilement porta la Reine à faire rendre à Pontoise un Arrêt du Parlement, par lequel très humbles remontrances seroient faites au Roi, & qu'on le suppleroit de donner la paix à son peuple en éloignant le Ministre. Le Roi répondit, qu'encore que le Cardinal Mazarin l'eût fort bien servi, & qu'il ne fût qu'un prétexte aux mal-intentionnés de brouiller l'État, il consentoit néanmoins à se priver d'un bon Ministre, dans l'intention de pacifier son Roïaume & de faire rentrer les rebelles dans leur devoir. Aussi-tôt après le Cardinal aiant fait donner la direction des affaires à Le Tellier & à Servien ses amis fidèles, aiant remis entre les mains du Roi une instruction pour toute sa conduite, & comptant sur la Reine dont la fermeté ne s'étoit jamais démentie à son égard, il partit bien accompagné,



alla coucher à Meaux & se retira à Bouillon.

1652.

**Le Duc de Lorraine**  
revient une  
seconde  
fois en  
France.

Le Prince de Condé campoit toujours sous les murailles de Paris : il n'avoit pas assez de troupes pour hazarder une bataille, & il craignit en s'éloignant de cette ville, que le Parti du Roi qui augmentoit tous les jours depuis la retraite du Cardinal, ne vînt à prévaloir. Cependant le Duc de Lorraine avançoit vers Paris à la tête de ses dix mille hommes, avec le renfort de six mille Espagnols commandés par le Duc de Wirtemberg. Le Vicomte, averti qu'il prenoit le chemin de la Champagne pour joindre l'Armée du Prince de Condé, marcha vers la Marne, passa la rivière à Lagni, & avança jusqu'au petit village de S. Germain près de Cressy en Brie : là il reçut ordre de la Cour de ne rien entreprendre contre le Duc de Lorraine, à moins que ce Prince ne décampât du lieu où il étoit pour aller du côté de Paris. Le Duc avoit renoué des négociations avec la Cour, pendant lesquelles il espéroit trouver l'occasion de s'approcher du Prince de Condé, sans être obligé de combattre. Turenne qui connoissoit parfaitement son caractère, après avoir dit au Duc d'Yorck qu'il aimoit mieux s'exposer à tout en desobéissant, que de trahir les intérêts du Roi en se laissant tromper par le Duc de Lorraine, décampa le matin, & pour être plus à portée de le couper, al-

1652.

---

la à Brie-Comte-Robert. Ses Maréchaux des logis y trouvèrent ceux du Duc qui prétendoit y camper la même nuit : sur quoi le Vicomte aiant délibéré avec le Maréchal de la Ferté, changea de résolution, & marcha droit à Ville-neuve S. Georges. Il prit les devans avec toute sa Cavalerie, l'Infanterie le suivit avec le canon, & le Maréchal de la Ferté fit l'arrière-garde. Turenne craignit avec raison que le Duc de Lorraine ne changeât aussi de dessein, & que connoissant l'importance du poste, il ne le gagnât avant lui ; sa conjecture se trouva véritable. Quelque diligence qu'il fît, l'avant-garde des Lorrains arriva plutôt que lui à Ville-neuve S. Georges, d'où le Duc informa le Prince de Condé qu'il s'en étoit emparé. Quoique le Duc fût maître de ce lieu, & qu'une partie de ses troupes eût passé la rivière d'Yères, le Vicomte arriva avec son avant-garde sur la hauteur qui commande le bourg, en chassa les Lorrains & se saisit du pont. Le Maréchal de la Ferté arriva sur le soir avec le reste de l'Armée ; & les Ennemis aiant manqué le poste, se retirèrent un lieu plus haut, le long de la rivière de Seine vis-à-vis le Château d'Ablon, où le Prince les joignit peu de jours après.

Le Prince  
de Condé  
& le Duc  
de Lorraine  
tâchent

Les Ennemis, fort supérieurs en nombre, comptèrent alors d'affamer l'Armée Royale, en la resserrant entre la Seine & la rivière d'Yères. Le Vicomte n'avoit de pain que

pour cinq jours : les fourages lui manquoient, & il ne pouvoit en tirer des environs, parce que le païs étoit ruiné. Il avoit eu la précaution d'arrêter à Ville-neuve S. Georges, le même jour qu'il y étoit arrivé, vingt-cinq bateaux qui descendoient la rivière : ces bateaux sauvèrent l'Armée : on s'en servit pour faire sur le champ deux ponts sur la Seine; on emploïa aussi les poutres des maisons du bourg : les Officiers qui avoient de l'argent, en donnèrent pour les ouvriers; & malgré les difficultés qui paroïssent invincibles, les ponts furent bientôt construits; & l'on fit avec la même promptitude des travaux pour en assurer la tête de l'autre côté de la Seine (1). Cette communication donna du pain aux soldats & du fourage aux chevaux, qui jusques-là n'avoient été nourris que de feuilles de vignes. Les Maréchaux de Turenne & de la Ferté songèrent en même tems à se fortifier dans leur poste, & joignirent par des Lignes les six Redoutes que le Duc de Lorraine avoit élevées près de Limei trois mois auparavant, & qui étoient encore entières. L'Armée Royale, placée entre Limei & la rivière d'Yères qui servoit de fossé à son Camp, s'appuïoit d'un côté à la Seine, & de l'autre étoit couverte d'un bois. Les Ennemis, voyant les huit mille hommes qui la composoient ainsi retranchés,

1652.

---

d'enfermer  
le Vicomte  
dans son  
Camp.

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

1652.

n'osèrent avec vingt mille rien entreprendre, & persistèrent dans la résolution de l'affamer, en la bloquant de toutes parts. Pour la ferrer encore de plus près, ils décampèrent après avoir laissé garnison dans Ablon: le Duc de Lorraine avec ses troupes alla passer plus haut la rivière d'Yères, & vint se poster entre Brie Comte-Robert & le Camp des Généraux, pendant que le Prince de Condé s'avança vers Limei. L'un & l'autre retranchés & campés à la portée du canon d'Armée Royale, la tenant investie & comme assiégée dans l'angle des deux rivières, mandèrent à Paris qu'ils l'avoient enfin réduite ou à combattre où à périr de faim. Comme on croïoit sur ce discours sa défaite inévitable, tout le monde blâmoit ouvertement la conduite du Vicomte: quelques-uns même l'accusèrent d'être d'intelligence avec les Ennemis (1). Jamais la Cour ne s'étoit vue si embarrassée: le Cardinal Mazarin étoit sorti de France; le Duc de Bouillon venoit de mourir; le Parlement avoit déclaré le Duc d'Orléans Lieutenant-Général du Roïaume, & le Prince de Condé Généralissime des Armées de la Couronne: les Ministres tremblans faisoient des offres excessives à ce Prince, qui, se regardant déjà comme le maître, rejettoit avec dédain tous les projets d'accommodement,

(1) Mém. MSS. de Raguenet.

quelque avantageux qu'ils fussent. Mais l'habileté de Turenne trouva le moïen de frustrer les hautes espérances dont Condé s'étoit flatté.

1652.

Le premier soin du Prince, après s'être retranché, fut de construire un pont de bateaux, pour interrompre la communication de Corbeil; pendant que le Duc de Lorraine, pour interrompre celle de la Brie, envoïoit continuellement des Partis. Le Vicomte, en prenant le Château d'Ablon avant que le pont fût achevé, rendit inutiles les mesures de Condé, & assura par la Seine le commerce de son Camp avec Corbeil, où Vaubecourt (1) mena deux mille hommes, outre cent maîtres qui y étoient déjà. On ordonnoit tous les jours des détachemens de ces troupes, aussi-bien que de celles du Camp, qui rodoient sur les bords de la Seine, & on ne laissoit jamais sortir les fourageurs qu'avec de grosses escortes d'Infanterie & de Cavalerie. Les fourageurs partoient la nuit, traversoient la rivière d'Essone, alloient fourager à leur aise au-delà Corbeil, y repassoient & s'y arrêtoient, ou revenoient au Camp, de l'un ou de l'autre côté de la rivière, selon qu'il y avoit plus ou moins de risque, sur les avis donnés par les détachemens qui étoient sans

Le Vicomte de Turenne frustrer les espérances des deux Princes pendant six semaines.

(1) Ce Corps de deux mille hommes venoit du siège de Montrond qui s'étoit rendu.

1652.

cesse à la découverte. On fit la même manœuvre pendant cinq semaines entières, sans qu'il y eût jamais d'escarmouches considérables entre les deux Armées ni de convois enlevés; & ce fut à la conservation de ces convois que l'on dut le salut de de l'Armée Roïale, que le Prince de Condé s'étoit vainement promis de détruire par la famine.

Disposi-  
tions favo-  
rables des  
Parisiens  
pour la  
Cour.

Les Parisiens supportèrent pendant quelque tems avec assés de patience, le voisinage importun des deux Armées, sur les paroles que leur donnoit le Prince de Condé de les en délivrer bientôt: mais voïant l'illusion des espérances dont on les repaissoit, ils firent de sérieuses réflexions sur l'aveuglement avec lequel ils se laissoient dévorer par des Etrangers, pour satisfaire l'ambition de ceux à qui ils s'étoient livrés. Le Cardinal de Retz, qui aspirait uniquement à prendre la place de Mazarin & à perdre le Prince de Condé, n'omettoit rien pour augmenter les mesintelligences. Les Parlementaires divisés entre eux, s'accordoient encore moins avec les Princes: les Princes eux-mêmes étoient desunis & ne comptoient plus sur le Parlement: le peuple, depuis le massacre de l'Hôtel de ville, marquoit par de fréquens tumultes, combien les Frondeurs de Robe & d'Epée lui étoient odieux. Dans cette situation les Sujets fidèles firent aisément sentir à leurs concitoïens, en quel

1652.

abîme de maux l'ambition de Condé & les vuës particulières des factieux alloient les précipiter, & les ramenèrent à des sentimens plus conformes à leur devoir (1).

La Reine, presque assurée des dispositions des Parisiens, crut, en rappelant l'Armée auprès du Roi, avancer la conclusion de l'accommodement qui se traitoit, & manda au Vicomte & au Maréchal de chercher les moïens de se dégager, pour venir joindre la Cour. Les chemins rompus par les pluës, commençoient à empêcher les fourages; ainsi les Généraux qui songeoient déjà à décamper, eurent bientôt fait dresser plusieurs ponts sur la rivière d'Yères du côté de la Seine: ils envoïèrent ordre en même tems à Vaubecourt qui étoit dans Corbeil, de faire quelques Redoutes sur une hauteur au-devant de la ville, pour y recevoir l'Armée; & partirent la nuit du quatre au cinq Octobre. On défila en bon ordre le long de la Seine dans un grand silence, & dès que l'Armée eut passé, les ponts furent rompus. Le Duc de Lorraine ne s'aperçut de la retraite des deux Généraux, que le lendemain: si le Prince de Condé, que sa santé obligea d'aller à Paris, avoit été sur les lieux, peut-être ne lui auroit-elle pas échappé; mais il lui auroit été difficile de s'y opposer. Après une lieüe de mar-

Le Vicomte décampe pour aller joindre la Cour.

5 Octobr.

(1) *Mém. MSS. du Duc d'York.*

1652.

che, l'Armée se trouva couverte d'un côté par la rivière de Seine, de l'autre par la forêt de Senard, dans un terrain où les ennemis pouvoient ni la déborder, ni la prendre en flanc. Avant le jour, toutes les troupes arrivèrent à Corbeil, & quoiqu'elles ne dûssent y rester qu'une nuit pour se reposer, on fit des retranchemens palissadés pour n'être point surpris. Turenne & La Ferté, dans le dessein de passer la Marne à Meaux, pour aller de là joindre la Cour à Mantes, prirent leur route par Chaumes, & craignant d'être attaqués, firent marcher les troupes en bataille sur deux colonnes, dans un tel ordre que si l'Ennemi avoit paru, l'Armée auroit pu le recevoir en faisant un quart de conversion à gauche. Les rebelles n'ayant osé rien entreprendre ce jour-là, on s'avança le lendemain avec moins de contrainte par Prêle, Tournan & Quinci jusqu'à la Marne que l'on traversa près de Meaux, d'où l'on alla par Montl'Évêque camper à Courteuil dans le voisinage de Senlis,

Le Vi-  
comte ra-  
mène le  
Roi à Pa-  
ris.

Une retraite si surprenante faite devant les Ennemis, quoique fort supérieurs en nombre, acheva de décréditer les Princes dans l'esprit des Parisiens. La saison s'avancoit, & le país entièrement ruiné ne fournissoit plus de subsistance: ces considérations obligèrent Condé de se retirer avec le Duc de Lorraine auprès de Laon, où

étoient



étoient les troupes de Fuenfaldagne. L'armée des Princes passa auprès de celle du Roi le quatorzième d'Octobre, & dès qu'elle fut partie, le Vicomte ayant laissé le commandement au Maréchal de la Ferté alla à Mantes trouver la Cour, pour la déterminer à rentrer dans Paris. Il représenta aux Ministres, qu'il falloit profiter de l'absence du Prince de Condé, & ne pas laisser aux Parisiens le tems de revenir de leur dégoût pour les Frondeurs; que les Officiers se retirant tous les jours faute d'argent, le Roi seroit bientôt sans troupes; que l'on ne seroit pas en état la Campagne suivante de faire tête aux ennemis, dont les forces seroient alors augmentées; que l'on trouveroit Paris encore moins disposé à recevoir le Roi, & que l'exemple de la Capitale entraineroit les autres villes du Royaume. La Cour se rendit à ses raisons, quitta Mantes & alla coucher à S. Germain: elle y séjourna trois ou quatre jours, & après avoir reçu des députés de Paris qui supplioient le Roi d'y revenir, se mit en marche par le pont de S. Cloud. Comme on approchoit du bois de Boulogne, quelques gens bien ou mal intentionnés vinrent donner l'alarme, prétendant que c'étoit hazarder témérairement la personne du Roi, que de le mener à Paris où le Duc d'Orleans & la Princesse sa

1652.

filles cabaloient pour exciter un nouveau soulèvement. Le carrosse du Roi s'arrêta; & la Reine, ayant fait sortir les femmes qui y étoient, tint conseil en pleine campagne avec le Prince Thomas, le Vicomte de Turenne, & les Maréchaux de Villeroi & du Pleffis. Tous furent d'avis de rebrousser chemin: le Vicomte seul persista dans son premier sentiment, & l'appuyant de nouvelles raisons, remontra avec fermeté, que le retour du Roi à S. Germain seroit également préjudiciable à ses intérêts & à son honneur; que cette dernière démarche marqueroit un défaut de résolution, qui rendroit la Cour méprisable, ôteroit le courage aux bons sujets, & reléveroit les espérances des rebelles; & qu'enfin il regardoit, ou comme des ennemis couverts, ou comme des esprits foibles, ceux qui étoient venus allarmer la Cour si mal à propos. La Reine naturellement courageuse suivit sans balancer le conseil de Turenne; on continua de marcher, & le Roi à la tête de ses Gardes, entra dans la ville par la porte S. Honoré, ne trouva par tout que des acclamations qui marquèrent la joie publique, & fut accompagné jusqu'au Louvre, par une foule de peuple qui ne cessoit de crier VIVE LE ROI. Le lendemain de l'arrivée de la Cour, le Duc d'Orleans se retira d'abord à Limours, puis à Blois, & la

Princesse sa fille alla à S. Fargeau. Les Chambres du Parlement s'assemblèrent au Louvre, selon l'ordre qu'elles en avoient reçu : on y vérifia quatre Déclarations ; pour la réunion du Parlement de Pontoise & de celui de Paris ; pour l'amnistie générale, en faveur de ceux qui voudroient se soumettre dans l'espace de quinze jours ; pour défendre au Parlement de se mêler des affaires d'Etat ; & pour obliger douze Présidens ou Conseillers à s'éloigner : de plus il fut défendu aux Ducs de Beaufort, de Rohan & de la Rochefoucault, & à tous les domestiques du Prince de Condé & de la Duchesse de Longueville de se montrer dans Paris. L'ordre fut bien-tôt rétabli dans cette grande ville, & le calme qui succéda fit oublier les troubles de la Fronde.

Le Prince de Condé fut le seul qui ne voulut point accepter l'amnistie : il aimait mieux se jeter entre les bras des Espagnols, & perdre tous ses établissemens en France, que d'y vivre avec le Cardinal Mazarin, qui fut bien-tôt après rapellé. Le Prince se retira sur les frontières de Champagne, avec le Duc de Lorraine, le Duc de Wirtemberg & le Comte de Fuenfaldagne. Il prit en peu de temps Château Porcien, Rhétel, Moufon & sainte Ménehould ; il licentia les troupes du Duc d'Orléans, qui étoient dans son armée, & leur

1652.

Le Prince de Condé se retire sur les frontières & prend plusieurs villes.

1652. permit de retourner en France, à condition qu'elles ne serviroient point le Roi, pendant le reste de la campagne. Les ennemis s'emparèrent ensuite de Bar-le-duc, d'où Fuenfaldagne se retira en Flandres avec la plus grande partie de ses troupes, ne doutant pas que le Prince de Condé & le Duc de Lorraine ne fussent assés forts pour se rendre maîtres du Barrois. En effet, ils prirent bientôt Ligni, Void, & Commerci; résolurent d'établir leurs quartiers d'hiver dans le pays; & se flattèrent de retourner en France au Printemps (1).

Le Vicomte le pour-  
suit, & l'ob-  
lige de  
sortir du  
Royaume.

30 Octo-  
bre.

Le Vicomte de Turenne n'avoit point voulu quitter la Cour, avant que l'autorité Royale fût entièrement affermie dans Paris: dès qu'il vit que tout étoit tranquille, il recommença la Campagne, dans une saison où l'on a coûtume de la finir. Il partit le trentième d'Octobre, en faisant espérer au Roi qu'il empêcheroit les Ennemis de prendre des quartiers d'hiver dans le Royaume; & se mit à la tête de l'armée, qu'on avoit renforcée de deux mille hommes: pendant que le Maréchal de la Ferté alla dans son Gouvernement de Nanci. Turenne s'avança du côté de la Lorraine, & sans s'arrêter devant toutes les petites Places que le Prince avoit prises, & où il avoit laissé

(1) Mém. du Duc d'Yorck.

une partie de ses troupes en garnison, il marcha droit aux Ennemis; arriva à Vaucouleurs; y passa la Meuse, derrière laquelle ils étoient postés, aux environs de Toul; les obligea de décamper, & ne cessa de les poursuivre. Le Prince qui n'avoit presque plus d'Infanterie, se retira d'abord du Château de Voïd à Commerci, delà à saint Mihiel, d'où il partit subitement pour gagner Damvilliers dans le Luxembourg. Le Vicomte ne jugea pas à propos d'aller plus loin que saint Mihiel: il se contenta d'avoir obligé Condé à sortir du Royaume, & ne songea plus qu'à faire rafraîchir son armée, que tant de marches pénibles avoient beaucoup fatiguée. Comme les Ennemis avoient épuisé le pays de vivres, & que les habitans de Saint Mihiel lui en refusèrent, il fut contraint, pour ne pas laisser périr de faim son armée, de faire entrer par force l'Infanterie dans leur ville, & de distribuer la Cavalerie dans les villages voisins. Ce rafraîchissement étoit nécessaire aux troupes; mais elles ne pûrent en jouir longtemps: le Maréchal de la Ferté, à qui les habitans de saint Mihiel portèrent leurs plaintes, se tint vivement offensé de ce que le Vicomte avoit pris par force des quartiers dans une ville de son Gouvernement. Transporté de colere, il vint de Nanci sur les lieux mêmes, & parla avec aigreur au

1652.

**Le Vicomte assiège Bar-le-duc, & le Cardinal Mazarin arrive au Camp.**

Vicomte, qui tâcha de l'adoucir, en lui remontrant que la conservation de l'armée Royale l'avoit mis dans cette dure nécessité: malgré ces raisons, il fallut déloger le lendemain; & la Ferté toujours irrité, suivit les troupes de Turenne à la tête de ses Gardes, & chargea les traîneurs. Les effets de ce ressentiment furent dans la suite encore plus nuisibles aux intérêts du Roi (1).

Pendant que le Maréchal alla faire le siège de Ligni, le Vicomte fit celui de Bar-le-duc. La même nuit qu'on y arriva, on dressa une batterie contre la basse ville; & quoiqu'on n'eût que des pièces de campagne, & en petit nombre, on fit le premier jour une grande brèche aux murs près de la porte, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes. Les assiégeans, malgré le feu qu'on faisoit des tours, non-seulement emportèrent la brèche, mais chassèrent encore les assiégés des barricades qu'ils avoient faites dans les rues, & les poursuivirent jusqu'à la ville haute. L'Infanterie ayant été logée à couvert dans la ville basse, & la Cavalerie distribuée dans les quartiers des environs, on commença le siège de la ville haute & celui du Château. Le même jour que la basse ville fut prise, le Cardinal Mazarin arriva au Camp avec un renfort de troupes tirées de différentes Pla-

(1) Mém. MSS. du Duc d'York.

s, & commandées par le Duc d'Elbeuf & Maréchal d'Aumont: à ces troupes se joignirent bientôt celles du Maréchal de la Ferté, qui vint au siège après la prise de Ligni. Le Prince de Condé, pour empêcher celle de Bar, voulut tenter le secours de la Place. Sur les nouvelles de sa marche, il fut arrêté que Turenne & la Ferté iroient au devant de lui avec la plus grande partie de la Cavalerie, trois mille fantassins, & six pièces de campagne; que le Cardinal les suivroit à quelque distance, pendant que le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont avec le reste des troupes continueroient le siège.

Les Ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'est qu'à cinq lieues de Bar: l'Armée du Roi marcha droit à eux; & le Vicomte qui conduisoit l'avant-garde, ayant appris que le Prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans ce village & qu'il y devoit passer la nuit, proposa au Maréchal de la Ferté d'aller attaquer sur le champ les Ennemis, qui se trouveroient infailliblement en grand désordre, parceque le quartier étant rempli de vins & de provisions de toute espece, les Officiers pourroient difficilement rassembler leurs troupes & faire monter à cheval leur Cavalerie: le Maréchal toujours piqué contre le Vicomte, ne voulut point consentir à cette atta-

1652.

Faute considérable du Maréchal de la Ferté, & prise de Bar-le-duc.

1652.

—

que sans l'avis du Cardinal; & l'approbation du Ministre, quoiqu'il ne fût qu'à deux lieuës, vint trop tard. Le Prince averti de l'approche du Vicomte, ordonna qu'on battît la générale; & pour obliger les troupes à déloger plus promptement, fit mettre le feu au bourg. Il ne jugea pas à propos de rester plus long-temps dans le pays, voyant que l'armée du Roi étoit assés nombreuse & pour venir à sa rencontre & pour continuer le siège. Quand on fut certain que les ennemis étoient éloignés, on retourna devant Bar-le-duc, qui fut pris en peu de jours.

Prise du  
Château  
Porcien &  
de Vervins,  
& fin de la  
Campagne.

Le Cardinal que ces succès animoient, & qui croyoit ne devoir laisser aucune ressource pour l'année suivante à un ennemi aussi formidable que le Prince de Condé, souhaittoit qu'on prît encore sainte Ménehoult & Réthel; mais le froid excessif empêcha ces deux sièges. Il n'y avoit point d'abri dans ces vastes plaines de Champagne pour l'Infanterie, ni de fourrage aux environs pour la Cavalerie: on se contenta pour terminer glorieusement la Campagne, de reprendre Château Porcien & Vervins: de-là, on fit marcher l'armée à Cressi sur Serre & à Laon, d'où toutes les troupes furent envoyées dans leurs quartiers d'hiver; après quoi le Cardinal, les Généraux & les principaux Officiers reprirent le



nemin de Paris. C'est ainsi que finit cette  
 longue & pénible Campagne, où le Vi-  
 comte de Turenne sauva plusieurs fois la  
 Monarchie par ses conseils & par sa valeur.  
 Cependant les armes du Roi ne furent pas  
 aussi heureuses au dehors qu'au dedans du  
 Royaume: les Espagnols reprirent en Flan-  
 dre Gravelines & Dunkerque, en Italie Ca-  
 tal, & en Espagne Barcelone. Ce fut un  
 si grand avantage pour cette année, d'a-  
 voir forcé le Prince de Condé à fortir du  
 Royaume.

Il ne restoit plus à Paris aucune ombre  
 de la Fronde; le seul Cardinal de Retz au-  
 roit pû donner des inquiétudes à la Cour:  
 pour prévenir les nouveaux troubles qu'il  
 étoit capable d'exciter, le Roi l'avoit fait  
 arrêter au Louvre dans l'antichambre de la  
 Reine, & conduire au Bois de Vincennes  
 où il fut enfermé, après quatre années de  
 brigues, de cabales, d'horreurs, de perfidies,  
 qu'il colore souvent dans ses Mémoires,  
 qu'il nie quelquefois quand il ne peut  
 les pallier, & qu'il n'avoue jamais que par  
 l'esprit d'audace dont il faisoit vanité.

1652.

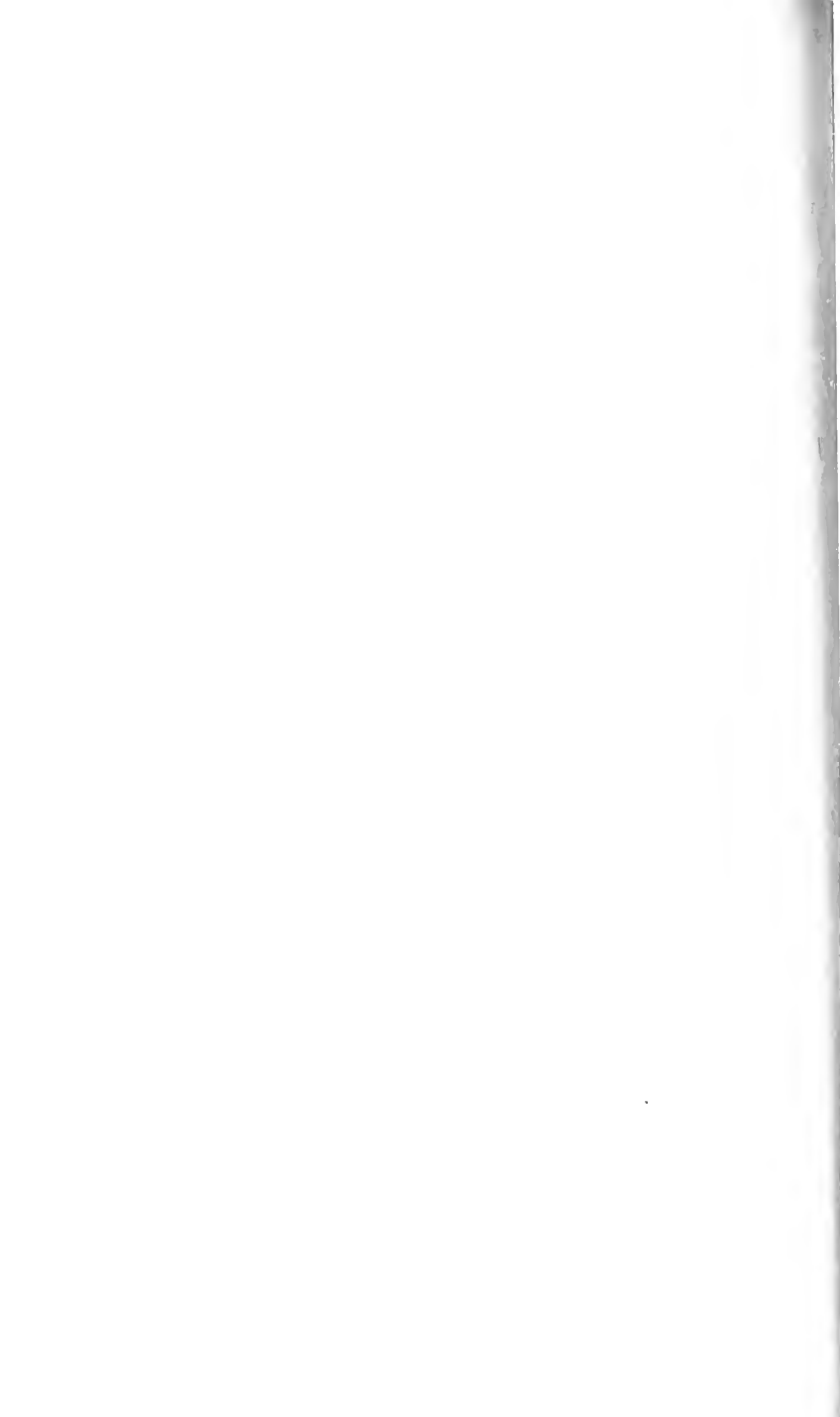
Emprison-  
 nement du  
 Cardinal de  
 Retz.

19 Décem-  
 bre.

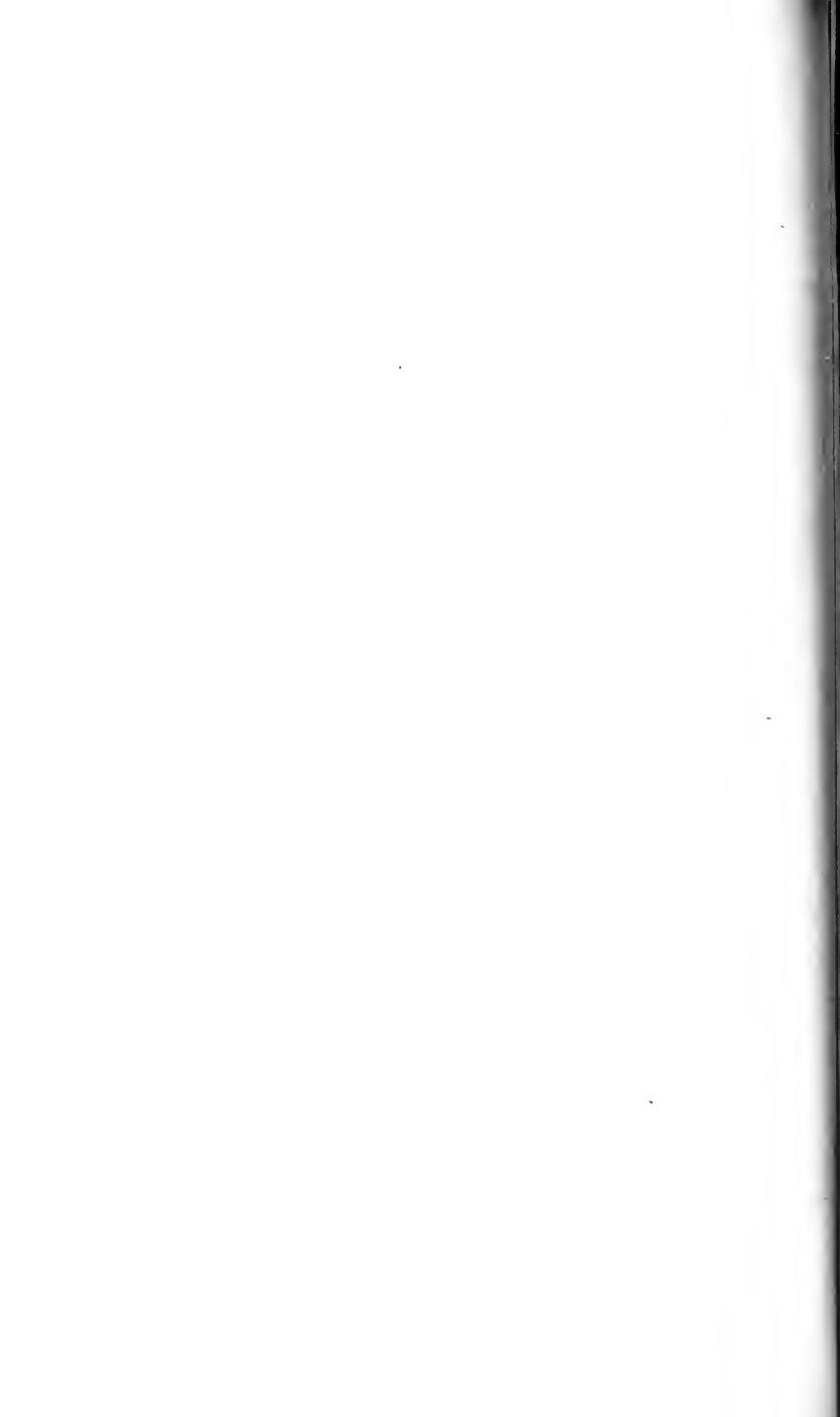
*Fin du Tome premier.*

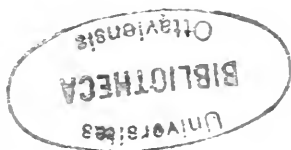
8001











JAN 31 1989

